

calibrite

colorchecker classic



FR0146A

# VOYAGES

DE

PIETRO

## DELLA VALLÉ,

GENTILHOMME ROMAIN,

Dans la Turquie, l'Egypte, la Palestine, la Perse, les Indes Orientales, & autres lieux.

NOUVELLE EDITION,

*Revue, corrigée & augmentée.*

TOME SIXIEME.



A PARIS,

Chez NYON Fils, Quay des Augustins, à l'Occasion.

M. DCC. XLV.

*Avec Approbation & Privilège du Roy.*

REGISTRO BIBLIOTECA

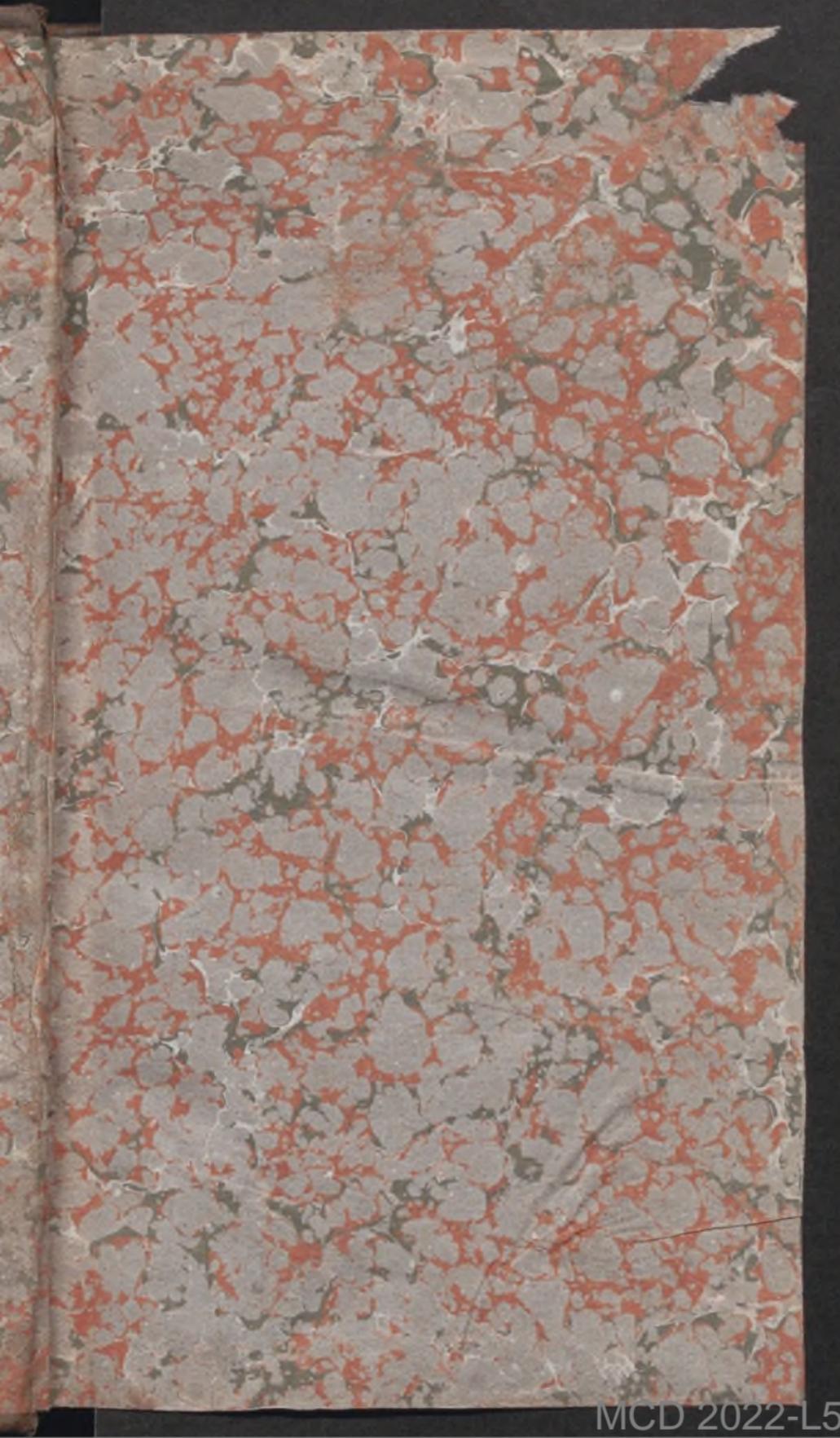
N.º 113



VOYAGES DE PIÉTRO  
DE LAVALLÉ

G XXIX  
7-23









V

I

Da

CH

FR 0146 A  
V. 67-223

VOYAGES  
 DE  
 PIETRO  
 DELLA VALLÉ,  
 GENTILHOMME ROMAIN,  
 Dans la Turquie, l'Egypte, la Palestine, la  
 Perse, les Indes Orientales, & autres lieux.  
 NOUVELLE EDITION,  
*Revue, corrigée & augmentée.*  
 TOME SIXIEME.



A PARIS,  
 Chez NYON Fils, Quay des Augustins,  
 à l'Occasion.

M. DCC. XLV.

*Avec Approbation & Privilège du Roy.*

REGISTRO BIBLIOTECA  
 N.º 113



OTYAGES

PITTS

WILLIAM

...

...

...

...

...

...



I

Au

\*\*\*\*

L

la  
P  
le  
da  
de  
So  
av  
pe  
Ta



# T A B L E

D E S

## L E T T R E S

*Contenuës*

Au Tome VI. des Voïages de  
Pietro della Vallé.

\*\*\*\*\*

\* Suite de la Lettre XVI. Pag. 1

L E T T R E X V I I.

D E C O M B R U.

**L'** Auteur aiant changé les premiers desseins de son voïage, nous represente les disgraces de la Reine des Géorgiens ; les cérémonies que les Perses observent à la sépulture de leurs Parens ; les réjouissances publiques pour la prise de Candahar ; les superstitions des Indiens pour le culte de leurs Idoles ; la malignité des Sorciers & Sorcières, par la vertu de leurs charmes ; les aventures d'un Gentilhomme Ecoissois, & la perfidie des Infidèles envers les Chrétiens. 104

Tome VI, \* LET-

TABLE DES LETTRES.

LETTRE XVIII.

DU VAISSEAU DE LA BALEINE.

Cette lettre, qui est la dernière de celles que l'Auteur a écrites de la Perse, & qu'il adresse à son ami Marius, comme toutes les autres, contient une description assez curieuse de l'Île & de la Citadelle d'Ormuz, qu'il fut curieux de visiter avant que de mettre les voiles au vent. L'on pourra voir les malheurs que la guerre produits & gravez sur les tristes ruines de cette Ville, qui peu de jours auparavant étoit l'abord de tous les vaisseaux de l'Inde, & le marché commun de toute l'Asie.

20

\*\*\*\*\*

VOYAGE AUX INDES.

LETTRE I. DE SURAT.

L'Exactitude de l'Auteur dans la description qu'il fait en cette Lettre I. comme dans tout le reste de cet Ouvrage, de l'intrigue de la Cour du grand Mogol, des mœurs des Indiens, de leurs superstitions, de leurs différentes sectes, & de cent autres curiositez qui charmeront les lecteurs, fera avoüer à ceux qui en ont d'ailleurs quelques idées, que personne jusqu'à présent n'en a écrit avec plus de connoissance ni de jugement que lui; & son mérite qui lui a aquis l'estime des Nations qu'il a parcourües, ne nous en doit pas moins inspirer à son égard, pour donner toute la créance dont nous serons capables, à ce qu'il avance ici des circonstances curieuses de son voiage de Perse à Surat, dont il fait part au Sieur Mario Schipam son intime ami.

247

Fin de la Table des Lettres du Tome VI.

VOYAGES



VOYAGES  
DE  
PIETRO DELLA VALLE  
EN PERSE.

\*\*\*\*\*  
SUIVE DE LA LETTRE XVI.\*



E vingt-quatrième de Février 1622. on reçût d'autres nouvelles à Lar, que les Anglois & les Persans étoient descendus dans l'île d'Ormuz, & qu'à leur arrivée, la ville qui étoit habitée de ces gens de diverses nations, & de diverses loix; savoir, de Chrétiens, de Mahométans & d'Idolâtres, s'étoit renduë, sans faire aucune résistance, pour empêcher le pillage, auquel elle eut été exposée, comme étant sans défense; & que les Chrétiens, & tous les Portugais, s'étoient retirez dans la forteresse avec

\* L'on a divisé cette Lettre, pour mettre plus d'égalité à ces Volumes.

Tome VI.

A

avec leurs meubles, aiant laissé leurs maisons vides. Desorte que les Persans & les Anglois étoient déjà tous logez dans la ville, & atachez au siège de la citadelle, dont le Capitaine *François de Sousa* étoit mort en la place de qui les Portugais avoient élu un autre de leur nation. De ces événemens qui ne me sembloient pas fort favorables, je ne conçûs rien de bon pour *Ormuz*, & n'en espérai que la ruine. La ville qui pouvoit faire quelque mine de se défendre n'en aiant pas eu seulement la pensée, s'est tant renduë à l'abord des ennemis, sans nulle résistance. Le Capitaine, qui l'avoit gouvernée quelque-tems, & qui devoit être pleinement informé de ses défauts & de ses nécessitez, étant mort; *Ruy Freira* l'unique objet de l'espérance des Portugais étant détenu prisonnier entre les mains des Anglois; ses gens aiant demeuré sans chef reconnu, & sans aucune personne de cœur, de réputation; les Portugais étans souvent divisez dans leurs conseils, & n'estans pas pour céder à un autre, dont la prééminence ne fut point contestée, toutes ces conjonctures me faisoient appréhender & estimer que c'étoient autant de dispositions que Dieu permet quand il veut qu'une affaire succède mal. Moi qui étois le seul fidèle & Catholique avec ma famille au milieu de ces barbares, je ressentis les peines & les maux des Portugais, comme les miens propres; & je n'eus pas moins de déplaisir de les voir sur le bord de leur ruine, que j'en eusse eu pour mes compatriotes, aussi les tenois-je en cette qualité dans ce pays, à cause de l'unité de notre croiance & de

de notre religion. Leurs disgraces étoient capables de m'abatre entièrement dans la ville de *Lar*, si je n'eusse trouvé quelque consolation dans la conversation continue de quelqu'hommes doctes, dont les entretiens charmoient ma mélancolie & modéroient mes ennuis. Le Médecin qui me traitoit, & qui étoit dans une haute estime, aiant reconnu, par les conférences que nous eumes ensemble, que je n'étois pas ignorant, fit un recit avantageux de ma personne à quantité d'hommes de lettres, ses amis, & les principaux de la ville, qui étant un lieu de repos, sans Cour, sans ambition, & sans aucune distraction d'affaires pressantes, exempt du bruit & de l'importunité des gens de guerre, les porte presque tous à l'étude des lettres, avec un tel progrès, que je puis dire sans mentir, que dans toutes les Provinces de l'*Asie*, où j'ai été, ni dans aucun autre lieu du monde, je n'en ai point vû de si doctes, ni de si profonds dans les sciences, que ceux de *Lar*. Ces honnêtes gens voulurent avoir ma connoissance; plusieurs m'honorèrent de leurs visites, avec beaucoup de témoignages d'affection, même durant ma maladie, & bien plus fréquemment après ma guérison. Quelqu'uns m'invitèrent dans leurs maisons, & me traitèrent splendidement. En un mot, je contractai une étroite amitié avec tous, & je passai quelques mois en leur compagnie avec beaucoup de satisfaction. Sur tous *Moulla Zein' eddin*, mathématicien, astronôme excellent, & le mieux versé dans toutes les autres sciences que j'eusse connu dans la Perse, & qui sans doute passeroit

Habitans  
de Lar  
fort doc-  
tes.

dans notre pais pour un de la premiere cla  
 se , me témoignoit une si grande affectio  
 qu'il étoit incessamment avec moi , pour  
 divertir , me distraire , & pour confèn  
 de ses études , en quoi il m'obligeoit extr  
 mement , pour le profit & le plaisir que  
 recevois de sa conversation. J'admire  
 qu'un si bel esprit , un si grand génie , jeun  
 homme encor , qui n'avoit pas plus d  
 trente-cinq ans , se tint auprès d'un pauvre  
 mort avec une assiduité extraordinaire  
 pour avoir la connoissance de je ne sai que  
 les bagatelles , & de quelques petites cu  
 riositez de notre pais , que je pouvois l  
 enseigner. Il voulut apprendre à lire , à écri  
 re en latin , à connoître les caractères *As  
 tronomiques* , & les chiffres d'arithmétique  
 dont il faisoit grand cas. Il me pria de lui  
 de lui envoyer de l'Europe quelques livres  
 des curiositez de mathématiques , & prin  
 cipalement des modernes , dont ils man  
 quent , disant que quoiqu'il n'entend  
 pas le discours , à cause de la diversité de  
 langue , qu'il ne pouvoit pas apprendre  
 si peu de tems , il auroit assez de coura  
 pour en tirer quelque instruction de la se  
 le vûë des figures qui y étoient dépeintes  
 avec le peu que je lui avois montré. J  
 connus pareillement qu'il étoit homme  
 bien né , de bonnes meurs , bien intention  
 né , qui jugeoit des choses si équitablement  
 & avec si peu de passion , que quoiqu'il  
 suivit la foi de sa secte , parce qu'il l'esti  
 moit bonne , étant prévenu de la fausse op  
 nion que la naissance & l'éducation lui e  
 avoient donnée ; néanmoins en plusieurs  
 choses , dont je le rendois capable par me

raiso  
 senti  
 De c  
 une  
 seule  
 fetez  
 tre r  
 que  
 tière  
 dire  
 notr  
 que  
 cont  
 de v  
 lem  
 si je  
 Chr  
 qu'i  
 exe  
 ble  
 roit  
 trac  
 qui  
 vol  
 vér  
 par  
 éto  
 ave  
 qu  
 de  
 les  
 he  
 du  
 N  
 le  
 le  
 pi  
 ral

PIETRO DELLA VALLE.

raisons, il s'accordoit avec nous, contre le sentiment de tous les autres Mahométans. De ce que je lui avois proposé, il conçût une si bonne opinion de notre loi; que non-seulement il fut desabusé de plusieurs faussetez, que les Mahométans publient contre nous, mais encor dans les différends que nous avons ensemble. Pour les matières de la religion, il se restreignoit à me dire, que je lui montrasse un passage de notre Ecriture - Sainte, qui confirmât ce que je lui disois, & qu'il se rendroit incontinent à la vérité. Il étoit dans le desir de venir avec moi dans la Chrétienté, seulement pour apprendre. Et je suis assuré que si j'eusse pû l'y conduire, il se seroit fait Chrétien, tant pour l'amour de la doctrine qu'il y auroit entendüe, que pour les bons exemples qu'il y auroit remarquez capables de l'émouvoir; & parce que Dieu n'auroit pas manqué d'assister de ses graces extraordinaires une ame comme la sienne, qui n'a point d'autre intention, ni d'autre volonté que de chercher & de connoître la vérité. Mais le diable y mit empêchement; parce que quand je partis de *Lar*, il en étoit absent, aiant laissé un des frères pour avoir le soin de sa maison, de sa femme, qui étoit enceinte, & d'une fille assez grande. L'amour particulier que la science & les vertus morales m'ont donné pour cét homme, m'a porté à ce discours assez étendu de ses mérites & de ses belles qualitez. Nous nous visitons souvent l'un l'autre par lettres, sans néanmoins que je puisse apaiser le déplaisir que je ressens, de ce que je n'ai pû l'emmener avec moi, lequel avec le

tems j'eusse pû ôter à Mahomet, pour le donner à Dieu. Entre les autres amis que je me fis dans la ville de *Lar*, il y avoit deux *Cadis*, ou Juges fort estimez, pour les charges qu'ils avoient exercées souvent en divers lieux; l'un se nommoit le *Cadi Roknedin*, aussi versé dans la connoissance des belles lettres, que de la Jurisprudence. L'autre avoit nom le *Cadi Curb eddin*, Jurisconsulte, Philosophe, Chimiste & Astronôme excellent, avec un autre Gentilhomme, beau-pere du *Cadi Roknedin*, nommé *Moulla Abdi*, qui n'ayant pas plus d'esprit que de science, étoit néanmoins d'une grande bonté, affectueux & plaisant en sa conversation, avec ses discours grossiers. L'amitié & la confiance que nous avions ensemble, ces hommes doctes & moi, pendant tout le tems que je demeurai à *Lar*, qui passoient les termes de la courtoisie ordinaire, me donnèrent la connoissance de plusieurs choses, que je n'eusse pû savoir sans leur moien. Premièrement je me pourvûs par leur adresse de plusieurs bons livres, que j'emporte avec moi. Outre cela, dans nos conférences particulières, ils me découvrirent mille particularitez des choses les plus cachées de la loi de Mahomet, & d'autres curiositez belles à savoir, dont j'ai rempli mes papiers, qui pourront un jour être utiles au public, si Dieu me conserve la vie. Et entr'autres choses j'ai été pleinement informé par une de ces personnes, que dans la Province de *Lar*, & dans les autres païs de l'Empire Persan, il y a deux sectes entre les Mahométans, qu'ils tiennent pour hérétiques,

Deux  
sectes des  
Mahométans.

& dont les sectateurs sont punis sévèrement, quand ils sont découverts ; ce qui n'empêche pas que plusieurs ne suivent ces opinions, & particulièrement dans la Province de *Lar*, où il y en a plus qu'en tout autre lieu. Une de ces sectes, qui est la plus nombreuse, a tiré son origine il y a plus de deux cens ans d'un certain *Magmud de Babel*, autrement de Babilône, qui en fut l'auteur. Ils s'appellent entr'eux *Ehl el tabquid*, qui signifie en Arabe, hommes de vérité, ou plutôt, gens de certitude. Ils croient, ou pour mieux dire, ils songent qu'il n'y a point d'autre Dieu que les quatre élémens ; ce qu'ils infèrent du nom de Dieu *Allah*, qui, tant en leur langue Arabe, en ôtant la seconde voyelle A, qui n'est pas une voyelle, que presque en toutes les langues du monde, n'est composé ordinairement que de quatre lettres ; & de ce que toutes les parties de l'univers ne sont rien davantage que les quatre élémens, ou simples, ou composés. Qu'il n'y a point d'ame raisonnable, ni d'autre vie après celle-ci ; mais que tout l'homme n'est qu'un mélange des quatre élémens, dont il est composé pendant sa vie, conjoints ensemble, & animez par cette étroite union qui les tient liez les uns aux autres ; en mourant, il se résout & se dissipe dans les quatre élémens simples, & par conséquent s'en retourne à Dieu, duquel il a été créé ; & ainsi de toutes les autres choses qui sont sur la terre & dans le Ciel. En un mot, qu'il n'y a pour tout que les quatre élémens, qui sont Dieu, qui sont l'homme, & qui sont toutes choses. Il se moquent de

Secte des  
hommes  
de vérité.

§ VOYAGES DE  
tout ce que les Prophètes, les Saints, &  
les anciens Législateurs ont dit; préten-  
dans qu'ils n'ont pas sù, ou qu'ils n'ont pas  
voulu dire la vérité, qui n'est autre que  
celle qu'ils professent. Que par consé-  
quent les quatre élemens sont éternels;  
& le monde, avec toutes ces vicissitudes  
& changemens, éternels. Que le Paradis &  
l'enfer sont en ce monde; parce qu'ils ont  
cette croïance, que celui qui a une fois pos-  
sédé la nature de l'homme, retourne une  
autrefois dans le monde, pour être un ani-  
mal, ou une plante, ou une chose inanimée,  
ou il devient encor un homme heureux  
ou malheureux, grand & puissant, ou  
pauvre & méprisé, conformément à ses  
mérites, qui est la récompense ou le cha-  
timent d'une bonne ou d'une mauvaise vie.  
Ils ont plusieurs livres sur ce sujet, que la  
crainte les retient de communiquer à ceux  
qui ne sont pas de leur secte. Si quelqu'un  
des leurs, qui n'en est pas parfaitement in-  
struit, ou quelqu'autre qui veut embrasser  
leur parti, desire voir leurs livres, ils exi-  
gent de lui premièrement une espèce de  
serment, que le premier d'entr'eux, &  
comme leur Supérieur, lui propose, qu'ils  
nomment le petit jurement; lequel étant  
prêté, ils lui donnent à lire quelque uns de  
leurs livres, mais les moins expressifs des  
mystères de leur secte. Que si après cette  
premiere instruction, le prétendant persévé-  
re dans ses bonnes intentions, ils lui font fai-  
re le grand serment, qui leur donne le pou-  
voir & la liberté de lire indifféremment tous  
les autres livres, où leurs folies sont ex-  
posées plus clairement & plus au long. Si  
la

la personne n'est pas telle qu'on puisse se fier à sa parole, ils tirent d'elle une promesse par écrit, qu'elle desire être de leur secte, avant que de lui donner de lecture d'aucun de leurs livres, autrement ils ne lui confieroient pas leurs secrets. Ils ont un amour & un respect particulier les uns pour les autres; les femmes ne se cachent point d'un homme de leur secte, quoiqu'il ne soit pas leur parent, comme font les autres Mahométans; mais tous conversent ensemble avec beaucoup de familiarité & de bienveillance; & tous, non-seulement obéissent avec beaucoup de soumission à leur chef, qu'ils nomment en langage Persan *P'ir*; c'est-à-dire, ancien; mais lui fournissent encor libéralement toutes ses nécessitez, jusqu'à leurs propres enfans, soit garçons ou filles, pour le servir. Dans un bourg du territoire de *Lar*, sur le chemin qui conduit à *Sciraz*, la plus grande partie des habitans est de cette secte. Il est de même de la Province d'*Arac*, & de celle qui est proprement la Perse, où il y a une telle quantité de ces pauvres errans, que le Roi *Abbas* aiant pris une fois un de leurs chefs, qu'il condamna à la mort; ce misérable confessa au suplice, qu'on pourroit assembler 40000. chevaux des hommes de cette profession, dont il nomma les chefs, qui faisoient leur demeure en divers lieux, que le Roi fit presque tous mourir. *Moulla Abdi*, citoïen de *Lar*, & mon ami, est un de ses Professeurs, mais caché. L'autre secte n'est pas si nombreuse; ils la nomment *Taric Zena de-  
ca*, qu'on peut interpreter, la voie des Avar-  
res, à cause que ceux qui la suivent, sont  
peut-être sujets à ce vice, si ce n'est que

Señe  
des Ava-  
res.

nous la voulions prendre dans un sens con-  
 forme à leurs propositions, pour la secte  
 des *Sadducéens*, qui nioient la résurrec-  
 tion. J'ai quelque indice que cette secte  
 pourroit être une branche ou une dépen-  
 dance de l'hérésie des *Manichéens*; par  
 ce que *Manés*, hérétique Persan, qui a  
 rapport de *Suidas*, tiroit son origine de  
 Brachmanes des Indes, & qu'un Roi de  
 Perse idolâtre, nommé *Behram*, fit écor-  
 cher tout vif, comme même les histoires de  
 Perse en font foi, n'est point autrement  
 appellé des Perses de notre tems, que *Mané*  
*Zendic*; c'est-à-dire, Manés l'avare; ou  
 pour mieux dire, le Sadducéen, qui nioit  
 la foi de la résurrection des morts. Ceux  
 ci croïans, comme nous le croïons aussi,  
 que Dieu est en tout lieu, & qu'il remplit  
 toutes choses; ils passent plus avant, & in-  
 fèrent de là, que tout ce que nous voïons  
 devant nos yeux, que tout ce qui est dans le  
 monde, que tout ce qui a été créé, est Dieu.  
 Peut-on s'imaginer une folie pareille? Je  
 ne sai pas néanmoins s'ils sont dans plusieurs  
 autres erreurs, aussi absurdes qu'impies,  
 qu'on attribüe aux *Manichéens*. Il y en a  
 quelque'autres entre les *Mahométans* qui  
 ne sont pas hérétiques, mais cependant  
 qui tiennent une opinion assez étrange,  
 qui est celle d'*Avicenne*, si je ne me trompe,  
 quoiqu'elle leur soit indifférente. Elle por-  
 te, que le soleil, la lune & les étoiles sont  
 animées de ces intelligences, que nous  
 appellons assistantes, qui donnent le mou-  
 vement aux Cieux par leur impression, &  
 qu'ils tiennent pour des formes unies, com-  
 me les ames aux corps, qui donnent non-  
 seu-

Manés  
 hérétique.  
 que.

Opinion  
 d'Avi-  
 cenne  
 touchant  
 les as-  
 sistantes.

seulement le mouvement, mais encor la vie à ces corps lumineux. Et comme je leur objectois, que des corps si vastes auroient besoin d'une grande nourriture, & qu'ils rendroient des excemens capables de remplir & d'infecter tout le bas monde; ils me répondoient, que les Cieux étoient des corps glorieux, qui n'avoient pas besoin de nourriture pour se sustenter, qui n'étoient pas sujets à la corruption, & aux autres infirmités des corps inférieurs. Que ces intelligences étoient des Anges d'un ordre supérieur, bienheureux; qui avoient beaucoup de pouvoir auprès de Dieu, & par conséquent beaucoup de vertu & d'efficacité dans l'administration des choses de ce bas monde. *Moulla Zein' eddin*, mon intime ami, tenoit cette opinion, & portoit une dévotion particulière au soleil, comme à l'auteur de tout bien; & surtout des sciences, à qui tous les jours il faisoit de longues & ardentes prières à son levé, & à certaines heures du jour: & comme il m'avoit, il eut cru devoir mourir, s'il eut laissé passer un jour sans lui rendre ces devoirs religieux. Je faisois tout mon possible pour le détourner de cette opinion; mais comme il m'eut répondu qu'il s'en raportoit à un passage de l'Écriture Sainte, si je pouvois lui en citer un seul, qui dit le contraire; je n'en eus pas un sur le champ, qui fut formel & capable de le convaincre. Car ceux que je lui alléguois du *Deutéronôme*, du quatrième des *Rois*, & autres semblables, où Dieu fait un reproche aux *Juifs*, qu'ils ont adoré le soleil, la lune, & toute la milice du Ciel, il me

repartoit qu'ils étoient bien éloignez de cette impiété | d'adorer les corps célestes, comme des Dieux, qu'ils savoient être une erreur qui méritoit d'être blamée; qu'ils les vénéroient seulement comme des esprits sublimes, bienheureux, & agréables à Dieu, à proportion de l'honneur que nous rendons aux Anges & aux Saints; & avoient recours à leurs intercessions, qu'il leur étoit non-seulement licite, mais nécessaire de demander pour être sous la protection de la Majesté Divine; demeurant d'accord avec nous sur la croïance de l'*Invocation* des *Saints*, que les hérétiques Chrétiens de ce tems nient si opiniâtement dans notre Europe. Mais pour lui persuader que les *Planetes* & les étoiles n'étoient point animées de ces bienheureuses intelligences, le seul témoignage de mon opinion n'étoit pas suffisant, non plus que les assurances que je lui donnois de la croïance commune de tous les Chrétiens. Il vouloit un texte clair & formel de l'Écriture, qui lui dit qu'il se trompoit dans la sienne, ce que je ne pus lui montrer; tant parce que je ne suis pas assez savant pour cela, que parce que je n'avois aucun de nos livres auprès de moi. Il y a encor certains *Philosophes* parmi eux, qui tiennent que nos ames sont d'une nature de feu, & que l'homme venant à mourir, l'ame ne peut moins faire que de s'en retourner à sa *Sphère* naturelle, qui est de deux sortes; c'est-à-dire, comme ils parlent en Arabe, ou *Nur*, ou *Nar*. Ces deux paroles sont deux noms radicaux, ou, comme prétendent les autres, dérivez d'un même verbe *Nara*, qui signifie  
luire

L'ame de  
l'homme  
est d'une  
nature  
de feu,  
&c.

luire & brûler, d'où ces noms sont formez; avec cette différence, que *Nur*, signifie la lumière, & *Nar*, le feu, qui sont l'un & l'autre les principes de la chaleur. Ils disent donc, que lorsqu'un homme meurt, son ame sortant du corps, comme d'une prison, où elle étoit détenüe captive, prend aussi-tôt l'effort & s'en retourne à sa *Sphère* naturelle de la chaleur, diversement néanmoins, selon ses mérites, & conformément à ses œuvres. Parce que si elle est bonne, elle s'en va au *Nur*; c'est-à-dire, à la lumière du Paradis, où sont les ardeurs délicieuses d'une charité parfaite; & & au contraire, si elle est mauvaise, elle s'en va au *Nar*; savoir au feu d'enfer, où sont pareillement les ardeurs cuisantes d'une peine extrême; & de l'une & de l'autre manière, elle se rend à sa *Sphère* & à son lieu naturel. Je suis redevable de ces belles curiositez & de mille autres à ces honnêtes personnes, qui m'informèrent, non-seulement des opinions des *Mahométans*, mais aussi de celles des *Brachmanes* de l'Inde, Gentils, qui ont beaucoup de communication avec ces dernières Provinces de la Perse, qui leur sont les plus voisines. *Moulla Zein' eddin* me fit avoir un livre de leurs extravagances traduit en Persan, qui est assez curieux, & que j'emporte avec moi; mais qui contient trop de choses, pour les pouvoir comprendre toutes dans une seule lettre. C'est assez parler de ces choses; reprenons le discours de mes aventures & des affaires de la guerre; mais auparavant permettez-moi de vous dire, que les Dames de *Lar* ne furent pas moins obligantes

res envers nous que leurs maris. Car outre la maîtresse du logis où nous demeurions, & ses filles, qui rendirent toute sorte de services à *Mariuccia*, quoique je ne voulus pas permettre qu'elle eut beaucoup de familiarité avec elles, pour n'être pas personnes de qualité, ni d'une probité fort reconnüe; la femme de mon grand ami *Moulla Zein' eddin*, lui rendit tous les témoignages d'une parfaite amitié, avec de grands respects. Et sur toutes les autres, une certaine Demoiselle un peu âgée, qu'on nommoit *Bibi Gianaga*; c'est-à-dire, Madame *Gianaga*, qui pour sa qualité étoit assez connue & estimée dans la ville, aiant eu, par je ne sai quel moïen, la connoissance de *Mariuccia*, eut pour elle une affection particulière. Et comme elle ne compariffoit pas moins à ma viduité, qu'à sa solitude dans un âge encor si tendre, elle nous consola de son amitié, durant tout le tems que nous fûmes à *Lar*. Un jour entr'autres elle nous régala de toutes les galanteries du païs, & particulièrement des ouvrages des femmes, qui se font ici dans la perfection. A mon tour, je lui fis aussi quelque autre present assez curieux qui lui plurent, quand ils lui furent presentez de la part de *Mariuccia* & de la mienne. Et parce que sa condition de femme, & sa qualité de noble ne me permettoit pas de la vister, ni de lui parler de bouche, suivant la coûtume des *Mahométans*, je la remerciai des faveurs qu'elle nous faisoit tous les jours, par une lettre, la plus civile & la plus affectueuse, que je pus la dicter en langue Persane, qu'elle reçût d'un même cœur qu'elle lui étoit écrite.

Je

Je viens donc à m'aquiter de mes promesses, en vous disant que le vingt-sixième de Février, qui fut le premier de la sortie de ma maison après ma maladie, me promenant par la ville, je vis le Palais d'*Ibrahim Chan*, qui avoit été le Seigneur & le Prince de la Province de *Lar*, avec une place au-devant d'une juste grandeur. Elle est vide à présent, & n'est habitée de personne, étant réservée au *Chan de Sciraz*, qui y prend son logement quand il vient à *Lar*, qui a été uni depuis à son Gouvernement. J'y vis aussi le *Bazar*, ou ruë du marché public, comme il y en a dans toutes les villes de l'Orient, qui commence au bout de la place vis-à-vis du Palais, & s'étend fort loin en droite ligne, bien bâtie, couverte en voute, assez haute, fort claire, & bien proportionée. Vers le milieu, il y a une coupe, ou un dôme, d'où naissent deux autres ruës, d'une pareille architecture, qui font partie du *Bazar*, & qui le coupent en forme de croix. Etant sorti du marché, au bout de cette grande ruë, je vis sur la main droite, à une des extrémités de la ville, un château bâti sur une éminence, qui néanmoins s'avancoit un peu sur la plaine de tous côtez, entouré de simples murailles, & de peu de considération. La chose la plus remarquable que je vis dans cette ville, & qui mérite que je vous en fasse une description assez ample, fut une grande quantité de petites tours, élevées sur les maisons au plus haut du toit, en forme de nos loges, ou des tuïaux de nos cheminées, mais beaucoup plus grandes, & presque comme la pointe d'un de nos clochers. Il

Descrip-  
tion de  
la ville  
de Lar.

n'y

n'y a presque point de maison où il n'y ait une de ces tours, pour prendre le vent, & avec le vent donner de la fraîcheur au dedans, qui leur est nécessaire presque toute l'année. On les nomme en Persan, par cette raison, *Bad-ghir*, comme qui diroit, Pille-vent. Ces tours sont apuïées sur les voutes des sales ou des principales chambres, ou au milieu, comme ces petites coupes, que nos architectes appellent des lanternes; ou bien à côté des chambres & des sales, selon qu'ils le jugent plus à propos. J'ai remarqué qu'on pourroit faire une grosse muraille au-dedans de ces tours, comme à nos cheminées, & même que nos cheminées pourroient facilement être réduites à l'usage de ces tours, qui est d'atirer les vents, & d'introduire la fraîcheur dans la chambre durant l'été, sans boucher l'issuë de la fumée pendant l'hiver; & qui plus est, sans qu'aucun vent pût renvoyer la fumée dans la maison; parce qu'elle auroit toujours, de quelque côté que ce fût, une ouverture libre pour sortir. L'artifice est d'élever une muraille fort mince par le milieu de la cheminée, depuis le bas jusqu'au haut, ou de la tour en sa largeur, & la diviser en plusieurs petits carrez par l'autre muraille de travers, d'une même longueur & largeur, qui occupent entièrement l'entredeux du grand tuyau, en telle sorte, qu'il y ait plus de ces petites séparations depuis le bas jusqu'au toit, que depuis le toit jusqu'au haut de son extrémité, qui devoient être ouverts des quatre côtez de l'air, pour donner l'entrée au vent & l'issuë à la fumée, & couvert par le haut d'un toit, soutenu sur quatre petits pil-

piliers, pour recevoir la pluie & la faire écouler par des goutières. Il ne faut pas néanmoins que les maîtresses murailles de la cheminée, ou de la tour, montent plus haut que la maison, afin que le vent, de quelque côté qu'il soufle, venant à donner dans ces ouvertures avec impétuosité, contre ces autres petites murailles, qui font leur séparation, puisse descendre, sans aucun empêchement, tout le long de ces petits tuyaux, & donner de la fraîcheur à la chambre durant l'été. La même chose peut se faire pour dissiper la fumée en hiver; parce que si elle ne peut pas sortir du côté que le vent tire, elle sortira par l'autre, qui est à couvert du vent, par le moïen d'une de ces petites murailles. Que si on ne veut point avoir de vent, ni de fraîcheur dans sa chambre, on le peut empêcher facilement, en bouchant les tuyaux par en bas avec des tables, ou autrement, & en ouvrir & fermer quelques-uns; tantôt les uns, tantôt les autres, selon qu'on voudra plus ou moins d'air, ou de vent frais. L'usage de ces Pille-vents n'est pas seulement en usage dans la ville de *Lar*; mais aussi dans toutes les Provinces les plus méridionales & les plus chaudes de la Perse, & même dans les Indes. Parce que la chose est assez curieuse, & qu'elle mériteroit bien d'être mise en usage dans notre païs, j'en ai voulu faire la description assez exactement, & même pour vous la faire mieux comprendre, vous en tracer un dessein sur le papier. En voici donc la forme & le projet.

Peu de jours après, qui fut le septième de

de Mars, je pris l'élevation du *Pôle*, avec mon *astrolabe*, dont aiant fait la supputation sur mes tables, je trouvai que le parallèle de *Lar* étoit éloigné de l'*Equinoxe* de vingt-sept degrez, dix-sept minutes, & quelque peu davantage; & par conséquent que la latitude du *Pôle Boréal* l'étoit d'autant. Mon ami *Mollua Zein eddin*, à qui je me fie plus en cela qu'à moi-même, parce qu'il est grand astronôme, met *Lar*, qui est son pais, à vingt-sept degrez & demi de latitude boréale. Le peu de différence qui est entre son calcul & le mien, peut provenir de ce que pour n'avoir point tant de peine, je ne pris pas si justement que je devois le point du midi avec mon *astrolabe*, qui est la voie la plus véritable & la plus assurée; mais je me contentai seulement d'attendre que le soleil jettât des rayons droits sur une ligne méridionale, que le jour auparavant j'avois tracée sur une petite éminence, que j'avois fait aplanir exprès; en quoi il se peut faire que je me trompai de ce peu, à cause que la surface où j'avois tiré ma ligne n'étoit pas peut-être également unie. Je fis une autre observation, qui est, que le plus grand froid qu'on sent à *Lar*, arrive au commencement du mois de Mars; encor est-il fort tempéré, & de si peu de durée, qu'on a de la peine à vivre dans cette ville durant le reste de ce mois, pour la grande quantité de *Mouches*, qui y sont extrêmement importunes. Outre cela, on commence en ce tems-là à y voir des fleurs d'*orangers*, de *roses* & de *jasmin*, que nous apellons des *catalognes*, & de l'*orge en épi*. Il faut remarquer, qu'il n'y a  
dans

PIETRO DELLA VALLE. 19

dans cette ville aucune eau vive & courante de rivière ou de fontaine, & qu'on n'y boit que de l'eau de pluie, qu'on ramasse & conserve dans de grandes citernes, dont il y a un grand nombre, mais la plupart hors de la ville, en divers lieux voisins, & plusieurs jointes ensemble. Quand il ne pleut point une année, les bourgeois la passent fort mal; & c'est pour cette raison qu'ils ont un si grand nombre de citernes aux environs, si grandes & si capables, qu'elles peuvent contenir de l'eau pour plusieurs années, de peur qu'elle ne vienne à leur manquer, & qu'ils ne meurent de soif, s'il se passoit un an sans pleuvoir. Au même-tems un *Géorgien*, de qui j'étois fort ami, me confirma ce que j'avois déjà ouï dire à quelque'autres *Géorgiens* mes amis, quand je partis d'*Hispanhan*, sans néanmoins me l'assurer, que le Prince *Luarsab*, *Géorgien* & Chrétien, jeune homme de mon âge, ou peut-être un peu moins, qui avoit été le maître & juste possesseur de *Teflis*, de toute cette grande Province des *Cartles*, & qui se rendit volontairement au Roi de Perse, avec tous ses Etats, dans les dernières guerres, après avoir été relégué à *Esthabad* ensuite de ses disgraces, & delà conduit à *Sciraz*, pour l'éloigner davantage de ses sujets & de son païs, où au commencement il avoit la liberté de la conversation, quoiqu'il fut gardé, & aussi-tôt il fut resserré dans un château; enfin depuis quelques mois avoit été étranglé dans sa prison, par l'ordre du Roi, pour quelque jalousie d'Etat, sans avoir jamais pû se marier, ni laisser des enfans après lui. Je me souviens que je

*Difettes*  
d'eau à  
Lar.

Mort funeste du  
Prince  
des  
*Géorgiens*.

vous

vous ai écrit une autrefois que cette Principauté, qui est belle & fort considérable, ayant été réduite en Province, n'est plus possédée par un Prince souverain & absolu, comme elle étoit auparavant. Elle est gouvernée par un Prince de la maison de *Luarzab*, nommé *Simon Chan*, fils de ce *Bagrat Mirza*, dont je vous ai parlé dans une autre occasion; il la tient comme un fief, relevant de la Couronne de Perse. Il est Persan de naissance, & *Mahoméran* de Religion de pere en fils, quoique ses sujets & sa milice soit presque toute Chrétienne. Le vingt-un de Mars, qui étoit dédié à célébrer la fête du *Neuruz*, ou du commencement de la nouvelle année, je remarquai que plusieurs boutiques demeurèrent fermées durant quelques jours, & même celles où l'on vendoit des vivres, ce qui étoit fort incommode au peuple. J'en voulus savoir la cause; & on me dit, que tous ceux qui exerçoient ces métiers étoient obligez de paier tous les ans, à la fête du *Neuruz* & au changement des Gouverneurs, une grande somme d'argent au Fisc, sans avoir la liberté de travailler, qu'ils n'eussent eu la permission d'ouvrir leurs boutiques, après-quoi un de leurs gens, une boutique étant ouverte, passoit par la rue, avec des flutes ou des sifres, en signe de joie. Je vis un boucher, devant qui des hommes portoient sur leurs têtes des moutons entiers, tous apprêtez & couverts de lauriers, en signe que la boucherie étoit ouverte. On a cette coutume en ce païs de faire cuire des animaux entiers dans le four; & en certaines solemnitez,

les uns dans les autres ; comme dans un mouton , un chapon ; & dans un chapon , un poulet ; & dans le poulet , un petit oiseau , avec du riz dessous , qui reçoit toute la graisse , & qui cuit avec le reste , qu'ils nomment *Périan*. C'est un ancien usage du pays de cuire ainsi des animaux entiers dans le four , comme *Hérodote* le témoigne de son tems. Mais pour retourner à ce que je disois des taxes , que paient les Marchands ; je vous dirai que ce pauvre peuple de *Lar* , est fort maltraité & tiranisé par des impôts & tributs insupportables , que le Roi , qui n'a pas beaucoup de confiance en eux , leur impose pour les afoiblir. Il ne considère pas qu'en leur ôtant les forces & les biens , il leur ôte aussi l'amour que des sujets doivent avoir pour leur Prince ; c'est pourquoi ils haïssent le Roi , & détestent le gouvernement des *Chizilbasci*. Les Portugais ne se font jamais intéressés dans les affaires de leurs voisins , & même ils ne se font pas souciés d'en prendre connoissance , quoiqu'ils puissent un jour en avoir besoin. Allant un jour par la ville , dans le dessein d'acheter quelques livres Arabes , qui étoient à vendre au côté de la principale rue , j'en vis d'autres assez grandes , qui avoient chacune un grand fossé , tiré tout du long par le milieu , où l'eau des montagnes voisines venoit se rendre en tems de pluie. Ces fossés , qui étoient comme autant de canaux , avoient des ouvertures & des décentes de ça & delà , par intervalles , proportionnez aux maisons qui étoient sur les bords , par où elles puisoient l'eau devant leurs portes. La disette d'eau est si grande dans cette ville , qu'il

Daces &  
impôts ,  
pour  
afoiblir  
les peu-  
ples.

qu'il est nécessaire d'apporter tous ces soins pour recevoir celle du Ciel; parce qu'il n'y a pas une seule goutte d'eau vive, comme je l'ai déjà dit, que les pluies y font rares, & les chaleurs extrêmes.

Etat de  
la Pro-  
vince  
d'Havci-  
ra.

Le mois d'Avril fut rempli de nouvelles. Le premier jour, certains Arabes, sujets du *Chan de Sciraz*, & habitans d'un lieu voisin de l'*Haveiza*, qui est la partie la plus méridionale de Babilône, voisine de la mer, à l'orient du tigre, sur les confins de la *Sustane*, arrivèrent à *Lar* & logèrent auprès de nous. Leur aiant demandé des nouvelles de leur país, ils me dirent, qu'après la mort de *Murabek*, Prince Arabe, absolu & souverain, son fils aîné *Seid Nafie*, qui étoit gendre du Roi de Perse, à present régnant, avoit possédé l'*Haveisa* pendant un an; & qu'au commencement de l'année suivante un de ses patents, nommé *Seid Rescid*, qui aspiroit à sa Principauté, lui donna du poison, & s'en empara après sa mort. Ils m'ajoutèrent que ce *Seid Rescid*, qui étoit un vaillant cavalier, avoit été tué dans un combat qu'il eut contre ceux de *Bassora*, sujets du Turc; mais qui ne le reconnoissent que de nom. Son successeur fut un autre Prince de son sang nommé *Selama*, qui peu de tems après céda de bonne volonté la Principauté d'*Haveiza* à *Seid Manzur*, frère cadet du défunt *Murabek*, âgé de trente-cinq ans, ou environ, sous le bon plaisir du Roi de Perse, qui l'avoit à sa suite, & avec le consentement de tous ces Arabes, qui le desiroient ardemment, & qui avoient une affection particulière pour le Persan. Ce *Seid Manzur* régne aujourd'hui

d'hui paisiblement, quoique *Murabek* ait laissé quelqu'enfans, qui étans trop jeunes, ont été exclus de la succession de leur pere. La semaine suivante quelqu'Arméniens de mes amis, arrivez nouvellement du Port de *Combru*, me confirmèrent ce que j'avois appris auparavant de la bouche de certains *Chizilbasci*, venus d'*Ormuz*. Que les Persans, par une mine, avoient fait sauter une partie d'un bastion de la citadelle; qu'ils feroient leurs efforts pour y entrer; & conformément à cela les Arméniens assuroient qu'ils y étoient entrez; & les Portugais commençoient à lâcher pié, & à se sauver dans leurs vaisseaux; mais que les premiers qui étoient montez par la breche, au nombre d'environ trois cens, n'ayant pas été suivis des autres, les Portugais avoient repris courage; & par le moien de leurs grenades, & de leurs feux-d'artifice, les avoient repoussez avec avantage, plusieurs des ennemis étans morts ou blesez sur la place, & que les assiégez réparoient les ruines de leurs murailles. Les mêmes Arméniens me dirent une autre chose, qu'ils avoient prise en chemin d'un de leurs compagnons, que les Peres Carmes-Déchauffez avoient été en peine à *Hispahan*, au sujet des lettres qu'ils envoioient à *Ormuz* par *Elie* leur jardinier, & qui avoient été surprises, comme je vous ai mandé ci-devant; & qu'outre le porteur, que le *Chan* de *Sciraz* avoit fait mourir, deux ou trois autres, qui avoient été découverts par ces mêmes lettres, avoient été lapidez & brûlez par la fureur du peuple d'*Hispahan*. Et que les Peres avoient été

Descrip-  
tion des  
Chrétien-  
s en  
Perse.

été resserrez dans leur maison durant quelques jours, avec des gardes devant leur porte; mais qu'à present le bruit étant apaisé, on ne parloit plus de rien. Un de ces jours étant sorti hors de la ville, qui n'est point ceinte de murailles, non plus que les autres de Perse, je vis une chose fort extraordinaire sur le grand chemin, qui mérite bien que vous en aiez la connoissance. Je rencontraï dans une place, assez éloignée des maisons, je ne sai combien de piliers tous ronds, depuis le pié jusqu'au haut, en forme de ces petites colonnes qu'on plante comme des bornes, bâtis de pierres, de la hauteur presque d'un homme, & rangez en droite ligne, sur un des bords du chemin. Je m'informai des gens du lieu, de ce que c'étoit; ils me dirent, qu'au-dessous & au-dedans de ces piliers, on avoit enterré jusqu'à la ceinture, & muré des hommes tous vifs, un chacun dans son pilier, pour avoir été surpris volans sur les chemins, qui est le châtiment ordinaire de ces brigans dans la justice de *Lar*. Ce spectacle me remit dans la mémoire ce que j'avois lû de *S. Marcel*, qui fut fait mourir en France d'un suplice, que le *Martirologe* qualifie d'une cruauté inouïe, ayant été mis en terre jusqu'à la ceinture, où il vécut trois jours en cet état. Il n'est pas dit néanmoins qu'il fut muré de la ceinture en haut, comme il paroît que ces criminels l'ont été, qui n'ayant point eu d'air pour respirer, doivent avoir été bien-tôt étouffez. Le 20. d'Avril, le bruit courut dans *Lar* qu'il est venu un secours considérable aux assiégez d'*Ormuz*, de je ne sai combien de galio-

Criminels enterrés vifs,

galiotes, dont quelques-unes étoient entrées, malgré toutes les oppositions des Anglois; & les autres, qui n'avoient pû entrer, s'étoient retirées en arrière vers *Mascat*. Mais on fût le contraire peu après; qu'il n'étoit venu aucun secours à *Ormuz*; mais seulement que deux galiotes de Manuel de Sousa, qu'il envoioit, ou qu'il conduisoit lui-même, étoient venues pour prendre sa mere, femme du Capitaine défunt, afin de la retirer du danger, & de la conduire en sûreté, comme il fit, à *Goa*. Il est bien vrai que les Anglois firent tous leurs efforts pour empêcher que ces barques ne passassent; mais elles combattirent, se défendirent vaillamment, & entrèrent à *Ormuz*, quoi qu'avec beaucoup de difficulté, & en sortirent heureusement, conduisans cette Dame avec sa famille & ses hardes à *Goa*, qui étoit tout leur dessein. Il courut aussi quelque bruit, qu'il y avoit quelque pourparler de paix entre les Portugais & les Persans; quelques Portugais étans sortis expressément pour venir trouver le *Chan* de *Sciraz* dans son camp, & réciproquement quelques *Mahométans* étans entrez dans la forteresse des Portugais pour ce sujet. Et que le *Chan* se portoit à un accord, estimant qu'il fut impossible, ou au moins bien difficile, d'emporter cette place; mais que les Anglois n'avoient pas voulu y consentir, continuant toujours la guerre, & minant incessamment la place, dans l'espérance de faire bien-tôt tomber la muraille du côté de la terre, opposée à la mer.

Ce pendant nous entrâmes dans le mois de Mai, qui fut entièrement desavantageux

geux à nos affaires, & qui commença pres-  
que par une éclipse de soleil, qui fut vûë  
à Lar le dixième du mois, mais comme im-  
perceptible, à cause qu'elle ne couvroit  
pas la moitié du soleil, & qu'elle n'arriva  
que sur le soir, un peu plus tard, que *Moul-  
la Enaiet*, frère de *Moulla Zein' eddin*, ne  
l'avoit prédite dans une de ses *Ephémérides*  
de la presente année, calculée sur le Méri-  
dien de *Lar*, laquelle a cours par la Provin-  
ce; aussi est-elle assez bonne, & je la garde  
avec moi. Le lendemain, au point du jour,  
nous reçûmes les nouvelles certaines de la  
prise d'*Ormuz*, qui arriva de cette manie-  
re, comme je l'ai apris de différens en-  
droits. Les Persans aiant miné toute la mu-  
raille du côté de la terre, qui tomba en plu-  
sieurs lieux, il ne leur fut pas difficile de  
venir à l'assaut, & de gagner quelques bou-  
levards, où ils ne laissèrent pas de perdre  
beaucoup de monde. Les Portugais ne  
s'estimans pas assez forts pour soutenir plus  
long-tems, se retranchèrent dans la maison  
du Capitaine, qui étoit leur dernier refuge,  
mais comme ils se virent hors d'espérance  
de secours, & dans une incertitude d'être  
mis à mort, s'ils s'opiniâtroient davantage  
au combat, outre que les vivres leur man-  
quoient, ils demandèrent à capituler; &  
enfin ils se rendirent, à condition que leur  
vie & l'honneur de leurs femmes seroit con-  
servé, ce que le Chan leur promit volon-  
tiers. Voilà comment les Persans furent  
maîtres d'*Ormuz*, & le Chan entra dans la  
forteresse le Dimanche, premier jour de  
Mai de la presente année 1622. Mais par-  
ce que les Anglois observent le Calendrier

Prise de  
la cita-  
delle  
d'*Or-  
muz*.

ancien, suivant lequel ils contoient le 21. d'Avril, & célébroient le jour de Pâques, dix jours devant nous, j'ai voulu vous avertir de cette particularité, de peur que quelqu'un voiant cét écrit, & le conférant avec la relation, que les Anglois en ont faite, n'estime que nous soions de diverses opinions, ne considérant pas que cette différence de jours ne provient que de la diversité des Calendriers. Et parce qu'entre les Portugais même, il y en a quelqu'uns qui gardent le Calendrier réformé, & néanmoins qui mettent la prise d'Ormuz au troisiéme de Mai; pour ôter le doute, qui pourroit naître de cette diversité de rapports, je vous déclare, que la place fut renduë & remise entre les mains des Persans le premier jour de Mai; mais que les Portugais n'en furent dehors que le troisiéme. Le Roi d'Ormuz, avec son *Visir* & tous ses gens, qui étoient *Mahométans*, renfermez dans la citadelle, furent arrêtez prisonniers par le Chan, & tous les Portugais, hommes & femmes, Religieux, soldats & marchands, au nombre de trois ou quatre cens personnes, dont il n'y en avoit que quinze ou vingt, qui ne fussent point malades ou bleffez, demeurèrent sous la puissance des Anglois; comme il avoit été acordé, que les Chrétiens demeureroient aux Anglois, & les *Mahométans* au Chan. La guerre étant ainsi finie, le Chan partit aussitôt de *Combru*, & prit le chemin de *Sciraz* par *Darabghierd*, dans le dessein d'aller au plûtôt trouver le Roi, en quelque lieu qu'il fut, & laissa son Général *Imamculi Beig*, qui vint après lui &

le suivit, sans se presser, avec son butin & ses prisonniers, aiant congédié l'armée, & aiant distribué une somme considérable, tant aux *Chizilbasci*, qu'aux autres, qui avoient été tirez des bourgs & des villes du pais, dont la plus grande partie étoit morte à la guerre. L'on voïoit tous les jours à *Lar* passer quantité de soldats, qui se retiroient de l'armée, laquelle peu-à-peu se dissipa entièrement, à la réserve d'environ quinze cens hommes, qu'on laissa pour garder la citadelle & la ville d'*Ormuz*. C'étoit un spectacle funeste de voir le grand nombre de soldats blessez & estropiez, qui passoient à toute heure, sans conter celui des morts, qui nous fit connoître que le Persan avoit acheté bien cher la prise d'*Ormuz*. Dans ce passage je reçus des visites de plusieurs personnes de qualité, qui quoique d'abord je n'eusse pas l'honneur de les connoître, me connoissent néanmoins par réputation, sur le recit que leur en avoient fait à *Combru*, *Moulla Abdi*, & je ne sai combien d'autres de mes amis de *Lar*, du rang des Doctes; desorte qu'ils voulurent faire une connoissance particulière, & contracter une amitié fort étroite avec moi. Entre autres *Mirza Sceref gihon*, homme de lettres & curieux, frère du *Seid Scerif Calanter de Sciraz*, & une autre personne fort docte, nommée *Moulla Hacuerdi*, s'arrêtèrent un jour entier à *Lar*, venans du port, pour me voir. Et sur-tout *Mir Abdul Hasan*, le plus considérable & le plus docte de *Sciraz*, & le premier Bibliothéquaïre du Chan en cette ville, l'un des plus fameux de la Perse pour les sciences, selon le rapport que  
m'en-

m'en fit *Moulla Abdi*, mon intime ami, eut un grand desir de me voir. Le jour qu'il devoit arriver à *Lar*, il envoia devant un de ses hommes pour m'inviter à souper avec lui, dans la maison du *Cadhi Rokn' eddin*, notre ami commun, où il devoit loger, & qui m'y invita aussi de sa part. J'y fus donc, il me fit des caresses extraordinaires, & me prit dans une amitié si grande, qu'il me l'a toujours fait paroître depuis. Nous soupâmes ensemble joyeusement, avec un grand nombre de nos amis, toutes personnes de qualité, qui lui rendirent de grandes déférences, à cause qu'il est bien aimé du Chan. Je vis dans ce festin une certaine espèce d'oranges, que je n'avois point encor vûes dans aucune contrée de l'Asie, & de l'Europe, non pas même dans la Grèce, ni dans notre Italie, où il y a quantité de ces fruits. Elles sont grosses & belles, d'une couleur de feu au-dehors, & au-dedans extrêmement douces; & ce qui est le plus considérable, est leur écorce, beaucoup plus épaisse, que l'ordinaire des autres, fort tendre, & d'un goût si agréable, mêlé de je ne sai quoi d'épicé, qui est meilleure à manger, & plus favorable que la chair même du fruit. J'ay fait en sorte d'en avoir de la semence, que j'emporte avec moi, & celle de certains limons doux, qu'ils nomment *Bacrai*. Je ne sai pas s'ils pourront venir en notre pais, & sur-tout après les avoir gardé si long-tems sans les changer, je ne manquerai pas d'y employer tout le soin possible. Pour revenir à *Mir Abdul Hasan*, nous passâmes tout le soir, jusques bien avant dans la nuit, dans

Oranges  
extraor-  
dinaires

un agréable entretien, qui ne l'eut pas entièrement satisfait, si je ne lui eusse promis de revenir le lendemain déjeuner avec lui, & passer toute la journée, qu'il devoit séjourner à *Lar* en sa compagnie. Sa politesse, & quelques autres considérations me forcèrent à lui acorder ce qu'il me demandoit. Je retournai donc le lendemain matin; & nous deux, avec quelqu'un de de pareil entretien, employâmes le jour entier, avec une grande satisfaction d'esprit, à lire des livres, confronter des auteurs, examiner des vers des Poëtes, & en d'autres occupations semblables, dans une chambre retirée, sans que le *Mir* se mit beaucoup en peine des Gentilshommes & des principaux Officiers de la ville, qui atendoient dehors; les uns pour lui faire la révérence; les autres pour lui parler d'affaires. C'est ainsi qu'on en use souvent à la Cour & parmi les Grands, où les hommes d'Etat se tiennent bien souvent retirez, sans qu'on puisse leur parler facilement; & quand on croit qu'ils sont les plus ocupez aux affaires de conséquence, c'est à lors qu'ils ont le moins d'affaires, ou point du tout, & qu'ils se divertissent, passant le tems, chacun selon son humeur. J'appris tous ces événemens de la guerre d'*Ormuz* de la bouche du *Mir*. Le plaisir que je prenois à la douceur de sa conversation, fut traversé par un déplaisir sensible, que je reçûs à la vûe d'un enfant Portugais qu'il me montra, dont le Chan lui avoit fait present, pour être un de ses Pages & le servir à table, vêtu à la Persane, & circoncis; & d'un certain *Manuel* Chrétien, qui s'étoit

L'abord  
des  
Grands  
difficile.

ren-

rendu *Mahoméran* & avoit pris le nom de *d'Isuf*. Il me fit d'autant plus de compassion, que je sus que la même disgrâce étoit arrivée à plusieurs autres jeunes hommes par la faute des Anglois, qui, contre les articles de leur traité, les avoient abandonnez entre les mains des Infidèles, pour perdre la foi avec la liberté, soit qu'ils ne pussent l'empêcher, ou qu'ils ne s'en fouciaient point. En quoi ils n'imitèrent pas la générosité de cet ancien *Lacrates Thébain* à la prise de *Peluse*, où combatant pour les Perses contre d'autres Grecs, qui défendoient la ville pour les Egyptiens, conformément au rapport de *Diodore*, la ville aiant été prise, il ne voulut jamais permettre qu'aucun des Grecs fut maltraité des Perses, ou en son corps ou en ses biens; & même il tourna ses armes contre les gens de *Bagoa*, pour défendre ses compatriotes de l'insolence du vainqueur, & pour le contraindre à garder la foi qu'il leur avoit donnée, ce que le Roi de Perse aprouva, comme une action digne d'un généreux Capitaine, & d'un fidèle Citoyen. Au contraire, à la prise d'*Ormuz*, les Anglois chrétiens, qui avoient prêté leurs armes aux Persans contre les Portugais, aussi chrétiens, avec tant de chaleur, que sans leur secours, la victoire n'eut jamais été pour ces barbares, nonobstant toutes les conventions acôrdées de part & d'autre, furent frustrés, soit par fraude, ou par violence; non-seulement du butin qui devoit être commun, mais aussi de la domination de la ville & de la Citadelle, contre ce qui s'étoit pratiqué, pour les amorcer, à la prise de *Kesem*, qui n'étoit pas une pla-

Infidélité des Anglois.

32 VOYAGES DE  
ce de telle conséquence. Ils furent bien trompez dans leurs espérances au pillage d'*Ormuz*, dont ils ne remportèrent aucune chose; & même à légard des personnes, qui s'étoient entièrement confiées à leur foi, ils ne pûrent empêcher que plusieurs Portugais, & sur-tout des jeunes garçons & des jeunes filles, ne tombassent dans la déplorable servitude des Perses, avec une perte inestimable; non-seulement de leurs biens, qui seroit peu de chose, mais de leur Religion, qui est bien plus importante, & de leurs ames.

Le 14. de Mai le Général *Imamculi Beig* arriva à *Lar*, aiant laissé derrière son frere *Tahamaspculi*, qui conduisoit à petites journées le Roi d'*Ormuz* avec les autres prisonniers. Ce pauvre Roi infortuné y entra le lendemain matin avec ses gens, au son des instrumens & des voix; les filles & les femmes de joie, chantans & dansans devant lui, suivant la coûtume de la Perse, & le peuple avec un concours prodigieux, & une pompe magnifique, les étendars déployez, le conduisant en triomphe, conformément à ce que les *Messeniens* firent autrefois à *Philopémen* Empereur des *Achadiens*, leur prisonnier de guerre, au rapport de *Justin*. Il n'y avoit pas plus de dix ou douze personnes de qualité à cheval pour l'accompagner, où ma curiosité me porta; mais *Imamculi Beig*, ni son frere, qui étoit entré seul un peu devant, ni aucun des principaux Officiers ne s'y trouvèrent point. Il fut conduit dans le Palais Roial du Chan. Le nom propre de ce misérable Prince, outre le titre superbe de *Sciah*, qui

Le Roi  
d'Or-  
muz cap-  
tif.

qui en langue Persane signifie *Roi*, est *Muhammed*, ou, comme d'autres l'appellent *Babu Sciah*. Je me persuade que le nom de *Babu* est celui qu'on lui donna à sa naissance, & *Muhammed* celui qu'il prit à son avènement à la Couronne; comme c'est la coutume des Princes de ce pays, de changer de nom en semblables occasions. C'est un homme de moien âge, assez gras & replet, fort bazané de visage, mais d'une prestance majestueuse & grave, ressentant son Européen, comme s'étant formé aux mœurs & aux façons de faire des Portugais. Il avoit une mine fort triste, un habit fort riche à la Persane, d'or & de soie, une surveste sur son dos en forme de nos Balandras, qui sont peu à l'usage des Persans, avec des bas de soie à nôtre mode. Il marchoit seul à cheval, selon la coutume des Grands, & les plus qualifiez de sa maison derrière lui, sans aucune marque qui témoignât qu'il fut prisonnier, sinon qu'il avoit deux rangs de mousquetaires Persans à ses côtes qui le gardoient. Le même soir *Imam-culi* partit de *Lar* pour aller à *Sciraz*, & le Roi d'*Ormuz*, resta pour prendre un peu de repos le lendemain, par le moien d'un Orfèvre Juif natif d'*Ormuz*, qui avoit travaillé pour moi dans la ville de *Lar*, & dont je savois que le Roi d'*Ormuz*, son Prince naturel, se servoit, comme de son Confident; je lui fis mes complimens en cachete, & le suppliai de m'excuser, si je ne lui rendois point mes visites, de crainte de donner aux Persans occasion de parler, & de m'avoir pour suspect; mais que je compatissois à ses disgraces

ces, & que je desirerois de le pouvoir servir, sachant combien il affectionnoit nos Chrétiens Catoliques, & nos Religieux d'*Hispahan*, & que je m'offrois entièrement à lui, pour lui obéir en tout ce qu'il lui plairoit me commander. Je lui rendis conte de ma personne, de ma condition, du lieu de ma naissance, & de toutes les autres circonstances; & ensemble de mes habits, & des autres marques que j'avois à sa Cavalcade le jour précédent, par lesquelles il pouvoit me reconnoître. Le Roi agréa ces petits devoirs, se réjouisant d'avoir trouvé dans les terres de ses ennemis une personne qui l'aimât, & aiant un extrême déplaisir de ce qu'il ne pouvoit pas me parler commodément, comme il eut bien désiré. Il me fit savoir, par ce même Juif, toutes les particularitez de la prise d'*Ormuz*, qui seroient longues à raconter. Je dirai seulement que la conclusion fut, que les Portugais s'étoient fort mal gouvernez en quelques choses, n'aïans jamais voulu prêter l'oreille à ses conseils, lesquels, s'ils eussent suivi, la Forteresse n'auroit pas été prise, ou au moins elle eut tenu plus long-tems, attendant le secours des vaisseaux de *Goa*, qui devoient arriver en peu de jours. Son avis étoit que dès le commencement de la guerre on eut mis dehors toutes les femmes, les personnes inutiles, & toutes les hardes & marchandises de grand prix, tant des Portugais, que des autres Citoïens & marchands étrangers; qu'on avoit retirées dans la Citadelle, qu'on pouvoit facilement transporter par mer à *Mascat*, ou en quelque autre

Faute notable des Portugais en la défense d'*Ormuz*.

autre lieu, & même jusqu'à *Goa*, où elles eussent été en sûreté, en cas qu'*Ormuz* eut été pris. Et qu'il savoit bien, que si ces choses eussent été dehors, les ennemis n'eussent point été si ardens ni résolus à se battre; mais que l'espérance du butin les rendoit plus courageux & plus animez au combat. Que tant de bouches inutiles, qui n'étoient qu'à charge à la Place, avoient consumé les vivres, & l'eau bonne à boire, dont la disette fut si grande durant le siège, que les soldats n'en pouvant plus, furent contraints de se rendre, plutôt qu'ils n'eussent fait. Les Portugais, au contraire, estimoient que c'étoit un motif puissant, qui porteroit les soldats & les Citoyens à défendre plus courageusement la place, dans laquelle ils se voïoient renfermez avec leurs biens, leurs enfans, leurs femmes, & les autres personnes, qui leur étoient les plus chères: & ce fut pour cette considération que la mere de ce Capitaine, qui étoit mort un peu auparavant, ne voulut pas permettre qu'il en sortit aucune de ses hardes, ni aucun de ses gens. Et pour ce qui est des meubles & des marchandises, les Portugais eurent un si grand soin de les conserver, que comme disoit ce pauvre Roi, si le Persan eut envoïé un Facteur à *Ormuz*, pour faire l'inventaire & lui garder fidèlement tout le butin, qui montoit à six ou sept millions, selon leur compte, sans en perdre une obole, il neut pû faire mieux pour le service de son maître, que les Portugais firent pour l'avantage de leur ennemi. Je juge néanmoins tout autrement de ces funestes succès. Mon opinion est, que tous

furent bien leur devoir, autant qu'ils avoient de pouvoir & de sience dans les choses de la guerre, & que nonobstant le courage & la longue résistance des assiégés, Ormuz s'est perdu, par ce que Dieu l'a voulu. Et que c'est une chose naturelle en semblables rencontres, que tous ceux qui y sont intéressés rejettent la cause de leur perte sur le défaut de leurs compagnons. Les Persans traitèrent fort mal ce pauvre Roi dans *Lar*, parce qu'ils le firent partir dès le même soir, contre sa volonté, sans lui donner le tems de se reposer, ce qui étoit une peine insupportable à un Roi gras comme lui, & qui n'étoit point accoutumé à de semblables fatigues. Le refus qu'ils lui firent, de le pourvoir abondamment de chariots, & des autres choses nécessaires à son voyage, comme il l'eut désiré, ne lui causa pas moins de déplaisir. En un mot, ils ne le traitèrent pas avec plus de politesse, que les Barbares n'ont accoutumé d'en user. Néanmoins le Roi, avec un courage ferme & assuré, quoique dans son cœur il ressentit ces mauvais traitemens, ne témoigna jamais aucune lâcheté en ses actions, & ne fit paroître dans ses discours aucune foiblesse, parlant toujours avec liberté. Il n'étoit en peine que de ses Etats, & demandoit souvent au *Juif*, ce que le monde en disoit. Je jugeai dès-lors, & je suis encore dans ce sentiment, quoiqu'ils ne lui en fassent aucun semblant, qu'il lui arrivera comme à *Ibrahim*, Roi de *Lar*, quand il fut pris de la même manière par les Persans. Que le Roi de Perse le recevra avec beaucoup de témoignages de bienveillance, & des paroles

les courtoises, & lui fera des presens de vestes à leur mode, bien des careffes & de belles promesses : & qu'il fera la même chose à son jeune frère & à deux de ses neveux, fils de son frère ainé, qui avoit été Roi avant lui, & de la même femme, qu'il avoit à présent, veuve du défunt, qui étoient tous prisonniers avec lui. Il n'y a de toute la maison Roïale qu'un seul de ses neveux en liberté. Celui-ci étoit sorti d'*Ormuz* avant que la guerre fut ouvertement déclarée, & s'étoit retiré dans le país des Arabes amis. Peut-être, qu'il maintiendra les justes prétentions qu'il a sur un Roïaume perdu, étant assisté des Portugais; vû qu'il n'y ait point d'autre héritier de leur maison, à cause que le Roi n'a point d'enfans. Le Persan ne manquera donc pas de lui faire de grandes careffes, & à tous les autres Princes de son sang. Mais après qu'il les aura reléguez à *Sciraz*, ou en quelque autre lieu, pour y faire leur résidence, si quelqu'un se montre homme d'intrigue, il donnera incontinent de la jalousie aux Persans, qui voulans s'assurer de sa personne, lui donneront du poison, comme ils firent à *Ibrahim Chan*, & l'envoieront en l'autre monde, faisans courir le bruit qu'il est mort de maladie. S'ils sont hommes paisibles, tel que le Roi d'*Ormuz* paroît, sans se rendre suspects, ils le laisseront vivre, & peut-être avec quelque honnête apointment, non dans une parfaite liberté, mais comme à demi relégué dans une vie privée.

Entre ceux qui vinrent d'*Ormuz* pendant ces jours, il arriva un certain *Petros*,  
ou

ou *Pierre Syriën*, que j'avois connu en Perse, serviteur de l'Ambassadeur d'Espagne, & que j'avois vû souvent passer par *Hispahan* en qualité d'Interprete de divers Portugais, dont il savoit un peu la langue, se faisant nommer *Pierre de la Forêt*. Aussitôt qu'il fut arrivé à *Lar*, il me vint voir pour me dire des nouvelles de *Bagdad*, par où il avoit passé quelques mois auparavant. Il me dit que *M. Ghiulaga* ma belle sœur, & la pénultième de toutes, étoit morte par les chemins à *Chanaghi*, à quatre journées de *Bagdad*, comme elle retournoit d'*Ispahan*, avec son pere, & que la maladie l'avoit prise un peu au-delà de *Ghiulpaigan*. Ayant notre départ d'*Ispahan* j'avois reçu une lettre de mon beau-pere écrite d'*Hamadan*, par laquelle il me mandoit qu'ils étoient tous dans une parfaite santé, & qu'ils poursuivoient leur voïage heureusement, aiant peut-être une meilleure espérance de la maladie de sa fille, que le succès n'en fut heureux. *Petros* ajouta, que mon beau-pere étoit mort pareillement peu de jours après son arrivée à *Bagdad* du déplaisir, à ce que je crois, qu'il conçût de la mort de sa fille, arrivée sur les chemins. Ces nouvelles me furent extrêmement fâcheuses, pour l'amour que je leur portois, & pour voir tant de disgraces à la fois dans une maison qui m'est unie par un lien si étroit, qui, en moins d'un an, a perdu trois filles fort jeunes, avec leur pere. De deux desquelles; savoir, de *Rachel*, qui mourut la première, & de *Ghiulaga*, comme aussi du bon vieillard; je ne pouvois attribuer la cause de la mort qu'à leur obstination, qui les fit

Mort de  
plusieurs  
parens  
de l'An-  
teur.

fit sortir d'*Hispahan* pour s'en retourner à *Bagdad*. Et pour la mort de *M. Maani*, je n'en rejétois de même la cause que sur notre départ de *Bagdad*, & sur notre voiage; desorte que je suis presque tenté de maudire le jour & l'heure que nous pensâmes à sortir de cette Ville pour nous mettre en chemin. *Mariuccia* mêla des ruisseaux de larmes, avec mes déplaisirs, pour le regret qu'elle eut de sa chère *Ghiulaga*, & pour la tendresse qu'elle avoit toujours eue pour le bon vieillard. *M. Abdullah*, mon beau-frere, aiant appris ces tristes nouvelles, estima qu'il étoit nécessaire qu'il s'en retournât au plûtôt à *Ispahan* vers sa femme, pour mettre ordre à sa famille, qu'il y avoit laissée, & à sa mere, qui par le décès de ses filles & de son mari, & par l'absence de ses autres enfans, de l'un desquels; savoir, du second, elle n'avoit point sçu de nouvelles, elle étoit demeurée seule à *Bagdad* sans autre compagnie, que de son petit *Ataij*, & de sa petite *Ismichan*, tous deux fort jeunes. Et parce que je n'étois pas en état de pouvoir partir si-tôt, faute d'animaux pour porter nos hardes, & d'autres choses, que je ne pouvois pas avoir si promptement; il résolut de se mettre au plûtôt en chemin, en la compagnie de certains amis, qui alloient à *Hispahan*; & d'autant plus volontiers, qu'il ne s'accommodoit point à l'air de *Lar*, qu'il estimoit lui être contraire. Le soir du 22. Mai, aiant pris congé de moi avec toute sorte de civilitez & d'affection, il prit son chemin vers *Hispahan*, & je demurai encore à *Lar*, pour quelques jours avec  
mes

mes gens. Le 28. du même mois, deux *cloches* de l'Eglise d'*Ormuz*, qu'on portoit en triomphe au Roi de Perse, avec le reste du butin, arrivèrent à *Lar*, où elles furent reçues en grande solennité, le *Calanter*, accompagné de ses hommes, étant allé au-devant, les recût au son des fifres & des tambours, avec un grand concours de peuple, portées sur deux petits chariots faits exprès, dont le rouës étoient fort basses. Le soir précédent je les fus voir un peu hors de la Ville, & regardant si elles n'avoient point quelles lettres, ou quelques autres marques gravées, je vis sur une, ces paroles écrites tout à l'entour, du côté que je pûs les lire; *Priez pour nous qui sommes femmes; & que le fruit de vôtre femme soit benit*, avec un nom de *JESUS* un peu à côté. Je compris de ces paroles, que ces cloches étoient un present que les femmes avoient fait à l'Eglise d'*Ormuz*: & sur le bord de l'autre je lûs le nom de celui qui l'avoit fonduë, l'an mil six cens neuf. Le 2. Juin, le *Chan* de *Sciraz* envoia par honneur au *Cadhi Rockn' eddin* mon ami, un *Calaat*, comme ils l'appellent, ou un present de Robes d'or, pour récompense de ses bons services, suivant leur coutume. Et conformément à leurs façons de faire, il alla au-devant assez loin de la Ville, dans un lieu destiné à cela, accompagné d'un grand nombre de ses amis, & des principaux de la Ville, à cheval, où je fus invité; & les prit sur soi, & quita celles qu'il avoit, qui étoient toutes neuves, comme ils ont accoutumé de faire en semblables rencontres. Il les donna à l'homme du *Chan*, qui

Cloches  
enlevées  
d'Or-  
muz.

qui lui avoit apporté son present, & lui fit outre cela une grande largesse d'argent, & à tous les autres qui étoient venus avec lui, tant pour l'accompagner, que pour le servir. Le *Cadhi*, couvert de ses habits de toiles d'or, rentra dans la Ville, & se rendit à sa maison, où il nous fit un festin magnifique, à leur mode, pour l'honneur que nous lui avons fait de l'accompagner en cette Cavalcade. Pendant le repas, comme nous discourions ensemble, les hommes, qui avoient apporté le present, nous dirent que le *Chan de Sciraz* avoit fait mourir le *Mustufi d'Ormuz* qui est un Officier entre les *Mahométans*, comme l'Intendant des Finances, & qui fut pris avec les autres, qui étoient auprès du Roi, pour quelques lettres qu'il avoit écrites contre les Persans durant le tems de la guerre. Il fit encore mourir deux de ses fils, qui étoient grands; & donna sa femme, ses hardes, & ses autres petits enfans à *Thamaspeuli Beig*, qui étoit lors Châtelain de *Mina*, & qu'il a créé à present Gouverneur de la Forteresse de *Lar*, & à qui l'exécution de ces prisonniers avoit été commise. Ils nous rapportèrent de plus, que le *Vizir du Roi d'Ormuz*, qu'on avoit fait mort de maladie par les chemins, étoit en bonne santé auprès de son maître, prisonnier, qu'ils avoient charge de conduire au plutôt au Roi de Perse. Il ne manqua pas de spéculatifs, qui jugèrent de-là, que l'intention du *Chan* étoit de se délivrer, sous des prétextes spécieux, de ces Ministres du Roi d'Ormuz, pleinement informez des affaires, de crainte qu'ils ne donnassent une entière connoissance de la

quan-

quantité & de la valeur du butin au Roi de Perse, & afin que lui-même en pût cacher & retenir une grande partie pour lui. Cependant on changea le *Daroga*, ou Gouverneur de *Lar*, comme il se pratique tous les ans. Celui qui sortit de charge étoit le même, qui s'étoit donné tant de peine pour se prévaloir de mes hardes, au commencement de ma maladie; & celui qui lui succéda eut les mêmes pensées, par un autre ruse, quoiqu'il ne gagna pas davantage que son prédécesseur. Il se nomme *Muhammedculi Beig*, qui fit son entrée le 6. Juin en grande magnificence, au son des fifres & des flûtes, & prit possession de sa charge. Je ne me trouvai point à la fête, parce que ce n'étoit pas une personne que je conusse, & que d'ailleurs j'étois assez occupé, à préparer les choses nécessaires à mon voiage, aians déjà tout nôtre bagage plié pour partir le soir du même jour. Ce nouveau Gouverneur entendit parler de moi, & que je conduisois un corps mort dans une caisse; & estimant que ce lui seroit une occasion avantageuse de tirer de moi quelque grosse somme, il me fit faire défense, par un homme de l'*Assas*, de partir sans le voir. J'entendis bien-tôt son jargon, & ce qu'il prétendoit, que je fis entendre au Cadhi *Rockn' eddin*, & à mes autres amis, qui me promirent de lui parler d'un air, qu'il n'auroit plus la hardiesse de me vouloir inquiéter. Je ne voulus pas qu'ils lui déclarassent qui j'étois, & que j'avois eu l'honneur d'être un des hôtes du Roi; parce qu'il me sembloit qu'il y avoit trop long-tems que j'avois eu mon congé de la  
 Cour,

Cour, pour me prévaloir de cette qualité & de ses privilèges. Outre que le Gouverneur étoit homme, qui, pour s'informer de la vérité, en eut facilement écrit au *Chan de Siraz*, & peut-être à la Cour, ce qui eut retardé mes affaires, particulièrement dans un tems de troubles, & dans un pais suspect, où l'on faisoit actuellement la guerre avec les Portugais, qui n'étans pas mes compatriotes, étoient néanmoins mes amis, & d'une même religion, attendant une réponse, qui, bien que favorable, n'eut jamais été renduë assez-tôt pour la nécessité de mes affaires. Desorte que sans toucher à ce point, & ne me qualifiant que pour un simple étranger passant, d'une nation amie des Perlians; je fis si bien, que mes amis aïans pris une autre voie plus courte & plus sûre, pour détourner le Gouverneur des mauvais desseins qu'il avoit contre moi, lui représentèrent que j'étois ami intime de *Mir Abdül Hassan*, personnage de grande autorité auprès du *Chan*, comme tout le monde savoit, & ainsi qu'il prît bien garde de me faire aucun déplaisir. Les amis, que je vous ai nommé, ne furent pas seuls qui s'emploïèrent pour moi à me rendre ces bons offices auprès du Gouverneur; il y en eut encor deux autres, de plus grande autorité & estime dans le pais, à savoir, *Chogia Nezam' eddin*, homme d'affaires, & fort intelligent dans nos façons de vivre, pour avoir souvent négocié, avec les Portugais d'*Ormuz*; & *Moulla Abd'el Cadir*, *Mustufi* ou Intendant de Lar, frère du côté de la mere de *Moulla Abdi*, l'un de mes premiers amis.

44 VOYAGES DE  
amis. Le *Calenter* même de la ville, *Sceich Mamud Fedachi*, bien qu'il ne me connut que sur un simple rapport, parla plus en ma faveur qu'aucun. Après tous ces bons services, je fus visiter le lendemain le Gouverneur dans sa maison. Etant informé de mon affaire, il me reçût poliment; mais il me fit naître une grande difficulté, pour effaier d'arracher quelque chose de moi, au moins par forme de present, de ce que j'avois un corps mort dans la ville, qui qui n'étoit pas une chose usitée, ni qui leur fut permise, dans l'opinion qu'ils avoient, qu'il pourroit engendrer une maladie, & infecter l'air par où il passoit. Et après tout cela, il ne me donna aucune réponse assurée. Mais l'aïant fait savoir au *Cadhi Rockn'eddin*, chez qui le Gouverneur devoit dîner ce jour-là, il lui parla de moi & de mes affaires, en mon absence, si efficacement, que de son mouvement propre, sans que je lui fisse aucune nouvelle requête, il m'envoïa par écrit la permission de conduire avec moi tout ce que je voudrois, & par tel chemin qu'il me plairoit. J'avois déjà pris congé de tous mes amis; mais les obligations particulières, que *Moulla Zein'eddin* s'aquît sur moi, par ces derniers témoignages d'amitié, me portèrent à lui en aller rendre mes actions-de-graces; & sans perdre un moment de tems, dès le même soir, à deux heures de nuit, je me mis en chemin pour aller à *Sciraz*, dans la résolution que j'avois prise de m'en retourner à *Hispahan*.

Etant donc parti de nuit le mécredy 8. Juin, à cause que la chaleur du tems ne

nous permettoit pas de marcher de jour, je traversai le lendemain matin une petite montagne assez fâcheuse, nommée *Rustami*; & après trois lieues de chemin, je m'arrêtai auprès du Bourg de *Kurdeh*, sur le bord d'une de ces grandes citernes, qui sont dans cette campagne, qu'on avoit coutume de cultiver, mais qui étoit demeurée deserte faute de pluie. Elle portoit le nom de celui qui l'avoit fait bâtir, & s'apelloit la citerne de *Chogia Su-leiman*. Il y faisoit un vent si chaud, & si <sup>Vent vé-</sup> séchant, qu'il laissoit comme des marques <sup>nimeux.</sup> de feu par tout où il passoit. La chaleur excessive me contraignit à me mettre les jambes nuës; elles devinrent aussi-tôt rouges & enflamées, avec une telle douleur, que je ne pouvois seulement apuier mon pié sur la terre, quoique ce vent me fut agréable, & qu'il semblât me rafraîchir. Mes gens en reçurent la même incommodité, & un peu moins de douleur. *Sirabon* rapporte, que les soldats Romains de *Gallus*, furent affligés d'un semblable mal aux jambes & à la bouche en certains endroits d'Arabie, qui étoient sous un climat peu différent de celui du lieu où nous étions campés. Il est bien vrai qu'il n'en attribue pas la cause au vent, mais aux fruits & à l'eau qu'ils bûvoient, au lieu que le nôtre ne provenoit pas d'ailleurs que du vent. Les *Ephémérides* de Perse en parlent clairement, & du tems auquel il commence à tirer, qui est environ nôtre mois de Juin, & l'appellent *Bad Semum*; c'est-à-dire, vent vénimeux & brûlant, qui ne souffle point, & ne produit point de semblables effets dans les pais moins

Méri-

Méridionaux. Le soir, environ une heure de nuit, nous continuâmes durant deux lieuës, jusqu'à une hôtellerie, qu'ils nomment le *Carvanferai* de la campagne de *Bir*, parce qu'elle est voisine d'un Bourg qui porte ce nom, habitée, pour la plûpart, de ceux de la secte, *Ehl el tahqiq*, dont j'ai parlé ci-dessus. Nous faisons de petites journées, à cause de la disette d'eau qui est extrême dans tous ces païs, où n'y aiant ni ruisseau ni fontaine, ni puits, nous étions contraints de nous arrêter aux lieux où il y a des cîternes, qui ont été bâties par certains intervalles, pour la commodité des Voïageurs: encore étoient-elles taries pour la plûpart, faute de pluie, & par le passage continuel des gens de guerre. Au coucher du soleil, nous nous levâmes de nôtre poste; & un peu après la minuit, aiant marché un peu plus de deux lieuës, nous nous reposâmes dans un valon étroit, entre de petites montagnes, où il y a une cîterne, dans un lieu nommé *Ghielù Ghiendè*, feu puant. Et le samedi, le soleil étant encor haut, nous partîmes de-là, & passâmes la nuit à marcher. Le Dimanche, un peu avant le jour, n'aiant avancé notre voïage que de trois lieuës, nous nous reposâmes dans une plate campagne, qui a le même nom qu'une autre terre, qu'on rencontre entre *Sciraz* & *Hispahan*, qui est *Iezdchast*; c'est à-dire, Dieu le veuille, & qui est habitée de certain peuple, qui vit non dans des Bourgades murées, mais sous des tentes noires, à la façon des Arabes; tantôt deçà, tantôt de-là, où ils trouvent de l'herbe, sans sortir néanmoins de l'enceinte  
de

de cette campagne, qui contient environ deux lieuës de diamètre. Les habitans sont Persans; & les voituriers qui nous menoient étoient de ce nombre, dont nous vîmes les tentes avec celles des autres. Nous reprîmes nôtre marche à l'entrée de la nuit, & le lundi avant le jour nous fîmes halte dans une campagne deserte sur le bord d'un étang, proche de certaines sépultures anciennes, qui nous donnoient à connoître, que le lieu nommé *Kerifi* avoit été autrefois habité. Après y avoir passé la journée, sous nos pavillons, nous en partîmes le soir, & nous fîmes autant de chemin que la nuit précédente; c'est-à-dire, quatre autres lieuës, jusqu'au mardi, au point du jour, que nous mîmes pié à terre dans un valon desert, où il n'y avoit point d'eau, que fort peu, & encor bien éloignée, qui avoit nom *Beni Miri*; c'est-à-dire, les arbres, que les Perses appellent *Ben*, & les autres *Ciaclacucci*, & qu'un certain *Mir*, connu dans le pais, y avoit plantez; ou peut-être qu'il en avoit été le Maître & Seigneur. Nous poursuivîmes nôtre chemin la nuit suivante; & au jour nous logeâmes à quatre lieuës de-là, près d'une petite Bourgade, ceinte de murailles, en forme de château, appellée *Nesir-bad*, ou Colonie du *Nesir*, qui est un nom propre. Nous en délogeâmes le soir à nôtre ordinaire; & parce que nos chameaux manquoient de force, pour n'avoir pas mangé de l'herbe à la campagne, sans orge ni son, nous eûmes bien de la peine à faire deux lieuës; & un peu après minuit nous nous trouvâmes dans un Bourg nommé *Char-*

*cuon*, qui appartient à la *Begum*; c'est-à-dire, à la grande Reine. C'est pourquoi le *Chan* de *Sciraz*, quoique le lieu soit dans l'enclos de ses terres, n'a rien à y commander ni à y voir. Ce fut-là que nous déchargeâmes nos chameaux, qui étoient sur les dents, sans pouvoir passer outre. Le jeudi au soir nous sortîmes d'assez bonne heure de *Charcuon*, & nous n'arrivâmes que fort tard le jour suivant à la grosse terre de *Passa*, pour nous être égarez la nuit, par la faute de nos conducteurs, qui ne savoient pas les chemins. Nous campâmes sous le même *Ciprés*, où nous avions pris notre repos en allant; mais non pas avec la même allégresse que l'autre fois, pour être privez de l'agréable compagnie de ma chere & divertissante *Maani*. Cette grande concavité dans laquelle les *Mahométans* avoient coutume d'allumer des chandelles par superstition, avoit été murées depuis notre départ, pour n'y allumer plus de flambeaux; parce que le feu s'y étoit pris, qui eut brûlé l'Arbre entier, si le peuple n'y eut acouru promptement avec de l'eau pour éteindre le feu. Pour empêcher donc à l'avenir un tel accident, que ces pauvres errans eussent tenu pour un prodige de mauvais augure, ils aimèrent mieux boucher l'ouverture & conserver l'arbre, que de le voir réduit en cendres, par la fausse dévotion de leurs flambeaux allumez dans son tronc. Regardant par-dessus les murailles de quelques jardins, j'aperçûs une quantité extraordinaire de *Tarantoles*, ou *Lezards*, d'une grandeur si prodigieuse, que la moindre étoit plus grande quatre fois que

Lezards  
d'une  
gran-  
deur ex-

que la plus grande de celles de notre païs, <sup>traordinaire.</sup>  
 qui étoient au soleil; & la nuit suivante nous <sup>naire.</sup>  
 fîmes six lieues avant que de nous reposer,  
 n'ayant trouvé qu'une maison deserte, dans  
 un lieu aussi desert, nommé *Mamui*. Pen-  
 dant que nous étions en notre repos, il y  
 arriva une troupe de muletiers, qui prirent  
 leur logement hors de notre *Carvanferai*,  
 près d'une eau courante. Ensuite deux de  
 leur petite *Casila*, ou compagnie, me vin-  
 rent parler, ayant appris que j'étois leur voi-  
 sin, & me dirent qu'ils avoient trouvé un  
 peu au-delà un jeune homme sans barbe,  
 seul & monté sur un *Ane*, qui marchoit en  
 grande hâte vers *Passa*. Et que pour l'avoir  
 vû ainsi seul, déchauffé, sans écharpe, &  
 pour le reste assez bien vêtu, qui ne savoit  
 point parler la langue du païs, ni la Persa-  
 ne, ni la Turque, & sa bête fatiguée du tra-  
 vail, & d'ailleurs pressée comme elle étoit,  
 ils avoient pensé que ce fut un Esclave fu-  
 gitif de *Sciraz*; & que l'ayant interrogé,  
 il leur avoit dit, qu'il étoit *Géorgien*, quoi-  
 qu'ils eussent plus de sujet de croire que c'é-  
 toit un Franc; c'est-à-dire, un Portugais,  
 de ceux que le *Chan* avoit amené captifs,  
 pour les faire *Mahométans*. Ce qu'ils con-  
 jecturoient du chemin qu'il avoit pris vers  
*Passa*, qui est celui qui conduit à *Ormuz*,  
 & aux autres lieux de leur obéissance; que  
 par cette raison ils l'avoient pris, conformé-  
 ment à leurs façons de faire, & qu'ils ne  
 le laisseroient point passer outre; mais le  
 garderoient, dans le dessein de le ramener  
 à *Sciraz*, & le mettre entre les mains des  
 Ministres du *Chan*. Au recit qu'ils m'en fi- <sup>Prison-</sup>  
 rent, je fis le même jugement qu'eux, que <sup>nier Por-</sup>  
 c'é-



tugais,  
fugitif.

c'étoit un prisonnier Portugais, qui s'enfui-  
toit de peur d'être contraint de se rendre  
*Mahométan*. Moi qui desirois l'assister de  
tout mon possible, mais qui ne voulois  
pas en faire semblant aux muletiers, com-  
me d'une chose qui m'étoit importante; je  
leur dis froidement, qu'ils me le fissent voir,  
& que s'il savoit parler ma langue, je pour-  
rois découvrir de quel país il étoit. Ils me l'a-  
menèrent, & je connus aussi-tôt à sa phisio-  
nomie, qu'il étoit Portugais; & le voiant  
extrêmement affligé & en crainte, pour lui  
donner courage; je le priai, en sa langue,  
de se découvrir à moi, avec toute liberté  
& sans nulle crainte, parce que j'étois  
Chrétien, qui le voulois servir d'affection  
en tout ce que je pourrois. Ce jeune hom-  
me croiant avoir rencontré un Ange de Pa-  
radis, fut tout réjoui, & me supplia de fai-  
re en sorte qu'il ne fut point remené à *Sci-  
raz*, où sans doute il seroit massacré. Il me  
dit donc, qu'il étoit Portugais, un des trois  
Soldats que *Manuel de Sousa*, fils du dé-  
funt Capitaine d'*Ormuz*, avoit envoyé de  
*Mascat* à *Ormuz*, pour faire savoir à *M.  
Louise de Silveira* sa mere, qu'il étoit arri-  
vé à *Mascat*, pour la prendre dans son  
vaisseau. Que ces trois soldats s'étans acqui-  
tez de leur commission, avoient été ren-  
voiez avec leurs dépêches, tant pour *Maf-  
cat*, que pour *Goa*, adressées au Vice-Roi,  
pour l'informer de l'état d'*Ormuz*, qui  
étoit fort pressé. Et que comme ils s'en  
retournoient, conduisant avec eux deux  
autres Portugais, infirmes & âgez, qui  
avoient envoyé devant à *Mascat*, leurs fem-  
mes & leurs hardes, quelques serviteurs,  
&

PIETRO DELLA VALLE. 51  
 & plusieurs mariniers Arabes, un vent contraire s'étant levé tout à coup les jetta sur la côte de *Perse*, où ils furent pris par les *Mahométans*, & conduits au Chan, qui sur le champ fit mettre à mort les mariniers Arabes pour les avoir passez ; il fit aussi mourir tous les serviteurs, avec ces deux vieillards malades, & fut sur le point d'en faire autant aux trois soldats, si quelques-uns de ses gens n'eussent intercédé pour eux, le suppliant de leur donner la vie, dans l'espérance qu'ils avoient de les réduire sous la loi de *Mahomet*, sur la parole qu'un d'eux leur avoit donnée, par la crainte de la mort. Il m'ajouta de plus, que le Chan leur aiant fait donner deux *Tomans* à chacun, qui sont vingt *Zequins*, ils avoient été conduits à *Sciraz* par son commandement, où on les avoit logez tous ensemble dans une maison, avec quelques jeunes Portugais, qui étoient venus volontairement pour se faire *Mahométans*, & que le Chan les avoit recommandez à un de ses hommes, pour en avoir soin, qui néanmoins n'en faisoit pas grand cas. Et que nouvelle-<sup>sa confi-</sup>ment le Chan, qui étoit dans un lieu de <sup>tance en</sup>plaisance hors de *Sciraz*, aiant donné ordre <sup>la foi.</sup> que tous ces Portugais fussent circoncis, lui, résolu de mourir plutôt que d'endurer cette tache d'infidélité, s'étoit sauvé pour se rendre, non à *Ormuz*, qu'il savoit bien être réduit sous la puissance des *Mahométans*, & par conséquent le chemin de *Mascat* fermé, mais à *Giasck*, & de-là gagner les Indes, par le chemin de terre, & par les Etats du Mogol ; & s'il y avoit des passages libres, se rendre à *Goa* vers ses

gens, ou en quelqu'autre lieu de la dépendance des Portugais. Résolution véritablement généreuse & magnanime; mais qu'il ne pouvoit nullement executer, à cause qu'il n'y avoit point de lieu dans la Perse où il ne pût être arrêté, avant que d'arriver à *Giasék*, outre que de *Giasék* aux Indes, il n'avoit point d'autre passage que par les terres de *Kic'* à *Macran*, où il ne pouvoit éviter l'esclavage. L'ayant pleinement informé de toutes ces particularitez, je lui dis qu'il n'avoit point d'autre voie, pour se mettre en liberté, que d'aller à *Hispahan*, où n'étant point connu, il pourroit facilement entrer de-là dans le país des Chrétiens, avec le secours de nos Religieux, & de plusieurs Francs de diverses nations, qui vont & viennent tous les jours, & que s'il ne prenoit ce chemin, il ne devoit point espérer d'en trouver un autre. Nous convinmes ensemble de ce que nous devions dire aux muletiers, qui l'avoient arrêté, pour voir si nous pourrions le retirer de leurs mains. Et supposé que la chose pût réussir, je devois le conduire à *Sciraz* le plus secretement qu'il m'eût été possible, & de-là à *Hispahan*, ou en quelqu'autre lieu, s'il n'eut point été découvert, & si je n'eusse pas voulu y faire aucun séjour; ou si mes affaires ne m'eussent pas permis de partir si-tôt de *Sciraz*, je l'eusse envoie devant, ou l'eusse détourné de la manière que j'eusse peu. Mais s'il arrivoit à être recherché ou rencontré par les Officiers du Chan, je lui déclarai netement qu'il n'étoit pas dans mon pouvoir de le cacher, & beaucoup moins de le sauver en tel cas, entre si  
 peu.

peu de domestiques qui me suivoient, & dans un païs où je n'avois ni amis, ni confidens à qui je pussé me communiquer. Et par ce moïen je ne m'engageai nullement par promesses, ni par espérances, lui offrant seulement, d'un grand cœur, tout ce qui dépendoit de mon petit pouvoir dans une terre d'ennemis & d'Infidèles. Se contentant de ma bonne volonté, & résolu de suivre mes conseils, il se détermina à tenter cette fortune, s'il pouvoit se délivrer des mains de ces muletiers. Et pour en venir plus aisément à bout, je lui persuadai de leur dire la même chose que je leur avois dite, & que peut-être ils le laisseroient aller, ou s'ils persistoient dans le dessein de le ramener à *Sciraz*, qu'il y allât, sans craindre qu'on le fit mourir pour être fugitif; & que tout ce qu'il pouvoit appréhender, étoit quelque leger chatiment, qu'il devoit souffrir patiemment pour l'amour de Dieu. Et qu'ensuite, soit qu'il fut circoncis, ou qu'il ne le fut pas, il se présenteroit mille occasions de s'enfuir de *Sciraz*, & de se retirer vers les Religieux d'*Hispahan*, où il seroit en sûreté. Que néanmoins je ferois tous mes efforts pour le retirer des mains des muletiers, & le tenir auprès de moi, de crainte qu'il ne fut circoncis, & mal-

Ses  
tristes  
Avantures.  
res.

traité, ou qu'il ne reçût quelque autre déplaisir: ce que je disois d'un air & d'une contenance assez froide, pour leur ôter toute sorte de soupçon. Etans convenus de la sorte, je dis à ces muletiers que ce jeune homme étoit *Anglois*, serviteur des marchands de cette nation, qui étoient

en Perse, du nombre desquels je me dis être. Qu'il avoit voulu passer pour *Géorgien*, appréhendant quelque disgrâce; s'imaginant que les *Géorgiens*, pour être à présent comme naturels de l'Empire, n'étoient pas exposez à tant de dangers, sans considérer que ce peuple, qui avoit été transporté dans la Perse, comme une nation ennemie & conquise, avoit moins de liberté à voyager, & que la plus grande partie aiant renié la Foi Chrétienne, & s'étant enrôlée dans les armées du Roi & du Chan, vivoit dans une plus grande dépendance que les autres. Je leur ajoutai que ce jeune homme étoit nouveau dans le pais, qu'il étoit arrivé récemment d'Angleterre avec leurs vaisseaux, & qu'il ne falloit pas s'étonner s'il ignoroit la langue; mais que je le connoissois bien, pour l'avoir vû avec son maître, qui étoit allé à *Hispahan* avec les autres de sa compagnie, & de qui il m'avoit dit le nom. Et qu'on l'avoit renvoyé d'*Hispahan*, vers la flote, pour se mettre sur mer, avec quelqu'autres Anglois, qu'il espéroit trouver à *Lar*, en faisant diligence. Que son maître n'étant pas encor instruit des coûtumes de la Perse, l'avoit ainsi envoyé seul, sans interprète & sans compagnie, estimant qu'il en fut de la Perse, comme de nôtre pais, où un chacun va & vient en quel lieu, en quel tems, & en quelle manière il lui plaît. Mais sur ce que je lui avois remontré, qu'il lui étoit impossible d'arriver jusqu'au port en cet état; parce qu'en quelque lieu de cette Province où il pourroit se trouver, il seroit toujours soupçonné d'être un Esclave, fugitif de  
la

PIETRO DELLA VALLE. 11

la maison de son maître ; que les Anglois qu'il espéroit trouver à *Lar*, & qui n'y étoient venus que pour chercher des vivres & des munitions pour leurs vaisseaux, n'y étoient plus, & qu'ils en étoient partis avant moi ; c'est pourquoi il n'y avoit pas d'apparence, qu'il pût s'exposer ainsi à ce voiage. Aussi jugeoit-il plus à propos de s'en retourner à *Sciraz*, & se tenir auprès d'un Anglois, s'il en étoit resté quelqu'un, attendant compagnie, ou une occasion commode de se mettre en chemin pour regagner les vaisseaux. Ou que si par hazard il ne trouvoit aucun de ses gens à *Sciraz*, il pourroit s'en retourner à *Hispahan*, où je ne manquerois pas de l'excuser à son maître, en lui témoignant qu'il n'avoit pû passer, & qu'il lui étoit impossible, étant seul, d'arriver jusqu'au port. Les muletiers, avec la permission de *Dieu*, crûrent tout ce que je leur disois ; parce que je le leur proposois d'un air & d'une manière assez probable. Ils me demandèrent ce que j'en voulois faire : tout ce qu'il vous plaira, leur répondis-je assez froidement ; & tout ce que vous, & lui, jugerez le plus expédient. Mais que je n'étois nullement d'avis qu'il poursuivît son voiage en cet équipage, pour les grandes difficultés & les dangers inévitables qu'il pourroit rencontrer sur les chemins, non-seulement des gens de bien, comme eux, mais particulièrement des voleurs, qui pourroient lui ôter la vie, afin de lui ôter plus facilement ses habits, & la bête qui le portoit. Ils furent de mon sentiment, & m'ajoutèrent, qu'attendu qu'il étoit *Anglois*, & moi aussi, ils

me le confieroit volontiers, voulant, comme je pense, se décharger de sa personne, & des frais qu'il leur eut falu faire; & qu'il leur étoit indiférent, quel qu'il fut, moiennant que s'ils en étoient recherchés par les Officiers de *Sciraz*, ils pussent dire, qu'ils l'avoient mis entre mes mains, dont je serois responsable, & eux pleinement déchargez. Nous fûmes fort contents de cet accord, le Portugais & moi. Néanmoins pour ne leur donner aucun soupçon, je leur repliquai sans beaucoup me presser, que je ferois tout ce qu'il leur plairoit; & que s'il vouloit venir en ma compagnie; je le conduirois volontiers à *Sciraz*, & même à son maître, s'il en avoit le désir. Lui, qui ne demandoit pas mieux, témoigna qu'il en étoit content; & eux, qui n'en furent pas moins satisfaits, me le mirent entre les mains, avec sa bête, & voulurent qu'en leur présence je fusse de lui s'ils lui avoient rien ôté de ce qu'il portoit, ou aucunement maltraité. Le Portugais avoua franchement que non, & les remercia très-affectueusement de ce qu'ils l'avoient traité comme leur frère propre; & que pour lui il les tenoit en cette qualité; qui est un compliment d'amitié dont on use en ce país. Parce moi en ce pauvre jeune homme demeura auprès de moi, avec une satisfaction réciproque. Une Dame Persane, qui aloit avec ces muletiers de *Darebhierd* vers *Sciraz*, me vint voir en même-tems, & soupa ce soir avec moi, paroissant fort pôle dans sa conversation, & témoignant qu'elle avoit connoissance de toutes les personnes de qualité du país;

ce

ce qui me fit avoir quelque soupçon d'elle; & je fus fâché, pour la sûreté de *Manuel d'Abreu*, c'étoit le nom du Portugais, que cette femme eut été présente à notre traité. La nuit étant venue, je sortis de *Mamui*, conduisant avec moi le Portugais, les muletiers aians resté dans leur poste, pour ne partir que long-tems après, comme ils étoient arrivez aussi plus tard, & que leurs mulets avançoient plus que nos chameaux.

Le Dimanche 19. Juin, un peu avant l'aube du jour, étans fatigués, pour avoir fait cinq lieuës la nuit précédente, nous eûmes besoin de nous reposer dans une des petites Bourgades de la Jurisdiction de *Selvislan*, un peu séparée de la grande, nommée *Hasan*, *Havasc*, qu'on peut interpréter *bon est son air*. Nous étans remis en chemin, au commencement de la nuit, nous fûmes contraints de faire six lieuës, n'aïans point trouvé de logement plus proche que les maisons des Turcomans de *Giganli*, dispersées par la campagne, où nous mîmes pied à terre, dans un lieu proche de celui où nous avions campé en notre première marche. Le soir nous décampâmes à notre ordinaire, & après un voyage de quatre lieuës, que nous fîmes la nuit, nous descendîmes le matin à jour levé, dans une hôtellerie, où il n'y avoit ni hôte ni hôtesse pour nous recevoir, près du *Pont de Passa*, & de-là continuant notre route durant deux ou trois lieuës, que nous fîmes à notre aise jusqu'à *Sciraz*, où nous arrivâmes le mercredi 22. Juin, au point du jour. Mais parce que je ne voulois pas loger dans la ville, je m'écartai un

peu du droit chemin, & pris celui d'*Hispahan*, pour venir descendre près de ces arbres, & de cette eau, & de cette ancienne Mosquée du *Calenter*, voisine de la *Mussele*, & un peu éloignée du grand Etang, ou étant plus satisfait & joyeux que je ne suis, Madame *Maani*, & moi, avions dressé nos Tentes, quand nous y passâmes la première fois. Mais comme nous partîmes alors de *Sciraz* avec quelque disgrâce, j'y arrivai pareillement avec un grand déplaisir, aiant changé mon sort, d'un état heureux, à une condition misérable, & la fortune ne se montrant constante qu'à m'affliger. Le même jour que j'arrivai, cette Dame, qui m'étoit venue voir & qui avoit soupé avec moi à *Mamui*, aiant déjà fait savoir dans *Sciraz* au Capitaine des Archers, ou ses gens, que ses muletiers avoient rencontré sur les chemins un jeune fugitif, qu'ils avoient mis entre mes mains, & qui étoit arrivé ce jour-là dans la ville: le Capitaine qui suivoit la route, que le Portugais fugitif avoit tenuë, prit premièrement les muletiers, & puis aiant rencontré mon serviteur *Cacciaturo*, & appris des muletiers, & du fils de cette Dame, qui étoit en leur compagnie, que le *Cacciaturo* étoit un de mes hommes, il l'arrêta, & lui demanda raison de ce jeune homme, que les muletiers m'avoient commis entre les mains. *Cacciaturo* ne pouvant nier la vérité, contre tant de témoins qui lui soutenoient en face, avoua qu'il étoit vrai que ce jeune homme étoit entre mes mains; que s'il leur appartenoit, j'étois prêt à leur rendre; & qu'il m'en fit la de-

demande ; parce que lui n'avoit aucun pouvoir, sans mon ordre. Le Capitaine qui fa-voit le lieu où j'étois logé, étoit sur le point de me venir trouver, quand le *Cacciatur*, pour avoir le tems de m'avertir de tout ce qui se passoit, lui fit entendre que j'étois sorti de ma tente pour aller en ville ; ce qui n'étoit point vrai ; mais que s'il lui plaisoit venir sur le soir, il m'y trouveroit ; & cependant aiant été lâché par les Sergens, il vint en diligence m'avertir de l'affaire. Je consultai, avec *Manuel Abru*, de ce qu'il nous falloit faire pour le sauver. Après avoir bien tourné de tous côtez, nous conclûmes unanimement, qu'étant impossible de le cacher, n'y aiant point de lieu secret où il pût se retirer, ni de personnes assurées, à qui il pût se commettre ; & de plus, qu'étant autant dangereux qu'inutile, de vouloir le celer ou nier qu'il fut en ma disposition, vû que c'étoit une chose connue à tant de personnes, qui témoignoient l'avoir vû, & qui pouvoient le trouver facilement, ou m'obliger de le remettre entre les mains de la Justice, desorte que j'étois dans l'impuissance de l'assister ; il étoit plus expédient pour lui de se rendre à leur discrétion, encor bien qu'il dût être referé plus à l'étroit ; & que m'étant libre de partir quand il me plairoit, je serois toujours en état de faire quelque chose pour sa liberté, à quoi je m'emploierois de toutes mes forces. La résolution fut prise, que quand on viendroit le demander, il se présenteroit franchement, & que pour mes excuses, j'alléguerois que je l'avois reçu des muletiers, & conduit avec moi, de peur

que dans sa fuite, étant seul, comme il étoit, il ne lui arrivât quelque disgrâce, dans le dessein de le rendre ou à *Sciraz*, ou ailleurs, à ceux à qui il apartiendrait. Et qu'ainsi je verrois, comment les *Mahométans* voudroient disposer de sa personne, & que conformément à cela nous prendrions les expédiens qui nous sembleroient les plus propres à procurer sa liberté; que je ne partirois point de *Sciraz* sans le voir & sans donner ordre à son affaire. Et que pour ce qui étoit de le faire Mahométan par force, ou de le mettre à mort pour s'en être fui; & sur le refus qu'il faisoit de recevoir la circoncision, qui étoit toute sa crainte; comme je suis parfaitement instruit de leurs façons d'agir, je lui donnai mes assurances, qu'il n'avoit rien à craindre, pourvû qu'il n'eut point donné sa parole, à cause qu'il leur est défendu expressément, par leur loi, de contraindre aucun à renier sa Foi, ou de le faire mourir pour un simple refus de la Circoncision; & que sa fuite n'étoit pas non plus un crime digne de mort parmi eux. Ainsi je l'encourageai à tenir ferme, & à dire librement qu'il ne vouloit point être Mahométan, sans user de fuites ou de remises, comme font indiscrettement quelques-uns, ne différant point d'un jour à l'autre, ne feignant point d'être malade, & ne prenant point d'autres prétextes, qui sont autant d'engagemens tacites, & de promesses présumées, mais refusant ouvertement, & sans ambiguïté, de changer de Foi & de Religion; parce que c'est dans cette seule constance, & dans ce courageux refus que consiste le vraie liber-

Les Mahométans ne violentent personne pour le fait de la Religion.

berté. Je l'avertis encor, & l'exhortai avec vigueur, que s'ils se presentoient devant lui avec des menaces en la bouche, & des démonstrations d'un dessein formé de le faire mourir, il ne se rebutât point, & ne changeât point de résolution; parce qu'outre que nôtre profession & nôtre souveraine félicité consiste à mourir pour la Foi, j'étois certain que sa constance rendroit leurs menaces sans effet, & le garantiroit de leur mauvais traitement; quand même ils useroient de toute sorte d'artifices, & même de quelque espece de violences, qu'ils estimoient leur être permise, pour tirer son consentement. Qu'il persévérât donc constamment dans ses louables desseins, de n'abandonner jamais la Foi de ses peres; & que s'ils vouloient user de rigueur pour l'induire à cette desertion, qu'il fit ses protestations, & en appellât à leurs *Cadhi*, ou *Juges*, & même au *Sadir*, qui est Souverain dans les causes de la Religion, comme un Evêque entre les Chrétiens, lesquels ne manqueroient pas de lui faire justice, & ne souffrieroient pas qu'on usât de contrainte. Et que s'il étoit besoin, j'écrirois moi-même au *Mir Abdu'l Hasan* mon ami, & favori du *Chan*, qui sans faute le protégeroit, & ne permettroit pas qu'il fut maltraité pour cette considération; & d'autant plus, s'il étoit vrai ce qu'il disoit, que le *Chan* de *Sciraz* leur avoit promis, étant à *Combru*, de ne les faire jamais Mahométans contre leur volonté, en faisant instance, que cette parole à laquelle il s'étoient fiez, fut observée. Je lui promis enfin de rester à *Sciraz*,

jus-

jusqu'à ce que je visse l'issuë de son affaire ;  
 & qu'à prendre la chose au pis , s'il avoit  
 tant soi-peu de liberté , au point de mon  
 départ je lui ferois de nouveau prendre la  
 fuite avec moi vers *Hispahan* , quand mê-  
 me il devoit être circoncis , l'exhortant  
 néanmoins de se préparer à souffrir plutôt  
 tous les tourmens , & la mort même ,  
 que de consentir à cette impiété. Ce qui  
 étant arrêté entre nous , trois hommes de  
 l'*Affas* vinrent le soir , assez tard , me le de-  
 mander ; cependant avec beaucoup de poli-  
 tesses , & de belles paroles , me disans qu'ils  
 n'étoient pas pour lui faire aucun mal , &  
 que le Chan avoit intention de le faire *Ma-  
 hométan* , qui étoit le nœud de nôtre affaire ,  
 & qui étoit , selon eux , un œuvre de piété ,  
 pour gagner son ame , & un honneur qu'on  
 lui faisoit , & qu'il l'avoit déjà mis au  
 nombre de ses esclaves , ou de ses soldats  
 gagez , lui aiant assigné sa paie , & destiné  
 les mêmes faveurs qu'il avoit faites à ses  
 autres compagnons , qui tous avoient été  
 circoncis. Vous pouvez vous représenter  
 de quel esprit je reçus cet arrêt ; néanmoins ,  
 selon ce que nous avions délibéré , faisant  
 de nécessité vertu , sans rien répondre , au  
 point qui touchoit le changement de la  
 Religion , tant pour ne pas sembler y con-  
 sentir , que pour n'aigrir point l'affaire ; je  
 leur dis fort séchement , que l'aïant trouvé  
 comme perdu dans un chemin ; je l'avois  
 pris & conduit avec moi , pour le garan-  
 tir de plus grands maux qui pouvoient lui  
 arriver : & que sur leur parole , m'assurant  
 que c'étoit un homme du Chan , je ne de-  
 sirois pas lui ôter , ni en disposer contre  
 sa

sa volonté, mais leur rendre franchement. Je le fis venir là-dessus, & le déposai entre leurs mains, avec son *Ane*; en quoi je leur fis plaisir, & ils m'en remercièrent. A peine étoient ils partis, que l'*Affas* vint lui-même en personne, pour le chercher & me parler. Aïant entendu que je l'avois remis entre les mains de ses gens, il m'en fut bon gré, & m'en loua beaucoup, comme aïant fait une action fort agréable, & rendu un service notable au Chan. Ainsi le pauvre *Manuel Abrù*, pour qui je ne pouvois faire davantage, retourna, pour la seconde fois, sous le pouvoir des *Mahométans*, à mon grand regret. Et quoique la constance & les bonnes dispositions de son esprit, qu'il m'avoit fait paroître, me fissent espérer un succès heureux; j'étois cependant toujours en inquiétude pour le danger de son ame, & dans une peine extrême, considérant sa jeunesse, l'infirmité humaine, & les motifs que les *Mahométans* lui présenteroient pour l'induire à leur volonté; les uns fâcheux, comme les menaces, les mauvais traitemens, les divers afrons & une cruelle servitude; les autres séduisans, & qui sont les plus dangereux; comme les promesses de la liberté, les ofres d'une somme d'argent, la jouissance des femmes, & autres attraits semblables. Ce qui me faisoit penser jour & nuit aux moïens de procurer la liberté de son corps, & le salut de son ame; mais ne pouvant rien faire autre chose, je le recommandois affectueusement à Dieu, à la B. Vierge, à tous les Saints, & particulièrement à S<sup>t</sup> Jean, dont le jour suivant étoit

Artifice  
des Ma-  
homé-  
tans,  
pour per-  
vertir  
les Chré-  
tiens,

vigi-

vigile de sa fête. Cependant une bonne me-  
 re de famille, qui, avec ses gens, logeoit  
 dans la maison de la Mosquée du *Calanter*,  
 voisine de nôtre tente, à nôtre priere, se  
 retira, avec sa famille, dans une autre mai-  
 son, plus retirée dans le jardin, & nous ac-  
 commoda de la sienne, beaucoup plus  
 propre & plus divertissante, qui est sur  
 le chemin, dans laquelle nous avons de-  
 meuré jusqu'à présent. A peine étions nous  
 logez dans cette maison, que nous y ren-  
 contrâmes, par hazard, un pauvre Chrétien  
 Chaldéen, de ceux qui habitent près de  
 l'*Haveiza*, sous l'obéissance d'un Prince  
 Arabe, dans un petit pais rempli de plu-  
 sieurs Bourgades, nommé *Kiumalavâ*,  
 comme je l'ai entendu prononcer à quel-  
 ques-uns de leurs compatriotes, ou plutôt  
*Kiemalabad*, comme le diroient les Per-  
 sans; c'est à dire, la Colonie de *Kiemal*.  
 Il y en a plusieurs de cette nation, qui de-  
 meurent dans la ville de *Bassorâ*, & dans  
 les autres terres voisines, tant de la domi-  
 nation du Turc, que de celles du Persan;  
 & la langue Chaldäique, qu'ils parlent  
 vulgairement, s'écrit avec un Alphabet de  
 caractères anciens, qui leur est particulier,  
 & bien différent des caractères communs,  
 anciens & modernes, dont les autres Chal-  
 déens & Siriens se servent dans l'Asie. Ils  
 s'appellent entr'eux *Menadi*; je n'en sai pas la  
 raison, ni la signification du mot. Quelques-  
 uns des nôtres les nomment *Sabbens*, d'un  
 certain Saba hérétique, qui les infecta de  
 ses erreurs. Mais les Portugais, qui ont  
 une plus grande connoissance de tous ces  
 pais, les appellent Chrétiens de S. Jean;

Chré-  
 tiens de  
 S. Jean  
 en Asie.

par-

PIETRO DELLA VALLE. 65

parce qu'effectivement ils n'ont qu'une ombre du vrai Bâteme, qui a plus de conformité avec celui que S. Jean conféroit à ses Disciples sur les rivages du Jourdain, qu'à celui qui fut institué de Jesus-Christ Nôtre-Seigneur. Les Portugais estiment, avec beaucoup de fondement, que ces Chrétiens *Ménadi* ont pris leur origine & leur commencement de ces Disciples de S. Jean, quoiqu'ils aient tiré plusieurs superstitions des *Juifs*, qu'ils ont mêlées avec les cérémonies, le nom & les autres aparences de l'état Chrétien. Un de ceux-là, qui avoit non *Robèh* parmi les siens, & *Jean*, entre les Portugais, qui l'avoient eu long-tems avec eux dans *Ormuz*; qui l'avoient instruit de tous les points de la Foi Catolique, & régénéré par le S. Bâteme, comme ils ont coûtume de faire à d'autres de son païs, sous condition; & qui s'étoit trouvé au siège d'*Ormuz* avec eux, travaillant & combattant pour la défense de la Place. Et quand la Citadelle fut prise, par le moïen de la langue Arabe, qui lui étoit presque autant naturelle que la Chaldaïque, & de la Persane, qu'il savoit un peu, avec un habit du païs, s'étant mêlé avec les Mahométans, & feignant peut-être dans cette déroutte d'être un de leurs gens; il sût si bien faire, qu'il ne fut ni tué, ni fait esclave. Et lorsque l'armée revint en Perse; n'étant pas connu, il se glissa entre les Persans, passa la mer, & gagna la terre-ferme; & suivant les troupes, tantôt deçà, tantôt de-là, en mendiant sa vie par les chemins, il arriva à *Sciraz*, où il chercha quelque lieu de refuge. Mon hôte

*Babà*

*Babà-Melhki*, qui le connoissoit, il y avoit quelque-tems, l'ayant aperçu un jour, le reçût par charité & me le recommanda, comme un bon Chrétien & Catholique; je le fis habiller, le reçûs dans ma maison, & le retins à mon service.

Prêtre  
Géor-  
gien.

Le *B. S. Jean* ne me fut pas contraire en ces jours dédiés à sa mémoire; puisqu'outre ce Chrétien Chaldéen, qui lui étoit consacré particulièrement par la sainteté de son nom, que je retirai des dangers de se perdre parmi cette racaille de *Mahomé-tans*; la veille de sa fête, comme j'étois dans la boutique d'un couturier, pour me faire quelques habits, je vis venir à la même boutique, pour le même sujet, un homme vénérable, que je reconnus aussi-tôt, à son bonnet pointu & fourré de peau, pour un *Géorgien*, quoiqu'il parlât Persan & Turc, & à sa barbe ronde, & un peu longue aux jouës & au menton, pour un Ecclésiastique. Je m'imaginai incontinent qu'il pouvoit être le Prêtre, qu'on m'avoit dit être seul dans *Sciraz*, Aumônier de la Reine *Ketewan*, mere de ce fameux Prince, ou comme ils le nomment, Roi *Temuraz*, qui ayant été envoyée en Perse par son fils, pour traiter de la paix, fut retenué inhumainement. Elle est à présent dans *Sciraz*; sinon renfermée, au moins comme en otage, sans avoir la liberté d'en sortir, & comme reléguée & prisonniere dans ces Provinces si éloignées de son país. Il y avoit long-tems que je desirois avec passion connoître quelqu'un de cette maison, pour faire amitié avec lui. Aiant donc vû cet homme, que je me doutai être un de  
ceux-

ceux-là, je demandai à mon tailleur, qui le connoissoit, qui il étoit. Je sùs de lui que c'étoit le Prêtre que je cherchois, nommé *Chusefi Ghiorghin*; c'est-à-dire, le Prêtre George, qui étoit marié, comme je l'appris d'un autre Georgien qui étoit avec lui; & qui outre ses fonctions Sacerdotales, exerçoit encore l'Office de *Sofraci*, qui est comme nôtre Maître-d'Hôtel; non-seulement pour mettre le couvert à la table de sa maîtresse, mais pour être appliqué à des emplois beaucoup plus honorables, en qualité d'Intendant de sa maison. Quoique je ne pus m'entretenir fort long-tems avec lui dans une ruë, à la vuë de tant de monde, de peur de donner quelque soupçon aux Mahométans, qui ne souffrent les Georgiens qu'avec quelque sorte de jalousie, je le saluai, & pris occasion de lui faire connoître que j'étois Chrétien, lui offrant, avec des paroles de civilité, mon service & mon amitié, lui témoignant le desir que j'avois de le voir plus commodément une autrefois, & de lui parler plus amplement, à quoi le Prêtre me répondit, avec autant de bienveillance, d'amour & de civilité. Le lendemain, qui fut le jour de la fête de S. Jean, le matin, allant à cheval vers la ville, pour apprendre quelque chose de mon Portugais; je l'apelle mien, pour la part que j'ai eu à ses disgraces, & pour l'affection particulière que j'ai pour lui, à cause de ses bonnes qualitez, & n'étant pas encore arrivé à la porte de la ville, je le rencontrai à cheval, qui venoit me voir dans mon logis, avec ce *Petros Syrien*, qui m'avoit donné à Lar les nouvelles de la mort

Scander,  
sa signi-  
cation.

Un Chré-  
tien Sy-  
rien per-  
fide a  
Dieu &  
sa Reli-  
gion.

de mes Parens de *Bagdad*, & qui se faisoit nommer à *Sciraz*, par les Mahométans, *Scander*; c'est-à-dire, Alexandre, dont je pris mauvais augure. Et pour vous donner la connoissance de ce nom, que les Latins écrivent & prononcent *Alexander*, vous saurez que les Persans & les Turcs retranchent la première syllabe, *al*, comme si c'étoit un Article Arabe du mot, qui n'est point en usage dans leurs langues, & que n'ayant point la lettre, *X*, & ne la pouvans exprimer que par deux autres lettres, *C*, *S*, soit par ignorance, ou pour la facilité de la prononciation, ils font un dernier premier, comme disent les Grecs, & par une figure de transposition, ils mettent l'*S*, devant le *C*, & prononçans toutes les voyelles, qui n'ont point lieu de lettres, & qui ne s'écrivent point en leurs langues, ils viennent à former le mot *Eskander*, ou plus naturellement *Eskiender*, comme les Doctes entre les Turcs & les Persans le prononcent, ou sans l'*E* au commencement, *Scander*, comme tous communément le disent, s'accommodans au vulgaire. Le desir que j'ai de donner quelque lumière aux curieux me porte à ces petites digressions, quand il se rencontre quelque point de doctrine. Pour retourner à nôtre *Petros Syrien*, que la Perse avoit changé en un nouvel Alexandre, l'infortuné *Manuel d'Abriu* m'avoit déjà fait entendre, comme il avoit eu des secretes intelligences avec le Chan de Combru, de qui il avoit reçu plusieurs faveurs, & qu'il ne demouroit à present à *Sciraz*, que dans le dessein assez public de se faire *Mahométan*, & dans l'espérance d'être nommé Chef des Portugais Renégats, qui étoient pour rester à *Sciraz*,

com-

comme savant dans leur langue. Quoiqu'il en soit, tous deux ensemble vinrent me voir ce jour-là, & je fus extrêmement joyeux de voir *Manuel d'Abreu* se promener librement par la ville. Je m'informai del'état de ses affaires; & sur-tout, s'il avoit été circoncis. Il me répondit que non; ce qui me réjouit grandement; & tous deux me racontèrent que le Capitaine des Archers, après qu'il fut dans sa puissance, lui avoit mis les fers aux piés avec un peu de rigueur, pour voir s'il pourroit l'induire à renier sa Foi; mais que l'aïant vû si constant, il l'avoit mis en liberté, sans en faire beaucoup de conte, voulant dire qu'ils ne vouloient point le violenter. Il l'avoit dévalisé auparavant, pour l'épouvanter, comme je pense, lui aïant ôté tout son argent, qui étoient environ vingt *Zequins*, sous prétexte qu'ils lui avoient été donnez par le *Chan à Combru*, dans la pensée qu'il se feroit Mahométan; mais puisqu'il ne vouloit pas se rendre de leur Religion, il étoit juste qu'il leur rendit leur argent. Il lui prît donc son argent, & puis confia le jeune homme entre les mains de *Petros* pour le garder, & le représenter au *Chan*, quand il en seroit besoin, quoiqu'il ne se tint dans *Sciraz* qu'en qualité d'interprète des Portugais renégats & prisonniers. *Petros* donc s'étant chargé de la personne de *Manuel*, & l'aïant sous sa garde, me vint trouver avec son prisonnier, qui desiroit me voir, & qui lui avoit demandé cette faveur. Je demandai à ce *Petros* ce qu'il en pensoit; quel étoit son dessein, & lui découvris franchement ce que j'avois oui dire de lui sour-

des

dement à plusieurs, qu'il étoit déjà Mahométant, ou qu'il étoit sur le point de se rendre. Il me répondit aussi-tôt, avec beaucoup de fermeté & de résolution, Dieu m'en garde : & m'ajouta, qu'il étoit bien vrai qu'il avoit fait courir certains bruits assez mauvais de sa créance, pour mieux faire ses affaires avec les Mahométans, & pour assister les autres Chrétiens dans ces occasions; mais que ce n'étoient que des choses supposées, pour amuser les Mahométans; qu'il n'avoit point d'autre volonté que de vivre & mourir Chrétien, tel qu'il étoit; que son dessein étoit de se rendre au plutôt à *Hispahan*, & de là se retirer dans les païs des Chrétiens, pour ne plus voir jamais les terres des infidèles. Que la seule considération qui l'avoit retenu jusqu'à présent, étoit le désir de faire quelque bien pour Dieu, & de rendre service aux prisonniers Portugais, & en particulier à *Manuel d'Abru*, dont il étoit dépositaire, qu'il avoit intention de conduire à *Hispahan*, & de le consigner sain & sauf entre les mains de nos Religieux. Je le louai fort de ses bonnes intentions, & je le portai à les mettre au plutôt en exécution. Je lui remontrai qu'il feroit en cela une action, non-seulement honorable & méritoire auprès de Dieu, mais encor avantageuse & profitable, dont nos Religieux, & tous nous autres Chrétiens, lui resterions obligez; que nous lui donnerions par écrit des témoignages honorables de sa Foi, qui lui serviroient beaucoup, pour l'avancement de ses affaires auprès des Princes Chrétiens, & particulièrement du Roi d'Espagne,

gne, qui tous le gratifioient de leurs fa-  
veurs. Je parlai ensuite en particulier à *Ma-  
nuel*; l'exhortai à avoir bon courage, & à té-  
moigner beaucoup de confiance à *Petros*, le  
quel seul il vouloit reconnoître pour son  
libérateur: lui promettant que je ne lui  
manquerois pas de ma part, & qu'il conçût  
seulement une bonne espérance du succès  
de son affaire. Après cela aiant recommandé  
de tout mon cœur à *Petros* qu'il procurât  
la liberté de ce jeune Portugais, lui aiant  
enchargé par diverses considérations, &  
m'étant offert à le conduire secretement  
dans *Hispahan*, pourvû qu'il me le laissât  
libre, s'il n'en vouloit pas avoir la charge,  
& lui aiant même promis de faire tout mon  
possible pour l'amener lui-même; l'un &  
l'autre prirent congé, & se retirèrent. Quoi-  
que je fusse un peu plus consolé de cette vi-  
site, que je n'étois auparavant; néanmoins  
mon esprit ne fut pas entièrement satisfait,  
pour certains soupçons, que la manière de  
procéder de ce *Petros* avec les Mahométans  
me faisoit naître, avec autant & plus de fon-  
dement, qu'un de mes serviteurs étant allé  
le soir du même jour dans sa maison, pour  
quelqu'autre sujet, me rapporta qu'il l'avoit  
trouvé mangeant de la viande, quoique ce  
fut un vendredi, & en la compagnie d'un  
grand nombre de Mahométans & d'une  
femme, avec des chansons & des paroles  
fort libres, qui n'étoient pas les actions  
d'un homme qui eut la volonté de faire ce  
qu'il avoit promis. Le même serviteur me  
dit de plus, que *Manuel d'Abu* lui avoit  
donné charge en secret de m'avertir que ce  
*Petros* parloit d'aller au plutôt trouver le  
Chan,

Chan, qui étoit absent de quelques journées de la ville de Sciraz, & de le mener avec lui, pour se décharger de sa personne, & le remettre entre les mains de ce Prince. Cette nouvelle me donna sujet de douter de la fidélité de *Petros*; néanmoins aiant recommandé l'affaire à Dieu, dans la même résolution que j'avois auparavant, de contribuer de tout mon possible à l'exécution d'un dessein si loüable, je n'en perdis pas entièrement l'espérance. Et principalement, après que le lendemain matin, aiant rencontré dans la ville *Petros* seul, sans son Portugais, & lui aiant déclaré que j'avois entendu dire, qu'il étoit sur le point d'aller en diligence trouver le Chan, & de lui remettre *Manuel d'Abreu* entre les mains, ce qui me surprenoit extrêmement, ce procédé ne s'accordant pas aux paroles que nous nous étions données l'un à l'autre: il me dit qu'il étoit vrai qu'il avoit fait courir ce bruit en public, & parmi les Mahométans, pour les tromper plus facilement, dans le dessein qu'il avoit pris de s'en aller droit à *Hispahan* avec *Manuel*, dont il me donna de grandes assurances. Et comme je lui eus dit que j'étois aussi pour partir en peu de jours, il me témoigna qu'il desiroit fort de faire le voyage en ma compagnie. Néanmoins je n'en fus pas entièrement satisfait, parce que lui aiant demandé, ce qu'étoit devenu *Manuel*, & pour quelle raison il n'étoit pas avec lui, il me répondit qu'il l'avoit laissé dans sa maison les fers aux pieds, pour faire voir aux Mahométans qu'il le tenoit en sûre garde. Je repliquai pour lors, que s'il avoit dessein de le

con-

conduire au Chan, j'écrirois en sa faveur à mon ami le *Mir Abdul Hasan*, pour le le prier de le prendre en sa protection, & d'empêcher qu'il ne fut point violenté pour le fait de la Religion; & que ce que le Chan leur avoit promis à *Combru*, de leur laisser au moins la liberté de conscience, fut observé. Mais il me donna de nouvelles assurances, qu'il ne tomberoit jamais entre les mains des Mahométans, & qu'il le sauveroit au plutôt: & que ce qui retardoit son voiage étoit l'affaire de deux Anglois renégats, qui délibéroient de s'enfuir vers *Hispahan*. En un mot, il me donna de si belles paroles, & tant d'assurances de ses bonnes intentions, que je fus contraint en quelque façon d'avoir plus de confiance en lui qu'auparavant. Le soir du même jour il me vint voir, accompagné d'un *Chizilbaschi*, ou d'un soldat des gardes du Chan, en la présence duquel il me dit qu'il étoit prêt à partir pour aller trouver le Chan, & lui mener un Portugais fugitif, que je fis semblant de ne point connoître, qui refusoit de se faire Mahométan, afin qu'il en disposât à sa volonté, me faisant toujours signe des yeux de dire le même, & de tenir ferme dans ma première proposition, en quoi il ne me trompoit pas seul; mais, par cette feinte duplicité, il nous dupoit tous également.

Le 27. Juin, ce Prêtre Géorgien que j'avois invité à dîner, me vint voir le matin; mais il ne voulut pas manger, parce qu'il étoit engagé dans un jeûne, qu'ils ont coutume d'observer tous les ans à la fête des bienheureux Apôtres, qui dure je ne sai combien de jours; & qu'il n'avoit pas

Jeûne  
extraor-  
dinaire  
des  
Géor-  
giens.

Finestes  
avantures  
des  
Princes  
Geor-  
giens.

encor achevé ses prières, avant lesquelles il lui étoit défendu de manger. J'eus le loisir & la commodité de lui parler assez long-tems, & de m'informer de plusieurs particularitez de leurs affaires, que je desirois savoir. Il me confirma tout ce que j'avois appris auparavant, touchant la mort du Prince *Luarzab*, qu'on avoit étranglé depuis peu dans sa prison; deux petits-fils d'un autre Prince ou Roi, nommé *Teimuraz*, qu'on avoit fait eunuques long-tems auparavant; & même m'ajouta, que la Reine leur aïeule n'en savoit rien, & qu'on n'osoit lui dire, de crainte de l'attrister davantage. De plus, que ces enfans dont l'un avoit nom *Levan*, qui est un nom des Chrétiens, & l'autre *Alexandre*, étoient détenus à *Sciraz*, dans un lieu voisin de l'*Haram* du Chan, sans avoir la liberté de voir leur Grand' Mere, de peur qu'elle ne les entretienne constamment dans la Foi Chrétienne; les Mahométans, au contraire, procurans de les élever dans leur secte. A l'égard de la Reine, il me dit qu'elle étoit fort bien traitée, qu'on ne la laissoit manquer d'aucune chose nécessaire, tant à elle, qu'à ses gens, & qu'elle avoit à son service vingt personnes, tant hommes que femmes, tous Chrétiens naturels de son païs, & non davantage. Qu'elle avoit dans sa maison quantité de livres, de croix, & tableaux saints, dont elle en avoit apporté une partie de son païs avec elle; & l'autre, elle l'avoit aquisé dans la Perse, ou par achat, ou par presens, tant de ceux qui furent pris & emportez par les Mahométans dans la perte de la Georgie, que de  
ceux

ceux qu'elle avoit pû recouvrer du pillage d'*Ormuz*, & retirer de la main des Infidèles. Enfin elle en avoit un grand Oratoire tout plein, où l'on tenoit des flambeaux & des lampes alumées jour & nuit, & où tous les domestiques aloient faire leurs prières, sans néanmoins qu'on y célébrât la Sainte Messe, parce qu'il ne leur étoit permis de la dire que dans un Eglise consacrée, & qu'ils n'avoient ni Eglise ni Autel consacré dans leur maison, ni moien d'en avoir, ni aiant point d'Evêque pour la bénir; ce qui n'étoit permis à aucun autre. Que la Reine & ses gens n'étoient pas tenus de si court que je me persuadois, qu'ils l'étoient au commencement de leur captivité; mais qu'à present les Mahométans aians vû qu'ils se tenoient en repos, sans avoir la pensée de rien remuer, il leur permétoient d'agir librement, non-seulement dans la ville, mais encor au-dehors, & à quelques-uns, de s'en éloigner de quelques journées de chemin, comme il lui étoit arrivé à lui-même, qui avoit été jusqu'à *Hispahan*, envoié par le Chan, pour avoir soin de quelques-uns de ses jardins, à cause que les Georgiens sont beaucoup plus experts que les Persans à la culture & aux choses du jardinage. Des affaires de leur país & de leur Prince, il me dit qu'ils n'en avoient point d'autres nouvelles, sinon celles que les Mahométans leur avoient aportées, parce qu'il n'en venoit ni messagers ni lettres, soit qu'il me voulut dissimuler, ou qu'il eut crainte de me dire la verité. Et à ne point mentir, il n'étoit pas raisonnable qu'il me découvrit les plus grands secrets

de leurs affaires, pour la première fois que j'eus l'honneur de lui parler. Je lui nommai aussi Messieurs les Georgiens mes amis, qui étoient à *Hispahan*, qu'il témoigna connoître, aussi bien que M. Zacharie mon compère, qu'il avoit vû quelques jours auparavant à *Sciraz*; & qu'il étoit véritable que *Nazar Beig* Circaffé, qui, après une longue viduité, avoit été marié en secondes noces à M. *Tinatin* sa Belle-sœur, & sœur propre de ma commère, étoit mort à la guerre d'*Ormuz* sur un bastion, étant allé à l'affaut, comme je l'avois sù dans la ville de *Lar*; & qu'on se dispoisoit à conduire son corps dans le lieu de sa demeure, assez près de *Sciraz*, où sa femme, M. *Tinatin*, veuve pour la seconde fois, s'étoit retirée. Il ajoûta qu'il avoit connoissance de nos Religieux d'*Hispahan*; & que tous les *Asnaures*, qui sont les Gentilshommes Georgiens, & tous les autres de leur nation se loüoient extrêmement d'eux, pour les secours & assistances continuelles qu'ils recevoient de leurs libéralitez, soit de leur crédit ou de leur argent, dont il leur étoit très-redevable, pour la part qu'il prenoit dans les intérêts de ses compatriotes. Au contraire, il fit paroître que sa nation n'avoit pas beaucoup de correspondance avec les Anglois, par rapport à la différence de la Religion, sachant bien qu'ils n'étoient pas bons Chrétiens; ce que je lui confirmai, par la connoissance particulière que je lui donnai de leurs dânnables cérémonies, & de leurs perverses opinions. Je lui donnai aussi une légère connoissance de ma personne, de ma condition,

tion, de mon païs, & des voïages que j'avois faits dans l'Orient & par la Perse, en quelle manière & à quelle fin je les avois entrepris. Enfin, après lui avoir fait présent d'une Couronne de Nôtre-Dame, fort richement & proprement accommodée, qu'il estima beaucoup, & après lui avoir rendu tous les témoignages d'une sincère amitié, & d'une parfaite confiance, je le priai de me faire la grace de saluer de ma part la Reine sa Dame & Maîtresse, & de lui rendre tous mes respects, comme si je lui parlois en personne. De lui dire, que j'étois Chrétien, de quel païs & de quelle qualité j'étois; comme j'étois à présent à *Sciraz*, parfaitement instruit de toutes les afflictions que Sa Majesté, & ceux de sa suite, avoient endurées pour la Foi de *Jesus-Christ*, des Mahométans ennemis de nôtre Religion; que je prenois toute la part possible à sa triste situation; & que, conformément à l'obligation qui m'étoit imposée de servir tous les Fidèles, & encor davantage une Dame de sa qualité, je m'offrois à lui rendre mes services de tout mon pouvoir, aux dépens même de ma vie, quand il en seroit besoin. Que j'avois avec moi Madame *Tinatin de Ziba*, entendant parler de ma *Mariuccia*, parce que c'est son propre nom, de son païs & sa vassale, née de ces Parents & de cette bonne maison, que Sa Majesté connoissoit mieux que moi, qui avoit été nourrie & élevée dans ma maison, depuis qu'elle eut perdu sa mere; à la prière de cette Dame; sœur du Métropolitain, lorsque nous étions à

Respects  
de l'Au-  
teur pour  
la Reine  
des  
Géor-  
giens  
prison-  
niere à  
*Sciraz*.

*Hispahan*, & qui fut ma commère, lorsque j'étois là en qualité d'hôte du Roi, pour la garantir de tous les dangers qu'elle eut pû courir de perdre la Foi, si le Roi eut voulu la prendre dans son Palais, ou la donner en garde à quelqu'un de ses Grands, comme il a coûtume d'en user envers les Georgiens de bonne naissance, étoit demeurée orpheline, & privée de toutes commoditez, sous des parens qui étoient fort à l'étroit. Que je l'envoierois pour faire la révérence à Sa Majesté, & pour la reconnoître, comme sa Dame naturelle, toutes les fois qu'elle lui en donneroit la permission. Que j'étois sensiblement affligé que ma femme ne fut pas vivante; parce qu'étant femme, elle auroit plus de liberté de lui aller rendre tous les jours ses devoirs. Mais puisque Dieu ne m'avoit pas fait cette grace, je ne manquerois pas, de mon côté, en quelque part que je fusse, de la servir de tout mon pouvoir. Et que j'étois dans la résolution de partir bien-tôt pour *Hispahan*, pour me rendre de-là en Italie, passant par Constantinople, où j'aurois peut-être l'ocasion favorable de voir le Roi *Teimuraz* son fils, & de lui faire la révérence; ce que je desirois beaucoup, & de visiter encor une fois quelque Province de la Georgie. Ainsi que si je pouvois faire quelque chose pour son service, ou dans la Perse, ou dans mon país, ou dans quelque autre lieu de mon voiage, Sa Majesté n'avoit qu'à me commander librement; que je ne manquerois pas d'exécuter ses volontez en diligence, & que je m'estimerois bienheureux de lui faire connoître  
que

que je n'avois rien en moi, qui ne fut entièrement à son service. Que d'abord je n'avois pas été me presenter à sa Porte pour lui faire les mêmes ofres, (c'est ainsi qu'on parle avec les Grands en ces quartiers, disant la Porte, pour la Cour, & pour le Palais, où ils font leur demeure) parce que je ne savois pas de quel air les Mahométans prendroient mes visites, & s'ils m'en permettoient l'entrée, & qu'il étoit besoin d'user avec eux d'une grande précaution; mais qu'en tout cas je serois toujours prompt & disposé à son service, & que je priois M. l'Intendant de le lui exposer de ma part. Aiant fait venir ensuite *Mariuccia*, elle lui parla en sa langue; il l'honora de toutes les cérémonies, à leur mode; & elle réciproquement lui rendit tous les respects qu'elle lui devoit, & lui fit un petit narré de toutes ses aventures, qui lui étoient arrivées à *Hispahan*, depuis sa venue dans la Perse, & après que la Reine fut envoyée à *Sciraz*, & séparée de ceux qui la suivoient. Ce bon Prêtre fut très satisfait de nos civilitez, & particulièrement de la bonne volonté que j'avois pour eux, & promit d'en faire un prompt rapport à la Reine. Il me fit espérer qu'il pourroit trouver un moyen de me faire entrer dans son Palais, ou au moins Madame Tinatin, sans donner aucun soupçon aux Mahométans. Aiant ainsi passé quelques heures de tems avec moi, en différens autres entretiens de choses de moindre conséquence, que je passé sous silence de peur de vous être ennuyeux, & de ce qui s'étoit passé de plus remarquable dans la

Cour de Perse depuis mon départ, & même de ce que je vous écris dans la presente, dont il confirma la vérité, il prit congé, sur ce qu'il étoit pressé de retourner à sa maison, pour faire les prières qu'il n'avoit pas encor dites. Je ne le vis que plusieurs jours après, parce qu'il étoit obligé de sortir de *Sciraz*, & d'aller trouver le Chan pour quelques affaires, au lieu où il étoit. Le même jour que je parlai à cet Eclésiastique, je fus le soir dans la maison de *Petros*, pour voir *Manuel d'Abu*, que je trouvai les fers aux piez. *Petros* me dit qu'il le traitoit de la sorte, pour faire croire aux Mahométans qui le fréquentoient, entr'autres à un certain qui demouroit dans le même logis avec lui, qu'il faisoit toute la diligence possible, & usoit de toutes les rigueurs pour le réduire. Néanmoins que *Manuel* persistoit toujours dans ses premières résolutions, sans vouloit se soumettre aux loix de Mahomet, desorte que ne sachant que faire de lui, il se voioit contraint de le conduire au Chan, ce que les Persans, qui étoient là presens, me confirmèrent. Ce que je ne trouvai pas mauvais; parce que c'étoit une occasion favorable de le tirer de *Sciraz* avec leur consentement, ce qui étoit fort important. *Petros* me promit encor, en presence de *Manuel*, qu'il le conduiroit à *Hispahan*, & qu'il n'iroit point où étoit le Chan; mais qu'en quelque façon que ce fut, quand même il devoit s'exposer à quelque danger, il vouloit rendre service à Dieu, & à tous les Fracs, s'offrant de plus, si j'étois pour aler bien-tôt dans la Chrétienté, de venir

PIETRO BELLA VALLE. 81

venir avec moi, & de me servir dans mon voïage. Tant de belles paroles, quoique je n'y ajoûtasse pas une pleine foi, contenterent un peu mon esprit, l'ayant remercié, & loué hautement de ses bons desseins, je me retirai, & lui recommandai cette affaire, avec autant d'ardeur & de zèle qu'il me fut possible.

Le 1. Juillet je fus un peu loin de nôtre logis, sur la gauche de ce grand & beau chemin qui va droit à la ville, pour voir la sépulture de *Chogia Hafiz*, Poëte Persan fort illustre, dont les Odes ou Chansons, qui ne sont que des Poësies Liriques, sont en grande estime dans la Perse, & peuvent être comparées aux Sonnets Toscans, ou aux Epigrammes des Latins, & sont lûës de tous les doctes, comme les Vers de nôtre *Petrarque*, avec une haute réputation de leur Auteur. Dans un jardin assez spacieux, & orné de plusieurs ouvrages d'architecture, la principale pièce qui se presenta devant mes yeux, fut comme une petite Chapelle, couverte d'une coupe, au-dedans de laquelle est la sépulture de ce superbe Poëte. C'est un grand tombeau, gravé depuis le haut jusqu'au bas, de divers caractères, chargé de plusieurs Epitaphes, & même tout autour de la base. Une des faces est occupée de la plus excellente Epigrame, où son nom est écrit; j'en ai voulu tirer une copie, que je ne puis transcrire sur ce papier, parce qu'elle est composée d'une langue & d'une sorte de lettres, qui nous sont tout à fait étrangères & extraordinaires. Ce tombeau est acompagné, d'un côté, de deux autres tombeaux de deux Personnages assez

Sépulture d'un Poëte célèbre.

renommez, qu'on croit avoir été ses disciples; & de l'autre, de celui d'un certain *Seid*, dont j'ignore le nom. Toute la cour extérieure est pleine de semblables sépultures, moins remarquables; couchées sur la terre, sans aucun tombeau élevé. Cependant tout l'édifice n'a été bâti que pour honorer le sépulchre du Poète; & les Mahométans nomment ce lieu *Ziara*; c'est à-dire, visite; comme s'ils vouloient dire, qu'il mérite d'être visité par dévotion, comme un lieu Saint, & ces fous aveuglez le vénèrent en cette qualité. Telle est l'estime qu'on fait ici des personnes qui composent des livres, & particulièrement des Poètes, qui tiennent à présent entre les Perses le même rang qu'ils avoient autrefois entre les Grecs. Ils les reconnoissent pour leurs Théologiens, & leur autorité dans les matières de la Théologie a autant ou plus de poids, que celle des plus graves Auteurs. Ils les prennent encor pour des hommes douiez d'un esprit plus qu'humain, & comme éclairés d'un rayon de la Divinité; *Afflatus Numine*, diroient les Latins. Parce que ne jugeans que superficiellement des nobles & sublimes conceptions des Poètes, ils ne s'attachent qu'à leurs paroles & à leurs écrits, sans pénétrer dans l'intérieur de leurs ames, ni dans les bonnes mœurs d'une vie loüable, en quoi consiste la vraie vertu du tombeau. Près de son corps, l'on conserve son livre, qui est comme le monument de son esprit, qui est intitulé *Divan*; c'est à-dire, l'assemblage & le recueil de plusieurs vers, écrits dans un grand papier en lettres d'or. Ce n'est pas  
néa-

PIETRO DELLA VALLE. 83  
 néanmoins le même qui y étoit, il y a quel-  
 que-tems, écrit de la main de l'Auteur,  
 que le Roi a voulu avoir pour le mettre  
 dans sa Bibliothèque. L'amour que j'ai pour  
 les Poètes me suggéra quatre vers en forme  
 d'Epitaphe, que je dictai en nôtre langue  
 sur son Tombeau, faisant allusion aux Epi-  
 grams de sa façon, qui sont au nombre de  
 plus de cent, en chacune desquelles il a in-  
 seré son nom, le faisant tomber à propos  
 sur son sujet. Je ne voulus pas néanmoins  
 permettre qu'ils y fussent écrits; de peur  
 que les Mahométans n'en prissent occasion  
 de se glorifier, qu'un Chrétien avoit ren-  
 du cet honneur au Tombeau d'un Infidèle.  
 Ces vers, autant malfaits, qu'ils furent  
 composez sur le champ, sont ceux qui  
 suivent.

*Haffiz, né d'Apollon, voulant quitter le  
 Monde,  
 Laisa pour Testament ses os sous ce Tom-  
 beau,  
 Son Esprit dans ses vers, qui en font le Ta-  
 bleau,  
 Et en tout lieu le nom de sa Muse féconde.*

Peu de jours après je fus voir la sépulture  
 d'un autre Poète fort célèbre chez les Per-  
 sans, nommé *Sceich Saati*, éloigné d'un  
 quart de lieuë ou environ de la ville, un  
 peu au-delà du lieu où j'étois logé. C'est  
 un grand bâtiment, où à l'entrée il y a une  
 Mosquée couverte, & sans toit, telle  
 qu'on en voit plusieurs en Perse, au milieu  
 de laquelle est un grand ciprès; & à la droi-  
 te, en entrant, un autre édifice couvert,

La sépulture d'un  
 autre  
 Poète.

comme une Chapelle , joignant la Mosquée , où le Poëte est inhumé. Son tombeau est de marbre , orné d'un bout à l'autre , & tout autour de divers Épitaphes que je ne pus lire , à cause qu'il étoit déjà nuit. Le cofre étant autrefois ouvert par le dessus , rempli de terre , sans autre couverture , comme j'en ai vû ailleurs ; mais apresent il est fermé d'un couvercle de bois , comme une caisse. Un pere & un fils , qui firent bâtir la grande mosquée , pour honorer la sépulture du Poëte , voulurent avoir la leur au-dehors ; & derrière le lieu où il est enseveli , le Roi a fait dresser une *Medressè* , c'est-à-dire , une étude , où une Ecole des Leçons publiques qu'on y fait aux étudians , accompagnée d'un autre petit bâtiment. A l'entrée de la Mosquée , & dans un lieu un peu profond , où l'on descend par des degrez , il y a un petit réservoir d'eau vive , d'où elle coule quand il est plein , & se décharge devant la porte , où elle fait un gros ruisseau , sur les bords duquel , deçà & delà , il y a quantité de boutiques , bâties toutes d'une même architecture , qui autrefois étoient habitées , & garnies de marchandises qu'on y vendoit ; mais qui sont à present desertes & à demi ruinées. Je composai pareillement quatre vers sur le tombeau de Sceich Saadi , où je faisois allusion au titre de deux de ses œuvres , l'une nommée *Gulistan* ; c'est-à-dire , Rosier , & l'autre *Bustan* , qui signifie Jardin. Il a composé outre cela un livre d'Odes , ou de Chansons , qui est intitulé *Divan* , ou Recueil , conformément à tous les autres de semblable composition.

Nazar

*Nazar Beig* Persan, & Chrétien caché, à qui nous avons donné le nom de *Thomas Cepni*, pour être décendu d'une Tribu de *Chuzilbaschi*, nommée *Cipni*, arriva à *Sciraz*, le 5. Juillet, étant parti d'*Hispahan*, où sa femme, pendant son absence, avoit demeuré quelque-tems avec la mienne dans nôtre maison. Aiant appris que j'étois à *Sciraz*, il vint aussi-tôt me trouver, & me certifia ce que j'avois déjà appris à *Lar*, des Peres Carmes-Déchauffez d'*Hispahan*, qui avoient été en peine au sujet de ces lettres qu'ils envoïoient à *Ormuz*, qui furent interceptées. Il m'ajoûta, que cet accident avoit extrêmement affligé les Chrétiens d'*Hispahan*, parce que le Roi faisant lire, par les Anglois, ces lettres, qui lui avoient été envoyées par le Chan; ceux-ci comme hérétiques qu'ils sont, & par conséquent ennemis des Catholiques, non-seulement n'avoient rien celé de ce qu'elles contenoient, mais l'avoient lû & manifesté publiquement, au grand préjudice de nos Religieux. Le Roi fit aussi-tôt arrêter les Peres, avec tous ceux qui étoient dans leur maison, & chercher diligemment, par tous les endroits du Convent, sur ce qu'on lui avoit raporté, que plusieurs Mahométans convertis à la Foi Chrétienne s'y tenoient cachez, & envoïa aux Peres par le *Daroga* les lettres, qui avoient été surprises, pour s'informer d'eux-mêmes, s'ils les avoient écrites. Ce qu'ils avoient franchement; & comme les Mahométans leur reprochèrent, qu'ainsi été toujours bien traités & honorés du Roi dans la Perse, c'étoit agir de mauvaise gra-

Perse  
tion en  
Perse  
contre  
les Reli-

gieux &  
les Chré-  
tiens.

ce, de lui débaucher ses Vassaux, & de Mahométans qu'ils étoient, leur faire changer de Religion & les rendre Chrétiens; les Religieux repliquèrent que c'étoit l'unique motif qui les avoit portez à venir dans la Perse; qu'ils ne forçoient aucun à être Chrétien, & qu'ils n'atiroient personne par presens & par promesses; mais que s'il se presentoit quelqu'un, qui, de sa propre volonté, se portât à la Foi Chrétienne, ils lui enseignoient nôtre Doctrine, & le recevoient au nombre des Fidèles; & que si le Roi même avoit voulu se faire Chrétien, ils lui auroient conféré le Bâtême avec beaucoup de satisfaction. Le *Daroga* aiant reçu cette réponse, s'en retourna vers le Roi, qui étoit lors à *Douletabal*, à trois lieuës d'*Hispahan* pour la guerre de *Candahar*, & lui amena je ne sai combien de Chrétiens Arabes & Syriens, liez & garotez, qui avoient été trouvez dans le Convent des Peres, & trois parens d'*Elie* leur Jardinier, de race Mahométane, qui avoient été découverts par les lettres qu'il portoit à *Ormuz*. Le Roi demanda quels étoient ces Arabes & Syriens; & aiant su qu'ils étoient Chrétiens de race ancienne, il les fit aussitôt relâcher, disant qu'il n'avoit rien à démêler avec les Chrétiens; mais des trois autres qui étoient Mahométans de naissance, & qui avoient été bâtifez secretement par les Peres; sans autres enquêtes; l'un mourut, je ne sai comment; & les deux autres furent brûlez publiquement dans *Hispahan*, l'ordre du Roi, donné au *Daroga*, qui les fit atacher à des pôteaux, où ils furent assommez à coups de pierres par l'a-

Suplice  
des nou-  
veaux  
Chrét-  
tiens.

l'affluence du peuple , avant que le feu les eut endommagés. Leurs femmes, & leurs domestiques, furent détenus assez long-tems en prison ; & leurs meubles & leurs biens confisquez ; ce qui a été la ruine entière de leurs pauvres familles. A l'égard des Peres , le Roi ordonna seulement qu'ils fussent gardez jusqu'à son retour ; & que si on trouvoit quelque Mahométan caché dans leur Convent , on se saisit de lui ; & qu'on fit toute la diligence possible pour trouver ceux qui auroient embrassé nôtre Foi. Le *Daroga*, apellé *Chofrou Mirza*, de la race des Princes Georgiens , à qui on avoit donné le Gouvernement d'*Hispahan*, un peu avant que j'en sortisse , mit un portier de sa maison à la porte des Peres Carmes , & un autre à celle des Peres Augustins pour les garder. Les Mahométans prirent encor à partie les Augustins , & les Carmes ; soit à cause de leur état de Religieux , ou parce que quelqu'un d'entr'eux s'étoit mis en devoir d'assister les criminels au suplice , pour les encourager à mourir constans dans la Foi ; mais il lui fut impossible de pouvoir passer. Après cela les portiers ne permirent jamais aux Peres de sortir de leurs maisons , ni à aucun Mahométan d'y entrer. Outre les provisions ordinaires qu'on leur fournissoit tous les jours , pour tirer de l'argent de leur bourse , ces gardes exerçoient à toute heure mille tyrannies contre les Peres, & contre le petit nombre de Chrétiens , Francs ou naturels du païs , qui aloient à leur Eglise , & tenoient ces pauvres Religieux fort resserrez. *Nazar Beig* me raconta encor , que durant ces

ces troubles, comme on faisoit toutes les diligences pour trouver des Chrétiens cachés, il n'y avoit pas eu manque d'espions, qui l'avoient aculé lui-même; & *Gelai*, nommé à present *Cacciatur*, mon serviteur, & que les Ministres de la Justice les avoient recherchéz pour les châtier: ce qui l'obligea un peu avant que d'arriver à *Hispahan*, étant de retour des Indes, où il étoit allé pour trafiquer, de faire sortir sa femme de la maison des Peres-Déchaufsez, joignante à leur Convent, où nous l'avions laissée auprès de la Belle-sœur de ma defunte femme, & de la mettre dans un autre endroit de la ville, où elle n'étoit point connuë. Pour lui, il s'étoit retiré secrètement d'*Hispahan*, & étoit venu à *Sciraz*, dans le dessein de rauder par le País durant quelques mois, inconnu, sous prétexte de marchandise, jusqu'à ce que ces bruits eussent cessé, & que le chemin lui fut ouvert pour sortir de la Perse avec sa famille, & gagner la terre des Chrétiens, ou quelque'autre lieu, où il eut la liberté de vivre selon sa profession, sans être inquiété. Et que pour mon serviteur *Cacciatur*, il n'étoit nullement d'avis que je le menasse avec moi à *Hispahan*, de peur qu'étant aperçû dans la ville, il ne fut arrêté & mis à mort sur le champ. Je fus bien joieux d'apprendre ces nouvelles, qui me servoient d'instructions pour mon voiage. Et je jugeai que c'étoit un bon signe, qu'on commençât à répandre du sang dans la Perse pour les intérêts de la Foi, sachant bien que le sang des Martyrs a été la semence du Christianisme, qui l'a fait multiplier & fleu-

Le sang  
des Martyrs est  
la semence  
des  
Chrétiens.

fleurir par tout le monde. Et quoique ce  
 soit un déplaisir sensible à nos Religieux de  
 se voir réduits à ces extrémités; j'ai cepen-  
 dant cette confiance, que n'aïans été con-  
 duits dans la Perse que par un zèle du sa-  
 lut des ames, & par un desir ardent d'am-  
 plifier la Foi, à quoi ils ont consacré leur  
 propre vie, tous ces travaux leur seront  
 doux & agréables pour l'amour de Dieu.  
 Je n'ai qu'un seul regret, de ce que, par  
 une indiscretion assez considérable, ils en-  
 voïerent ces pauvres gens à *Ormuz* avec des  
 lettres, dans un tems qui les fit découvrir  
 pour être Chrétiens, & qui fut la cause de  
 leur mort, qui leur étoit inévitable dans  
 cette conjoncture. *Nazar Beig* me dit en-  
 cor d'autres nouvelles d'*Hispahan* & de la  
 Cour; & outre celles que je favois déjà, &  
 dont je vous ai fait part, il m'assura la mort  
 de *Sara Chogia*, premier Vizir, de qui il  
 avoit été quelque-tems la créature, qui  
 mourut à l'armée, à la suite du Roi. Les  
 Chrétiens ne firent pas grande perte en le  
 perdant, parce que l'aversion qu'il avoit  
 des Chrétiens, & l'autorité qu'il possédoit  
 auprès du Roi, lui faisoient naître tous les  
 jours la volonté & les moïens de leur faire  
 beaucoup de mal.

Ce *Nazar* me venoit voir presque tous  
 les jours; & un jour entr'autres, qui fut  
 après notre première entrevue, il me dit  
 qu'il avoit rencontré *Petros* le Syrien par la  
 ville, qui l'avoit reconnu le premier, &  
 mené dans sa maison, où il vit le Portu-  
 gais *Manuel d'Abru*, malade dans un lit,  
 pour les douleurs de la circoncision, qu'ils  
 lui avoient apliquée deux ou trois jours

auparavant contre sa volonté. Et qu'aussi-tôt que *Manuel*, qu'il avoit connu ailleurs l'eut vû, il commença à pleurer, & à lui raconter sa disgrâce avec beaucoup de sentiment, de ce qu'on l'avoit circoncis par force contre son consentement. Il y avoit déjà quelques jours que j'en avois quelque soupçon, pour avoir entendu dire que *Manuel* étoit sorti de sa maison en liberté, pour aller voir les autres Portugais ses compagnons, qui s'étoient faits Mahométans, & qu'on ne le retenoit plus prisonnier. Et bien que je me fusse abstenu pour quelques jours de l'aller voir, de peur de donner de la jalousie aux Infidèles, je ne manquois pas néanmoins de l'envoier souvent visiter par quelqu'un de mes serviteurs; tantôt par l'un, & tantôt par l'autre; & dans l'inquiétude où j'étois pour ses affaires, je cherchois à toute heure d'en savoir des nouvelles, & faisois tout mon possible pour l'induire à sortir au plutôt de *Sciraz* avec son garde. Et quoique *Petros* me confirmât continuellement ses bonnes intentions, & me promît de les exécuter au plutôt, me disant qu'il étoit sur le point de se mettre en chemin; néanmoins je ne pus jamais le porter à partir, remétant son voiage d'un jour à l'autre, par diverses excuses. Je me persuadai, & avec raison, que ces retardemens n'étoient que pour voir s'il pourroit, par quelque voïe, disposer l'esprit de *Manuel* à se laisser circoncir, suivant la promesse qu'il avoit peut-être donnée au Chan, de faire ensorte que tous les Portugais deviendroient Mahométans; ce qu'il vouloit exécuter

cuter avant que de partir; ou bien peut-être parce qu'il y étoit contraint, étant lui-même gardé par les Persans, qui ne l'eussent pas laissé aller, quoiqu'il ne me le dit pas. Qu'il en soit ce qu'on voudra, le misérable *Manuel* fut circoncis; & ce qui m'étonne, il le fut, non-seulement contre sa volonté, mais par force, comme tous d'une voix le témoignèrent; notwithstanding ses protestations juridiques, & toute la résistance qu'il y pût apporter. Je sai bien que ces actions violentes sont défendues aux Mahométans par leur loi; & que cette transgression commise publiquement, est un scandale manifeste, & exposé aux justes plaintes des personnes qui en sont intéressées. Si par un caprice brutal un Roi l'a fait une fois, comme il n'est point sujet à rendre conte de ses actions à aucun homme mortel dans ce monde, & qui ne fait pas beaucoup de scrupule de pécher contre sa loi, je ne le trouve pas si étrange; mais que la chose se soit passée de cette manière dans la ville de *Sciraz* par des Officiers subordonnez, qui outre le zèle qu'ils doivent témoigner de leur loi, sont responsables de leurs actions à d'autres qui sont plus qu'eux; c'est ce qui me semble insupportable. C'est pourquoi je dis que de deux choses, l'une a été nécessaire; ou qui ont estimé que *Manuel* s'étoit engagé de paroles au Chan, sinon par sa bouche, au moins par celle d'un de ses compagnons, qui s'obligea pour tous, quand la vie leur fut donnée à *Combru*, & qu'ils reçurent une somme d'argent de ce Prince, qui ne leur fut donnée qu'à cette intention, dont *Manuel* eut

Loix injustes des  
Mahométans.

eut sa part, quoiqu'il protestât constamment qu'il n'avoit jamais engagé sa parole à renier la Foi, ou que n'ayant point encor de barbe au menton, bien qu'homme fait, ils l'aient voulu traiter comme un Mineur, qui n'a pas la libre disposition de ses volontez, & qui est obligé de vivre sous la direction d'un Tuteur. En ce cas leurs loix injustes ne lui permétoient pas de disposer de sa personne, non pas même dans les choses de la Religion, vû même qu'il étoit tombé dans une condition d'esclave, qui leur donnoit le droit, à ce qu'ils croient, d'en pouvoir faire à leur volonté sans son consentement. Je vous raconte ces particularitez en détail, pout vous faire connoître quel est le procédé de ces barbares, & de quelle précaution il faut user quand on traite avec eux. Trois jours après que *Nazar Beig* m'eut donné ces avis, *Petros* vint un matin me trouver dans mon logis, s'excusant ce qu'il n'avoit pû venir plutôt pour quelque indisposition, qui paroissoit encor sur son visage. Il m'aporta les tristes nouvelles de la disgrâce de *Manuel*, qui enfin avoit été circoncis contre sa volonté, & sans que lui-même en fut rien, un jour qu'il étoit absent de sa maison. Je compris facilement que c'étoit lui qui avoit tramé l'affaire, quoique je dissimulasse mes sentimens; vû même que *Petros*, qui étoit gardé par les soldats du Chan, n'eut jamais eu la liberté de sortir de la porte de sa maison, pour aller où bon lui sembleroit, s'il ne leur eut rendu premièrement ce bon office de faire circoncirer tous les Portugais, comme il est à croire qu'il leur avoit

pro

promis. Outre cela, je lui tirai adroitement de la bouche, que le Chan avoit fait ce qu'il lui avoit conseillé, qui étoit de retirer à sa solde ceux qu'il jugeroit propres à la guerre, & de congédier les autres pour aller où ils voudroient. D'où je conjecturai, que ce qu'on m'avoit dit de *Petros* étoit véritable, qu'il avoit dessein de demeurer au service du Chan; d'être Capitaine des Portugais renégats, & qu'il avoit déjà engagé sa parole, quoiqu'il me dit le contraire. Néanmoins, dissimulant la mauvaise opinion que j'avois de ses malheureuses pratiques, je lui demandai, ce qu'il prétendoit faire de *Manuel d'Abbru*, à présent qu'il étoit circoncis, que j'étois résolu de n'abandonner jamais, bien que je ne le déclarasse pas à *Petros*; & de faire tout mon possible pour le mettre en liberté, quoiqu'il fut circoncis, moiennant qu'il voulut vivre & mourir Chrétien. Il me répondit, qu'il étoit obligé d'aller trouver le Chan, & de conduire les Portugais renégats, & même *Manuel*, s'il vouloit aler avec les autres: qui dans leur marche pourroit facilement se sauver vers *Hispahan*, comme il en avoit la volonté, aussi-bien que lui-même, qui le suivroit aussi-tôt, laissant là ses compagnons qui étoient contens de vivre Mahométans. Ou bien, si *Manuel* vouloit demeurer à *Sciraz*, il lui étoit facile de le faire, prenant pour excuse, qu'il n'étoit pas encor bien guéri de la plaie de sa circoncision; & que lui, au lieu de le confier aux Mahométans, le mettroit entre les mains d'un Gentilhomme Chrétien Arménien, demeurant à *Sciraz*, surnommé *Caraghios*; c'est-à-dire, œil noir. Cette proposition me plut, parce  
que

que je connois *Caraghios*, qui est homme de bien, & que j'aurois pû peut-être le retirer secretement de ses mains, & l'atirer avec moi quand je serois parti. Je tombai d'accord avec *Petros*, que j'irois le soir dans sa maison pour voir *Manuel*, & que discou-rans tous ensemble, nous résoudrions ce qu'il nous faudroit faire. J'y fus donc à l'heure donnée, où je trouvai *Manuel* fort affligé; & déplorant son infortune; je le consolai, le mieux que je pûs, lui représentant que l'état Chrétien ne consistoit point dans les actes extérieurs, qui se font sans le consentement de la volonté, par la violence d'autrui; mais dans les intérieurs d'une intention ferme & résoluë, accompagnée du franc-arbitre, & du choix & de l'élection d'une volonté libre. Et que Dieu ne nous imputoit point à péché ce qui se faisoit contre nôtre volonté, par une violence étrangère; & que le monde même ne pouvoit nous l'imputer ni à crime, ni à deshonneur. Ainsi qu'il ne se troublât point, & qu'il ne perdit point courage, que j'étois bon témoin de l'affaire, comme elle s'étoit passée, & que j'en rendrois en tout lieu & devant tous un fidèle témoignage de bouche, & par écrit, quand il en seroit besoin. Mais quand il fut question de parler des expédiens qu'il falloit suivre en sa faveur, *Petros* aiant entendu que celui qui me plaisoit davantage de tous ceux qu'il m'avoit proposez, étoit de le laisser entre les mains de *Caraghios*, changea de sentiment, & me dit, qu'il ne pouvoit moins faire que le conduire au Chan  
avec

avec les autres, & de lui configner; me donnant néanmoins espérance, que tous deux viendroient avec moi, & qu'il feroit enforte que le Chan le congédieroit, comme inutile à son service. Je reconnus la perfidie & la mauvaise intention de *Petros*; néanmoins, pour ne pouvoit faire autrement, dissimulant mes pensées à mon ordinaire, & faisans semblant d'avoir confiance en lui, je fis signe adroitement à *Manuel d'Abru*, en telle sorte qu'il m'entendit, qu'il ne se fiât aucunement à lui, & qu'il n'en esperat aucune grace; mais qu'il allât hardiment trouver le Chan, & qu'il n'aprehendât rien, puisqu'on ne lui pouvoit faire pis que de l'avoir circoncis. Que dorénavant il devoit espérer plus de liberté qu'il n'enavoit eue jusqu'à present, ou avec *Petros*, ou sans lui; soit que le Chan le congédiât, comme inutile aux exercices de la guerre; soit qu'il le retint à son service; & qu'en tout cas, il auroit plus de commodité de s'enfuir sans être reconnu, & plus de facilité pour se rendre à *Hispahan*, puisque le lieu où étoit le Chan à present, est à plus de la moitié du chemin de *Sciraz* à *Hispahan*. Que cependant je me tiendrois un peu derrière; que j'aurois des espions sur les chemins pour prendre langue, savoir de ses nouvelles, & l'aider de tout mon pouvoir; & si Dieu nous faisoit la grace de nous rencontrer à *Hispahan*, ou ailleurs; pour le mener avec moi, en quelque lieu que je pusse aller. Avec cela je me séparai d'eux, aiant confié une lettre à *Petros*, qu'il me demanda pour la porter à nos Religieux, que je lui donnai toute

te ouverte, pour ne lui causer aucun soupçon; mais conçue en des termes, qui leur faisoient connoître que je n'étois pas fort satisfait de la procédure du porteur. Je promis aussi à *Manuel* d'en écrire un autre en sa faveur, que je lui donnai deux jours après; mais si bien déguisée, qu'elle ne contenoit rien qui pût nous préjudicier, en cas qu'on lui eut ôtée, & qui pouvoit néanmoins faire connoître aux Peres, de quelle main & de quel cœur elle procédoit. Je lui recommandai de la présenter lui-même, & de ne permettre pas que *Petros* lui ôtât des mains, comme il témoignoit d'en avoir la volonté, sous prétexte de la garder avec plus grande sûreté. Enfin le dix-huitième du courant, *Petros*, après plusieurs instances & sollicitations que je lui fis, aiant bien de la peine à se résoudre, se trouvant arrêté par quelques amours, & par d'autres engagements de pareille nature, partit avec *Manuel* d'*Abru*, & les autres Portugais, pour aller trouver le Chan; & en partant, ils passèrent tous par ma maison, pour me rendre visite & me faire leurs complimens. *Petros* me confirma les promesses qu'il m'avoit faites tant de fois, de s'enfuir le plutôt qu'il pourroit avec *Manuel*, & tous ceux qui auroient la même volonté; que s'il étoit besoin, il feroit tous les frais du voiage, & vendroit tout ce qu'il possédoit, dont je lui rendis grâces avec beaucoup de civilité. Mais parce que je me fiais fort peu à lui, & encore moins aux Portugais, qui étoient en sa compagnie, je tirai *Manuel* à part, & l'avertis qu'il ne se fiât nullement à *Petros*,

ni

ni à aucun de ses compagnons; qu'il mit son espérance en Dieu, & que ne se commettant à personne, il fit ses affaires de lui-même, & procurât au plutôt de se sauver à *Hispahan*, comme je lui avois recommandé tant de fois. Et parce que les Religieux d'*Hispahan* étoient à présent en peine, referrez & gardez par les portiers du Roi, je lui donnai cette instruction, qu'étant arrivé, il n'allât pas droit au Convent des Pères, de crainte d'y rencontrer quelque difficulté; mais qu'il descendit au Carvanserai de *Macfud Ahsar* près du Meidan, où il trouveroit François de Coste Marchand Portugais, honnête homme, que je connoissois, qui sans doute le recevroit dans sa maison, l'assisteroit dans ses besoins, le tiendroit caché jusqu'à mon arrivée, qu'alors je pourrois le mettre dans une entière liberté, & avec l'aide de Dieu, le conduire dans la Chrétienté, comme je lui avois promis souvent, où il n'avoit plus besoin de personne. Avec ces discours, & nos cérémonies d'une affection réciproque, nous prîmes congé l'un de l'autre, & lui s'en alla avec ses compagnons.

Dans le même tems j'eus une affaire singulière sur les bras, que je veux vous raconter, pour vous faire voir, d'un côté, à quelles impertinences il faut qu'un honnête homme se soumette assez souvent, & de l'autre, pour vous apprendre la façon de procéder des Officiers de la Perse. Un autre Procès Chrétien, qui étoit pareillement Syrien, quel'Aut mais mal conditionné, ce qui m'oblige de teur eut faire son nom, prétendoit injustement de devant moi quelque somme d'argent, & sur le un Juges

refus que je lui en fis, comme ne lui devant rien, il eut son recours au Juge; devant lequel aiant professé qu'il étoit Mahometan depuis quelque-tems, à la faveur des lumières du Ciel, qui lui avoient fait connoître la vérité de la secte de Mahomet, il lui exposa tout ce qu'il estima lui être avantageux pour établir ses prétensions, & pour fortifier son mauvais droit par des raisons politiques; il ne manqua pas d'aléguer qu'étant nécessaire, converti nouvellement à la créance de Mahomet, & par conséquent Fidèle; & moi, au contraire, un riche & *Kafir*; c'est-à-dire, un Païen & Infidèle, tels que tous les Chrétiens sont dans l'opinion de ces malheureux; outre les devoirs de la Justice, c'étoit une action de piété, de m'ôter quelque chose pour lui donner. Le Juge me permit de parler, pour entendre mes réponses, qui lui firent connoître la mauvaise cause de mon adversaire. Toutefois pour le respect de la Religion, & de la secte de Mahomet qu'il avoit embrassée, desirant de le gratifier, il ne voulut pas prononcer absolument que j'avois raison; mais en termes couverts, parlant en faveur de ma partie, il me pria de le considérer, & me réduisant dans les termes de cette générosité libérale, qui convient à un homme de ma sorte, il me porta par toutes sortes de motifs à lui donner ce qu'il me demandoit. Je compris bien quelle étoit la discrétion du Juge, à qui je fis réponse, que si mon adversaire m'avoit demandé quelque chose par honnêteté, j'aurois usé en son endroit de la même libéralité, dont j'ai acoutumé d'user envers les

autres ; mais puisqu'il s'étoit si mal comporté , & qu'il avoit procédé contre moi d'une manière si étrange , que je n'étois pas dans la volonté de lui donner seulement une obole , & que je ne lui ferois aucune faveur , parce que ses mauvaises actions ne le méritoient pas. Le Juge entendoit que je voulusse dire , qu'il m'avoit poursuivi par Justice ; mais ma pensée étoit , & mon adversaire comprenoit bien mon sens , qu'il s'étoit fait *Mahométan* , & qu'il s'étoit professé tel en Jugement pour son intérêt. J'ajoutai néanmoins , que si le Juge estimoit en sa conscience que je lui fusse redevable , moiennant qu'il me donnât un mot d'écrit de sa main , en forme de sentence , je me soumettrois à lui paier tout ce qu'il me commanderoit , & deux fois autant. Le Juge , pour me donner adroitement le change , me repliqua , qu'à des personnes de ma qualité il n'étoit pas besoin d'ordonnances par écrit ; qu'il suffisoit de me l'avoir dit de bouche ; qu'il étoit juste que je lui donnasse quelque chose ; que ce seroit un charité , que je ferois à un pauvre nécessaire , & que s'il avoit le desir de lui procurer du bien , il n'avoit pas néanmoins la volonté de commettre une injustice. Je tins ferme dans ma résolution , ne voulant pas que mon adverse partie se put vanter de m'avoir réduit à ses prétensions ; & que résolument j'aurois un écrit de la main du Juge , qui décideroit nôtre différend , suivant la pratique , ou que je ne donnerois pas un denier à mon homme. Par ce moien , tenant le Juge par les épaules , mon enragé fut contraint de prendre patience , & moi je fus

délivré de ses importunitéz. Mon adversaire ne s'arrêta pas-là, & voulut tenter la même fortune devant d'autres Tribunaux, premièrement devant *Muhteseb*, qui est un Officier des Contes, nommé *Mirza Muhammed*, personnage qualifié; & ensuite devant le Calanter de la ville, où il n'eut pas meilleure issue de son affaire, & sur sa simple négation, il fut par tout debouté de ses injustes prétensions. Ces différends me furent autant d'ocasions favorables de faire amitié, non-seulement avec ces Officiers, mais encor avec plusieurs autres, dont j'eus la conversation, tous gens de qualité, & d'une profonde doctrine. Je vis entre les autres, le *Mirza Scerefighon*, frère du Calanter de *Sciraz*, qui m'avoit déjà connu dans *Lar*, lequel m'invita un

Musique  
d'Avi-  
cenne.

jour dans sa maison, où discourans ensemble des Oeuvres qu'*Avicenne* avoit composées de la Musique, à ce qu'on dit, avec autant de subtilité que de facilité, suivant la méthode des anciens, que les doctes lisent & estiment beaucoup, il fit venir un joueur d'instrumens, avec une flûte, sur laquelle il joüa plusieurs airs en ma présence, suivant la doctrine d'*Avicenne*, qui lui monroit, quand & comment il devoit user de nuances. Mais je n'en pus comprendre l'art, par le son d'une flûte seule, qui n'étoit accompagnée d'aucune voix, & pour le peu d'intelligence que j'ai des termes de la Musique en langue Persane. Je me persuade que ce pourroit être la variété des tons des anciens, dont les modernes n'ont que fort peu de connoissance.

Dans ces ocupations, mêlées de fâcheu-  
ses

PIETRO DELLA VALLE. ICI  
ses affaires & d'agréables entretiens, j'ai  
passé jusqu'à présent, & passe encor mon  
tems à *Sciraz*; m'étant impossible de me  
mettre en chemin pour le voiage d'*Hispahan*,  
faute de voitures. Parce que les char-  
meaux de charge de cette Province, dont  
je ne saurois me passer, ont été tous rete-  
nus pour porter le butin d'*Ormuz*, où ils  
ont été tellement ocupez, depuis sa prise  
jusqu'à l'heure presente, que je n'en ai ja-  
mais pû trouver un seul à loüage, pour le  
port de mes hardes. Je m'ennuie de ce  
que je n'ai pas la commodité que je souhai-  
terois, de me mettre si-tôt en chemin; &  
pour modérer un peu mes ennuis, j'em-  
ploie les heures de mon loisir, quand je  
suis seul dans ma maison, à composer des  
*Epitaphes* en diverses langues, pour orner  
le *Cercueil* de ma défunte Madame *Maani*,  
dans une *Pompe funèbre*, que j'ai dessein  
lui faire, si Dieu me fait la grace de pou-  
voir arriver à Rome, dont la plus grande  
partie est en vers *Arabes*, bien que je ne  
sache pas encor parfaitement l'art de les  
composer selon leurs régles, que j'ai écrits  
de ma main en gros caractères, comme  
c'est la coûtume de ce pais, & que j'ai com-  
posez dans une petite niche, faite en co-  
quille & pratiquée dans le milieu d'un  
grand baléon, qui regarde sur le chemin,  
& me fait voir bien loin les campagnes  
d'alentour, & où je passe une partie des  
jours de ma solitude. Je fais aussi par fois  
quelques mauvais Sonnets, & d'autres  
*Poësies* en nôtre langue, dans lesquelles je  
déploro plutôt, que je ne chante mes afflic-  
tions passées, la ruine d'*Ormuz*, les tristes

avantures & les mérites finguliers, & les entreprises glorieuses de la *Reine des Georgiens*, qui est ici prisonnière, & de tous ses autres accidens lamentables, qu'elle seule fait, & dont ma *Muse* solitaire tâche de la consoler. Mais, misérable que je suis ! est-ce à moi à parler davantage de *Muse*, ni de *Vers* ? Où est cette première veine, qui à présent est tarie ? Où est ce tems passé, auquel la Poësie faisoit mes plus agréables divertissemens ? Mes disgraces extrêmes m'ont rendu si différent de ce que j'étois autrefois, & si dissemblable à moi-même, que je suis incapable de m'occuper dans un emploi d'esprit, & je n'ai aucune inclination pour les exercices auxquels la nature m'avoit fait naître. Telle a été la volonté de Dieu, qui savoit bien qu'il ne pouvoit autrement abatre mon orgueil, ni mettre des bornes à mon ambition, qui s'en est allée en fumée. *Monsieur & honoré Marius,*

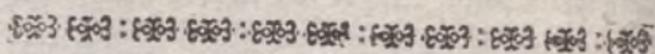
*Nous étions Troïens ; mais la superbe Troïe, Avec ses Citoyens, est demeurée en proie, &c.*

*Madame Maani* est allée en *Paradis*, comme je croi pieusement, & mon esprit altier, mes pensées, & tout mon bien, l'ont acompagné là-haut dans les Cieux. *Pietro della Vallé* a cessé d'être, quand il a perdu sa fortune, avec la vie de sa bien-aimée, dans la *Province de Mogostan*. Qu'on ne le cherche plus dans ce monde, puisqu'il ne reste de lui qu'une ombre nuë & malheureuse, qui a été laissée sur terre par un juste chatiment de Dieu ; non pour vi-

PIETRO DELLA VALLE. 103  
vre, mais pour expier les fautes énormes  
de sa vie, par des peines proportionnées à  
la grandeur de ses péchez, jusqu'à ce qu'il  
plaise au Très-haut, qui, comme j'espere,  
se laissera peut-être fléchir un jour par l'as-  
suidité de mes prières, de me rétablir avec  
avantage dans mes premières joies; c'est-à-  
dire, avec ma chere compagne, & si regret-  
tée, dans la félicité éternelle du Ciel; ce  
que je desire qu'il m'acorde au plûtôt.  
*Amen.*

*Vive le Seigneur Marius; & qu'il vive  
longues années; & qu'il vive heureux à lui  
& au public, & ensemble tous nos autres  
amis, à qui je baise les mains très-afec-  
tueusement.*

*Des Jardins de Sciraz près la grande  
Pécherie, le 27. Juillet 1622.*



## L E T T R E XVII.

## D E C O M B R U.

*L'Auteur aiant changé les premiers desseins de son voiage, nous represente les disgraces de la Reine des Georgiens; les cérémonies que les Perses observent à la sépulture de leurs Parens; les réjouissances publiques pour la prise de Candahar; les superstitions des Indiens pour le culte de leurs Idoles; la malignité des Sorciers & Sorcieres, par la vertu de leurs charmes; les aventures d'un Gentilhomme Ecoissois; & la perfidie des Infidèles envers les Chrétiens.*

**M**ONSIEUR,

La dernière que je vous écrivis sur la fin de Juillet, fut des Jardins de Sciraz, où j'étois alors, par laquelle je vous exposois toutes mes aventures jusqu'à ce jour-là. Etant arrivé au Port de Combrù, où je suis à present, dans le même dessein que j'avois eu au commencement, de poursuivre mon voiage par l'Inde, & aiant rencontré l'occasion commode d'un porteur fidèle & assuré, qui s'en va en Cour, je l'ai chargé de mes lettres pour Ispahan, d'où il sera facile de les faire tenir en Italie. Elles vous donneront connoissance d'une partie de mes succès & voïages, & de plusieurs curiositez que

PIETRO DELLA VALLE. 105  
 que j'ai remarquées depuis. Je vous dis  
 donc, par ma dernière, que j'étois à *Sciraz*  
 depuis quelque-tems, dans la pensée  
 de me rendre à *Ispahan*, pour m'en re-  
 tourner de-là dans l'Italie, par le chemin de  
 la *Turquie*, pour les raisons que je vous en  
 donnois. Mais comme je vous mandois par  
 ma précédente, n'ayant pû me mettre en  
 chemin faute de chameaux, qui étant tous  
 ocupez à transporter le butin d'*Ormuz*,  
 n'ont pû me porter, ni mes hardes, au lieu  
 où je prétendois aller; j'ai été contraint  
 de demeurer à *Sciraz*, jusqu'à ce qu'un  
 courrier des Anglois envoié vers *Ormuz*,  
 m'a assuré qu'ils étoient prêts de prendre  
 le chemin de la mer avec leur Caravane  
 pour embarquer leur soie, comme ils font  
 tous les ans. Voyant une si belle & si prom-  
 te commodité, contre mon espérance,  
 de passer dans les *Indes*, où les navires An-  
 glois vont toujours mouïller l'ancre à *Su-  
 rat*, & prendre leurs dernières dépê-  
 ches; avant que de prendre la route d'Eu-  
 rope, je quitai les derniers desseins que  
 j'avois pris d'aller par la *Turquie*, qui  
 étoit un voïage rempli de mille difficul-  
 tez, pour reprendre les premiers, & je  
 me résolus entièrement de suivre le che-  
 min des *Indes*, comme j'avois détermi-  
 né dès le commencement, quoiqu'il  
 me fallut faire pour la troisième fois  
 le chemin depuis *Sciraz* jusqu'à la mer.  
 Le plus grand empêchement que j'eus  
 dans mon premier voïage, qui étoit de  
 conduire le corps de ma défunte *M. Maani*,  
 ce sse à present, puisque les Mariniers des  
 Vaisseaux de cette année ne savent pas que

Nou-  
 veau  
 dessein  
 de l'Au-  
 teur pour  
 son re-  
 tour en  
 Italie.

je l'ai avec moi, comme ceux de l'année précédente, qui en étoient informez pour l'avoir vû. Desorte qu'il m'est facile de le cacher & de l'embarquer sans qu'on s'en aperçoive; premierement, aiant fait courir le bruit que je l'ai envoyé à *Isfahan*, pour être inhumé, ce que plusieurs ont crû; & puis aiant fait faire deux grandes caisses de cuir, qui sont toutes deux de la longueur du cercueil, mais deux fois plus hautes, pour mettre, comme j'ai fait, le corps au fond de l'une couvert de plusieurs hardes, & remplir l'autre pareillement de plusieurs meubles, de sorte qu'elles sont toutes deux une charge de deux balots; autant qu'un bon chameau en peut porter, parmi d'autres choses bien rangées, bien envelopées, & si bien placées, que sur les passages il n'y a point de danger, que les caisses ni les balles soient ouvertes par les Doïanes ou par quelque autre accident, & qu'elles passeront heureusement par tout & en sûreté, comme il est arrivé jusqu'à présent, & comme j'espère que la chose réussira jusqu'à notre embarquement. Le courrier qui apporta à *Sciraz* la nouvelle de la prompte décente des Anglois, & qui par cette considération me fit résoudre à entreprendre de nouveau ce voiage, fut un certain *Veli*, que je connoissois de longue main; qui ayant servi plusieurs années les Peres Augustins, & été converti par eux à la Foi Chrétienne, pour être du nombre de ces Chrétiens cachez, dont je vous ai déjà parlé, n'avoit pas besoin de se manifester dans  
la

la persécution. Je lui demandai néanmoins quel étoit l'état des affaires; & il donna pour nouvelles certaines, que tous les bruits excitez contre les nouveaux Chrétiens étoient apaisez, & qu'on ne parloit plus de rien. Qu'il n'y avoit plus de Portiers établis à la porte des Peres, mais qu'on se contentoit de visiter de tems en tems leur Convent. Et que le motif qu'on avoit eu de retirer ces Portiers, étoit que les Peres n'ayant plus d'argent ne pouvoient plus rien leur donner: desorte que les Officiers ayans reconnu la pauvreté de ces bons Religieux, les en avoient déchargez. Et que les Peres étoient déjà sortis une fois de leur Maison, pour aller rendre visite aux Chrétiens Arméniens de *Ciolfa*. Qu'il ne venoit plus tant de personnes du pais dans nos Eglises, & qu'il n'y avoit que les Francs & les do-<sup>Persecu-</sup>  
meltiques de mon beaufrere, qui n'étoient <sup>tion ces-</sup>  
qu'un avec les Peres, qui les fréquentas-<sup>sée.</sup>  
sent: & qu'auprès de leur département, qui avoit une porte & une entrée séparée de la leur, les mêmes Peres avoient cédé une place à un certain *Gas Elie*, ou Prêtre Elie, Syrien, leur intime, pour bâtir un Oratoire, où tous les Chrétiens d'*Ispahan*, qui perséveroient constants en la Foi aloient en foule, pour entendre la Messe & assister aux autres Offices divins en leur langue, sans avoir besoin de visiter nôtre Eglise. Que les enfans Chrétiens, qui étoient auparavant avec les Peres, comme dans un Collège pour étudier, s'étoient retirez, & qu'il n'y avoit que ceux de mon beaufrere qui n'avoient jamais reçu aucun empêchement, comme étans do-

108 VOYAGES DE  
mestiques des Peres, dont je reçûs une  
grande joie, & particulièrement pour le  
repos général de nos Religieux & de tous  
les Chrétiens du païs. Je commençai donc  
à préparer tout ce qui étoit nécessaire pour  
mon départ de *Sciraz*, & à tenir des cha-  
meaux prêts pour mon départ, qu'on  
trouvoit facilement, le transport des dé-  
pouilles d'*Ormuz* étant fait. Plusieurs jours  
néanmoins s'écoulèrent avant que de pou-  
voir déloger, pendant lesquels il arriva  
plusieurs choses dignes de vous être racon-  
tées, que je ne puis passer sous silence.

II. Le 2. d'Août, un Moine Georgien de la  
Maison de la Reine *Ketewan* Georgienne,  
prisonniere dans *Sciraz*, comme je vous ai  
écrit ailleurs, me vint voir dans ma mai-  
son, sans en être prié. Mais ne sachant au-  
tre langue que la sienne naturelle, encor  
n'y savoit-il lire ni écrire, tant il étoit  
ignorant, il étoit peu capable d'un en-  
tretien sérieux. Il avoit amené avec lui  
un autre Georgien séculier, qui bien qu'il  
fut Chrétien dans son cœur, comme il di-  
soit, étoit néanmoins du nombre de ces re-  
négats & circoncis, qui faisoient profession  
publique de la loi de Mahomet, en la pre-  
sence & par l'organe de qui je n'osai parler  
d'aucune affaire de conséquence. Je lui fis  
seulement de grandes caresses, & le suppliai  
de me venir voir souvent, & de présenter  
mes baise-mains à ce Prêtre Intendant de la  
Maison de la Reine, duquel je vous ai par-  
lé fort au long dans ma précédente, qui  
étoit de retour à *Sciraz* de l'*Ordù*, où le  
Chan l'avoit envoié pour quelques affaires.  
Aussi-tôt que ce bon Prêtre eut reçu mes re-  
com-

commandations, il vint me voir, & me faire des complimens de la part de la Reine; & après une longue conférence que nous eumes ensemble, je le priai de lui faire savoir que j'étois dans une nouvelle résolution de faire mon voiage par l'*Inde*. Mais comme il m'avoit dit qu'avant mon départ la Reine avoit extrêmement envie de voir *Mariuccia*; le même jour qu'il me fit l'honneur de me venir voir, je la lui envoiai à cheval, selon la coutume du païs, bien acompagnée, & encor mieux instruite de ce qu'elle devoit dire, tant pour moi, que pour elle, & de quelle manière elle devoit se comporter avec Sa Majesté, dans ses discours & dans son maintien. Le Prêtre voulut la prévenir pour avertir la Reine de sa venuë, qui la reçût & l'embrassa, avec toute sorte de careffe & de démonstrations d'amitié. Elle se souvint bien de qui elle étoit fille; & comme non-seulement son Pere, mais encor tous ses Ancêtres avoient toujours été favorisez extraordinairement de leurs Princes. Elle témoigna une satisfaction particulière de la voir si ferme dans la Religion Chrétienne, & si assurée entre mes mains. Elle s'informa en particulier de toutes mes affaires, de ma maison, & des connoissances & amitez particulières que nous avions eu à *Ispahan*, & à la Cour avec les Georgiens. Elle l'entretint aussi seule de ses disgraces & de celles de la nation, quoique *Mariuccia* ne fut pas d'un âge capable d'entendre ces discours; mais elle connut par son discours que son jugement & sa discrétion suppleroient au manquement de ses années. Elle  
lui

lui fit voir toute sa maison, & notamment son oratoire, avec tout ce qu'il y avoit de beau & de dévotieux : & commanda à ses Dames & Demoiselles de la mener promener dans son jardin, & de la divertir. L'heure du dîner étant venuë, elle lui fit l'honneur de la faire manger à sa table, où nul n'a la faveur de s'asseoir, que la mere d'un jeune enfant que la Reine nourrit auprès d'elle, & reconnoit pour son parent; quoique la mere n'y soit pas ordinairement, étant mariée en secondes nôces, & qu'elle ne s'y fut trouvée ce jour-là que par visite. Cët enfant étoit un peu plus jeune que *Mariuccia*; mais comme il avoit été élevé auprès de la Reine, lui tenant toujours compagnie, & se tenant debout derrière elle, quand elle étoit à Table, il étoit non-seulement bien instruit dans la doctrine, mais ferme & constant dans la Foi de notre Religion. Au contraire, sa mere, Dame encore fraîche & gaillarde, après la mort de son premier mari, aïant épousé un des principaux Cavaliers de son país, du nombre de ces renégats qui étoient au service du Roi de Perse, avoit épousé les sentimens de la fortune de son nouvel époux, & ne témoignoit pas beaucoup d'affection à la Foi Chrétienne. Ce que la Reine dissimuloit, comme si elle n'en eut rien sù. Le pis étoit, qu'elle avoit encor une fille de son premier mari, extrêmement belle, & plus âgée que son frere, qui aïant été promise & fiancée par le commandement du Roi à un autre Cavalier fort qualifié, Georgien ou Circasse, de ces malheureux qui avoient abandonné la Religion Chrétienne,

Les  
Principaux  
Georgiens  
pervertis au  
Mahoméisme.

PIETRO DELLA VALLE. III  
ne, pour embrasser la Secte de Mahomet,  
étoit devenuë Mahométane raffinée, & en  
faisoit profession publique sans nulle dif-  
culté, même en présence de la Reine; d'où  
naïssioient les contestations pleines de rage  
qu'elle avoit avec son frère sur ce sujet, &  
le mépris qu'elle faisoit de nos cérémonies;  
en disant tout le mal qu'elle pouvoit, &  
les loüanges qu'elle donnoit à la croïance  
de Mahomet, les élevant jusqu'au Ciel.  
Une dispute de pareille nature s'étant émue  
pendant le dîner, *Mariuccia* qui s'étoit  
acoûtumée dans nôtre maison à parler fran-  
chement de ces matières, prit le parti du  
garçon; entreprit la défense de nôtre Foi  
contre sa sœur, & s'en aquita si dignement,  
se moquant du Mahomérisme, avec des pa-  
roles & des pensées d'un extrême mépris,  
qui sont assez ordinaires dans la bouche des  
Chrétiens, que cette jeune Demoiselle se  
voïant confonduë, & crevant de dépit se  
retira tout en colere. La Reine y prit plai-  
sir, & ne fit que s'en rire; néanmoins quand  
elle fut seule avec *Mariuccia*, elle l'avertit  
qu'il ne falloit pas parler si librement dans  
un pais d'Infidèles, lui métant devant les  
yeux l'exemple de sa propre personne, qui  
quoique Reine, & Dame légitime de ces  
gens, qui étoient ses vassaux naturels, dont  
plusieurs avoient embrassé la fausse doctri-  
ne de Mahomet, & la professoient impu-  
dament en sa présence, ne les traitoit point  
avec mépris, mais les souffroit patia-  
ment, & leur faisoit les mêmes caresses  
qu'au paravant, parce qu'elle y étoit con-  
trainte dans le pais & l'état où elle se voïoit  
réduite. La journée se passa dans ces entre-  
tiens;

Dispute  
de la  
Reli-  
gion en-  
tre deux  
jeunes  
Demoi-  
selles.

tiens ; & sur le soir la Reine renvoïa *Mariuccia* dans mon logis , avec toutes les faveurs & toutes les démonstrations d'une amitié Roïale , lui aïant fait prométre qu'elle iroit la voir une autrefois , comme elle fit. Parce que dans le peu de tems que nous demeurâmes à *Sciraz* , la grande estime que je faisois d'une si illustre correspondance , m'obligea de l'envoïer souvent voir cette Reine pour lui faire la reverence & lui rendre ses respects ; & la Reine reciproquement l'honora toujours de ses faveurs , & la combla d'une infinité de ses graces. Elle lui demanda par diverses fois , si elle étoit contente de venir avec moi en Italie , ou si elle aimoit mieux demeurer en Perse avec elle , l'assurant que si elle étoit dans cette volonté , elle m'en feroit parler , & qu'elle espéroit obtenir de moi cette faveur qu'elle restât auprès d'elle. Elle lui fit même une proposition , si elle vouloit demeurer en sa compagnie , de la marier à ce jeune enfant son parent , de qui elle faisoit tant de cas. On me parla de cette affaire , que je remis entièrement à la volonté de *Mariuccia* , à qui néanmoins je ne laissai pas de représenter ce qui étoit de la vérité , afin que la résolution qu'elle devoit prendre fut fondée sur de bonnes raisons , & fortifiée par des considérations de prudence & de vertu. *Mariuccia* aïant bien pensé à ses affaires , soit que Dieu l'inspirât , ou que l'amour qu'elle avoit pour nôtre maison , qu'une longue suite d'années avoit fait naître & croître dans son cœur la possédât , elle se détermina à ne demeurer nullement dans la Perse ; & après avoir remercié la Reine  
de

de l'honneur que Sa Majesté lui faisoit, elle lui dit, qu'avec sa permission, elle étoit disposée à me suivre en Italie. Les raisons qu'elle en donna furent, qu'étant à présent hors de son país, ses ruines lui ôtoient toutes les espérances d'y pouvoir jamais retourner avec aucun de ses parens, & qu'elle aimoit mieux venir dans la Chrétienté, où, quoi qu'étrangère, elle auroit la consolation de vivre à Rome, & de voir nôtre Foi dominer dans son Trône. Au lieu que demeurant en Perse, en quelque état & condition qu'elle y pût être, qu'elle ne pouvoit souhaiter plus avantageuse ni plus glorieuse que d'être auprès de Sa Majesté, elle auroit le déplaisir d'être réduite avec elle sous la puissance de leurs ennemis capitaux; & quand ce ne seroit que parce qu'elles sont Chrétiennes, de mener une vie oppressée continuellement sous le joug insupportable de la tyrannie des infidèles & des barbares. La Reine aprouva & admira le discours & le raisonnement de *Mariuccia*; & quoi qu'elle la vit assez portée d'elle-même à venir avec moi, elle voulut encore me la recommander avec de grandes instances. Je fus obligé à *Mariuccia* de ce qu'elle avoit préféré ma compagnie & ma protection à celle de la Reine, à qui je fis réponse dans tous les termes du respect que je devois à une Dame de cette qualité, & lui promis que non-seulement j'aimerois & honorerois cette fille comme j'avois toujours fait, mais que je la considérerois d'orénavant comme une personne qui m'avoit été commise des propres mains de la Reine, qui étoit, selon moi, tout ce que je  
lui

lui pouvois dire ; dont la Reine prévenuë déjà par les rapports que *Mariuccia* lui avoit faits de ma façon d'agir , demeura fort satisfaite. La dernière fois que je lui envoieai *Mariuccia* , fut le jour devant nôtre départ de *Sciraz* , qu'elle alla prendre congé de Sa Majesté , & lui porta , non de ma part , mais de la sienne , certains petits presents qui n'étoient pas de grands prix ; savoir , de petites images saintes , enchassées proprement dans des garnitures d'or , comme des *Agnus Dei* , pour les porter au col. La Reine les agréa extrêmement , & dit qu'elle les vouloit avoir toujours sur elle ; & parce qu'il y avoit l'Assomption de Nôtre-Dame , représentée d'un côté , qu'elle reconnut facilement ; & de l'autre un *S. Jérôme* , comme nous le dépeignons , le corps découvert & nud jusqu'à la poitrine , qu'il se batoit avec une pierre en la main , & un lion à ses piez , qu'elle ne connut point ; peut-être parce qu'ils n'ont pas la coutume de le représenter de la sorte , elle m'envoia de rechef son Prêtre pour savoir quel Saint c'étoit , & me pria de lui en envoier la déclaration par écrit. Le même Ecclésiastique m'apporta de sa part deux livres composez en nos langues , qu'elle avoit retirez , entre plusieurs autres choses , des mains des Mahométans , du reste des dépouilles d'*Ormuz* ; l'un étoit un *Breviaire Latin* , bien relié & doré ; & l'autre un *Confessionaire* en langue Portugaise , où elle avoit écrit de sa main sur les derniers feüilllets du livre qui étoient en blanc , quelques mots de dévotion en sa langue Georgienne. La Reine me les envoia , parce que c'étoient des

des choses de notre País, me priant de les garder, pour me souvenir d'eux: aussi les gardai-je, en mémoire d'une Dame d'un tel mérite & d'une qualité si éminente, & je les tiens au nombre des choses qui me sont les plus chères. Le même m'assura que cette illustre Princesse n'entendoit jamais parler de moi, que les larmes ne lui tombassent des yeux, aiant regret de se voir réduite à un état de prisonniere, où elle ne pouvoit me témoigner l'amitié & les bienveillances qui doivent être entre les Chrétiens. Quoique nous ne pouvions pas desirer de plus illustres marques de sa bonté, que les faveurs, les obligeantes paroles, les ofres & les autres témoignages, dont elle nous avoit honorez en toutes façons, qui firent que nous nous séparâmes de Sa Majesté avec un indicible regret, *Mariuccia* & moi, autant chargez d'obligations que nous étions remplis de bonnes affections, tant pour sa personne, que pour ses nobles qualitez, qui ne relevent aucunement de la fortune, étant aussi éclatantes dans ses disgraces, qu'elles l'ont été dans ses plus hautes prospéritez, & qui mériteroient bien un Poëme ou une histoire, comme dit un de nos Poëtes. Mais outre que je n'ai pas le tems d'en parler, conformément à la grandeur du sujet, c'est une charge trop pesante pour mes épaules. Je passe donc à d'autres matières, plus proportionnées à la forme & au sujet d'une lettre, pour vous exposer ce qui nous arriva, & au public, avant que de partir.

III. *Petros* le Syrien, & *Manuel d'Abry*, le Portugais, dont je vous ai parlé dans  
ma

ma précédente, arrivèrent ici les premiers jours d'Août avec les autres Portugais circoncis, du lieu où ils étoient allez trouver le Chan pour traiter avec lui de leurs affaires; *Manuel* me vint voir aussi-tôt, & me déclara qu'il lui avoit été impossible de passer au-delà du Camp du Prince de *Sciraz* pour s'enfuir à *Hispahan*, comme il avoit intention de faire, & comme je l'y avois exhorté; parce qu'il s'étoit trouvé sans cheval & sans argent, le Chan les aiant renvoiez à *Sciraz* pour recevoir leur paie, où il avoit ordonné qu'on leur donnât à chacun huit *Tomans*, qui sont quatre-vingt *requins*, avec un cheval de ses écuries à ceux qui en voudroient, & tout le reste de leur équipage de guerre, à laquelle ils étoient destinez. *Manuel* donc n'aïant pû fuir, avoit seulement remarqué les chemins pour les reconnoître, qui faisoient plus de la moitié de celui d'*Hispahan*: & persistant toujours dans la même volonté, il n'atendoit plus qu'un cheval, & de l'argent, pour s'enfuir seul de *Sciraz*. Et parce que les chevaux du Chan étoient tous marquez d'un seing, qui étant reconnu lui pouvoit prejudicier en sa fuite, il demanda mon conseil, s'il étoit à propos qu'il en prit un. Je lui conseillai de le prendre, parce que dans une autre occasion nous le pourrions changer, & que dans un besoin je lui en ferois avoir un de mes gens, qui n'étant point marqué lui seroit plus sûr. Je lui offris encore, s'il vouloit, de le conduire avec moi par le chemin des *Indes*, après l'avoir informé de mes dernières résolutions, & qu'aux passages où il y avoit danger d'être découvert, aussi-bien qu'à  
son

son embarquement, j'aurois bien assez d'adresse pour le faire passer sous un habit de femme, qui étoit le plus facile expédient que je pusse trouver, tant parce que les Mahométans sont naturellement fort jaloux en ces rencontres, que parce qu'ils ont un respect particulier pour les femmes d'autrui, & qu'ainsi il ne nous seroit pas impossible de le cacher sous cet habit durant notre voiage; je lui fis néanmoins entendre que je ne pouvois pas lui répondre de tous les événemens d'un si long chemin qui nous restoit à faire; & que je ne m'assurois pas tellement de mes serviteurs, que par une trop grande liberté de parler, plutôt que par malice, quelqu'un ne révélât nos secrets avec une perte irréparable. Nous délibérâmes plusieurs fois ensemble de cette affaire, & la conclusion fut, qu'il me viendrait voir souvent, tandis qu'ils seroient à Sciraz; ce qu'il pouvoit faire avec liberté, n'étant plus, ni lui ni ses autres compagnons Portugais, sous la dépendance de *Petros*, de qui ils étoient tellement dégoûtés, qu'aucun d'eux ne le vouloit avoir ni pour Capitaine ni pour Interprète. En effet, à leur arrivée ils furent mis ensemble sans *Petros* dans le Palais Roial qui est à *Sciraz*, d'où ils furent tirés un peu après, & logez séparément à leur avantage pour faire place aux Anglois, aussi-tôt qu'on fût que leur Caravane venoit. Ce délogement faisoit naître une occasion commode à *Manuel*: parce qu'étant séparé des autres, & vivant seul, il pouvoit venir à bout de son dessein plus secretement. Il faisoit paroître avec les autres Portugais qu'il n'avoit plus

plus la pensée de s'enfuir, afin que les Mahométans le voiant résolu à demeurer, ne lui fissent plus de peine: & ne se fiant néanmoins à aucun de ses gens ni des étrangers, il ne se communiquoit qu'à moi seul, & ne faisoit rien que par mon avis. Il ne voulut jamais se hasarder de venir avec moi, & il avoit raison, parce que c'étoit une entreprise trop périlleuse: toutefois il persista dans sa première résolution, conformément à ce que nous avions arrêté ensemble dès le commencement, de se rendre à *Hispahan*, dans la certitude d'y être en sûreté, & de ne pas manquer d'adresses par le moien de nos Religieux, pour passer facilement dans les terres des Chrétiens. Avant que de partir de *Sciraz*, je le vis, par un bonheur inopiné, dans un état où il étoit entièrement pourvû d'argent, de cheval, & de toutes les choses qui lui étoient nécessaires. Ce qui fut cause que deux jours avant mon départ de *Sciraz*, qui devança le sien, je lui laissai un gros paquet de lettres que j'avois écrites à la hâte en sa faveur, non-seulement à tous les Religieux d'*Hispahan*, tant Carmes-Déchauffez, qu'Augustins Portugais, mais encor à un de mes amis Portugais séculier, nommé François de la Coste, qui étoit-là par occasion, & à *Chogia Abedik* Armenien, un des principaux de *Ciolsa* mon allié, que je priois de l'assister en ce qu'il auroit besoin. Je lui donnai de plus une lettre patente fort ample, avec des témoignages favorables & authentiques de ses aventures passées, pour s'en servir dans la Chrétienté & ailleurs, soit avec les Inquisiteurs, ou autres, comme

me il lui sembleroit à propos. Après toutes ces faveurs, dont il me remercia infiniment, & ensuite me confirma la promesse qu'il m'avoit donnée de sortir au plûtôt & sans délai, je lui jurai une amitié perpétuelle, & lui fis offre de tout ce qui dépendoit de mon pouvoir, si Dieu nous faisoit jamais la grace de nous revoir en Europe. Nous primes congé l'un de l'autre avec beaucoup de tendresse; & en mon particulier je me séparai de lui fort content, pour avoir contribué au recouvrement d'un si précieux butin pour le rendre à JESUS-CHRIST, que les Infidèles avoient injustement usurpé pour en faire un présent à Mahomet. J'ai encor à vous dire quelques choses qui se passèrent à *Sciraz* avant notre départ.

IV. Le 9. Août les Mahométans aïans achevé leur jeûne ordinaire du mois *Ramadhan*, ils célébrèrent le *Bairam*, ou la fête qu'ils solennisent durant trois jours, & qu'ils commencent le premier du mois suivant *Scawal*, qui est le dixième de leur an lunaire, avec les cérémonies acoutumées, que je vous ai exposées dans une autre de mes lettres. Le 18. du même mois sur le soir, une troupe de femmes vint pleurer & faire un deuil solennel, comme ils ont acoutumé de faire de tems en tems sur une sépulture un peu éloignée de nôtre logis, où je les pouvois voir facilement de mon balcon, & où depuis peu de jours une jeune Dame avoit été mise en terre. La mere de la défunte, & une de ses sœurs, avec d'autres parentes & amies qui avoient été invitées au convoi, vinrent les premières, portant plusieurs plats pleins

Cérémonies funébreſes.

pleins de viandes qu'elles mirent sur la tombe, & étendirent des tapis à l'entour, où elles s'affirent & soupèrent ensemble, faisant leur conte que ce qu'elles mangeoient étoit pour la refection de la défunte. Ils étendirent de plus, sur le même tombeau, une robe avec tous les habillemens que la défunte portoit étant en vie; elles répandirent dessus des fleurs, du basilic, & d'autres herbes odoriférantes, & versèrent des eaux de senteur, dont toutes se lavèrent pareillement le visage & les cheveux. La mere & les autres parentes couchées sur ces tapis, pleuroient la mort & la perte de cette fille, lorsqu'en même-tems certaines femmes pleureuses, qui étoient gagées à cet éfet, les larmes aux yeux & d'un ton pitoiable chantoient les loiianges de la défunte, & à la fin de chaque strophe ou de chaque période de leur triste chanson, tout le cœur des femmes répondoit, & acompagnoit le chant de cris & de hurlemens, qu'on pouvoit entendre de fort loin. Les larmes étant essuïées, après toutes ces cérémonies, qui durèrent quelque'espace de tems, chacune se retira dans sa maison. Vous remarquerez que c'est une coutume ordinaire en Perse de pleurer les défunts, & particulièrement les personnes qui leur sont les plus chères, non-seulement quand elles meurent, mais de tems en tems, selon que les occasions se presentent de renouveler leurs douleurs; comme j'appris que ces Dames étoient venues précisément dans le mois que cette jeune Demoiselle étoit décédée; & de tems en tems ils font la même chose, plus ou moins

moins souvent, selon que la personne défunte a été aimée. Cette coutume ne s'observe pas seulement en Perse parmi les Mahométans ; mais les Georgiens, quoiqu'ils soient Chrétiens, pratiquent la même chose, tant dans leur pays qu'en quelque lieu qu'ils se trouvent, faisant à l'envi l'un de l'autre dans les pompes funèbres, & particulièrement de celles des personnes de qualité, où ils ont soin d'avoir des Pleureuses excellentes en leur métier, qui échevelées, & leurs robes mises à l'envers, le derrière devant, le sein à demi découvert, se frapant la poitrine, se déchirant le visage, avec ces airs pitoiables, qu'elles chantent sur les corps des défunts, qu'elles doivent accompagner en terre, provoquent toute l'assistance à pleurer amèrement avec elles, & à faire un concert lugubre, qui donne de la compassion à tout le monde. A ce sujet je me souviens que nôtre Marine, qui avoit été nôtre domestique, femme de bonne mine, Georgienne de naissance, & aïeule de ma petite *Martuccia*, parce qu'elle étoit bien versée dans le métier de ces Pleureuses, que les Latins appellent *Præfixæ*, étoit souvent apelée à ces convois funèbres, & notamment à ceux des personnes de qualité, d'où elle recevoit de bons gages. L'usage de ces excellentes Pleureuses dans les pompes funèbres n'est pas nouveau, mais fort ancien dans le monde, puisqu'il en est fait mention dans l'Écriture Sainte, dès le tems du Prophète *Jérémie*, qui commanda au peuple, de la part de *Dieu*, de faire venir des *Pleureuses* les mieux instruites, pour dé-

Femmes  
Pleureuses  
aux  
obseques  
des défunts.

plorer les misères & la ruine générale dont Jérusalem étoit menacée. Et encor à présent la pratique en est fort ordinaire dans quelques Provinces de notre Italie, comme dans la Sicile, si je ne me trompe, & dans la Calabre, comme *Ortelius* l'a remarqué dans son *Théâtre de l'Univers*. Et au même sujet des défunts, je ne veux pas vous taire une chose que j'ai remarquée à *Sciraz*, assez près de ma maison, qu'entre un grand nombre de Sépultures qu'on y voit de tous côtez, il y en a une qu'ils tiennent toujours teinte de couleur de sang, comme aussi les branches de deux ciprès qui y sont plantez. Cette cérémonie, à ce qu'ils m'ont dit, s'observe religieusement, pour signifier qu'un certain homme de bien, & qu'ils tiennent pour Saint, fut autrefois mis à mort dans ce lieu par des Infidèles, comme un Martir pour la vérité de leur Foi. D'où vient qu'ils teignent de couleur de sang son Sépulchre & les arbres qui sont autour, pour représenter sa mort violente, & son sang versé injustement pour les intérêts de la Religion. Ce que j'ai voulu vous rapporter en cet endroit, comme une chose qui vous semblera nouvelle, & peut-être étrange à ceux de notre país.

V. Je ne sai si je ne vous ai point écrit une autrefois, qu'outre le mariage ordinaire, & l'usage acordé à tous les Mahométans par leur loi impie, de leurs esclaves, & de leurs concubines, dont les enfans qui en proviennent sont censez légitimes; les Persans qui sont de la secte des *Sciائيens*, en ont encor un autre, contre l'opi-

l'opinion des Turcs, & de tous les Sonnetes leurs adversaires, qu'ils tiennent pour licite, qui est une espece de contrat, qu'ils nomment, possession d'une femme à usufruit. Ce contrat est mutuel entre l'homme & la femme, qui s'obligent réciproquement de vivre ensemble pour un tems arrêté entr'eux, pendant lequel les enfans, qui en sont produits ou conçûs, passent pour légitimes: & ce tems expiré, ils se séparent l'un de l'autre, s'ils n'ont pas la volonté de continuer dans cette manière de vie; ou bien, s'ils ont de l'amitié l'un pour l'autre, ils renouvellent leur premier contrat, pour autant de tems qu'il leur plaît, & souvent ils contractent un mariage ferme & permanent à leur mode. Une fille, & notamment si elle est noble, ne s'engagera jamais par ces mariages usufruitiers, qu'avec un homme de plus grande qualité qu'elle: une veuve, ou une autre qui n'est plus fille, pour avoir déjà vécu dans de semblables engagemens avec un de ces maris d'usage, ne fait point difficulté de s'obliger à un de ses égaux, parce qu'il n'y a rien en cela qui choque la bien-séance; & que d'ailleurs elle espère, que, vivans bien ensemble dans une parfaite union, l'affaire pourra réüssir à un mariage perpétuel & inséparable, dont l'usufruitier est comme un essai, que l'un & l'autre veulent faire avant que de se lier plus étroitement ensemble. La plupart des mariages, qui se font à *Sciraz* sont de cette nature, comme je me suis laissé dire, & peut-être qu'ils y trouvent mieux leur avantage & plus de commodité. Et le bruit est, que les femmes de cette ville

Femmes  
d'usage  
pour un  
tems.

font tellement acoutumées à changer de maris, qu'on en fait un plaisant conte, qui a passé comme en proverbe : que deux femmes qui étoient bonnes amies, s'étant trouvées un jour ensemble, l'une demanda à l'autre, combien il y avoit de tems qu'elle vivoit en la compagnie de son mari, qui lui répondoit qu'il y avoit déjà deux mois. O pauvrete, repliqua-t-elle, comment avez-vous pû durer si long-tems avec un même homme ? J'ai estimé, qu'entre les curiositez de la Perse, ce gentil & agréable commerce ne devoit pas passer sous le silence.

Réjouif-  
sances  
publi-  
ques  
pour la  
prise de  
Canda-  
har.

VI. C'étoit le 20. Août, quand toute la ville de *Sciraz* retentit du son des flûtes & & des fifres, du bruit & des acclamations du peuple, pour une lettre circulaire, que le Roi de Perse avoit envoiée aux principales villes de son Empire, contenant la prise de la ville, & la conquête de la Province de *Candahar*, où Sa Majesté étoit allée en personne avec une puissante armée, quelques mois auparavant, pour faire la guerre au *Mogol*. Le Prêtre Géorgien mon ami, qui se trouva present à la lecture de cette lettre, avec le Daroga & les autres Officiers de *Sciraz*, me confirma cette nouvelle, & me rapporta non-seulement les circonstances plus remarquables de cette prise, qui étoient spécifiées dans la lettre du Roi, mais plusieurs autres particularitez, qu'il avoit apprises par une autre voie, & qu'il tenoit de bonne part; savoir, que *Candahar* n'avoit point été prise par assaut, ni par force; mais qu'elle s'étoit renduë par composition, & que la  
gar-

garnison , & une grande partie des habitans , en étoient sortis avec tout leur bagage , prévoians bien qu'ils n'étoient pas pour résister à une si puissante armée. Néanmoins les Persans , qui agrandissent toujours leurs actions , racontotent l'affaire autrement , & faisoient courir le bruit , que *Candahar* avoit été prise avec plusieurs autres Fortereffes , contant les tours & les bastions pour autant de Citadelles. Ils publioient de plus , que la *Dellalà Chizi* , la Bouffonne , la Favorite , & la Courtiere des plaisirs secrets du Roi , avec une grande troupe de Courtisanes , qui l'accompagnoient & qui suivoient l'armée , avoient pris *Candahar* , où elles étoient entrées les premières. Il se peut faire que la chose se soit passée de la sorte ; parce que la ville étant rendue , & vide de Citoyens & de Soldats , il fut facile au Roi d'y faire entrer sa *Dellalà* , & ses Courtisanes , avant tout autre , ne trouvant plus de résistance , pour avoir occasion de se vanter , qu'une ville de telle conséquence avoit été prise par ses femmes , au grand mépris des gens de guerre du *Mogol* , contre qui le Persan a une jalousie extrême , fondée sur ce que le *Mogol* , comme perdu dans l'excès , du luxe , & dans les délices d'une vie effeminée , méprise le Persan en plusieurs choses , & se prétère à lui pour le nombre de ses sujets , pour la grandeur de ses richesses , & pour l'étendue de son Empire ; & au contraire , le Persan , qui est toujours en campagne , & incessamment occupé dans les travaux de la guerre , a plus de raison de ne faire pas grande estime du *Mogol* , & de dire avec vérité qu'il le

surpasse en armes, en chevaux; & qui plus est, en soldats vaillans, aguerris & bien disciplinez. Sans m'arrêter davantage à décider leurs diférends touchant la préférence, *Candahar*, & tout ce vaste país qui est de sa dépendance, que j'estime être de la Province, nommée des Anciens, *Paropamise*, & des Modernes, *Zabelistan*, sortit des mains du Mogol, & tomba sous celles du Persan, dont la nouvelle fut portée dans toutes les villes de cet Empire par des couriers envoiez de Sa Majesté, & arriva à *Sciraz*, le 20. Août de la presente année 1622. où elle fut reçüe avec des réjouissances publiques. Le même jour l'ordre fut donné de faire de nouvelles levées de gens de guerre pour envoier sur les côtes d'*Ormuz*, & quoiqu'on fit courir un bruit, pour donner plus de courage aux soldats de marcher par l'espérance du butin, que c'étoit dans le dessein d'assiéger *Mascot*, où ils disoient que les Portugais avoient sauvé la meilleure partie de leurs biens, néamoins je crois plutôt, que c'étoit pour garder les côtes, sur la nouvelle que les Portugais dressoient une puissante armée pour le recouvrement d'*Ormuz*, & pour faire ressentir aux Persans autant de maux qu'ils leur en avoient fait souffrir.

VII. Cependant aiant trouvé l'ocasion & le tems commode pour sortir de *Sciraz*, je me mis en chemin pour aller vers la mer, au commencement de la nuit du 26. Août, m'étant résolu de voir en passant la ville de *Darabahierd*, que je n'avois pas encor vuë. Sur l'heure de mon départ je perdis le meilleur de ma famille, & l'intendant de ma  
mai-

PIETRO DELLA VALLE. 127  
maison, *Babà Melkè Sirien*, soit qu'il eut un peu diminué l'amitié qu'il avoit pour nous, depuis la mort de son ancienne maîtresse, *M. Maani*, ou qu'il eut reçu quelque déplaisir, par l'impertinence de mes autres serviteurs; lequel aiant changé de dessein, dans la promesse qu'il m'avoit donnée auparavant, de venir avec moi dans les *Indes*, & en Italie, me demanda permission de s'arrêter à *Sciraz*, pour aller finir ses jours à *Ispahan*; & me témoigna autant de déplaisir de cette séparation, que j'en sentoie dans mon cœur de son absence. Je ne doute nullement qu'il eut demeuré en notre compagnie, si je l'en eusse pressé, parce qu'en effet, il me vouloit du bien, & aimoit tendrement *Mariuccio*; & il fit bien paroître la répugnance qu'il avoit à nous quitter. Mais la longueur des voïages que nous devons faire, les mers vastes & orageuses, que nous devons traverser plus d'une fois; les pais éloignez du lieu de sa naissance, où nous devons nous rendre, me firent juger qu'il n'étoit point à propos que je le détournasse de sa dernière résolution, pour le porter à une chose dont il pourroit se repentir, & qui lui augmenteroit ses déplaisirs & me chargeroit de nouvelles obligations. Desorte que le voïant résolu de rester dans la Perse, je voulus condécendre à ses volontez; & dans le dessein qu'il avoit d'aller à *Hispahan*, je lui donnai diverses lettres (dont je voulus qu'il fut lui-même le porteur) que j'adressois à nos Religieux, & à mes parens, à qui je le recommandois affectueusement. Etant donc sortis de *Sciraz* le samedi au soir, & aiant

cheminé toute la nuit, ce que nous fîmes toujours durant notre voiage; notre premier logement fut sur le *Pont de Passà*, le second dans la plaine de *Giganli*, le troisième dans le Bourg de *Hasan Havasc*, le quatrième dans le *Carvanferai* de *Mamui*, qui étoient les mêmes lieux par où nous avions déjà passé une autrefois, le cinquième dans la ville de *Passà*, où nous nous arrêtâmes un jour entier, pour faire reposer nos chameaux, & prîmes notre poste, non pas sous ce grand ciprès, comme les autres fois, mais dans un lieu plus à l'écart, sous certains arbres sur le bord d'un ruisseau. Le vendredi, second jour de Septembre, nous partîmes de *Passà*, & arrivâmes le lendemain matin à *Tamaristan* ou *Temistan*, & le Dimanche suivant n'ayant pu arriver jusqu'au Bourg *Zirevan*, où nous étions arrivés l'année précédente, à cause que nous étions mieux montés, nous fûmes contraints de nous reposer au milieu du chemin, dans un lieu désert entre des collines, qu'ils nomment *Se Ciah*; c'est-à-dire, les Trois Puits, à raison de certains Puits qui sont en ce lieu-là. Le lundi ayant avancé notre chemin, nous vîmes à *Zirevan*, où une femme enceinte pria notre conducteur de la vouloir faire passer sous un de ses chameaux, parce qu'elle avoit senti les tranchées de son enfantement, ou, pour mieux dire, sous une de ses chammelles, n'ayant que des femelles pour porter notre bagage; dans l'opinion que les gens de ce pays ont, que c'est un remède favorable aux femmes grosses, pour faciliter leurs acouchemens. Le voiturier ne  
 vou-

voulant pas lui refuser cét office de charité, fit aussi-tôt lever sur pié un de ses animaux, & la femme lui passa sous le ventre trois fois, faisant son entrée par le côté gauche, & tournant par le derrière: ce que j'ai vû souvent pratiquer en semblables rencontres & à pareille fin, & que je n'ai pas voulu vous taire, pour être une coutume qui semblera autant étrange à ceux de nôtre païs, que la vertu de ce remede leur est inconnüe. Le soir nous prîmes le chemin le plus long, qui conduit à la ville de *Darabghierd*, & quitâmes celui de *Deh Chair*, par où nous avions passé l'année précédente, & y arrivâmes au point du jour, aiant fait quatre lieuës. Je savois que *Moullâ Inaïet* docte Mathématicien, qui avoit composé une excellente *Ephemeride* de l'année presente, & frere de *Moullâ Zeinedin*, avec qui j'avois fait amitié, étant à *Lar*, faisoit sa demeure avec sa femme & sa famille dans la ville de *Darabghierd*. Le desir que j'eus d'avoir sa connoissance m'obligea à m'informer de lui, mais son absence, l'état de ses affaires, qui le retenoient à *Lar*, me privèrent de cét honneur. Tout ce que je puis vous dire de *Darabghierd* est, que pour la forme de ses bâtimens, & pour le grand nombre de palmiers & d'autres especes d'arbres, dont elle est couverte & ombragée en divers endroits, elle a plus d'aparence d'un Bourg que d'une Ville; & il n'y a que sa grande étendue, & le nombre extraordinaire de ses habitans, qui la met au-dessus de toutes les Bourgades voisines. Aussi n'y vis-je rien de remarquable qu'un ruisseau, qui passe

Remede  
plaisant,  
pour faci-  
lité  
l'acou-  
chement  
des fem-  
mes.

par le Marché ou par la grande place, où elle forme au milieu un petit étang de forme ronde. Quoiqu'elle soit mémorable & illustre pour son antiquité, & pour le nom qu'elle a conservé jusqu'à présent du Roi *Darius* son Fondateur, qu'on nomme en langue Persane *Darab*, conformément à celui qu'elle porte encor aujourd'hui *Darabghierd*, ou *Darabkerd*, comme on le prononçoit anciennement, qui est interpreté, *Darius* l'a bâtie, ou *Darius* l'a entourée de murailles. De cette manière de former les noms de quelques villes de la Perse, nous en avons quelques indices dans la langue Latine, avec quelques changemens de lettres, non tant pour l'écriture, que pour la prononciation; parce que les modernes prononcent autrement la lettre C. devant les voïelles E. & I. que ne faisoient les anciens; dequoi nous avons une preuve dans le nom d'une autre ville, qui subsiste encore à présent, & qu'on nomme *Tigranocerta*, qui fut fondée par *Tigranes Roi d'Arménie*, & honorée de son nom. N'y aiant dont rien dans *Darabghierd*, qui fut capable de m'y rettenir plus long-tems, nous en partîmes le même soir, & arrivâmes plus d'une heure avant le jour à *Dehchair*, où nous ne descendîmes pas dans le même lieu où nous avions campé l'année précédente. La journée se passa à recevoir les visites de plusieurs hommes & femmes, qui nous firent l'honneur de nous venir voir dans nos tentes, & particulièrement le *Kiedchola negem Hussein*, un des premiers du lieu, & sa femme *Gihan*, qui nous combla de ses civilités, jusqu'à ce que

La ville  
de Da-  
rab-  
ghierd  
bâtie par  
*Darius*.

que la nuit nous obligea de prendre congé d'eux avec toutes les politesses réciproques, pour remonter sur nos chameaux, qui nous portèrent le jeudi matin à la Pêcherie de *Moghokiel*, & le vendredi à la Mosquée du sépulchre d'un *Imamzadè*, qui repose en ce lieu. Il se nommoit *Mir Abbas*, & fut fils de l'*Imam Giafer Sadic*, que les Persans ont en grande vénération. Le lieu est entièrement désert, quoiqu'il ne soit pas fort éloigné d'une Bourgade; le bâtiment ressemble à une Mosquée, accompagné de jardins remplis d'arbres fruitiers, extrêmement fertiles, pour être arrosés d'un ruisseau. Il y a une cour à l'entrée, où l'on voit plusieurs sépultures de divers particuliers, qui par une vaine superstition ont voulu y être enterrez. Et au milieu de cette cour, il y a un grand Plané, au pié duquel un petit ruisseau, qui traverse la cour, fait un petit étang, où je passai une partie de la journée à pêcher des écrevisses fort excellentes. L'entrée de la Mosquée est celle du bâtiment, & sa longueur s'étend sur la main droite, où l'on voit, d'un côté, la tombe ou le cercueil de *Mir Abbas*, couvert d'une simple toile de turquie, conformément à la pauvreté du lieu. Je trouvai sur son tombeau un livre relié, & certains cahiers d'un vieux livre, avec une espèce de médailles de terre cuite, qu'ils apportent de *Kierbelà*, & du sépulchre de leur fameux *Husseïn*, sur lesquelles ils ont coutume de graver le nom de Dieu, avec quelques paroles de dévotion. Je pris une de ces médailles, que j'emportai avec moi par curiosité,

Médail  
les de  
dévo  
tion par  
mi les  
Turcs.

dont l'inscription est en belles & grosses lettres, & en langue Arabique, *El hemdû lillah*, qui signifie la louange à Dieu. Nous étions déjà bien avant dans la nuit, quand nous délogeâmes, & passâmes par le détroit des montagnes, qui faisoient autrefois la séparation de la Perse, & de la Province de Lar, quand elle avoit un Prince particulier, avant qu'elle fut sujete au Persan. Le samedi 10. de Septembre nous nous reposâmes à l'ombre des Palmiers du village de *Furg*, d'où nous prîmes nôtre marche par un chemin plus court & plus facile qu'à l'autre fois, tout le long des collines, que nous avions à la gauche, & passâmes près des ruines d'un ancien bâtiment, que le vulgaire nomme le château du *Roi Behmen*, qui, selon leurs histoires, régnoit en Perse long-tems avant *Darius*, qui fut vaincu par *Alexandre*. Le Dimanche nous dressâmes nos tentes sous les Palmiers du Bourg de *Taskvie*, & le lundi sous ceux de *Seid Geuder*, du territoire de *Tarom*, où nous fumes contraints de demeurer jusqu'au Mardi au soir, pour envoyer à *Tarom* faire nos provisions de pain, qui nous manqua, autrement nous eussions jeûné un jour entier, & le mardi à une heure de nuit aiant repris nôtre chemin, & passé l'eau salée d'*Absciur*, & une des extremitez du Bourg de *Pelengen*, nous fîmes alte le mëcredi sur un petit ruisseau, qui coule entre des Datiers, dans une petite plaine enfermée de montagnes, qui n'a aucun nom que je sache. Nous poursuivîmes nôtre chemin le soir suivant, & passâmes au-delà de *Der tenghi cchar rud*, où l'année dernière

re nous avions passé la moitié d'une nuit, & allâmes de-là camper sous l'arbre de *Mir Azad*, après avoir franchi toutes les difficultés des détroits des montagnes, d'un ruisseau d'eau salée & des torrens. Le jeudi à deux heures du jour, nous nous arrêtâmes sur le bord d'un ruisseau, qui se conserve dans le canal d'un torrent, où les voyageurs ont acoutumé de se reposer, & de graver leurs noms & des vers sur un roc, qui fait ombre à cette eau, tout le long de la journée. Le vendredi une ou deux heures avant le jour, nos voituriers n'ayant pû reconnoître les chemins durant la nuit, avant que d'ateindre le Bourg de *Guhre*, nous fumes contraints de décharger nos animaux sur le bord d'un étang, fait en rond dans une pleine, que nous trouvâmes sur le chemin, près d'un petit bois de Dattiers, & d'un petit Village, qu'ils nomment *Fise* ou *Biscè*, du territoire de *Guhre*, qui n'en est pas loin. La chaleur étoit si grande, que je fus contraint de me baigner dans cet étang pour me rafraîchir; & le tems qu'il nous falut employer pour envoyer quérir nos provisions à *Guhre*, n'y aiant point de lieu plus proche, ni au-delà, où nous les puissions faire commodément, nous retint plus de deux heures de nuit. Encore ne pûmes nous trouver du pain, & il fallut nous contenter de farine pour en faire par les chemins, à cause que les soldats qui passent incessamment pour aller à *Ormuz*, ont mis la diserte générale dans le país. Le samedi nous primes notre repos dans une campagne déserte de *Gurè Bazirgon*, & le Dimanche à

Ser-



*Serzehi rizevon*, où nous ne trouvâmes aucun habitant, parce que tous s'étoient retirés en d'autres lieux, pour se mettre à couvert des insolences & des insultes des gens de guerre, qui passent continuellement par-là. Chose bien différente de ce qui se passe dans la Perse, où le Roi gouverne immédiatement ses sujets, & se fait voir à eux, alant & venant par la campagne; & dont la présence tient tellement les soldats en bride, que les gens des champs, non-seulement ne prennent point la fuite à leur arrivée, mais vont au-devant d'eux avec leurs hardes, comme je me souviens de vous l'avoir écrit une autrefois. D'où l'on peut connoître la différence qu'il y a entre un peuple qui est régi & regardé de son Prince souverain, & un autre qui vit sous la Puissance d'un Maître subordonné, qui n'a pas les ressentimens d'un amour véritable pour ses sujets. Nous eûmes bien de la peine à trouver pour notre argent, dans des maisons exposées aux courses & aux insultes des soldats, un mouton & des dates pour nôtre nourriture, & un peu de paille pour nos chameaux. Le lundi nous ne fûmes pas jusqu'à l'eau d'*Abi Bungher*, où nous nous reposâmes à l'autrefois, parce que c'étoit le chemin de *Minâ*, & non celui de *Combru*, où je prétendois aller; nous ne nous souciâmes pas non plus de passer jusqu'à *Tasötek*, parce que nous avions su que la citerne qui est-là, étoit tarie. Nous nous arrêtâmes donc un peu au-deçà dans un petit réduit des montagnes de *Ghinau*, & du territoire d'*Iffin*, où nous espérons trouver de l'eau douce  
de

de pluie, comme il y en a presque toujours; mais la sécheresse de l'année avoit été si extraordinaire, qu'il n'y en avoit pas une goutte; desorte que nous fûmes contraints de cuire nos viandes dans l'eau salée d'un ruisseau, qui coule par-là, & de boire, avec un grand dégoût, un peu d'eau qui nous restoit dans nos outres. Etans partis de-là, moiennant quelque petit présent que nous fimes plutôt par honnêteté, que par obligation aux *Ragdari*, ou Gardes chemins, nous quitâmes celui d'*Abibungher*, que nous avions suivi l'année précédente, & prîmes celui de *Combru*, tirant vers le Midi; & aiant passé de nuit par un Bourg nommé *Ciah Ciakor*, sans nous y arrêter, quoique ce soit une retraite ordinaire, nous vîmes nous reposer à cinq lieux de notre dernier logement, près de quelques maisons voisines, d'une quantité de ces beaux & grands arbres, que ceux du païs nomment vulgairement *Luli Dagheli*, comme qui diroit pleins de rejetons, qui naissent de leur branches, & se couchent en terre, comme je vous l'exposerai ci-après. Nous campâmes à l'ombre d'un de ces grands arbres, qui nous servit de pavillon; & le lieu n'a point d'autre nom, que *Pailulon*, ou *Pailulidagheli*; c'est-à-dire, au pié des *lulis* pleins de feuilles. Cét arbre ne se trouve point dans nôtre païs; son lieu naturel sont les Indes, & la Zône torride; quoiqu'il s'en trouve quelques-uns sur les derniers rivages de la Perse, tirans vers le Midi, qui étans situés sous un climat de la Zône tempérée, participent beaucoup aux qualitez & aux ardeurs de la torride, à cause

Luli ;  
arbre  
merveilleux  
leus.

du

du voisinage. Cét arbre est le plus merveilleux de tous ceux que j'ai vù, & mérite bien que je vous en donne une legere connoissance, selon le raport que m'en ont fait mes yeux. Je dis donc qu'il vient haut, gros, & chargé d'une grande quantité de branches, qui s'étendent tout autour: & de ses branches il en sort plusieurs autres petits rameaux fort deliez, ou plutôt des rejetons sans feüilles, ronds, longs, & maniables, qui se plient comme des cordes, & qui ont à la pointe comme une espece de gazon couvert de petits brins, en forme de racines. Quand ces petits rameaux sont parvenus à une juste grandeur, & qu'ils touchent à terre, où ils se portent de leur poids, ces gazons qu'ils ont à la pointe, prennent racines; & ces rejetons, soit qu'ils soient plusieurs ensemble, comme il arrive bien souvent, ou séparés les uns des autres, croissent & grossissent en telle sorte, qu'ils deviennent comme des grosses branches de l'arbre, qui demeurent toujours atachées, & en quelque façon suspenduës à celles dont elles ont pris leur naissance. Par ce moïen, avec le tems, tous ces rameaux, tant ceux qui partent du tronc de l'arbre, que les autres qui poussent des branches, qui sont à l'entour, & de celles qui ont pris racine en terre, viennent tellement à se multiplier, qu'un seul arbre occupe un grand espace de terre; & le couvert de ces branches chargez de feüilles, avec les autres qui sont autour toutes nuës, ressemble à un portique, ou à une galerie couverte, apuïée sur des colonnes, tel que *Strabon*, auteur fidèle & exact, nous l'a dé-

dé-

décrit entre les Merveilles des Indes, sur le rapport d'*Onésicrite*, & tel que je vous le représente, conformément à ce que j'en ai vû. Il ajoûte, qu'*Aristobule* disoit, que cinquante Cavaliers pouroient facilement se ranger à l'ombre d'un de ces arbres; & qu'*Onésicrite* enchérissant par-dessus, estimoit qu'il y en avoit tel, qui pourroit en couvrir quatre cens. Je croi, à ce que j'en ai vû, que l'un & l'autre a dit la vérité; & je puis dire, sans me tromper, que le *Lul* est le plus bel arbre du monde. Ses feuilles son épaisses, & en ovale, presque comme celles de nos coignaciers, si ce n'est qu'elles sont beaucoup plus grosses & plus grandes; son fruit est fort petit; sa couleur mêlée d'incarnat & de gris, qui tire néanmoins plus sur le rouge; & quand il est bien meur, il devient noir, & ressemble à une de ces prunes obscures. Il est lissé & rond par le dehors; sa peau est fort dure & fort épaisse, qu'on ne laisse pas de manger; & cette peau étant levée, il est rempli de petits grains, comme une figue; mais le milieu est creux & vide: le goût en est aigre & agréable, quoique je ne l'estime pas fort sain à l'estomach, parce qu'il se corrompt facilement, & engendre des vers, dont j'en trouvai quantité en quelques-uns qui n'étoient pas encor bien meurs. Le bois est plein de pores, & tissu par le dedans comme des brins de filace, ce qui le rend fort léger. J'en ai un bâton assez gros, quoiqu'extrêmement léger, qui me servoit à Lar pour m'appuier en marchant, dans ma convalescence. Ce fut sous cet arbre que nous commençâmes à goûter les viandes déli-

cieu-

cieuses de la mer voisine ; parce qu'en-  
tr'autres choses on nous servit à nôtre dîner  
une grande quantité de ces fruits marins, ou,  
pour parler mieux, de ces poissons armez,  
tous frais & fort beaux, que nous apellons  
à Rome des poissons à tuiaux, & à Naples,  
*Cannolichi*. Je les fis cuire sur les charbons  
à notre mode, avec de l'huile, du poivre  
& du jus d'orange, & en mangeai avec  
grand appetit, comme étant amateur du  
poisson, & de semblables ragoûts de mer,  
dont il y avoit déjà long-tems que je n'avois  
point goûté. Mais il nous fut impossible,  
par toutes nos raisons, d'en faire jamais  
manger à *Mariuccia*, tant la seule vûë,  
qui lui faisoit horreur, lui en donnoit de  
dégoût. Le tems & l'usage la réduiront à  
notre manière de vivre. Le soir, à deux  
heures de nuit, nous quitâmes la tente,  
que la nature nous avoit dressée sous ce bel  
arbre, pour nous rendre à *Combru* plus de  
deux heures avant le jour, le mercredi 21.

Descri-  
ption de  
*Combru*.  
Septembre. Le lieu est grand, spacieux, &  
bien peuplé, sur la plage de la mer, qui  
ayant changé de Maître a pareillement  
changé de nom ; & qui s'apelle à present  
le Port *Abassin*, depuis que le Roi Abbas  
l'a ôté aux Portugais, qui en étoient les  
possesseurs. Toutes sortes de nations, qui  
y abordent de toutes parts ; les unes en  
passant, les autres dans le dessein d'y faire  
leur demeure, & presque toutes pour tra-  
fiquer, y sont les bien venuës, chacune dans  
l'exercice libre de la religion qu'elle pro-  
fesse. Car outre les *Mahométans*, il y a  
quantité de Juifs naturels du pais, un grand  
nombre de Gentils ou d'Idolâtres Indiens,  
&

& plusieurs autres Sectes. Pour des Chrétiens, il n'y en a pas un seul, ou s'il y en a quelques-uns, qui viennent de tems en tems, ce n'est que pour passer outre. Nous nous logeâmes dans la maison d'une vieille Juive, assez âgée, qui étoit une femme de bonne mine, & fort propre, nommée *Morvarid*, qui en Persan signifie *la Perle*, où nous trouvâmes toute sorte de commoditez, tant pour nôtre logement, que pour nôtre service. Parce que cette bonne femme, assistée d'une de ses filles & d'une nièce, rendoit à *Mariuccia* tous les devoirs, dont les femmes sont capables; & moi je trouvai tout ce qui m'étoit nécessaire pour ma personne, pour mes serviteurs, & pour mon cheval *Dervise*, qui étoit le seul qui me restoit. Desorte que nous étans accommodez de la sorte, nous avons demeuré ici jusqu'à présent, attendant une occasion favorable d'abandonner la terre, pour nous mettre sur l'eau. Mais il est tems de nous entretenir de ce qui nous est arrivé sur ce Port.

VIII. La premiere chose que je fis, aussitôt que je fus arrivé, fut d'aller rendre mes devoirs au Sultan, nommé *Sevenduk* Sultan, Gouverneur en chef de *Combru*, & Lieutenant-Général de toute la Milice, tant de celle qui est postée sur les côtes, que de celle qui est logée en divers endroits de la terre ferme; & non-seulement des *Chizilbasci*, ou Soldats ordinaires, qui reçoivent leur paie continuellement, ne professant point d'autre métier que celui de la guerre; mais encor des Soldats extraordinaires, qui ne sont paieez qu'à me-  
sure



sure qu'ils servent dans les occasions, & qui pour être distinguez des autres, portent le nom de *Cerik*. Puis après je m'avancai un peu dans les terres, que je vis assez peuplées, par le grand nombre des Soldats étrangers, qui les remplissent. Les Maisons méritent mieux d'être apellées des Magazins, qui ne sont que des lieux vastes, clos & couverts, pour se défendre de l'injure de l'air, & particulièrement des ardeurs du soleil, qui sont si véhémentes en ces quartiers, qu'au tems que nous y arrivâmes, la sueur nous découloit de tout le corps durant le jour, quoique nous fussions en chemise & en calçons; & la nuit même, quoiqu'on y dorme à découvert sur des balcons ou plateformes, qui sont les plus beaux apartemens des maisons. Les ruës, & même le bazar, ou la Place, sont fort étroites & petites, & les boutiques mal garnies, notamment depuis la ruine d'*Ormuz*. Néanmoins aiant recherché, avec ma diligence ordinaire, les compositions impertinentes de leurs Auteurs, je rencontraï deux petits livres de vers que j'emporte avec moi, dans l'un desquels est décrit, la prise de *Kesem* seule; & en l'autre, celles de *Kesem* & d'*Ormuz* ensemble. Vous voiez par-là combien les Persans sont adonnez à la Poësie, & amateurs de la gloire, puisque leurs guerres & leurs victoires, qu'ils ont gagnées depuis peu de jours, völent déjà par tout par la plume des Poëtes. Il m'en est tombé encor un autre entre les mains, qui contient dans un cahier les noms de tous les poissons qui se prennent dans la mer de *Combru*, qui sont certainement en  
grand

grand nombre ; mais comme je ne les connois pas , je ne puis en interpréter , que fort peu en nôtre langue. Du reste il n'y a rien dans les boutiques qui soit considérable ; & Combru passera plutôt pour un gros Bourg que pour une ville. L'on voit fort peu de barques dans le Port , je n'y contai que trois vaisseaux étrangers venus de *Bassora* ; les seuls qui valoient quelque chose , étoient les Galioles , qu'on avoit prises à *Ormuz* , sans rames & sans voiles , amarées & liées sur terre , qui servoient de retraite à un grand nombre de soldats , où ils faisoient bonne garde toute la nuit , comme aussi le long des côtes , & en divers endroits de terre-ferme aux environs de Combru. Le lendemain matin je fus dans la Citadelle visiter *Allahuerdi* Sultan , qui en est Gouverneur particulier , où il fait sa demeure , que je rencontrai avec *Sevenduk* Sultan , que j'avois vû le jour auparavant ; & un certain Arabe nommé *Soid Muhammed Sohari* ; c'est-à-dire , naturel de Sohar , qui est une place sur la côte opposée à la Perse , qu'ils avoient fait Capitaine général des Navires de guerre. Je les trouvai tous trois devant la porte qui regarde l'Occident & les lieux habitez vers la terre-ferme , ocupez avec un grand nombre de *Cerik* , & d'autres pauvres gens de travail , à monter & afûter l'Artillerie , qu'ils avoient gagnée à la prise d'*Ormuz* , non pas celle de la Forteresse , qu'ils n'avoient pas remuée de sa place ; mais plusieurs autres pièces de canons qu'ils avoient trouvées sur la rade , qui devoient être celles des galions , ou de quelques vaisseaux brisez sur le port. *Se-*

Nombre  
des ca-  
nonz ga-  
gnez à  
*Ormuz*.

*ven-*

*venduk* Sultan me les fit tous voir, & m'ajouta qu'on en avoit donné plusieurs aussi bons aux Anglois. Et que sans conter ceux qu'on avoit laissez dans la Citadelle d'*Ormuz*, il y en avoit bien en tout 70. ou 80. pieces, tant de ceux que les Anglois avoient eu, que de ceux qu'on avoit fait conduire à Combru; ce que je crois facilement; parce que de ceux-là seulement que je vis, tant grands que petits, quoique je ne m'amusai point à les conter, il y en pouvoit avoir plus de quarante. Entre lesquels j'en remarquai quelques-uns assez gros, & presque tous fabriquez depuis cinq ou six ans, dont quelques-uns étoient marquez des armes & du nom du Roi d'Espagne; avec le poids du métal de leur fabrique, du boulet, de leur portée, & de la poudre de leur charge. Je lus même sur quelques-uns le nom des Vice-Rois qui les avoient fait fondre, & notamment de *Jérôme Azevedo*, & de *Jean Cutigno* Comte de Redonde. Entre toutes ces pièces qui avoient été amenées d'*Ormuz*, il y en avoit une qui étoit la plus grosse, mais la plus mal faite, que le Chan de Sciraz avoit fait faire, & qui tira une fois, mon Cacciatour y ayant mis le feu, à cause que leur Canonier n'entendoit pas trop bien son métier, lequel déchargea pareillement deux autres petites pièces. Je ne vis la Forteresse que par le dehors du lieu où nous étions, ce qui me suffit pour comprendre ce que c'étoit. Ce n'est pas celle que les Portugais tenoient quand ils étoient maîtres de Combru; parce qu'outre qu'elle avoit été mise hors de défense par les Persans, quand ils la battoient

toient en ruine, les mêmes craignans que les Portugais, à la faveur de leurs Vaisseaux, ne la reprissent bien-tôt, étant sur le bord de la mer exposée à leurs canons, la ruinèrent entièrement, & en bâtirent une autre plus éloignée de la mer & des habitations, & plus avant dans la terre, où ils crurent, qu'elle seroit plus assurée. Elle est de figure carée; la muraille est de peu de considération, bien qu'elle soit double, dont la première, qui est extérieure, & la plus basse, n'a ni angles ni aucunes défenses; mais seulement au milieu quelques lignes obliques & avancées par le dehors, assez bonnes pour se défendre à la portée du mousquet; & l'autre, qui est plus intérieure & plus élevée, est flanquée de certaines petites tours rondes un peu meilleures; & les deux sont garnies en haut de créneaux par intervalles tout à l'entour; y aiant une grosse pierre dans l'entre-deux de ces créneaux, qui dans un besoin peut facilement & tout-d'un coup être jettée du haut en bas sur la tête des ennemis. Il y a sur la porte un balcon en forme de galerie couverte, qui sert de cavalier, comme on parle en termes de guerre, avec des meurtrières & ouvertures pour défendre l'entrée à coups de mousquets, & de théâtre pour les trompettes & joueurs d'instrumens. La place est entourée de tous côtez d'un fossé assez large & profond, plus plein de vase que d'eau, & revêtu d'une contrescarpe. En un mot, la fortification n'est pas pour résister à nos atakes, attendu que la muraille est trop foible pour soutenir la violence du canon, & particu-  
lière-

lièrement les parapets, qui peuvent être facilement abatus par de petits fauconneaux, & étans une fois par terre, la place n'aïant plus de défense, peut être prise de tous côtez. Je rencontraï donc ces Messieurs à la porte de la Citadelle, où ils faisoient dresser tous les canons en file sur leurs afûts, la bouche pointée vers la mer; mais si mal braquez, que ne portans point à fleur d'eau, ils ne pouvoient nullement battre ni en dommager les vaissaux des ennemis, les boulets passant par dessus, notamment à l'abord & aux aproches de terre. Les canons étans ainsi disposez, les Sultans, & nous avec eux, furent s'asseoir sur une petite éminence, faite & pratiquée à dessein, assez loin de la porte, pour la commodité des habitans, qui se plaisent de s'assembler plusieurs ensemble; & un *Moullà*, monté sur une grande *chaire* à nôtre mode, qui étoit un reste du butin d'*Ormuz*, pour être vû & entendu de plus loin, lût publiquement & à haute voix, conformément à leur coutume, la lettre circulaire du Roi, adressée au Chan de *Sciraz*, qui ne lui avoit pas été renduë plutôt, touchant la victoire de *Candahar*. Elle contenoit la même chose que celle qui avoit été déjà luë à *Sciraz*, dont le Prêtre *Georgien*, qui étoit présent, m'avoit fait le rapport; mais parce que je l'ai entendu de mes oreilles, je veux vous en dire le contenu. Premièrement le Roi *Abbas* exposoit les raisons & les motifs justes, qui l'avoient porté à entreprendre cette guerre pour le recouvrement de la Province de *Candahar*, qui aïant toujours été de la Couronne de Perse,

Lettres  
circulai-  
res du  
Roi de  
Perse se  
lisent  
dans les  
Mos-  
quées.

Perse, n'avoit été usurpée qu'injustement par le *Mogol*; que l'ayant demandée plusieurs fois à l'amiable, & par des Ambassadeurs exprès; & que récemment en ayant fait de nouvelles propositions à l'*Ambassadeur Indien*, qui avoit été député en Perse à ce dessein, il n'en avoit pû recevoir aucune satisfaction; avec quelques autres particularitez qu'il exposoit, pour la justification de ses armes. Puis il déclaroit la marche que son armée avoit tenuë, quel jour elle avoit fait ses aproches; de quelle manière il avoit formé le siège de la ville, & réduit la garnison & les habitans à l'extrémité; qui étans enfin résolus de se rendre, députèrent les principaux dénommez dans cette lettre, un mardi treizième du mois de *Scioaban*, qui est le 20. de Juin de la presente année 1622. pour venir trouver Sa Majesté dans son camp, où ils demeurèrent d'acord de lui remettre entre les mains la ville & tout le territoire de *Candahar*, dont il prit possession, & ensemble de toutes les Forteresses; prenant pour Forteresses les tours & les boulevards de la ville, comme disoit ce Prêtre Georgien, ou plutôt quelques petites places ou maisons de défense, qui probablement doivent être en grand nombre dans un país d'une si vaste étendue. De plus, le Roi déclaroit par sa lettre, comme il avoit appris les nouvelles de la prise d'*Ormuz*, dont il donnoit la loüange à *Imamculi Chan* de *Sciraz*, à qui il recommandoit le succès de cette guerre, & les affaires de son gouvernement. Après le Chan il remercioit & loüoit *Sevenduk* Sultan, & *Allahuerdè*

*huerdi* Sultan, des soins qu'ils avoient pris pour *Ormuz*, & pour *Combru*: & leur commandoit de faire une réjouissance publique, au son des flûtes & des instrumens de Musique, pour la victoire, tant d'*Ormuz* que de *Candahar*. Cette lettre étoit écrite à leur mode, avec plusieurs grands titres d'honneurs, & des épithetes glorieuses & magnifiques, tant au Chan, qu'aux autres Officiers de S. M. & à toutes les personnes qui étoient dénommées par un discours plus poétique qu'épistolaire, conforme à leur humeur, & bien différent de notre façon d'écrire. Toutes les fois qu'on prononçoit le nom du Roi, les flûtes & les trompettes sonnoient, qui étoient suivies des bénédictions du peuple: quand on proféroit celui du Chan, il n'y avoit que la voix du peuple qui le benoit. A la fin de la lecture de la lettre, le *Moullà* leur commanda, avec des termes excellens & usitez en semblables cérémonies, de prier Dieu pour le Roi, ce qu'ils firent par une prière courte & familière, qu'ils nomment *Fetah*; c'est-à-dire, ouverture, que je crois être le commencement de l'*Alcoran*. Et ensuite il leur fit rendre les mêmes devoirs au Chan, aux deux Sultans, & à tous les Ministres & Officiers de Sa Majesté. Ce qu'étant fait, l'assistance fut congédiée, & le menu peuple se jeta à la foule sur certaines petites *monnoies*, qui étoient préparées à ce dessein sur un tapis dans le même lieu où la cérémonie s'étoit faite, à côté de la chaire du *Moullà*; & nous montâmes à cheval pour accompagner les Sultans dans la Maison de *Sevenduk*, d'où je pris congé  
deux,

d'eux, & me retirai dans la mienne. Vous saurez, s'il vous plaît, que semblables lettres du Roi, qui sont envoiées aux villes de son Roïaume, se lisent ordinairement sur les tribunes des grandes Mosquées; mais mais comme il n'y a point de Mosquée à *Combru*, assez magnifique, & capable de contenir un si grand peuple, on fut contraint de faire la lecture de celle-ci en pleine campagne devant la Forteresse, comme au lieu le plus célèbre, & de se servir d'une chaire pour tribune, conformément à ce que je viens de vous dire.

IX. Le même jour, qui fut un vendredi 23. de Septembre, qui fut précisément celui de l'*Equinoxe*, sur le point du midi, je pris l'élevation du soleil avec mon *Astrolabe*, & je trouvai qu'il declinoit justement de *vingt-sept degrez* de celui du *Zenich*. J'ai deux *Ephémérides* Persanes de cette année, suputées, l'une sur le *Méridien* de *Sciraz*, & l'autre sur celui de *Lar*, où le soleil à même jour & à même heure est seulement dans la cinquième minute du *Signe* de la *Balance*. Et parce que la suputation des *Ephémérides* n'est pas toujours si exacte ni si juste, jour par jour; & que le *Meridien* de *Lar* & de *Sciraz* est distant de quelque espace assez notable de celui de *Combru*, j'eus quelque doute, que je n'avois pas bien réüssi dans mon opération. Et d'ailleurs, comme il n'y a point de lieux plus voisins d'*Ormuz*, qui soient marquez dans les *Ephémérides* & dans les autres livres *Astronomiques*, auxquels je peusse mieux ajuster le *Méridien* de *Combru*, que ceux de *Lar* & de *Sciraz*, & que je n'avois point d'autres

livres, dont je pûsse pareillement me servir, que ces deux Ephémérides Persanes, une loüable curiosité que j'eus d'en avoir un comte plus exact, me porta à consulter par lettres *Moulla Zeineddin*, mon intime ami & excellent Mathématicien de la ville de Lar, qui ne manque point de Tables Astronomiques, ni d'autres livres nécessaires pour cette science. Il me fit réponse, que pour me donner plus d'éclaircissement de mon doute, & de la différence qui pouvoit naître de la diversité des Méridiens, tant pour la longitude, que pour la latitude, il avoit eu recours aux *Tables Astronomiques d'Oleg Chan*, qui fut autrefois Prince de *Samarcand*, petit-fils du fameux *Tamerlan*, & insigne Mathématicien, comme je le savois déjà d'ailleurs, & qui pour composer ces tables assembla dans sa ville de *Samarcand* tous les plus doctes Astronomes de l'Orient. Elles sont les plus modernes qu'aient les Persans, qui se reglent sur elles dans toutes leurs opérations ou suputations Astronomiques, bien qu'ils s'aperçoivent déjà qu'elles commencent à être un peu trop anciennes, pour être dans une exactitude & justesse parfaite. Selon ces Tables d'*Oleg Chan*, *Moulla Zeineddin* m'écrivit, qu'au jour de l'Equinoxe, & à l'heure de midi, le soleil n'avoit avancé que de trois minutes, cinquante secondes, & cinquante trois tierces dans le Signe de la *Balance*, & dans le Méridien d'*Ormuz*, auquel je pouvois facilement ajuster celui de *Combru*, pour le peu de distance qui est de l'un à l'autre. Le même Auteur, dans une autre table fort exacte, qu'il a composée de la déclinaison  
du

Oleg  
Chan,  
Prince  
très doc-  
te en  
l'Astro-  
nomie.

du soleil, & distinguée de trois en trois minutes par tous les Signes du Zodiaque, dont *Moulla Zeineddin* m'a envoyé une copie, au moins du premier degré du Belier ou de la Balance, assure qu'à la même heure du même jour le soleil vient à décliner d'une minute, quarante-une secondes, & trente-cinq tierces: ce qui fait que pour l'autorité d'un Auteur si célèbre, qui l'a déterminé de la sorte, & pour la fidélité d'un ami très-versé dans cette science, qui l'a remarqué fort soigneusement dans les livres de cet illustre Prince, j'estime ce nombre le plus juste que j'eusse pu jamais trouver en ces contrées. Et partant aiant soustrait ce nombre des vingt-sept degrez que je trouvois que le soleil declinoit du *Zenith*, il ne restera justement que 26. degrez, 58. minutes, 18. secondes, & 25. troisièmes, qui est l'éloignement du *Zenith* de *Combru* de la ligne de l'*Equateur* vers le Septentrion, & par conséquent l'élevation du *Pôle Boréal*, sur son horizon. J'ai voulu vous écrire au long & en detail, tout ce que j'avois fait en cette opération, pour vous faire connoître combien je suis ponctuel dans mes affaires.

Cependant comme je vis que la venue des navires Anglois destinez pour mon voiage tiroit trop en longueur, & qu'il me seroit plus facile pour me rendre à *Goa*, où je voulois aller, d'aborder à quelque terre des Portugais, si la chose étoit possible, ce que les Anglois n'oseroient & ne pouvoient faire, je résolus de tenter une autre voie plus courte & plus prompte, pour avancer & faire mon voiage avec moins de peine & plus de sûreté. M'en-



tretenans donc un jour avec le Sultan *Sevenduk*, je lui déclarai que j'étois venu à *Combru*, sur l'espérance d'y trouver les Anglois, pour passer avec eux dans les *Indes*; mais qu'étans partis quinze jours avant mon arrivée, chargez d'eau rose & d'autres marchandises, qu'ils ont acoutumé de transporter de la Perse aux Indes en cette saison par un petit voïage, pour ne perdre pas ce tems inutilement & sans rien faire, avec dessein de retourner après, à leur ordinaire, pour enlever la *soie*, j'étois pour attendre deux ou trois mois, & peut-être en danger de ne point arriver aux Indes à tems, pour le bien de mes affaires. Et qu'ayant appris qu'on pouvoit trouver aux ports de l'*Arabie* quelque vaisseau de passage pour l'Inde, je voudrois bien aborder à quelqu'un pour achever mon voïage le plus promptement qu'il me seroit possible; s'il lui plaisoit me donner un passeport, qui m'étoit absolument nécessaire, à cause que les chemins étoient fermez par la guerre. Je lui nommai l'*Arabie* en général, sans lui parler de *Mascat*, ni des autres terres dependantes des Portugais, où néanmoins j'avois intention d'aller, de peur de me rendre suspect. J'ajoutai que j'espérois le faire sans nul danger, attendu que la mer étoit libre des courses des ennemis & des Pirates Arabes; & qu'au rivage opposé il y avoit le port de *Giulfar*, qui étoit à la dévotion du Roi de Perse, celui de *Doba*, qui étoit aux Arabes dependants de Sa Majesté; & plusieurs autres lieux, où je pourrois me rendre en sûreté, & trouver des occasions commodes pour passer dans les Indes.

Indes. Le Sultan me répondit à cela qu'il en étoit fort content, & qu'il me donneroit volontiers un passeport pour aller où je voudrois; mais je ne sai s'il parloit sincèrement ou avec dissimulation, & il me confirma que la mer étoit entièrement libre, & que je pouvois aller par tout sans crainte. Et au même moment il fit venir un de ses hommes en ma présence, à qui il commanda de savoir s'il n'y avoit point quelque vaisseau au Port pour me passer. Moi qui ne me fiais pas trop à ses paroles, pour m'en éclaircir davantage, & pour empêcher qu'il ne se moquât de moi, faisant semblant d'avoir fait chercher des vaisseaux, sans en avoir pû rencontrer, je le priai de ne se donner point cette peine, que j'en chercherois moi-même un, & qu'au défaut d'un meilleur, la moindre barque de celles qu'ils nomment *Sambuc*, qui sont presque comme nos chaloupes de Naples, me suffiroit, n'ayant pour toutes charges que quatre ou cinq caisses, quelques sacs, un peu de linge, mes habits, & quelqu'autres petits meubles. Le Sultan me repliqua, que je fisse ce qu'il me plairoit, & qu'il me donneroit telle permission que je voudrois, ou de bouche, ou par écrit. Je rencontrai ce même jour avec le Sultan un jeune Arabe, de treize ou quatorze ans, qui portant la qualité de *Seid*; c'est-à-dire, Seigneur, qui se donne aux descendants de la race de Mahomet, se nommoit *Seid Muaddhem*, & qui avoit auprès de sa personne un homme d'âge son aïeul, ou quelqu'autre de ses parens, tous deux couverts d'une seule chemise de soie, fort

longue & fort ample, qui leur servoit de chemise & d'habit, avec une couverture de tête, & le reste de leurs ajustemens assez bizarres & extraordinaires : & derrière lui un autre Arabe debout, qui étoit un de leurs hommes, en habit court, l'épée au côté, plutôt selon l'usage des Turcs, que des *Chizilbasci*. J'appris que ce jeune homme étoit fils de *Seid Chamis*, à présent Seigneur de *Dobà*, & fils d'un autre *Seid Muaddhem*, qui étoit venu de la part de son pere faire un présent au Sultan, & s'offrir lui-même au service du Roi de Perse, pour marcher contre le Port & la Citadelle de *Sohar* en Arabie qui appartient aux Portugais, & la piller, comme lui étant voisine. Ces Arabes de *Dobà* étoient ci-devant vassaux du Roi d'*Ormuz*, & par conséquent dépendans de la Couronne de Portugal, dont le Roi d'*Ormuz* est sujet. Mais à présent que la fortune des Maitres a changé, les Vasseaux ont changé de bannière. Ce que je n'attribuë pas à leur légèreté naturelle, ni à leur peu de foy, comme font quelques-uns mal à propos, selon mon avis, qui condamnent injustement certaines actions des peuples comme mauvaises, qu'ils ne font que par des raisons d'Etat, & souvent par contrainte & contre leur volonté. Je rejette la faute du changement de ces Arabes, & des autres peuples de pareille condition, sur la nécessité présente de leurs affaires, parce qu'étans foibles & engagez au milieu de deux puissans ennemis, ils sont contraints de se soumettre, ou de suivre la fortune du vainqueur. C'est ce qu'ont fait les *Géorgiens* en *Asie*, au lieu

Les peuples suivent la fortune des Princes.

lieu des *Turcs* & *Persans*; les *Curdes*, qui habitent un païs, que la nature a mis comme un rempart entre ces deux grands Empires des *Turcs* & des *Persans*; & ce que font tous les jours nos Italiens, & les autres Princes ou peuples, qui se trouvent dans de pareils engagements. Et j'ose bien dire, que non-seulement les Princes & les peuples, mais les personnes particulières, quand elles viennent à manquer de foi, ou à trahir la vérité, ni sont pas portées par aucune complaisance, qu'elles aient aux impostures & à l'infidélité, n'y ayant point d'homme si barbare dans ce monde, qui ne connoisse la brutalité de ce vice, & qui ne l'aie en horreur. Et l'expérience nous apprend, qu'il n'en est point de si perfide, & menteur, qui n'appréhende d'être reconnu pour tel, & qui n'ait quelque honte pour ceux qui en sont entachez, qui voulant passer pour tout autre qu'il n'est, ne donne des louanges à la vérité & à la fidélité qu'il professe, au moins dans ses discours, comme à deux qualitez qui sont les marques d'un homme de bien & qui le mettent dans une haute estime. Et en un mot, ceux qui usent d'impostures ou de fourberies, ne le font, que parce qu'étans trop atachez à l'utilité, qu'ils préfèrent injustement à l'honneur, la nécessité de leurs affaires, & le desir naturel de leur conservation, joint à l'espérance de quelque profit particulier, ou à la crainte de quelque perte, leur trouble le jugement, & leur fait croire qu'il étoit besoin d'en user de la sorte. Cependant nous ne devons pas nous étonner si plusieurs tombent dans ces défauts, puisqu'il

La perfidie est en horreur à ceux qui la commettent.



qu'il y a peu de gens qui soient si vertueux que d'aimer mieux perdre leurs biens en gardant la sincérité, que de souffrir quelque dommage sans user de tromperie, qui est le vrai caractère d'un homme de bien. Que si ce dérèglement arrive tous les jours entre des personnes particulières pour des intérêts fort légers, qu'elle merveille s'il régné entre les peuples & les Princes, pour les intérêts publics & pour des considérations très-importantes, qu'ils préfèrent non-seulement aux loix humaines; mais bien souvent aux divines, avec autant d'impiété que d'injustice. Desorte qu'encor bien que les *Arabes* de *Doba* & leurs voisins, suivant le cours de la victoire du *Persan*, se soient rangez de son parti, je ne doute nullement que dès qu'ils verront sur mer une puissante armée de Portugais, ils ne retournent dans leur première obéissance, soit qu'ils y soient portez par l'amour de leurs anciens Maîtres, ou contraints par la nécessité de leurs propres intérêts. Il est vrai que cette ardeur avec laquelle les Arabes se jettent du côté des Persans, me fait juger que les Portugais sont foibles, & leurs affaires mauvaises, ce qu'ils ne peuvent ignorer; autrement ils ne seroient pas si portez à prendre les intérêts & suivre le parti des Persans, dont le gouvernement est autant tirannique & insupportable aux *Arabes* & à leurs voisins, nonobstant la conformité de leur créance & de leur Religion, que celui des Portugais Chrétiens est juste, doux & aimable. Aussi les Persans, nonobstant toutes les démonstrations d'obéissance & de fidélité que les *Arabes* leur

Le Gouverne-  
ment des  
Chré-  
tiens plus

leur rendoient au tems que la flotte des <sup>doux que</sup> Anglois étoit éloignée d'eux, vivoient dans <sup>celui des</sup> une crainte continuelle de l'armée Portu- <sup>barba-</sup> gaise, & particulièrement du Capitaine <sup>res.</sup> Major *Rui Freira de Andrada*, qui s'étant sauvé de sa prison, ou peut être aiant été relâché par les Anglois, s'étoit rendu à *Mascat* avec les siens. Mais je ne sai par quelle voie les Arabes de *Doba* m'ont fait prendre un si long détour. Je retourne à moi-même.

XI. Je parlai derechef à *Sevenduk* Sultan au sujet de mon voiage, & lui fis entendre que j'étois bien informé qu'il y avoit quantité de vaisseaux au port, qui pourroient facilement me porter sur les côtes d'*Arabie*; mais que j'avois besoin de sa faveur envers les mariniers, qui dans ce tems de guerre n'oseroient pas l'entreprendre sans son commandement. Le Sultan avec son humeur courtoise, qui est comme naturelle à tous les Persans, & avec ses belles & obligantes paroles, me répondit qu'il le feroit très-volontiers. Et là-dessus il fit venir *Nac-di Beig*, frère d'*Allahuerdi* Sultan, qui exerçoit l'Office de Surintendant du Port, & qui étoit de plus comme un de ses serviteurs domestiques, selon ce qui se pratique ordinairement dans ce pais, où un Gentilhomme ne fait aucune difficulté de se mettre au service d'un autre, pourvû qu'il ait quelque avantage sur lui, ou pour son âge, ou pour sa dignité; il lui commanda d'avoir soin de mon affaire, & de me pourvoir d'un bon vaisseau, tant pour la sûreté de ma personne, que pour la commodité de mon voiage. Nonobstant toutes ces cé-



rémonies je reconnus bien, à ses façons de faire, qu'il n'avoit pas intention de m'expédier si promptement, soit qu'il eut pris quelqu'ombrage de moi & de mon voiage, ou qu'il atenoit un de ses vaisseaux, qui n'étoit pas encor de retour de l'*Arabie* où il l'avoit envoié; avec lequel jouissant des privilèges acordez à toutes les personnes de commandement, nonobstant la clôtüre des passages & l'interdiction du commerce, il faisoit toujours quelque trafic particulier avec les Arabes amis des Perses, & non avec d'autres. Il vouloit peut-être que je me servisse de son vaisseau, tant pour ma sûreté que pour la sienne, afin que je n'abordasse point aux terres de leurs ennemis, & qu'il profitât lui-même de mon voiage par le port de mes hardes, & de l'ocasion d'aller plus loin pour trafiquer. Voulant un jour éprouver sa bonne volonté, & l'obliger à me donner promptement mes depeches, je lui envoiai un present en témoignage de l'amitié que nous avions contracté ensemble, sans lui faire paroître que ce fut pour avancer mon affaire. Mais le Sultan ne voulut jamais le recevoir, & m'en remercia avec de grandes civilitez, soit qu'il jugeât que le present ne fut pas de grand prix, aussi n'étoit-ce que des galanteries, dont les amis ont acoutumé de se régaler, ou que son intégrité naturelle ne lui permit pas de prendre aucune chose de celui qu'il vouloit obliger de bonne grace, ou bien plûtôt parce que les Ministres & Officiers du Roi Abbas sont extrêmement circonspects en pareilles ocasions, sur-tout quand ils traitent avec les *François* ou Etrangers.

Je

Je fis offrir pareillement sous-main une somme d'argent à *Nacli Beig*, s'il vouloit m'expédier. Il accepta mon offre en secret, néanmoins il ne voulut pas recevoir mon argent, avant que de m'avoir rendu ce service. Je fus un autre jour à la Citadelle pour conférer de mon affaire avec *Allahuerdi Sultan*, qui aiant été averti de ma venue, de crainte que je ne considérasse l'état de la place, sortit hors la porte, pour me recevoir sur cette éminence qui est à l'entrée; & lui aiant fait entendre ce que j'avois négocié touchant mon départ avec *Sevenduk Sultan*, que je n'avois pû voir de puis quelques jours à cause de son indisposition, pour me résoudre entièrement sur les dificultez qui pouvoient retarder mon voiage. Il m'avoua franchement qu'il ne croïoit pas que *Sevenduk* me laissât partir avant l'arrivée des navires Anglois, & que tout ce qu'il m'avoit dit n'étoit que des paroles de complimens, sur lesquelles je ne devois fonder aucune espérance certaine. Ce qui me confirma dans la créance que j'avois toujours eüe de sa dissimulation; mais comme j'étois dans une ferme résolution de partir au plûtôt, pour ne point abandonner la poursuite de mon affaire, je le priai de me rendre ce bon office auprès de *Sevenduk Sultan*, & de lui représenter, que non-seulement il m'obligeroit, en me gratifiant de ses faveurs pour l'avancement de mon départ, mais qu'ils feroient une action avantageuse au bien de leurs affaires. Parce que si les chemins étoient une fois ouverts, les Marchands viendroient avec liberté, & le commerce se rétablirait sur la mer à l'avantage & au profit

fit de leur Port. *Allahuerdi* Sultan comprit la force de mes raisons, me promit d'en parler de la bonne sorte à l'autre Sultan; & par ses dernières paroles me donna quelque espérance, quoique je connus bien que c'étoient plutôt des complimens que des vérités.

Trem-  
blement  
de terre  
à Com-  
bru.

XII. Pendant ces négociations il survint un horrible *tremblement de terre*, qui donna quatre ou cinq secousses épouvantables au Port de *Combru* le 4. d'Octobre, & autant la nuit suivante, & renversa plusieurs maisons, avec une des *Tours* de la *Forteresse*, dont je ne m'étonnai pas beaucoup, à cause que les murailles des bâtimens n'étoient que de terre, & celles de la tour trop foibles pour résister à ses efforts. A la vûe de ce spectacle, tout le monde s'écria que c'étoit un châtiment de *Dieu*, pour les injustices & les tyrannies qui se commétoient dans le Gouvernement par la violence des *Chizilbassi*, qui depuis la prise & ruine d'*Ormuz*, avoient réduit tous ces pauvres gens à un état déplorable. Il y en eut un autre plus fâcheux en même-tems dans l'*Isle d'Ormuz*, quoique celui de *Combru* me sembla plus étrange, parce que la situation du lieu étant sur une plage de la mer assez basse, & sur le sable, sous lequel la terre n'a aucune concavité, je ne pûs comprendre la cause qui l'avoit produit. Ceux du pais m'assurèrent que presque tous les ans ils en étoient affligés une fois, & non pas davantage; mais qu'en la présente année ils avoient éprouvé cette disgrâce sept ou huit fois, qu'ils attribuoient, comme j'ai dit, à la juste colère de *Dieu*.

XIII.

XIII. Le soir du 12. d'Octobre, j'étois déjà couché, quand j'entendis le son de certaines clochettes, & le bruit d'un grand nombre de peuple, qui passoit par la rue en chantant. Je me levai pour voir ce que c'étoit, & je reconnus que c'étoit une troupe d'*Indiens Idolâtres*, qui marchotent en cérémonie au son des Instrumens & des voix. Je les suivis pour découvrir ce qu'ils vouloient faire: après plusieurs tours ils entrèrent dans un certain lieu qu'ils tiennent pour leur Temple, où j'entraï pareillement après eux; & j'aperçus deux de leurs Religieux, de ceux qu'ils nomment *Sami*, assis à leur mode sur des tapis étendus sur terre, & autour d'eux tout le chœur dans la même posture; l'un desquels, après qu'on eut sonné & chanté quelque-tems, distribua à chacun des assistans deux ou trois grains de grenade, & autant de petits morceaux de coings, de la largeur d'un ongle, qu'il portoit dans un plat. Après en avoir donné à tous les Indiens qui étoient dans le Temple, il m'en presenta & à d'autres avec moi, qui nous étions arrêtés dans une petite cour devant la porte, n'âians pû entrer au dedans pour la petitesse du lieu. Cette distribution étant faite, un de ces faux Religieux coupa quelques brins d'orge & de froment qu'on avoit semez, & qui étoient creus, proche du lieu où ils étoient assis, dans l'enclos de leur Temple, & en fit la distribution à tous les assistans, tandis que les Cloches & les Chantres remplissoient l'air de leur son & de leur voix, par une dévotion presque semblable à la nôtre, quand on fait la dis-

Céré-  
monies  
des Prê-  
tres In-  
diens.

tribution du Pain benit dans nos Eglises. Je demandai la raison de cette cérémonie à quelques-uns qui entendoient la langue Persane, & ils me répondirent que le jour suivant étoit une de leurs fêtes, ou *Dauli*, & *Davili*, comme ils parlent en leur langue, pour laquelle ces deux Religieux avoient jeûné neuf jours entiers sans boire ni manger, demeurans assis incessamment dans un même lieu, de peur d'exciter la faim & la soif, par l'agitation du corps & par la débilité, quoiqu'ils le fissent sans obligation & d'une libre volonté: & que l'herbe qu'ils distribuient étoit l'orge & froment qu'ils avoient semé de leurs mains au commencement de leur jeûne, & arrosé tous les jours avec des cérémonies & des prières à leur mode, & qui avoit cru en si peu de jours de plus de six doigts en hauteur. Et que leur neuvaine finissoit ce soir-là, auquel ils commençoient à prendre quelque chose, pour remettre peu-à-peu leur estomac dans l'usage des viandes ordinaires, de crainte que s'ils en vouloient manger d'abord, elles ne préjudiciaffent à leur santé: ce qui étoit le sujet de la fête. La chose me sembla fort étrange & presque incroyable, qu'un homme pût vivre si long tems sans manger. J'avois vû souvent dans la Perse plusieurs Chrétiens, & particulièrement des femmes & des filles fort jeunes, & ce sont celles qui sont les plus religieuses, qui sur une fausse croïance, & sur des fables qu'elles me racontotent, passoient trois jours & deux nuits entières sans prendre aucun aliment, plutôt par une coutume, reçue & pratiquée depuis long-tems & par une

Jeûne  
de neuf  
jours &  
d'autant  
de nuits  
chez les  
Infidè-  
les.

une dévotion fort extraordinaire, que par aucune loi qui les oblige à cette austérité. Pendant le jeûne du *Prophète Jonas*, que les *Siriens* célèbrent tous les ans un peu avant le Carême. Je ne doute nullement que la chose ne donne de l'admiration à l'Italie; mais je l'ai vû pratiquer à plus d'une dans ma propre maison, & *Mariuccia* même l'a observé deux fois: la première à *Ispahan*, étant encor fort jeune, ce qu'elle faisoit comme les singes, pour imiter celles qui étoient plus âgées, & qui néanmoins n'avoient pas plus de discrétion qu'elle, de lui permettre une si grande austérité dans un si bas âge. Et la seconde fois à *Lar*, quand j'étois malade, peut-être pour m'impêtrer de Dieu la santé, ce que je ne pus empêcher, étant dans un état que je ne pouvois nullement prendre garde à rien. Je sai bien qu'en semblables occasions, quand le jeûne est achevé, on use d'une grande circonspection, pour donner la nourriture peu-à-peu à ceux qui ont jeûné, de peur que la trop grande avidité n'intéresse leur santé; & pour leur ouvrir & disposer l'estomac, on ne leur donne que fort peu de viande, avec deux fois autant d'eau benite le soir qu'ils rompent leur jeûne, & d'autres choses liquides; mais néanmoins qui ont une qualité chaude, comme des bouillons de poullets & des consommés; après cela on ne leur presente à boire que fort peu, & on les traite avec un régime de vie fort modéré, comme je l'ai vû pratiquer soigneusement à l'endroit de *Mariuccia*; la première fois par *M. Maani* qui étoit encor vivante, & la seconde par nôtre Econôme le bon vieillard

Jeûne  
de Jonas  
parmiles  
Chrétien-  
s-Orien-  
taux.

lard *Balà Melki*, qui la fit servir avec tous les soins imaginables. Mais, comme je viens de vous dire, le jeûne de *Ninive* des Chrétiens Orientaux n'est que de trois jours, & celui des Indiens est de neuf, ce qui m'a fort surpris. Néanmoins parce que plusieurs qui ne voudroient pas mentir, & qui l'ont vû de leurs yeux, me l'ont assuré, & que d'ailleurs je suis acoutumé à voir des choses aussi extraordinaires, je ne crois pas que la chose soit impossible. Je vous l'écris seulement parce qu'elle vous semblera nouvelle, & vous ajoute qu'un de ces deux jeûneurs s'étant levé de son siège, s'abassa profondément jusques en terre, & fit une longue adoration devant une niche bâtie dans le milieu du Temple, où l'obscurité & la distance du lieu m'empêchèrent de pouvoir discerner ce qui étoit dedans. Et quoique le *Sami* fit paroître un peu de débilité dans ses mouvemens, néanmoins il fit cette inclination sans être soutenu ni assisté d'aucun. Le jour suivant je fus dans le même Temple, ou n'ayant trouvé qu'un vieillard compagnon des deux *Sami*, qui avoient fait un long jeûne, je m'acostai de lui, il me dit que les *Sami* professoient une vie religieuse bien différente de ceux d'une autre Secte plus connue, parce qu'elle est en plus nombre, que les Indiens Idolâtres appellent *Gioghi*, qui sont proprement ceux qui vont presque toujours nus, n'ayant qu'une peau de Panthère, ou de quelqu'autre bel animal au travers du corps, qui leur couvre les parties, que la pudeur naturelle tient cachées, & qui sans doute sont les véritables *Gymnosophistes* des Anciens. Au contraire  
les

Les *Sami* sont couverts & vêtus, & presque toujours de rouge: ils ne se marient jamais, ils mangent indifféremment de la chair, excepté celle de vache, & ne tuent aucun animal de leurs mains. En quoi plusieurs autres Indiens, & particulièrement ceux de *Cambaïa*, sont beaucoup plus austères, qui non seulement s'abstiennent d'ôter la vie & de manger la chair des animaux, mais quelques-uns des plus rigides faisoient conscience de goûter aucune chose qui ait eu vie, non pas même une herbe, ni quoi que ce soit qui ait couleur de sang. Je lui demandai son avis touchant un livre fort curieux que j'ai de la doctrine des *Gioghi*, traduit d'Indien en Persan, duquel il ne me fût rien dire, parce qu'il n'étoit pas des plus doctes, ou plutôt parce qu'il ne m'entendoit pas, ne sachant point la langue Persane, nôtre interprète étant d'ailleurs fort ignorant, quoique ce fut un *Brachmane*; qui n'est pas un nom de Secte, mais d'une race la plus noble entre les Indiens. Le même jour, bien tard, je vis une autre bande d'Indiens, qui sonnoient & dansoient dans la place, & particulièrement devant le logis de *Sevenduk* Sultan, & qui après avoir chanté forces vers, autant que je pus le connoître, & fait des feux de joie, accompagnés de raïons & de fuzées, & jetté une grande quantité d'eau de senteur sur le visage des assistants, crièrent à haute voix en langue Persane, *Vive le Roi & ses Ministres*, prians Dieu qu'*Ormuz* n'échapât jamais de ses mains, qu'il se repeuplât, & reprit sa première splendeur. Ce qu'ils disoient plutôt par flâterie, & pour leurs intérêts particu-

Les faux  
Reli-  
gieux  
des In-  
diens.

Les Sa-  
mi,

Les Gio-  
ghi.

164 VOYAGES DE  
ticuliers, que par une bonne & sincère ami-  
tié qu'ils eussent pour le Persan.

XIV. Le 16. d'Octobre les *Mahométans* célèbrent la Fête du *Curban*, ou du Sacrifice. Mais comme le Port de Combru n'est pas un lieu considérable, on n'y tua qu'un mouton au lieu d'un chameau, dont la chair fut distribuée à ceux qui en voulurent, devant la porte de *Sevenduk* Sultan, qui est comme le Prétoire. Et le lendemain il arriva un accident étrange, que je veux vous raconter. Une vieille Arabe, nommée *Meluk*, fut mise en prison, aculée comme sorcière d'avoir enforcélé, ou comme ils ont acoutumé de parler, d'avoir mangé le cœur d'un jeune homme natif d'*Ormuz*, qui de Chrétien s'étoit fait depuis peu *Mahométan*. Elle s'étoit ofensée de ce que ce jeune homme après avoir eu quelque tems la fréquentation d'une de ses filles, s'en étoit retiré pour je ne sai quelle occasion. Le garçon, nommé par les Mahométans, *Muhammed*, qui étoit dans un pitoïable état, & en danger de sa vie, étoit un des acusateurs. Cette sorte de maléfice que les Indiens nomment manger le cœur des hommes, & qui est, ce que nous disons enforceler, ce que font les sorciers par leurs regards envenimez & mortels, n'est pas une chose nouvelle & inconnüe ailleurs. Puisque plusieurs le pratiquoient anciennement dans l'*Esclavonte* & dans le país des *Triballes*, comme nous l'aprenons d'*Ortelius*, qui l'a tiré de *Pline*, qui sur le rapport d'*isigone* témoigne que ce maléfice étoit fort en usage entre ces peuples, & plusieurs autres, dont il fait mention; comme

Histoi-  
res pro-  
digieu-  
ses des  
forciers  
& sor-  
cières.

me il l'est encor à present ici, & principalement chez les Arabes, qui habitent le long du rivage Occidental du *Sein Persique*, où cet art est ordinaire. La façon, dont les forciers ont acoutumé de l'exercer, ne se fait que par les yeux & par la bouche, tenans la vuë fixement arêtée sur la personne, de laquelle elles veulent manger le cœur, & prononçans entre les dents, je ne sai quelles paroles *diaboliques*, par la vertu desquelles & par l'opération du *Diable*, cette personne pour saine & gailharde qu'elle soit, tombe en un moment dans une maladie inconnuë & incurable, qui la rend comme *phthisique*, la consume peu-à-peu, & enfin la fait mourir. Et cette opération est prompte ou lente, à mesure que le cœur de l'homme est mangé, comme ils disent; parce que ces forciers ont encor l'art & la méthode de manger le cœur tout entier, ou une partie seulement, c'est-à-dire, de le consumer entièrement & tout-d'un-coup, ou par parties & peu-à-peu, comme il leur plaît. Le vulgaire nomme ce sortilège manger le cœur, parce qu'il croit que le *Diable* troublant l'imagination de la sorcière quand elle profère ces maudites paroles, par la force de ses charmes, lui represente invifiblement le cœur & les entrailles du patient tirées de son corps, & lui fait manger. En quoi elles trouvent un goût si délicieux, que bien souvent pour satisfaire à leur appétit sans y être poussées d'aucun ressentiment de haine & d'inimitié, elles font mourir des personnes innocentes, & même leurs plus proches, comme le bruit est que nôtre prisonniere a fait mourir de la sorte

De quelle  
le ma-  
nière ils  
enfor-  
celent.

forte une de ses propres filles. Et tout cela, à ce qu'elles disent, parce que leur apétit les porte à manger du cœur de certaines personnes, comme d'une viande qui est à leur goût, sans que la considération du sang & de l'amitié les puisse retenir. L'empire que le Diable s'est aquis sur ces misérables par les péchez énormes où il les a portez, lui donne ce pouvoir. Cette représentation que le Diable fait aux forcieres du cœur d'une personne pour le manger, me fut confirmée un jour par une histoire semblable, que j'appris à *Ispahan* de la bouche du P. Sebastien de Jesus, Augustin Portugais, homme digne de foi & d'une singulière vertu, qui étoit Prieur de leur Convent quand j'en partis. Il m'assura que dans une terre dépendante des Portugais, sur les confins de l'Arabie heureuse, je ne saurois dire si c'est à *Mascat*, ou à *Ormuz*, un Arabe aiant été pris & convaincu d'un pareil crime, qu'il avoua, le Capitaine ou Gouverneur du lieu, qui étoit un Portugais, pour avoir plus d'éclaircissement de la vérité de ces actions si noires & si diaboliques, desquelles on ne doute nullement en ce pais, fit venir le forcier en sa presence avant que d'être conduit *au suplice*, & lui demanda s'il pouroit manger aussi facilement le dedans d'un concombre sans l'ouvrir & l'entamer, qu'il avoit mangé le cœur d'un homme sans faire nulle ouverture à son corps: le forcier lui dit qu'ouï; & pour en faire la preuve, il fit aporter un cocombre en la presence du Capitaine, & l'aïant regardé de loin durant quelque-tems assez fixement, avec ses enchantemens ordinaires,

Un forcier  
mange le  
dedans  
d'un con-

res, il lui dit qu'il avoit mangé tout. Et <sup>combre,</sup>  
 de vrai le concombre aiant été ouvert, on <sup>sans</sup>  
 ne trouva que l'écorce. Ce qui n'est pas im- <sup>l'entra-</sup>  
 possible, vü que le diable, duquel ils se <sup>mers</sup>  
 servent dans leurs opérations, aiant une  
 puissance supérieure dans l'ordre de la na-  
 ture à toutes les créatures inférieures, avec  
 la permission de Dieu, peut produire ces  
 éfets, & beaucoup d'autres plus merveil-  
 leux. Et il ne faut pas s'étonner si sembla-  
 chofes se font, même dans les hommes,  
 qui font des animaux raisonnables, &  
 doüez d'une nature plus noble que les au-  
 tres. Car hors de l'ame dont il est avanta-  
 gé, la partie inférieure, qui est le corps,  
 n'est point une pièce si relevée, qu'elle ne  
 puisse quelquefois être soumise au pouvoir  
 & aux impressions du Diable. Ce que je  
 dis, non seulement des Infidèles, qui sont  
 en quelque façon fiens, mais aussi des  
 Chrétiens, s'ils sont dans l'état du péché,  
 qui lui donne une autorité sur eux; & mé-  
 me des Justes, quand Dieu lui permet,  
 pour des raisons secretes. Et à ce propos,  
 le même Pere me raconta une autre histoire  
 qu'un forcier, je ne sai si c'est le même ou  
 un autre, surpris en pareil crime, aiant  
 été interrogé s'il pouroit bien manger le  
 cœur du Capitaine Portugais, répondit  
 que non; parce que les François, entendant  
 parler de tous les Chrétiens d'Europe, qui  
 passent sous ce nom dans l'Orient, avoient  
 une certaine chose sur la poitrine, qui les  
 couvroit en forme de cuirasse, & tellement  
 impénétrable, qu'elle étoit à l'épreuve de  
 tous leurs charmes. Ce qui ne peut être  
 autre chose que la vertu du Bâtême, les

Vertu du  
 Bâtême  
 des

ar-

Chrétien,

armes de la Foi, & le privilège des enfans de l'Eglise, contre laquelle les portes de l'enfer n'ont aucune force. J'ai voulu vous rapporter ces deux histoires, que j'ai apprises d'une personne d'honneur & digne de foi, & vous en faire part contre mon ordinaire, qui n'est que de décrire ce que j'ai vû de mes yeux, parce qu'elles se sont présentées fort à propos à ma mémoire sur le sujet de ce que j'ai vû dans *Combru*, & que j'ai estimé que cette disgréssion, quoiqu'un peu longue, ne vous seroit point ennuyeuse. En reprenant le fil de mon discours, je vous dirai que la *forcrière* de *Combru* fit au commencement quelque difficulté de confesser son crime; mais se voyant pressée par les menaces de la mort, & conduite à cet effet dans la place publique, où je la vis avec le jeune homme malade, elle dit, que quoique ce ne fut pas elle qui lui eut causé ce mal, elle pourroit peut-être le guérir, si on vouloit lui permettre de demeurer seule avec lui dans sa maison, sans être molestée, en quoi elle confessoit tacitement d'être *forcrière*. Car c'est une chose qu'on tient pour certaine en ces contrées, que ces mauvaises femmes peuvent ôter le mal qu'elles ont donné, quand il n'est pas encor venu à une dernière extrémité. Et de plusieurs remedes dont elles se servent pour rendre la santé à leurs malades, il y en a un fort extraordinaire, qui est que la *forcrière* rejette je ne sai quoi de la bouche, comme un grain de grenade, qu'on croit être une partie du cœur qu'elle a mangé. Le malade l'amasse promptement, comme une partie de ses intestins, & l'avalle

Les forciers mangent le cœur d'un

valle avec avidité ; & par ce moyen comme si son cœur rentroit dans son corps, il recouvre peu à-peu sa santé. Que si le cœur est entièrement consumé ; ils entendent peut-être parler de la vertu vitale ; ou s'il a été mangé tout cuit , en telle sorte qu'il ne puisse revenir à sa première disposition , il est impossible à la sorcière d'y apporter du remède. Je n'ose pas vous assurer ces choses comme véritables , ne les ayant pas vuës , & surpassant l'ordre de la nature. Si elles se font comme on prétend , ce n'est qu'en aparence par les illusions du Diable ; ou bien si ces malades reviennent effectivement en santé , c'est parce que le même Démon cesse de les tourmenter. Sans m'arrêter davantage à ces recherches curieuses , la sorcière ayant donné quelque espérance de guérir son malade , les Officiers lui promirent qu'elle n'auroit point de mal : & tous deux furent renvoiez chacun dans leur maison qui étoient voisines. Néanmoins la sorcière fut mise sous la garde d'un Archer , de peur qu'elle ne s'enfuit.

homme ;  
sans ouvrir son  
corps

XV. Le même jour qu'on faisoit le procès à la sorcière , *Allahuerdi Sultan* s'étant imaginé que j'étois fort pressé de mon voyage , & que c'étoit un moïen de tirer quelque chose de moi , sans crainte d'en être recherché , parce qu'étant une fois parti personne n'en parleroit jamais , dont il étoit tombé d'accord avec l'autre Sultan , comme il est probable ; me manda par un de ses hommes qu'il avoit obtenu du *Sultan Sevenduk* , la permission de m'en aller quand je voudrois , qui lui avoit remis toute l'affaire entre les mains , & qu'il étoit besoin que nous nous vissions pour cet effet. Moi

qui ne souhaitoit autre chose, je fus incontinent le trouver, & le confirmai dans l'opinion qu'il avoit que mon desir n'étoit autre que de sortir au plûtôt de la Perse. Il me dit de bouche la même chose qu'il m'avoit mandé par son exprès, & m'ajouta, que dans un tems si dangereux, au milieu des guerres & des troubles qui fermoient tous les passages, avec d'autres considérations qui agrandissoient l'affaire, il étoit besoin que je donnasse quelque chose pour cette permission, sans dire à qui; & à la fin il voulut savoir ce que je desirois donner. Alors je me mis à sourire, & avec un certain dédain je lui répondis, que puisqu'il avoit le marché dans le main, c'étoit à lui d'en faire le prix. Un Indien étoit présent, comme le courtier du Sultan, & en éfet le négociateur de ses commerces. Je lui demandai en langue Portugaise, ce que c'étoit qu'ils prétendoient. Lui, qui parloit bien le Portugais, mais que le Sultan n'entendoit pas, me répondit, deux *mille Lars*, qui valent environ quatre cens *piastres* ou *réales* d'Espagne. Le *Lar*, que je fe-

Monnoie  
de Lar a  
cours par  
tout l'O-  
rient.

rai voir en Italie, est une espèce de monnoie d'une figure la plus fantasque du monde; parce que ce n'est qu'une petite verge d'argent, d'un certain poids, pliée en deux inégalement, & marquée sur le repli du sceau du Prince. Le nom de *Lar* lui a été donné par ceux qui en ont été les auteurs; savoir, par les Princes de *Lar*, quand ils étoient séparés du Roïaume de Perse. Sa bonté, & la difficulté de la falsifier, à cause que sa valeur ne consiste que dans le poids & dans la pureté de l'argent dont elle est composée, lui a don-

a donné cours par tout l'Orient, avec un tel succès, que non-seulement les Chans de *Lar*, qui en ont été les auteurs, mais tous les autres Princes de l'Asie, comme les Turcs, les Persans, les Mogols, & les autres, la font battre sous son premier & véritable nom. Et je puis dire qu'il n'y a point de monnoïe dans toutes ces contrées qui ait un cours plus universel que celle-là; cinq *Lars* valans une *réale* ou une *piastre* d'Espagne, ou pour ainsi dire, une pièce de huit. C'étoient donc deux mille de ces *Lars*, que les Sultans prétendoient avoir pour mon passage, au dire de l'Indien, auquel je fis une réponse assez aigre, en me moquant de leur demande; que tout ce que j'avois avec moi ne valoit pas tant, que si j'avois voulu faire cette dépense, j'aurois pû aller par les terres de *Combru* jusqu'à *Alep*, d'où je serois plus proche de mon païs que dans l'Inde, & ainsi qu'il n'étoit pas besoin d'en parler davantage. Et parce que deux ou trois jours après j'appris qu'il étoit dans la même résolution, pour ne pas mettre l'affaire dans un état d'une haute importance en témoignant trop d'ardeur, je ne voulus plus qu'on m'en parlât. Delà à quelques tems *Allahuerdi* Sultan fut mandé du *Chan* de *Sciraz* par les *Isauli*, qu'il envoïa exprès. Ces *Isauli* sont des hommes de Cour, Isauli; Officiers de Perse; à qui on donne de semblables commissions, comme je vous l'ai fait savoir dans une autre lettre. L'opinion commune fut que ce mandement n'étoit que pour priver le Sultan du Gouvernement de *Combru*. Ce qui non-seulement me confirma dans mes premières volontez de partir, mais me jettâ dans

une impatience de demeurer plus long-tems dans ce lieu, où je me voïois sans compagnie, sans amis, & sans autre entretien qu'avec des Infidèles, que j'avois en horreur. Là-dessus je jugeai qu'il étoit à propos de m'en aller à la Citadelle, sous prétexte de rendre mes respects à *Allahuerdi* Sultan avant son départ; mais en éfet pour voir si je pouvois tirer de lui quelque résolution favorable, attendu que l'affaire étoit entre ses mains, & que c'est principalement dans de semblables conjonctures, & au point que les Gouverneurs sortent de leur Charge, que les affaires s'expédient plus aisément. J'y fus davantage porté, sur ce qu'on me fit entendre que *Sevenduk* Sultan étoit avec lui, auquel il m'étoit important de m'aboucher, pour le même dessein, sans témoigner néanmoins que j'asectasse de lui parler. J'y fus donc, & les rencontrai tous deux ensemble. Après nos premiers complimens, *Sevenduk* Sultan, soit qu'il voulut se railler de moi à la mode des Courtisans, ou bien qu'il crut que j'étois d'accord, ou sur le point de m'accorder avec *Allahuerdi*, me demanda quand je partirois? A quoi je répondis que l'affaire dépendoit entièrement d'eux; mais que s'ils ne pouvoient pas m'accorder cette faveur, je les suppliois de me le dire franchement, parce que j'étois résolu de reprendre le chemin de *Sciraz*, plutôt que de perdre plus de tems à *Combru*. Alors les deux Sultans, & *Nasti* *Beig* qui étoit avec eux, s'écrièrent qu'ils n'avoient point d'autre volonté que de m'obliger en cette occasion; & que quand même ils s'en iroient tous deux, ils

lais-

PIETRO BELLA VALLE. 173  
laisseroient un de leurs frères en leur place, qui auroit la Surintendance de la Marine & de la Navigation, & qui me mettroit dans un de leurs vaisseaux, qui étoit nouvellement venu de l'Arabie, où il devoit retourner dans peu de jours. Et puis changeant de propos, *Allahuerdi Sultan*, qui avoit besoin d'un cheval pour son voiage, me demanda si j'avois vendu le mien. A cette demande, deux choses me vinrent dans l'esprit : l'une, qu'il m'étoit impossible d'embarquer mon cheval, & de le mener avec moi par mer jusques dans l'Italie, & qu'ainsi j'étois comme forcé de le laisser à *Combru* ; mais l'amour que j'avois pour cet animal, me faisoit desirer qu'il demeurât entre les mains d'une personne qui le chérit, & qui en eut un grand soin ; l'autre, que quoiqu'il put m'arriver dans le progrès de mes affaires, il n'étoit que bien que je m'obligeasse ces deux personnes par quelque manière que ce fut ; & sur-tout en les gratifiant d'une chose que j'étois contraint d'abandonner par nécessité. Desorte que ces deux pensées aiant prévenu mon esprit en même-tems, je répondis sur le champ à sa demande, que je n'étois pas marchand, & que je ne nourrissois pas des chevaux pour les vendre ; mais que si le mien lui agréoit il étoit à son service. *Sevenduk* ne laissa pas tomber cette parole à terre ; & aussi-tôt, comme s'il eut voulu se rendre l'entreméteur de mon affaire ; or sus, dit-il, à *Allahuerdi*, faisons mieux. Que le *Beigradé*, c'est ainsi qu'on m'a toujours nommé dans la Perse ; c'est-à-dire, le Noble, ou le Cavalier, pour parler à

nôtre mode, & proprement, le fils de Seigneur, vous fasse présent de son cheval, & que vous lui donniez la permission de passer dans l'Arabie avec vôtre vaisseau. *Allahuerdi* Sultan voulant faire du retenu dans une proposition qui lui étoit avantageuse, repliqua que je n'en serois peut-être pas content : & moi, au contraire, qui voulois faire le généreux & le libéral à mon ordinaire, je lui repartis que je le tiendrois à faveur, ne voulant céder à personne en fait de libéralité. Dès que je fus de retour à mon logis, pour executer ma promesse, & pour donner des preuves de ma générosité, je fis frotter mon cheval, que j'envoïai tout sellé, bridé & harnaché promptement à *Allahuerdi* Sultan. J'avoué que j'eus de la peine à m'en priver, parce que je l'aimois ; tant à cause de sa beauté & bonté, & pour sa douceur naturelle, acompagnée d'un courage & d'une vivacité particulière, que parce qu'il sembloit être né pour le service des Dames. Aussi *M. Maani*, qui s'en servit toujours, tandis qu'elle vécut, l'aimoit, le caressoit, & lui donnoit à manger dans sa main des friandises avec sa paille & son avoine ; & lui pareillement reconnoissoit sa Maîtresse, la suivoit délié par la campagne, & se laissoit manier avec une extrême douceur. Et après son décès, *Mariuccia*, quoiqu'enfant montoit dessus, le menoit, & le gouvernoit à sa volonté, & s'en servoit avec plaisir, particulièrement dans les passages difficiles & dans les lieux étroits, où son chameau ne pouvoit passer que difficilement, entre des rochers & des arbres, qui rom-

Dervise,  
cheval  
de l'Au-  
teur, ses  
qualitez.

poient les cercles qui soutenoient la couverture de son brancard; & tandis qu'on les accommoit, ou qu'elle vouloit prendre l'air & aller au galop; ce qu'elle n'eût pû faire avec son chameau, sans briser sa litière. C'est ainsi que mon cher *Dervise* s'en alla, après que *Mariuccia*, & moi l'eûmes baisé tendrement, avec quelques larmes, que le souvenir de celle qui s'en étoit servie si long-tems nous fit tomber des yeux.

XVI. Le 24. d'Octobre *M. George Strachan*, avec qui j'avois fait amitié depuis long-tems en Perse, arriva à Combru, avec un autre de ses compagnons, pour préparer le logis des Anglois, & conduire la soie qui venoit après eux. Je vous ai parlé souvent de ce Gentilhomme, vous le faisant voir, tantôt en Turquie, tantôt dans le desert avec les Arabes, d'autrefois en Perse dans la ville d'*Ispahan*, & à présent à Combru dans la compagnie des Anglois. Pour vous ôter la confusion, que la diversité de tant de lieux pourroit vous apporter, je veux vous raconter en peu de mots les aventures de ce brave Gentilhomme, que vous serez bien aisé d'apprendre, à cause des mérites du personnage. *M. George Strachan*, Gentilhomme de naissance, d'une des plus nobles familles d'*Ecosse*; mais cadet de sa maison, & par conséquent mal pourvû des faveurs de la fortune, pour pouvoir vivre dans son país selon sa qualité, passa les premières années de son âge en *France*, & fit ses études à *Paris*, où par le soin de ses Maîtres, & par les avantages de son bel esprit, il fit un tel progrès, non-seulement

Les  
aventu-  
res d'un  
Gentil-  
homme  
Anglois,

dans les langues Latine, Grecque & Hébraïque, mais encor dans les sciences, qu'il savoit à fond, la Philosophie, la Théologie, les Loix, les Mathématiques, & tout ce qu'il y a de curieux dans les belles Lettres. Quand il fut parvenu à un âge viril, il eut desir de voir le monde & d'apprendre diverses langues. Il visita l'Italie, fut quelque tems à *Rome*, & parcourut divers endroits de la Chrétienté. De-là il passa dans le Levant, & demeura quelque tems à Constantinople, où M. de *Sanci*, lors Ambassadeur de *France* le reçut avant moi, le caressa & le retint avec lui durant quelques mois. De Constantinople il fut à *Soria*, & de-là au Mont *Liban*; & aiant appris à *Alep*, où il s'étoit arrêté pour apprendre la langue *Arabe*, que l'Emir *Feiad*, Prince du desert, voisin d'*Alep*, cherchoit un Medecin; quoiqu'il n'eut jamais étudié en Médecine, il se presenta à lui, & s'étant pourvû de quelques livres de cette Faculté, il le servit en qualité de son Médecin ordinaire; il demeura deux ans entiers avec l'Emir dans le desert, où il aprit parfaitement la langue *Arabe*, & aquit une connoissance entière des mystères les plus cachez de la secte de *Mahomet*; l'Emir l'aimoit beaucoup, parce qu'il l'avoit guéri par hazard de quelques petites indispositions. Mais la premiere des femmes de l'Emir ne l'aimoit pas moins, parce qu'il avoit ordonné à son mari de n'avoir point de fréquentation avec d'autres femmes qu'avec elle, pour la conservation de sa santé. L'un & l'autre desiroient le retenir auprès d'eux, & à cette fin ils vouloient le marier à une fem-

femme riche & qualifiée. Les mêmes lui conseilloient incessamment de se rendre *Mahométan*, à quoi il ne témoignoit pas tant de répugnance, qu'il uoist de tergiversations & de délais. Ce qu'il faisoit, non tant pour ne point desobliger son Prince, que pour lui témoigner que sa créance n'étoit point sans fondement, & que s'il changeoit de Foi, ce n'étoit pas pour des considérations humaines, mais par des conviCTIONS qui lui faisoient voir que la Religion des *Mahométans*, étoit meilleure que celle des Chrétiens. Sa façon de procéder faisoit naître plusieurs disputes, qui passoient pour des Prédications entre les *Mahométans*, & des entretiens continuels entre les doctes Arabes, que l'*Emir* lui mettoit tous les jours en tête pour le persuader; outre la lecture de tous les livres de leur secte qui lui étoit permise & que le Prince lui procuroit, de laquelle il témoignoit toujours n'être point satisfait; & par ces feintes il tiroit l'affaire en longueur, & s'instruisoit des plus secrets mystères du *Mahoméisme*, pour s'en servir un jour à l'avantage de notre Religion contre les erreurs de cette fausse secte. Avec ces artifices il passa deux ans dans le desert sous des tentes, avec les Arabes errans, où il trouvoit un merveilleux contentement, tant pour le changement continuel de demeure, qui se faisoit doucement & sans peine, que pour les agréables divertissemens qui lui faisoient passer le tems joyeusement avec les principaux de cette nation, & pour leur façon généreuse de vivre en liberté, sans être renfermez dans une ville, ni sujets à d'autres qu'à leur Prince, qu'ils ont tou-

jours present. Enfin se voiant trop pressé par l'*Emir* à se faire circonscire, il ne voulut plus diférer son retour. Un jour qu'il étoit disposé à sa retraite, se trouvant dans le camp de l'*Emir*, sur les confins de son Etat, il esquiva adroitement, avec autant de déplaisir de ce Prince, que s'il eut perdu sa femme, & se rendit dans la ville de *Bagdad*, où il demeura quelques mois, sans que les Arabes eussent entièrement perdu l'espérance de le recouvrer. Mais enfin il les trompa, & vint en Perse dans la ville d'*Hispahan*, où j'étois pour lors, & où les Anglois avoient une maison. Ils le reconnurent pour un Gentilhomme d'honneur & de mérite, quoiqu'il fut Catholique, & eux d'une profession contraire à la sienne, ils le retinrent avec eux, & le traitèrent honorablement dans leur maison, où il demeura toujours jusqu'à mon départ, qu'il se retira de leur compagnie pour quelque-tems dans le Convent des Peres Carmes-Déchaussés, qui profitèrent beaucoup de sa conversation, tant pour la langue Arabique, que pour d'autres connoissances qui leur étoient nécessaire. Il est retourné depuis avec eux, je ne sai par quel motif, & depuis peu il est venu en leur-compagnie, & pour leurs affaires dans ce lieu de Combru, où nous nous sommes vûs avec une satisfaction réciproque. Car dès le premier jour que nous nous fûmes connus, la conformité de nos inclinations, la complaisance réciproque de nos humeurs, la corespondance de nos études, & le zèle de nôtre Religion, qui est le plus étroit lien des cœurs, fit naître & conserva une amitié particulière entre nous

ceux.

deux. Il m'apporta des nouvelles d'*Ispahan*, & me dit qu'il avoit des lettres & deux livres à me donner, qui venoient avec ses hardes, dont je fus extrêmement joëux, sur l'espérance que j'eus que son arrivée ne me nuiroit point à mon voïage. Deux jours après sa venuë je voulus l'accompagner dans une visite qu'il rendit à *Sevenduk*, pour faire connoître à ce Sultan que j'étois ami & nullement suspect aux Anglois; & que par conséquent je ne devois lui donner aucun ombrage qui eût retarder mon voïage, & arrêter l'accomplissement de mes desirs. M. *Strachan*, pour me favoriser, lui parla de moi fort avantageusement, & l'assura que non seulement j'étois leur ami, mais de plus une personne que toute leur nation devoit considérer & protéger particulièrement. Le Sultan, qui lui parla plus franchement qu'il n'avoit fait ci-devant avec moi, lui déclara qu'il avoit écrit au *Chan de Sciraz* pour savoir de quelle façon il devoit se comporter à mon égard dans un tems si suspect, s'il falloit me laisser passer, ou me retenir; qu'il en attendoit la réponse, & qu'il suivroit les ordres qui lui seroient envoieez. Et sur les instances que *Strachan* lui fit de m'expédier au plûtôt, il lui dit; que puisque j'étois de leurs amis, si j'étois dans la volonté de partir, il m'en donneroit la permission dès que le premier vaisseau mettroit la voile au vent pour aller en Arabie, ce qui ne pouvoit être que dans vingt jours, auquel tems il pourroit avoir reçu réponse de *Sciraz*. Je pris congé du Sultan, & laissai ce Gentilhomme

seul avec lui , afin qu'en mon absence il pût mieux savoir quel étoit son dessein.

Le passage est dange-reux par l'Arabie.

Le Sultan lui fit entendre , que si j'étois leur ami , ils ne devoient pas permettre que je prisse le chemin par l'Arabie , où je n'aurois pas la satisfaction que j'atendois. Car si je prétendois passer pour un Anglois , les Arabes qui avoient une extrême ressentiment des pertes qu'ils avoient reçues de cette Nation dans la guerre d'*Ormuz* , & des disgraces de quelques-uns d'eux qui avoient été pris & tuez , me feroient du déplaisir , & me priveroient , moi & mes gens , de la vie ou de la liberté. Que si je voulois me dire Portugais , il étoit hors de doute que les mêmes Arabes , qui nageoient entre deux eaux , pour se témoigner fidèles serviteurs du Roi de Perse , m'ameneroient prisonnier à *Combru* , & me livreroient à *Seid Muhammed* Arabe , Capitaine de l'armée navale , en qualité d'espion. Ou bien si je me qualifiois pour un Franc d'une autre nation , que dans l'opinion que les Barbares ont des *François* passagers , qu'ils sont tous chargez d'or , je ne pouvois éviter d'être volé , ou au moins de leur païer une grosse somme d'argent , si je voulois passer outre. Et ainsi qu'il n'étoit pas davis , pour mon bien , que je passasse par l'Arabie , mais que j'attendisse le départ des navires Anglois , sur lesquels je pouvois me rendre aux *Indes* plus commodément & avec plus de facilité , quoique plus tard. *M. Strachan* avoit déjà su par les chemins de la bouche du courrier , qui portoit les lettres que le Sultan avoit écrites à *Sciraz* ,

à mon occasion, lequel selon l'humeur de  
 la Renommée, qui augmente toujours les  
 choses, lui avoit représenté l'affaire beau-  
 coup plus dangereuse pour moi qu'elle  
 n'étoit. Desorte que pour ôter tout l'om-  
 brage que les Persans pouvoient avoir de  
 moi, & pour suivre les sages conseils du  
 Sultan, aiant conféré ces deux considéra-  
 tions ensemble, il fut résolu que je ne son-  
 gerois plus à passer par l'Arabie; & d'au-  
 tant moins, que je n'étois pas assuré de  
 trouver la commodité d'un vaisseau à *Mas-*  
*cat*, où il étoit besoin de s'embarquer pour  
 la navigation des *Indes*; attendu que nul  
 n'osoit se commettre sur la mer, par la  
 crainte de l'armée navale des Anglois, &  
 que je me mettrois en danger de me voir  
 assiégé dans ce coin de terre, sans pouvoir  
 achever mon voiage. Et puisque j'avois si  
 long-tems attendu, il étoit plus à propos  
 que je différasse mon départ jusqu'à l'arivée  
 des vaisseaux Anglois, à la faveur desquels je  
 n'aurois aucun empêchement. *M. Strachan*  
 me donna de plus assurance, que nonobs-  
 tant tous les ordres qui pouvoient venir de  
*Sciraz*, & tous les ombrages que le Sul-  
 tan pouroit avoir de moi, sa nation, & lui  
 en particulier, qui avoit le maniement de  
 toutes leurs affaires, prendroient un tel  
 soin de ma personne, & prendroient telle-  
 ment mes intérêts en main, qu'à cause du  
 crédit qu'ils avoient lors auprès du *Roi de*  
*Perse*, ni le Sultan, ni le Chan même,  
 quand bien ils le voudroient, ne sauroient  
 me causer aucun déplaisir. La parfaite  
 corespondance que j'avois toujours entre-  
 tenuë avec les Anglois, & la bonté singu-  
 lière

lière d'un ami si sincère, m'ayant entièrement affermi dans cette dernière résolution, je banis de mon esprit toute autre pensée; me confiant dans les entretiens agréables, & dans la douce compagnie de ces Messieurs, qui étoient pour m'ôter une partie de l'ennui que le retardement de mon voiage m'eût pû apporter. Cependant il arrivoit tous les jours un grand nombre de Soldats à *Combru*, & particulièrement des Mousquetaires envoyez d'*Ispahan*, & des lieux les plus éloignez, tandis qu'on radouboit les vaisseaux, & qu'on mettoit les galiotes qu'on avoit gagnées sur les Portugais en état de voguer & de se battre: ce qui confirmoit la parole que le Chan de *Sciraz* avoit donnée à *Strachan*; que les Persans avoient dessein d'attaquer cette année la Citadelle & le Port de *Mascat*, où il étoit d'autant plus dangereux pour moi de m'exposer aux incommoditez d'un siège. Le 28. Octobre, la premiere Caravane des Anglois arriva ici, conduite par leur Capitaine *Jean Benthal*, auquel je rendis visite le même jour. Leurs marchandises & leurs gens étoient divisez en deux bandes, dont l'une étoit encor à Lar; & celle-ci, qui étoit arrivée la premiere, avoit amené plus de deux cens balots de soie & de *Ronas*, qui est un bois propre à faire des teintures, deux balots faisant la charge juste d'un chameau. Ils avoient ordre par écrit du Chan de *Sciraz* de mettre toutes leurs hardes dans la Forteresse pour être en plus grande sûreté; mais parce que le Château n'étoit pas assez grand, qu'ils ne vouloient pas s'éloigner de leurs marchandises,

&

PIETRO DELLA VALLE. 18;  
& que d'ailleurs les Persans n'agréoient pas beaucoup de recevoir un si grand nombre d'étrangers dans leur fort, ils s'accordèrent de mettre leurs marchandises dans l'hôtellerie où ils étoient logez. Mais *Sevenduk* Sultan voulut avoir une déclaration de leur main, comme ils avoient désiré que leurs marchandises demeurassent hors du Château, pour lui servir d'excuse & de justification envers le *Chan*, de ce qu'il n'avoit pas executé ses commandemens; & ensemble de décharge & d'indemnité, au cas qu'ils recussent quelque perte étant hors de son Château. Le *Seid Muhammed* Capitaine Général de la mer, le *Cadi*, ou Juge de *Combru*, & un autre homme du Sultan, sous prétexte d'une visite de civilité qu'ils venoient rendre aux Anglois, tirèrent d'eux cet acte, qui fut écrit de la main du *Cadi*, & signé & scellé du Sceau du Capitaine, & du nom de tous les Assistans. Ils insérèrent aussi mon nom dans le même acte, parce que j'y étois présent, que je ne voulus pas néanmoins écrire de ma main, ni sceller de mon cachet, prenant excuse que je ne l'avois pas sur moi.

XVII. Les marchandises de nos Anglois étans ferrées, M. *Strachan* eut le loisir & la commodité d'ouvrir ces caisses, d'où il tira la lettre que le P. Prieur des Carmes-Déchaussés d'*Ispahan* m'écrivoit, & ensemble un livre Persan qu'il m'envoioit en forme de vocabulaire, composé par un Auteur moderne citoïen d'*Ispahan*, très-docte en sa langue, qui a recueilli tous les mots anciens, qui ne sont plus en usage  
depuis

Langue depuis l'incurſion des *Sarrazins* dans ce  
 Perfane, Roïaume, où ils abatardirent la langue  
 corrom- naturelle du païs par le mélange de plu-  
 puë par sieurs diſtions Arabes, en telle ſorte que  
 les Sarra- les Perfans mêmes ont beſoin d'interprète  
 zins. pour en ſavoir la ſignification. Ce livre eſt  
 extrêmement utile pour l'intelligence des  
*Poëtes*, & des Auteurs anciens les plus  
 célèbres. J'en avois entendu parler un  
 peu avant mon départ d'*Iſpahan*, & tâ-  
 ché d'en avoir un exemplaire de l'Auteur  
 même, qui ſe nomme *Sururi*, & qui a in-  
 titulé ſon livre *Furs Sururi*; c'eſt-à-dire,  
 la propriété du *Perſan* de *Sururi*. Et parce  
 que cét Auteur ſavoit bien que je le devois  
 porter en Italie, & qu'il ſeroit vû par les  
 curieux dans les païs éloignez, & peut être  
 imprimé, s'il étoit bien reçu, il eut ſoin  
 que j'en euſſe une copie fort correcte; car  
 tous leurs livres ſont écrits à la main.  
 Il la fit décrire dans ſa maiſon & en ſa  
 preſence, de la main d'un de ſes neveux,  
 qui eſt excellent en cét art, & la revit &  
 corrigea lui-même; ce qui me la fait plus  
 eſtimer. Mais parce qu'elle n'étoit pas en-  
 cor achevée quand je partis, je donnai  
 charge au P. Prieur, & de l'argent à cét  
 éfet, de me l'envoïer auſſi-tôt qu'elle ſeroit  
 parfaite. Je la reçûs donc avec beaucoup  
 de ſatisfaction, & enſemble un autre livre  
 Perſan, duquel le Seigneur *Strachan* me  
 fit preſent, qui me fut d'autant plus agréa-  
 ble, qu'il me touchoit de plus près. Ce li-  
 vre, à ce qu'il me rapporta, avoit été mis  
 au jour à *Iſpahan* quelques mois aupara-  
 vant, par l'ordre des Principaux de la Sec-  
 te, pour répoſe à la lettre que j'avois écri-  
 re

te & publiée contre les *Mahométans*, au sujet de quelques controverses de la Foi. Je reçûs pareillement un plaisir incroyable d'entendre que ma Lettre avoit fait un grand bruit à la Cour, & qu'ayant été lûe & examinée par leurs Docteurs, de l'avis de tous, il fut résolu qu'on y répondroit en bonne & dûe forme. Le Chef-Souverain de leur Secte dans les matières de la Religion, que les Persans nomment *Mustohed*, est à present *Mir Muhammed Bagir*; je ne sai s'il est oncle ou proche parent du Roi, homme d'âge, que j'ai connu autrefois étant à *Ispahan*, qui, affectant de témoigner jusque dans ses habits une grande pureté d'esprit, telle qu'il estime être convenable à l'éminence de sa Charge, est toujours vêtu de blanc, depuis la tête jusques aux piez. Ce fut par son autorité, & avec son aprobation, qu'on députa, pour répondre à ma Lettre, un certain Docteur nommé *Ahmed Ben Zeinel abedin*, & *Ale-vi*; c'est-à-dire, Ahmed fils de Zeinel abedin, l'Allevite; cette dernière parole étant le surnom de sa race, ou le nom de sa patrie. Celui-ci passe pour l'auteur de la réponse, qui est intitulée, *Elluvâ mea erre-bani*, *Fi red seeheh el Nafrâni*, qui sont deux vers rimez, signifiant les raïons ou les splendeurs du Seigneur, renvoïans leur ressemblance, & réfléchissans leur image contre le *Nazaréen*; qui veut dire en deux mots, réponse au *Nazaréen*, qui est le nom ordinaire qu'ils donnent aux Chrétiens. Sur la fin de l'an passé, comme j'étois à *Mina* je reçûs une lettre des PP. Augustins, par laquelle ils me donnoient avis

Dispute par écrit, entre les Chrétiens & les Mahométans, souhaitable.

avis que le Mir *Mahamel Abdel Vehabi*, à qui j'avois dédié ma Lettre, & lui avois présenté de ma main, étant allé un jour dans leur Convent, leur avoit fait voir mon petit Livre chargé de notes marginales ; je ne sai pas si elles étoient de lui ou d'un autre, qui étoient autant de réponses à mes raisons, qu'il eut désiré de me communiquer, si j'eusse encor été dans le País. Je récrivis aux mêmes Peres, les suppliant de me faire cette grace, que je pusse avoir par leur moyen une copie de ces notes, afin d'y répondre, dont ils firent quelque instance au Mir, sans pouvoir l'obtenir : parce que l'affaire étant venuë à la connoissance du *Mustehed*, il fut ordonné par les Supérieurs qu'on y répondroit promptement, comme ils firent. Et les copies de cette réponse décrites en grand volume, furent distribuées par les boutiques des Libraires, qui voiant passer quelque Franc, lui presentoient aussitôt ce livre pour l'acheter, témoignant un grand desir qu'il fut publié par tout, & principalement entre les Chrétiens. J'eus une extrême satisfaction de voir que mon petit livre eut produit plus d'effet que je n'osois espérer, & que la chose eut réussi suivant mes desirs, qui étoit d'introduire la coutume de traiter par écrit avec les *Mahométans* des matières de la Religion ; & par cette voie de tirer de leurs plumes tout le venin qu'ils tenoient caché dans leurs ames, afin d'y pouvoir appliquer un remède convenable ; ce qui est autant facile à present, que l'abcès est crevé, qu'il étoit mal aisé quand la plaie n'étoit pas découverte.

verte. Ce qui n'avoit pas encor été pratiqué depuis tant de siècles, que cette maudite Secte a infecté l'Univers : parce que nul, ou au moins fort peu de nos Docteurs, encor n'est-ce pas dans une langue que les *Mahométans* puissent entendre, n'avoit eu le courage de prendre la plume pour écrire contr'eux. Cependant nous ne pouvons pas ignorer que toutes les hérésies, qui ont attaqué la vérité de notre Religion, n'ont jamais été combatuës ni terrassées par d'autres armes, que par les bons livres. Or le desir que j'avois d'ouvrir ce combat, *Dieu* m'ayant fait la grace d'apprendre leur langue, pour ne pas abuser du talent dont il m'avoit gratifié, me porta à mettre en lumière cette petite lettre, au sujet d'une dispute qui s'emût un jour dans la maison de ce Gentilhomme à qui elle est adressée, où je fais un défi aux *Mahométans* de venir au combat, & de mesurer leurs plumes avec la mienne. Or à présent qu'ils se sont mis en campagne, produisant tout ce qu'ils avoient dans l'ame contre nous, & que ma petite lettre, qui ne contient que deux ou trois feuilles de papier, les a contraints d'oposer à la force de mes raisons un juste volume, dans un stile & d'un air *Scholastique*, rempli de termes de *Philosophie* & de *Théologie*, nous pourrions poursuivre nôtre combat avec plus de chaleur, sans avoir sujet de craindre. Et quoique je sois fort peu propre à une si haute entreprise, assisté de la grace de *Dieu*, je ne fuirai point devant eux, & me tiendrai toujours ferme pour repliquer à leur réponse, dès que je me verrai dans  
un

un lieu, qui me donnera du repos après mes voïages, & qui me fournira des livres nécessaires à ce genre d'écrire. Je ne manquerai pas cependant de me préparer par tous les moïens convenables, aiant déjà conçu une ferme espérance que d'autres viendront à mon secours, dans ce combat d'honneur & de Religion, & que plusieurs, animez par le son de la trompette, qui s'est déjà fait entendre dans l'Orient, courront aux armes, & voudront avoir part dans la bataille, qui étans plus habiles, & mieux armez que moi, sont pour rabatte un jour puissamment l'orgueil & l'insolence de nos ennemis. Je n'ai pas encor eu le tems de lire cette réponse avec attention; mais l'aïant parcourüe à la volée, j'ai remarqué qu'ils ne me répondoient pas en quelques endroits où je les ferrois de près, qu'ils s'étendoient en d'autres fort au large, mais en sautant, comme on dit, de branche en branche. Pour exemple, je leur objecte, entr'autres choses, que *Nôtre Seigneur Jesus-Christ*, qui a été le vrai Législateur, envoïé de Dieu dans le monde pour cet effet, a été souvent prédit & promis par la bouche des Prophètes de l'*Ancien Testament*; & qu'au contraire, il n'y a ni Saint ni Prophète qui ait jamais parlé de *Mahomet*, ni de sa fausse loi, ni dit, qu'il dût venir au monde pour être cru. Et que *Nôtre Seigneur* nous donne cet avis en général dans son Evangile, que nous devons nous garder de plusieurs *faux-Prophètes*, qui viendront après lui dans le monde pour séduire les esprits des hommes: l'un desquels a été *Mahomet*, qui en

a eu toujours les marques. Ils répondent impudamment à cette objection, que *Mahomet* a été prophétisé long-tems avant sa naissance, & qu'il est ce Paraclet promis dans l'*Evangile*. Ce qu'ils tâchent de prouver avec plus de paroles que de raisons. Cét article est un des poisons les plus secrets de leur créance, que je leur ai fait vomir, qui n'est connu qu'à ceux qui sont les plus intelligens dans leurs Dogmes, & dont la connoissance est néanmoins nécessaire à ceux qui veulent les combattre; que les *Mahométans* aient cette folle prétension, que *Mahomet* ait été le Paraclet promis de *Jesus-Christ* dans l'*Evangile*. Ils interprètent à leur avantage certains passages de l'*Ecriture Sainte*, & principalement deux de l'*Evangile* de *S. Jean*, desquels ils tirent cette conséquence, que les Chrétiens sont obligez, par un commandement exprès de *Jesus-Christ*, de croire en *Mahomet*; puisqu'il a dit que le Paraclet leur enseigneroit clairement plusieurs vérités, qu'il n'avoit fait qu'éfleurer fort obscurément. Ils concluent encor de-là par une perfidie extrême, qu'une de leurs plus grandes erreurs est de ne pas croire ce que *Mahomet* leur avoit enseigné de la personne de *Jesus-Christ*, qui à la vérité étoit un grand Prophète, mais un pur homme, & non pas un *Dieu*, tel que nous nous l'imaginons, & le prêchons, contre ce qu'il nous a dit & enseigné lui-même. Fausseté & ignorance criminelle, qui est convaincuë par les témoignages de l'*Evangile*. Mais je suis content d'avoir reçu ce livre avant que de sortir de la Perse, par les soins de

mon ami, qui l'ayant vû à *Ispahan*, & sachant combien il me touchoit, l'acheta pour me l'apporter & me le mettre entre les mains. Je ne sai pas pour quelle raison ils ont voulu taire mon nom dans leur réponse, puisqu'il l'avois mis clairement & mes qualitez dans ma lettre, que j'avois signée de ma main, & scellée de mon cachet. Ils ont dressé leur réponse sans parler de mon nom, contre un écrit des Religieux François, qui étoit tombé entre leurs mains depuis quelque-tems, qui n'est autre que ma lettre, comme il se voit clairement par les matières qu'ils traitent, & par les pièces entières, qu'ils rapportent mot pour mot dans leur livre. Il se peut faire que leur silence provienne de ce que mon nom n'a pû être bien exprimé en leur langue, ou que pour n'être pas bien instruits de nôtre façon de vivre, ils m'aient pris pour un Religieux; parce que je traitois des matières de la Religion, quoiqu'ils me vissent tous les jours dans un habit séculier, & qu'ils fussent que j'étois marié; ou bien encor, qu'ayant honte de se commettre à la dispute avec un homme laïque, ils ont estimé qu'il leur étoit plus glorieux de combattre avec des Religieux en général, comme s'ils prenoient à parti tout l'état du Christianisme. Qu'il en soit ce qu'il leur plaira, j'espère qu'ils ne feront pas long-tems des braves; & qu'en peu leur réponse sera si vigoureusement réfutée, qu'à la faveur des lumières du Ciel ils se verront confus, & se cacherront comme de petits poissons au fond de l'eau. Il est tems de parler d'autre chose; & si j'ai été trop long sur ce point, vous ex-

cuserez, s'il vous plaît, ces mouvemens d'un amour propre, qui m'a un peu transporté, comme je le confesse ingénument.

XVIII. Le 1. Novembre courant, les *Indiens Idolâtres*, qui font leur demeure à *Combru*, & qui sont pour la plupart Marchands *Baniâns*, comme ils les nomment, firent le soir des feux & des réjouiſſances publiques dans la place, devant le logis du Sultan. Je fus curieux de m'informer de quelques-uns qu'elle en étoit l'occasion, ils me dirent que le lendemain ils célébroient leur *Dauli*, ou leur grande Fête, en mémoire du jour que leur *Ramo*, qui est un de leurs principaux *Idoles*, recouvra sa femme qu'on lui avoit enlevée, & la conduisit dans sa maison. Et que l'autre Fête, qu'ils avoient solennisée un peu auparavant, n'étoit que leur petit *Daulo*, ou le jour auquel le même *Ramo* fut averti du lieu où sa femme avoit été menée après son enlèvement. Ils font de plaisans contes, qu'ils croient comme des vérités indubitables de ce *Ramo*, & de sa femme, nommée *Sira*; de quelle façon elle lui fut ravie, & avec combien de difficulté il la recouvra avec l'aide des Singes. Je me souviens de vous en avoir écrit à une autre occasion, ce qui fait que je ne vous en dis pas davantage, outre que je ne fais pas encore bien le fondement de leur fautive doctrine, ni par la lecture de leurs livres, ni par le rapport de leurs Doctes; je n'ai appris ce que j'en sai que du vulgaire, qui néanmoins ne voudroit pas mentir en ce qui est de leur Foi, me réservant d'en avoir une ample & plus parfaite connoissance, quand je serai dans l'*Inde*,

Fêtes  
des In-  
diens, à  
l'hon-  
neur du  
Dieu Ra-  
mo.

fi Dieu me fait la grace d'y arriver. Aiant donc vû ces feux de joie, & toutes ces réjouiſſances publiques pour la Fête du lendemain, je fus dans le Temple, où j'avois été l'autrefois, eſpérant y voir quelque curiosité de leurs ſuperſtitions. Je n'y rencontrai qu'un de ces deux *Simi*, qui avoient jeûné neuf jours entiers, duquel j'apris le nom propre, *Damodel Sami*, apuié ſur un de ſes côtez à l'entrée de cette Chapelle, qui eſt au milieu du Temple, d'où la foule du peuple m'avoit empêché l'entrée & la vüe, à la premiere fois que j'y fus. Mais à celle-ci n'y aiant perſonne, j'entrai juſqu'au dedans, où je rencontrai ce *Damodel Sami* en poſture de contemplatif ou de priant, prononçant tout bas & fort lentement, par cœur & ſans livre, quelques-unes de leurs vaines prières. L'aiant ſalué, je m'assis auprès de lui pour lui parler, & pour conſidérer tout ce qui étoit dans cette petite niche; que je vis toute pleine de petits vases, dans lesquels étoient des grains de *Grenade* & de petits morceaux de *Dattes*, avec d'autres choſes à manger & à boire, & de petites coquilles de mer, qui ſervoient d'ornement, & je ne ſai combien de flambeaux allumés, le tout diſpoſé ſur un petit degré élevé de terre, comme ſur une table garnie, ſans aucune nape. Et tout au fond, dans une place un peu élevée au milieu, il y avoit une petite Idole de la hauteur d'un pié, ou environ, de je ne ſai qu'elle nature, de la forme d'un homme, richement vêtu à l'Indienne, aiant en tête comme le cimier d'un casque, qui n'eſt plus en uſage parmi les Indiens. Ce pourroit  
 il bien

bien être une enseigne particulière des Idoles, pour les discerner des hommes ordinaires: ou bien plutôt, non tant l'ornement de la tête, que la tête même de l'Idole, qui est celle d'un animal, ainsi que je l'appris du même *Sami*, un autre jour que j'y fus pour lui parler, que je ne pus pas néanmoins bien discerner, à cause que par vénération elle étoit couverte d'un tafetas, qui la couvroit des deux côtes comme un voile. Je voulus savoir le nom de l'Idole, qui étoit *Sri Nar-sinha*, comme le *Sami* me l'expliqua, le mot *Sri* étant un titre de dignité commun aux Idoles, & *Nar-sinha* son nom propre, qui est interprété Homme-Lion, parce qu'en leur langue *Nar* est un Homme, & *Sinha* un Lion, & que cet Idole étoit composé de ces deux formes, ayant tout le corps d'un Homme, & la tête seule d'un Lion. De quoi je ne m'étonne nullement, quand je me souviens de l'*Anubis* des Egyptiens avec sa tête de chien; de *Jupiter Ammon* avec celle d'un *Belier*; & de plusieurs autres extravagances des Anciens de notre País, qu'ils avoient inventées & appliquées follement aux Images de la divinité, comme des marques ou des simboles de quelques perfections, qu'ils ne savoient exprimer autrement. Il me dit de plus que *Nar-sinha* étoit différent & beaucoup plus ancien que *Ramo*, lequel vécut dans l'Inde dans les contrées du *Multan*, vaillant personnage & plus estimé que *Ramo*. Il est vrai qu'ils se reprit un peu après, & me dit que *Nar-sinha* & *Ramo* n'étoient qu'un, parce que Dieu & la Divinité, qui étoit en eux, n'est qu'une; & qu'il n'y avoit point

Idole;  
Homme;  
Lion.

d'autre différence, que les lieux & les tems, auxquels la Divinité avoit animé leurs corps, & s'étoit unie à leurs personnes, dans lesquelles elle avoit vécu diversement dans le monde. Qui a été l'erreur de tous les anciens Idolâtres, au moins des plus doctes, qui l'ont entendu de la sorte. Et que tous ceux que les Indiens tiennent pour des hommes divins, ont été parmi eux des personnages illustres en vertu, & recommandables pour leurs exploits de guerre, ou pour la grandeur de leur Empire, tels qu'ont été entre les Grecs & les Latins, *Jupiter, Saturne, Mercure*, & tant d'autres. A la droite de cette petite Idole, il y en avoit une autre qui n'avoit pas une figure d'homme, mais qui n'étoit que d'une simple pierre blanche & ronde, en forme de cylindre, un peu plus large au bas qu'au haut, & qui finit en rond, presque semblable à ces petits Pilliers qu'on voit à Rome au deux côtez des portes de nos Palais, afin de les lier & de soutenir les chaînes quand elles viennent à tirer. Je demandai à *Sami*, ce que c'étoit que cette Pierre, & il me répondit que c'étoit *Syi Mahedeu*, un Idole fort renommé entre les Indiens, duquel le Temple de *Combru*, qui lui étoit dédié, porte le nom, ajoutant pour se conformer, comme j'estime, à notre créance & à celle des *Mahométans*, qui en cela parlent comme nous, que leur *Mahedeu* est le même que nôtre Pere *Adam*, à qui les Indiens portent une grande dévotion, & croient qu'il a vécu dans l'Isle de *Ceilan*; duquel leurs livres rapportent plusieurs fables bien différentes de nos histoires, tant pour

Erreur  
des Idolâtres.

*Mehe-  
deu* &  
son Idole, re-  
presen-  
tant  
*Adam*.

pour le tems de sa naissance & de sa vie, que pour les autres circonstances, qui nous font voir clairement que ce sont deux personnes différentes, & que de vouloir faire passer *Mahedeu* pour *Adam*, n'est que par une affectation de se conformer à nous, & par une ignorance de nos Mistères. Je lui demandai ensuite pour quelle raison ils représentoient leur *Madeheu* d'une figure si étrange : à quoi il ne me fit point d'autre réponse, sinon, que c'étoit une coutume ancienne qu'ils avoient toujours suivie. Alors je me remis dans la mémoire les *Obelisques d'Egypte*, faits pour représenter le Soleil & les pointes de ses raïons, d'une figure carrée, plus large par le bas que par le haut, & finissant en pointe; en quoi les Cilindres de nos Indiens sont en quelque façon semblables, n'ayant point d'autre différence, si ce n'est qu'ils sont ronds, tant soit peu plus larges au haut de leur base qu'au pié, & que leur extrémité est plutôt ronde que pointuë. Qui fait si leur intention n'est point de représenter le même *Astre*? Quoiqu'anciennement il y ait eu divers peuples qui nous ont représenté par de semblables figures, non-seulement le Soleil, mais *Apollon*, *Bacchus*, & *Venus* même, au rapport de Tacite & de Maxime le Tirien. Ce sont les premières Idoles que j'ai vûes en ma vie, adorées publiquement comme des Divinitez; en quoi j'ai compati infiniment à l'ignorance & à l'aveuglement de ces pauvres misérables, qui leur rendent ces honneurs. Quand j'eus pris congé du Sami pour m'en venir, il me presenta de ces grains de grenades, & de

ces morceaux de dates, qui étoient dans ces petits vaisseaux devant ses Idoles, que je n'osai refuser de crainte de l'offenser, mais sans faire aucune action de révérence, ni sans en goûter, & que je jettai étant sorti, sur le soupçon que j'eus qu'ils pouvoient avoir été offerts à ses Idoles, par quelque sorte de superstition. J'y retournai un autre jour pour le prier de m'écrire de sa main dans un papier que je garde, son nom & celui des Idoles en leur propre langue, pour les avoir plus corrects. Ce qu'il fit dans une sorte de caractères, qu'il me dit qu'ils appelloient *Nagher*, qui est comme sacré parmi eux, & commun à tous les hommes doctes de leur nation, bien différens de celui des *Banjani* marchands de Guzarat, dont j'ai l'Alphabet. Il me dit encor, & j'en fai la vérité, que l'Inde est un país d'une vaste étendue, qui comprend non-seulement ce qu'on apelle proprement l'Inde, renfermée de deux fameuses rivières, l'*Inde* & le *Gange*, mais encor ce qui est au-delà du *Gange*, à qui nous donnons improprement le nom d'Inde; parce que nous ignorons les véritables noms de ces vastes Provinces, qui s'étendent au-delà du *Gange* à plus de deux mois de chemin. Outre que presque toutes les Provinces de l'Inde ont une langue & des caractères particuliers, & quoiqu'une même langue soit entendue en divers país, néanmoins les caractères sont différens par tout. Ainsi il y a une langue & une façon d'écrire; savoir, le *Nagher*, qui est connue à tous les doctes, reçue & entendue par tout; comme dans l'Europe parmi tant de Nations qui l'habitent,

Langue  
& caractères particuliers  
aux doctes Indiens.

tent, tous les hommes doctes entendent la langue Latine, & la savent écrire. J'ai vû plusieurs livres écrits en ces caractères *Nagher*, qui sont beaux & bien clairs, quoiqu'ils soient fort grands, & qu'ils occupent beaucoup de place. J'en ai que j'emporte avec mes hardes, quoique je ne les sache pas lire. J'eus autant d'étonnement que de plaisir à voir écrire le *Sami*, parce qu'il ne tenoit pas sa plume comme nous autres avec le bout de son pouce & de ses doigts; mais aiant le poing fermé, il apuïoit sa plume sur son premier doigt, & la serroit avec son poulce, la tailleure en bas pour écrire, & l'autre pointe courbée sur le poignet, qui est la maniere d'écrire de tous les gens du pais, à ce qu'il me dit. Il m'assura qu'il étoit âgé de cent sept ans, quoiqu'il n'eut pas un seul poil blanc à la barbe, & qu'il n'eut aucune marque de foiblesse en son corps, sinon qu'il avoit perdu beaucoup de dents. Cette longue & belle vieillesse ne provient pas tant de la bonté de l'air, que de leur continence, vivans sans l'usage des femmes, & de leur vivre simple & modéré, & peut-être de quelques-unes de leurs superstitions. Il y avoit plus de trente ans qu'il demouroit à *Combru*, sans avoir pû rien apprendre de la langue Persane. Pour ce qui regarde son âge, je ne crois pas si facilement ce qu'il m'en a dit: car je sai leur coutume, qui est de se glorifier de leur vieillesse, nonobstant tout ce que j'ai entendu dire de plusieurs, qui sont parvenus à un âge qui peut passer pour un miracle dans nôtre siècle; & tout ce que j'en ai lû dans

Leur façon d'écrire.

Les Indiens vivent long-tems.



un de leurs livres de la doctrine des *Ghioghi*, où entre plusieurs choses étranges, qui consistent pour la plûpart en leurs cérémonies & superstitions, & en certaines merveilles qui proviennent, à leur dire, de leur assiduité dans la contemplation, & que je tiens pour des illusions diaboliques, plutôt que pour des effets véritables. Il est traité de la manière de prolonger sa vie, & par ce moïen d'arriver à un certain degré de perfection, & de se rendre spirituels en telle sorte, qu'ils deviennent immortels, & qu'ils ne soient jamais sujets aux loix de la mort, selon leur doctrine, en la prenant à la lettre : quoiqu'un homme docte m'ait fait entendre, que cette dernière proposition se devoit interpréter dans un sens mystique, qui surpassoit la connoissance du vulgaire. Qui est que l'homme spirituel, est véritablement immortel; parce que négligeant la vie & la mort du corps, & n'ayant soin que de la vie & de la conservation de l'ame, qui seule mérite le nom de vie, il devient immortel. Voïez, je vous prie, à quel point la *Philosophie* de ce Personnage étoit parvenue. Mais je change de discours, attendant que je sois arrivé dans les *Indes* pour en avoir plus de lumière.

XIX. Selon les *Ephemerides* Persanes, une Eclipse de soleil devoit arriver le troisième jour de ce mois de Novembre; mais ayant observé diligemment l'heure, & considéré la différence qu'il y a entre le Méridien de *Lar*, sur lequel elles ont été calculées, & celui de *Combru*, où je suis à present, je n'y puis comprendre que  
fort

fort peu d'obscurcissement, & de diminution en sa lumiere, ce qui me fit juger que l'*Eclipse* devoit être beaucoup moindre, qu'elle n'étoit marquée dans les *Ephemérides*. Le Samedi suivant qui fut le cinquième du même mois, & le premier du mois Arabe *Muhariem*, de l'an lunaire, que les Mahométans content 1032 de l'*Hegire*, *Imanuli Beig*, Capitaine général du Chan de *Sciraz*, arriva à *Combru* accompagné d'un grand nombre de soldats, qui arrivoient tous les jours à la file du *Schialculi Beig* son Lieutenant. Il fut salué par la garnison de la forteresse de *Combru*, autrement dit le Château *Abassi*, par la décharge des canons, & vinté des Anglois qui étoient là. Le lundi quatorzième les Mahométans commencèrent la fête du *Calt*, ou du *Meutre de Heussein*, qu'ils célébrèrent, à leur ordinaire, durant les dix jours de l'*Asciur*, avec autant de solennité que le lieu le pouvoit permettre. Et le Dimanche suivant aiant monté à cheval avec les Anglois, nous fûmes le long de la Mer à une lieuë de *Combru* voir un bel arbre de *Lull*, qui est dans une campagne deserte voisine de la Plage, & d'une si prodigieuse étendue, qu'il peut aisément couvrir de son ombre plusieurs centaines d'hommes divisés par bandes. Quelque *Sami* Indiens sont logés dessous, qui l'ont en vénération comme une chose sacrée, où ils ont fait une petite niche dans le gros tronc de l'arbre pour y placer une petite *Idole*, de laquelle les *Sami* qui la gardent, comme ils sont fort ignorans, quoiqu'ils parlent excellemment Persan, ne furent me dire autre

Arbre  
Lull d'une  
ne prodigieuse  
grandeur.

Idole  
des In  
diens,  
BibiNur.

chose, sinon que c'étoit une Dame, qu'ils nommoient *Bibi Nur*. Le mot *Bibi* est un terme d'honneur, correspondant au nôtre, de Dame, & autant propre aux Indiens qu'aux Persans, qu'ils donnent indifféremment aux Saintes du Ciel, & aux grandes Dames de la Terre. La parole *Nur*, qui en Arabe signifie lumière ( je ne sai pas ce qu'elle veut dire en Indien ) doit être le nom particulier de l'Idole, que tous les habitans du lieu, & même les Persans, appellent communément *Nuri Dagheil*; c'est-à-dire, la Nur couverte de feuilles, ou qui est dans l'arbre chargé de branches. Un de ces Sami m'assura que cette *Bibi Nur* étoit beaucoup plus ancienne que *Mahedeu*, & que tous leurs plus fameux Idoles. Néanmoins il avoit beaucoup plus d'estime & de vénération pour *Ramo*, que pour *Nur*, disant avec une impiété qui leur est ordinaire, que *Ramo* étoit Dieu, & me récitant à ce propos un grand nombre de vers, pour prouver sa fautive opinion. Ce qui me fit penser que *B. bi Nur*. étoit parmi les Indiens, ce qu'étoient parmi nos Anciens les petits Dieux : de quoi je m'éclaircirai dans les Indes à la faveur des hommes doctes. Dans cette Cavalcade que nous fimes sur les bords de la mer, je remarquai que la Plage de *Combru*, particulièrement dans les endroits les moins fréquentez, étoit toute couverte, à certaines heure du jour, de je ne sai quoi de blanc & rond, qui ressembloit de loin à des Piastrs d'argent semées sur la terre, J'appris des naturels du País, & de quelques Anglois qui avoient fréquenté ces mers,

que

que c'étoit un excrément de la mer, assez frequent sur ces rivages, & qui servoit comme d'enseigne pour reconnoître ces côtes : ou pour mieux dire, que c'est une espèce de poissons, qui ont une vie imparfaite, sans forme d'animal & sans mouvement, & à parler encor plus proprement, que c'est une masse d'écume gluante & ridée, qui par un faux jour de ses plis, fait paroître aux yeux des regardans la figure & la marque d'une Reale, & qui sans pouvoir changer de place, demeure toujours atachée à la terre. Et quand la mer se retire, à cause que la Plage est fort basse, & le montant de l'eau fort haut, ces poissons privez de mouvement, ne pouvant pas suivre celui de la mer, demeurent decouverts sur le sable, jusqu'à ce qu'ils soient de rechef couverts par le reflux de l'eau. La matière dont ils sont engendrez est d'une qualité si maligne, que non seulement le manger n'en vaut rien, mais le seul atouchement en est venimeux : desorte, qu'ils aprochent & ressemblent en quelque chose à la Torpille. En quoi nous pouvons considérer les agréables divertissemens de la nature, & l'ordre admirable qu'elle observe dans ses productions pour passer d'une extremité à l'autre, par un milieu diférent des deux. Elle renferme entre les corps insensibles de diverses espèces, & les animaux si dissemblables pour la forme & pour l'instinct, non-seulement une infinité de plantes vivantes & animées, & privées de sentiment, mais encor des êtres vivans, & douez de tant soit peu de sentiment, sans avoir la faculté de se mouvoir.

Espèce  
de Poisson  
sans  
mouvement.

Ordre  
admirable  
de la  
nature  
en la  
production  
des  
Etres.

Comme ceux-ci, dont je viens de parler, les éponges & quantité d'autres, tant sur la terre, que dans les eaux, & mille sortes d'insectes, jusqu'à ce qu'elle arrive peu-à-peu à la production des animaux parfaits, dont les uns sont muets, comme les poissons; les autres ont une espèce de voix, comme les animaux de la terre, & les oiseaux de l'air, qui s'aprochent tous, & imitent en quelque chose l'être de l'homme raisonnable; les uns par la parole, comme les perroquets; les autres par le discernement & par la docilité, comme les chiens, les chevaux & les éléphants; & les autres par la forme extérieure, comme les singes & les marmots. Et puis elle conjoint l'homme par le lien de la partie supérieure de son ame, avec les plus sublimes intelligences spirituelles, & celles-ci enfin avec Dieu même, le seul & unique principe de toutes choses. Retournant le soir bien tard dans notre maison, nous rencontrâmes plusieurs soldats Persans faisant la garde sur les rivages, de crainte d'une surprise de l'armée Portugaise. Le lendemain *Sevenduk* Sultan pour exécuter sa promesse, me manda que si je voulois passer dans l'Italie il étoit tems, & qu'il y avoit un vaisseau préparé pour cela. La réponse étoit arrivée de *Sciraz* à la lettre qu'il avoit envoyée au sujet de mon passage, qui sans doute portoit qu'il me laissât aller. Suivant ce que j'avois délibéré avec M. *Strachan*, ne me souciant plus de suivre cette route, je le remerciai de sa politesse; & lui fis réponse, que puisque j'avois attendu si long-tems la venuë des vaisseaux Anglois, qui

qui étoient proches, je voulois encor attendre un peu pour faire le voiage avec eux ; vû même que passant dans l'Arabie, je ne serois pas beaucoup avancé, & m'exposerois à milles facheuses rencontres, qui me retarderoient davantage. En même teins on eut divers avis par deux barques venües d'Arabie, en divers jours, que la flotte des Portugais avoit paru sur mer vers *Sohar*, & assez près de *Mascat*. Les Officiers & Ministres de Perse, quoiqu'ils crussent que les Arabes eussent fait courir ces bruits pour les détourner du dessein qu'ils faisoient semblant d'avoir de passer dans l'Arabie avec leur armée, ne laissèrent pas de se tenir sur leurs gardes, se servant de ces nouvelles à leur avantage. Entre les autres soins qu'ils aportèrent, *Imamculi Beig* employa toutes ses caresses pour gagner les Anglois. Un soir il les tint à sa table jusqu'à minuit. Un autre jour il vint les voir dans leur maison, où il leur fit offre de son service, & mille complimens, par un ordre exprès qu'il disoit avoir reçu du Chan. Nonobstant toutes ces déférences, je ne pense pas que les Anglois veuillent s'engager cette année dans la guerre pour les Persans, à cause du ressentiment qu'ils ont d'avoir été dupez l'année précédente. Dans le traité qu'ils firent avec le Chan de Sciraz, il avoit été acordé, de part & d'autre, que tout le butin qu'ils feroient sur les Portugais seroit partagé par moitié, & que la Citadelle d'*Ormuz* demeureroit aux Anglois, avec liberté aux Persans d'en bâtir une autre pour eux s'ils vouloient, & que l'Isle seroit commune aux deux Nations. Le Chan acor-

da aux Anglois, & signa les articles de leur traité, écrits en langue Persane. Les Anglois croïant qu'ils fussent couchez, comme ils avoient été conçus, firent la guerre aux Portugais. Après la prise de *Kesem*, qui n'étoit pas une piece fort importante, les Persans qui avoient formé une autre entreprise beaucoup plus hazardeuse, observèrent ponctuellement les conditions portées par le traité, & consentirent que les Anglois y missent un Capitaine en leur nom, avec des soldats, qui ne furent que six ou sept, n'en aiant pas davantage. Par ce moïen les Persans furent assurez qu'un si petit nombre d'hommes ne pouroit les préjudicier, & qu'il leur seroit facile de les chasser quand ils voudroient, ou par force, ou par argent, comme je sai qu'ils sont gens pour le faire un jour. Mais quand Ormuz fut gagné, les Persans ne voulurent point céder la Citadelle aux Anglois, disant qu'ils n'avoient pas capitulé de la sorte. Et en effet, quand les Anglois furent de retour de la guerre, ils firent lire & interpréter les conventions de leur traité, & trouvèrent qu'il étoit dans les termes que disoient les Persans, qu'ils ne s'étoient point obligez de leur donner la moitié de la Citadelle, & beaucoup moins le tout, mais seulement la moitié de la Ville, à condition que la Ci-

Perfidie  
étrange  
des Per-  
sans con-  
tre les  
Anglois,

tadelle demeureroit au Roi de Perse. Ce qui arriva par la mauvaise foi du Chan, qui témoigna par ses paroles de condescendre à toutes les demandes des Anglois; mais qui fit écrire ce qu'il voulut, sachant bien qu'aucun d'eux n'entendoit la langue Persane, & que leur Interprète qu'il avoit ga-

gagné par presens, ne savoit ni lire ni écrire. Desorte que lorsque les articles furent lus en leur présence & de leur Interprète, ils ne furent pas raportez fidèlement comme ils étoient écrits; & ainsi les Anglois signèrent la capitulation telle que le Chan l'avoit fait faire, & non pas telle qu'ils la pensoient. Cette action peut servir d'exemple à tous les Chrétiens, pour connoître de quelle foi les Infidèles agissent avec nous, vérifiant ce qu'à dit un de nos Poëtes, *l'homme n'a point de foi, qui n'en a point pour Dieu.* Et du peu de créance qu'il faut avoir aux Truchemens leurs vassaux, tel qu'étoit celui-ci, quoique Chrétien, & le mauvais succès de ceux qui traitent avec des personnes, dont ils n'entendent pas la langue. Une autre chose qui dégoûta les Anglois fut, que de plus de quatre-vingts pièces de canon qui furent trouvées sur les murailles de la Forteresse, dans les vaisseaux & sur le Port, ils n'en eurent que dix. Pour la paie de leurs vaisseaux, selon ce qui avoit été acordé entr'eux, ils n'en avoient pas touché la moitié, encor leur contoit-on des animaux & des vivres, au double plus qu'ils ne valoient. Et à l'égard des marchandises, ils avoient été si mal traitez, qu'on fit une défense générale de leur rien vendre, le Sultan, Gouverneur d'Ormuz voulant les acheter toutes de ses vassaux pour faire une monopole & en tirer tout le gain, & obliger les Anglois d'en acheter de lui, s'ils en vouloient avoir. En un mot, ils ont été si grossièrement trompez, que se repentant de la guerre d'Ormuz, je ne crois pas qu'ils vueillent ser-

vir

vir les Persans cette année, s'ils ne sont satisfaits. Or ils prétendent la moitié de l'artillerie, & d'autres choses que je ne sai pas bien nettement. Tout ce que je puis dire au vrai, est qu'ils ne se fient point les uns aux autres, & qu'ils ne cherchent que les occasions de se tromper. Nous verrons ce qui en arrivera.

XX. Tandis que ces choses se passaient, je les écrivois de jour en jour, pour tenir ma lettre prête à la première occasion qui se présenteroit. M. *George Strachan* étant tombé grièvement malade d'une fièvre, qui a fait juger à tous que pour recouvrer sa santé, qu'il lui falloit changer d'air, de peur qu'il ne lui arrivât la même disgrâce que j'éprouvai l'année précédente à *Mina*; & ayant résolu de se faire porter la nuit suivante à *Lar* pour y être traité, qui est le lieu le plus proche d'ici & le plus commode, pour de-là retourner à *Ispahan*, si Dieu lui fait la grace de revenir en santé, je lui ai commis la présente comme à un fidèle porteur, pour la faire tenir en Italie. Je vous l'envoie telle que je l'ai écrite par diverses reprises, & en plusieurs tems, sans y rien ajoûter, sinon, que depuis quelques jours je suis ataqué d'une fièvre tierce, qui m'a été causée par la chaleur de l'air; mais comme elle n'a point été dangereuse jusqu'à présent, & que j'espère qu'elle n'aura point d'autre mauvaise suite, je ne pense point à partir de ce lieu, sur l'espérance que j'ai de l'arrivée prochaine des navires Anglois, où je trouverai des Médecins & des médicamens propres. Je vous baise les mains, & à tous nos amis, que je vous prie de saluer de ma part.

*De Combru le 29. de Novembre 1622.*

LET-



LETTRE XVIII.  
DU VAISSEAU  
DE LA BALEINE.

*Cette Lettre, qui est la dernière de celles que l'Auteur a écrites de la Perse, & qu'il adresse à son ami Marius, comme toutes les autres, contient une description assez curieuse de l'Isle & de la Citadelle d'Ormuz, qu'il fut curieux de visiter avant que de mettre les voiles au vent. L'on y pourra voir les malheurs que la guerre produit, gravez sur les tristes ruines de cette Ville, qui peu de jours auparavant étoit l'abord de tous les vaisseaux de l'Inde, & le marché commun de toute l'Asie.*



MONSIEUR,

I. Je vous écrivis pour la dernière fois du Port de *Combru*, sur la fin du mois de  
No-

L'Au-  
teur sur  
son dé-  
part de  
la Perse.

Novembre dernier, vous faisant part de tout ce qui s'étoit passé dans ces quartiers, jusqu'à ce jour là. A présent que je me vois presque hors de la *Perse*, & sur le point de mon voïage, aiant déjà quité le Port, & m'étant embarqué dans le vaisseau qui me doit conduire, quoique nous n'aïons pas encor mis les voiles au vent pour voguer, outre celle que j'ai laissé entre les mains de mes amis qui ont demeuré sur terre, pour la faire tenir heureusement en *Italie*, avec un petit mot que j'écrivis avant hier à mes Parens qui sont à *Rome*; j'ai pensé que je lui ferois plaisir de l'assurer de mon départ de la *Perse*, que j'ai si long-tems désiré, & si souvent recherché, quoiqu'inutilement. Me voïant donc dans le repos du vaisseau, qui est encor à l'ancre & à la vûë du Port, je me servirai de l'ocasion pour lui écrire à loisir & à mon aise, le peu de choses que j'ai vûës & remarquées sur les derniers rivages de cét *Empire*.

II. Sur le commencement de Décembre, il arriva ici un Exprés que le Résident d'Angleterre envoïoit à *Ispahan* à ceux de sa Nation, avec quelques memoires de leurs affaires. Quelques jours auparavant l'un & l'autre avoient fait un long voïage d'*Ispahan* à *Chorasan*, pour faire quelque demande au Roi, qu'ils rencontrèrent entre certaines montagnes au de-là de la ville de *Heri*, revenant de la guerre de *Candahar*, & qui le prièrent de vouloir leur permettre d'enlever la soïe de *Ghengé* & de *Servan*; parce qu'ils n'avoient pas trouvé leur conte sur celle de la Province de *Ghilan*, qu'ils avoient prise auparavant, & qu'ils

qu'ils n'avoient pu debiter en Angleterre. J'étois alors indisposé d'une fièvre tierce, qui n'étoit pas si violente, qu'elle me tint arrêté dans le lit, & m'empêchât d'être debout, autant que mes forces me le pouvoient permettre. Un jour de son intermission, après qu'elle m'eut quitte, je fus dans le logement des Anglois pour parler à cet envoyé, qui arrivoit nouvellement, & que j'avois connu auparavant, pour apprendre de lui quelques nouvelles de la Cour. Il me dit que quand ils partirent d'*Hispahan*, la prise d'*Ormuz* n'étoit pas encor divulguée, & qu'ils la sûrent de la bouche du Roi, qui en reçut la nouvelle devant le siège de *Candahar*, & qui la leur annonça à son retour, où ils le rencontrèrent. D'où vint qu'ils ne firent aucune plainte à Sa Majesté, & ne lui parlèrent nullement des torts & des injures qu'ils avoient reçues du *Chan de Sciraz* durant le tems de cette guerre & dans ces combats, parce qu'ils n'en savoient encor rien, & que leurs gens ne leur avoient rien mandé du succès de leurs affaires. Il me raconta de plus, que le *Mogol* s'étoit porté fort lâchement à la défense de *Candahar*, aiant négligé d'envoier aucun secours à la garnison, qui n'étoit pas pour résister à une puissante armée, n'étant composée en tout que de huit cens hommes effectifs. Que *Tochta Beig*, nôtre commun ami, qui avoit été durant plusieurs années mon *Mehimandar* & celui des Anglois, fut un jour envoyé du Roi de Perse, avec un corps d'armée, pour faire le dégât dans la campagne à l'entour de *Candahar*, d'où il raporta un grand butin,

La prise  
d'*Ormuz*  
& de  
*Candahar*  
par  
le Per-  
sian.



butin, tant d'hommes que d'animaux. Qu'après la prise de *Candahar* le *Persan* avoit envoié *Aliculi Chan*, & *Chelaf Beig* son Maître d'*Hôtel*, avec trente mille hommes détachez du gros de son armée, pour se jeter sur les terres d'un certain Seigneur Tartare *Uzbek*, voisin de ces lieux là, qu'ils nommoient en leur langue *Jelan Tuse*; c'est-à-dire, dépouilles & meutres, à cause des courses qu'il faisoit tous les ans sur les confins de *Heri* & de *Chorazan*, où il mettoit les biens au pillage, & les hommes & les maisons à feu & à sang. Que ce Seigneur avoit pris la fuite, & s'étoit retiré bien avant dans le païs: & que *Aliculi Chan*, avec ses gens, avoit couru une grande partie de ses terres jusque sur les limites de *Balch*, où il avoit fait un grand butin sans trouver de résistance, à cause que le peuple qui habite sur les montagnes avec leurs bêtes sous des tentes, n'a aucune place murée pour se retirer en sûreté.

Particularitez  
de cette  
prise.

Que le *Roi de Perse* avoit fait mourir un grand nombre de prisonniers; savoir tous les hommes capables de porter les armes, n'ayant conservé que les femmes & les enfans, qu'il fit esclaves; & qu'après cette execution il s'étoit retiré à *Heri*, où l'on croïoit qu'il dût séjourner quelque-tems, s'il n'alloit point à *Ferhabad*; & qu'il n'avoit pas encor congedié son armée, attendant la réponse des Ambassadeur de *Balch*, qui étoient venus pour traiter de la Paix, & qu'il avoit renvoié vers leur Maître pour lui porter les Articles qu'il vouloit être observez, & qu'au cas qu'il n'y trouvât pas ses avantages, il étoit résolu de re-  
nou-

nouvellier la guerre l'année suivante contre  
 les *Uzbeqs*, & contre le Prince de *Balch*,  
 de qui *Jelan-Nisc* relevoit en quelque fa-  
 çon. Que l'*Ambassadeur du Roi de Decan*  
 étoit encor à la Cour, qui ne fut congédié  
 de Sa Majesté Persane, qu'à *Candahar*,  
 pour s'en retourner dans son País, & qu'il y  
 avoit laissé pareillement un autre *Ambassa-*  
*deur de Moscovie*, qui étoit venu expresse-  
 ment pour traiter avec Elle du commerce de  
 la soïe, tant de celle des côtes de *Gilhan*, que  
 de celle des autres Provinces voisines, où il  
 s'en fait une grande quantité, qui peut se  
 transporter facilement en *Moscovie*, par la  
 Mer *Caspiene*, qui est le chemin le plus  
 court & le plus assuré; les *Moscovites* espé-  
 rant par cet enlèvement, que les *Anglois*, les  
*Flamens*, & tous les autres peuples Septen-  
 trionaux seront contraints d'en aller ache-  
 ter d'eux. Ce traité n'étoit pas beaucoup  
 hors de raison, tant pour la facilité du  
 commerce, que pour la commodité de la  
 navigation, qui n'est ni si longue ni si hazar-  
 deuse pour les vaisseaux Anglois, que les  
 détours de l'Océan. Et je me souviens qu'il  
 y a quelques années, qu'*Aga Mir* Secre-  
 taire d'Etat, m'ayant déclaré le desir que  
 le Roi avoit que sa soïe ne passât point  
 par la *Turquie*, je lui fis connoître que  
 le transport en seroit bien plus facile  
 & bien plus court du côté du Septen-  
 trion, que par les vaisseaux Anglois  
 du côté du *Midi*. Il est bien vrai que je  
 ne lui parlai point de la *Moscovie*, par  
 ce que je ne savois pas si le grand Duc &  
 ses sujets avoient aucune prétention à ce  
 commerce; outre que je ne pouvois pas  
 me.

Le com-  
 merce  
 avec la  
 Perse fa-  
 cile par  
 la Mos-  
 covie.

me persuader que la *Moscovie* fut assez riche, pour fournir tout l'argent qu'il étoit nécessaire d'avancer pour l'établissement de ce commerce, avant que les autres Nations eussent fait leurs offres, pour enlever toute la soïe du païs. Outre que j'étois averti qu'on ne donne pas volontiers l'entrée & le passage aux étrangers par la *Moscovie*, & que les Gabelles & Impositionsy sont si grandes; ainti les marchans n'auroient pas pris librement cette route. C'est ce qui me faisoit dire, qu'on pouvoit plus facilement avec le secours des *Cosaques*, conduire la soïe en *Pologne*, & la transporter de là avec la même facilité dans toutes les contrées du Septentrion. Que si les *Moscovites* avoient cette pensée & ces desseins, & des deniers suffisament pour commencer le commerce, je croïois que la chose étoit pour réussir plus avantageusement, même pour les Anglois qui trafiquent dans la *Moscovie*; & qu'ils entretiendroient leur commerce par cette voïe avec beaucoup moins de danger, que par l'*Ocean*, où ils ont tant de rencontres & de combats à soutenir contre les *Portugais*, & je me souviens d'en avoir fait autrefois l'ouverture. Le tems nous en fera voir la suite, & peut-être que suivant sa coutume ordinaire, il nous produira des changemens continuels dans les affaires du monde. Monsieur *Thomas* Anglois, nous dit conformément à cela, que l'*Ambassadeur Moscovite* avoit été congédié avec cinquante charges de soïe, pour en faire l'épreuve.

III. L'on prit un de ces jours une *Galiote Indienne du Sind de l'Empire du Mogol*, qui

qui étoit chargée de quelques marchandises, pour essayer s'ils pouvoient introduire le commerce dans la *Perse*, ajoutant que si les passages étoient libres, ils viendroient en flote à *Ormuz*, comme auparavant. Nous apprîmes d'elle que les Anglois avoient combattu sur mer contre les Portugais, sans rien savoir en particulier du lieu, du tems, de la manière, ni du succès du combat. Et qu'il y avoit *vingt vaisseaux Anglois à Surat*, cinq desquels se dispoient à venir en *Perse*. Et quoique ces nouvelles ne soient pas fort assurées, je ne saurois croire que les *Portugais* aient un armée sur mer, qui en vain leur remet le courage & la joie dans le cœur; parce que si leur armée étoit à la voile, cette *Galiote Indienne* ne fut jamais venuë en sureté, & ne se fut jamais exposée sur la mer sans leur passeport. Le même jour que cette *Galiote* aborda, les Anglois & moi nous promenans à cheval le long de la mer pour prendre l'air, nous rencontrâmes le *Général Immanculi*, & deux autres pareillement à cheval, avec quelques-uns de leurs serviteurs à pié, qui buvoient ensemble sur le rivage. Nous nous entretînmes quelque-tems, & aiant pris congé de lui, nous poursuivîmes notre chemin un peu plus loin, & à notre retour, nous le rencontrâmes au même lieu où nous l'avions laissé; & parce qu'il étoit déjà nuit, il s'en vint avec nous vers le Château, où il faisoit sa demeure, & où nous l'accompagnâmes. Il nous dit entr'autres choses, Dépen qu'on dépensoit tous les ans dans la *Fortesse* -ses du *d'Ormuz*, dix ou quinze mille *Tomans*; - Roi de parce que le moins qu'on pouvoit - Perse, pour la don-

confer-  
vation  
d'Or-  
muz.

donner à chaque soldat pour ses gages, étoit huit Tomans par an, & à ce conte, la garnison étoit de quinze cens ou de deux mille soldats. Et que si les chemins n'étoient pas libres, & que le trafic ne marchât comme auparavant, il n'espéroit pas conserver cette Forteresse. Il ajouta néanmoins qu'il y avoit quelque espérance de remettre le commerce par le moïen des vaisseaux d'Angleterre, dans le même état qu'il étoit auparavant, sans que les Portugais osassent lever la tête, & autres choses semblables; à quoi les Anglois répondirent fort poliment en termes généraux, sans s'engager aucunement. On voïoit tous les jours arriver des gens de guerre, & les *Chizilbasçi* faisoient assez paroître la crainte qu'ils avoient de l'armée *Portugaise*, redoublant toutes les nuits leurs gardes sur la côte & dans leurs vaisseaux, jusques-là même, qu'ils posèrent de nuit un corps-de-garde devant la porte de la maison des Anglois, pour la sûreté de leur *soïe* & de leurs autres marchandises, & firent d'autres diligences, dont je n'ai pu m'informer pleinement à cause de mon indisposition.

IV. Le 12. de Décembre au matin, quoique ce fut un des jours de ma tierce, je ne voulus pas laisser perdre la belle occasion, qui se presentoit d'aller avec les Anglois visiter la *Citadelle*, la *Ville*, & toutes les *ravetes* de l'*isle d'Ormuz*. Ce voïage me fut si favorable, soit pour l'agitation de la mer, qui me plaît, ou pour le changement de l'air, ou pour quelque autre qualité dominante, que la fièvre, qui me devoit prendre ce jour-là, m'a quité entièrement,

ment. Nous partîmes de *Combru*, le soleil étant déjà fort haut après son lever, dans un vaisseau de ceux que les Persans nomment *Giulbet*, un peu plus gros qu'une chaloupe de charge, qui vont à voiles carrées comme les navires, & le *Giulbet* étoit au Sultan de *Combru*. Nous abordâmes vers le soir à la rade au pié d'une maison de la Ville, qui a par le dehors une galerie fort élevée regardant sur la mer, qui étoit celle où logeoit le *Cadiz*, ou *Juge* des Chrétiens, qui étoit sans doute un des principaux Officiers des *Portugais*. Les Anglois aiant envoié devant un de leurs hommes, pour donner avis de leur arrivée, nous allâmes incontinent faire la révérence au Sultan *Gouverneur de la Citadelle & de l'Isle d'Ormuz*, qu'ils nomment *Veled Chan Sultan*, & qui fait sa demeure ordinaire dans la maison, qui appartenoit autrefois au *Roi d'Ormuz*, & qui sans doute doit être la plus belle, ou au moins la plus logeable de toutes. Le Sultan nous fit un grand accueil, & après un petit compliment, comme nous voulûmes prendre congé de lui, pour aller loger ailleurs avec plus de liberté, il ne voulut jamais permettre que nous sortissions de son logis, avant que d'avoir pris la collation, où il nous servit des viandes cuites à leur mode, qui n'étoient pas mauvaises, & de l'eau de *vie*, au lieu de *vin*, qu'on ne sauroit trouver dans *Ormuz*. Et parce qu'il étoit déjà tard, ce fut nôtre souper; pour l'eau de *vie*, je n'en pus goûter avant que d'avoir achevé mon repas. Après la table il nous donna des hommes qui nous menèrent dans la *Citadelle*, avec ordre, au

Descri-  
ption  
d'Ormuz  
après sa  
Capi-  
prise.

*Capitaine* ou *Châtalain*, de nous faire voir toutes les particularitez du lieu, & principalement les nouvelles *fortifications*, que les *Persans* y avoient fait faire. Nous nous mîmes donc en chemin, où dans une belle & grande place qui est sur la mer, devant la porte du château, nous vîmes l'*Eglise* & l'*Hôpital* de la *Misericorde*, qui est un lieu d'un grande dévotion, & fort célèbre entre les *Portugais*, dont quelques *Gentilshommes* séculiers, des principaux, ont l'administration, & où ils exercent toutes les actions de charité, qui se pratiquent en divers lieux de l'*Europe*. Ils marient de pauvres filles, ils traitent les malades & les foux, ils nourrissent & élèvent les enfans exposez, ils ensevelissent les morts, ils font continuellement dire des messes, pour le repos des ames des défunts, ils conduisent & encouragent les criminels au suplice, ils font des aumônes secrettes à des personnes nécessiteuses, & de bonne naissance, qui ont honte d'en demander, & assistent par toute sorte de moïens ceux qui sont dans quelque nécessité. Je ne saurois vous dire tout le bien qui s'y fait; mais dans une parole je comprends tout, vous assurant, qu'on y pratique pour le bien du public; & sur tout pour le soulagement des pauvres, toutes les œuvres de miséricorde, spirituelle & corporelle, avec des dépenses excessives, que la maison entretient de ses revenus extraordinaires, & des aumônes extraordinaires des *Portugais*, qui en cela ne sont pas moins libéraux qu'ils sont devots & pieux. De plus cette maison de la *Misericorde* garde les dépôts, prête des

som-

Hôpital  
de la Mi-  
sericor-  
de admi-  
nable  
dans Or-  
muz,

*sommes d'argent*, & fait tout le reste qui se pratique à *Rome* & à *Naples*, dans les *monts de piété*, au grand avantage, & à la commodité générale de toute la Nation; parce qu'en quelque lieu qu'il y ait des *Portugais* établis dans une ferme résidence ou dans un corps de Communauté, quoiqu'ils soient en petit nombre, ils entretiennent toujours entr'eux un lieu de *piété*, qui a une entière & continuelle correspondance de prêt, de banque, & de semblables négociations avec les autres lieux de la *Miséricorde*, en quelque part qu'ils soient. De sorte que si un *Portugais*, ou un autre *Etranger*, qui veut faire un long voiage, a besoin de faire tenir son argent en quelque lieu du monde, quoiqu'éloigné qu'il soit, où il y a des *Portugais*, il est assuré de l'y trouver tout rendu, sans nulle risque, & sans nul retardement de ses deniers, par le moïen de cette banque, qui ne manque jamais. Si quelqu'un arrivoit à mourir par hazard dans quelque Province fort éloignée, comme à la *Chine*, au *Japon*, dans les extrémités méridionales de l'*Afrique*, ou en d'autres endroits semblables, en laissant ses hardes & ses héritages, ou ses legs pour les exécuter, entre les mains des Administrateurs de la *Miséricorde*, il est assuré que tout sera mis promptement en sûreté, gardé fidèlement, & envoyé ou païé en pareille valeur à ses héritiers & légataires, jusques en *Portugal*, & en quelque lieu que ce soit; quoique ce fut dans une distance de la moitié du monde, & même aux *Antipodes*, à nôtre égard. Bref, la *Miséricorde* des *Portugais*, est un lieu le plus uti-

le, le plus pieux, & le mieux gouverné de tous ceux que j'ai jamais vu dans la Chrétienté, & qui mérite de servir de modèle à toutes les autres Nations. Ce fut donc dans cette grande place, qui est devant la Forteresse, & qui regarde sur la mer, que nous entrâmes dans l'Eglise de la Miséricorde, que nous trouvâmes toute ruinée, & les pavez arrachés par l'avarice insatiable des soldats qui avoient fouillé par tout bien avant dans la terre, sur l'espérance d'y trouver quelque trésor caché, & il ne restoit rien dans son entier, que les murailles & le toit; & dans la Tribune quelque bois du rétable ou quadre de l'Autel, & avec tout cela c'étoit la moins ruinée de toutes les Eglises, que je visitai depuis. Près de la Miséricorde & dans la même place, il y avoit la Bourse, ou Doitane, que les Persans nomment *Benksâl*, qui étoit un bâtiment médiocre, avec des galeries ouvertes par le dehors, & à présent ruinées. Il y avoit encor près de-là une Mosquée des *Mahométans*, plus grande & plus ancienne, qui avoit été ruinée par les Portugais, à cause qu'elle étoit proche de leur Citadelle, & qu'elle dominoit sur la place par ces hautes & superbes Tours, où les Mahométans allument leurs flambeaux & leurs lampes. Dont ils conçurent un grand dépit & une haine extrême contre les Portugais, & particulièrement les Persans, après qu'ils eurent appris que ce Temple avoit été bâti par le commandement de leur Roi *Thahamasp*, aïeul du Roi *Abbas*, qui règne à présent. De-là nous entrâmes dans la Citadelle, qui est séparée de la Ville de toute la longueur

Defo-  
lation  
d'Or-  
muz, &  
ses rui-  
nes.

geur de cette grande place, & qui est bâtie  
 à l'écart dans une pointe de l'Isle la plus  
 Septentrionale, & la plus voisine de la  
 terre-ferme du côté de la Perse. Cette pla-  
 ce est de figure carrée, flanquée de quatre  
 boulevards en angles, entourée de la mer  
 de tous côtez, excepté de celui, qui con-  
 tient toute la courtine & une partie des  
 deux boulevards, qui des deux côtez de la  
 porte regarde sur la ville & sur la place. Il  
 est vrai qu'il y a encor de ce même côté un  
 fossé, qui n'est pas fort profond, dans le-  
 quel la mer se jette, & le remplit, quand  
 elle est dans son plein, mais d'une eau  
 morte, & qui ne coule point, parce qu'el-  
 le est trop basse. Outre que dutems des  
 Portugais ce fossé étoit fort étroit; mais  
 les Persans l'ont élargi de plus de la moitié,  
 & on le passe à présent sur un Pont-levis,  
 au lieu qu'auparavant on le passoit à sec,  
 & sur une terre-ferme, qui s'étoit acumu-  
 lée, pour n'avoir pas été curé, qui étoit  
 une faute notable. Les boulevards sont à  
 l'antique, & leurs défenses sans couvertu-  
 re, les murailles épaisses & solides, de  
 bonnes pierres, & ainsi plus propres à résis-  
 ter aux injures du tems, qu'à la violence  
 des canons; d'une hauteur proportionnée,  
 plutôt pour tenir la ville en bride, que  
 pour repousser les ennemis, en cas d'un sié-  
 ge, & les empêcher de conduire leurs tren-  
 chées jusqu'au pié. Je puis dire qu'elles  
 sont mal entreprises, puisqu'elles n'ont  
 aucune défense dans toute leur enceinte, si  
 ce n'est vers le haut, où l'artillerie qu'on y  
 a dressée est bonne à tirer de loin, ou sur  
 la ville, en cas de tumulte, ou sur la mer

Descri-  
 ption de  
 la Cita-  
 delle.

contre des vaisseaux écartez; mais pour tirer de près, ou dans les fossez pour défendre le pié des murailles, ou à fleur d'eau sur la mer, ou rez-terre du côté du terrain, il n'y a pas une canonnere, d'où vous puissiez seulement décharger un mousquet. Desorte qu'il fut facile aux ennemis de s'approcher du pié des murailles, & de miner la place; parce qu'étans une fois au pié, ce qui leur étoit fort facile, en se couvrant de terre, que le lieu leur fournissoit abondamment, qui est aisée à remuer, & fort propre à faire des remparts, il étoit impossible de les pouvoir atteindre. Et ce qui est le pis, c'est qu'il n'y a aucun rempart ou terrain au-dedans des murailles, pour se retrancher en cas qu'on soit pressé, qui est le plus grand défaut d'une place. La place d'armes n'est pas grande suffisamment. Les citernes sont trop étroites, & en trop petit nombre. Les boulevards trop petits, & incapables de contenir les soldats nécessaires à la défense d'une Citadelle de telle conséquence. Les murailles, quoiqu'elles soient assez solides & assez épaisses, pour être bâties de pierres, n'ont aucun lieu où les assiegez puissent se retirer & se mettre en défense dans un besoin; & à peine peut-on marcher en ordre tout à l'entour, comme il est absolument nécessaire. Je trouve fort étrange qu'une Forteresse de telle importance, ait été si mal bâtie dès le commencement ce qui me fait juger, que celui qui en jeta les fondemens, n'avoit point d'autre dessein que de s'assurer des habitans de la Ville, qui étoient *Mahomé-*  
*tans,*

Défauts  
des for-  
tifica-  
tions.

PIETRO DELLA VALLE. 128  
dans, & partant peu confidens, sans pen-  
ser que les ennemis étrangers y dussent ja-  
mais mettre le siège devant la place. Et  
beaucoup moins dans un tems que les Rois  
d'Ormuz étoient possesseurs de la terre-fer-  
me, tant du côté de la Perse, que de celui  
de l'Arabie, dans une vaste étendue de pais,  
dont les ennemis étrangers devoient se  
rendre maîtres, d'un côté ou de l'autre,  
avant que de pouvoir aborder dans l'Isle.  
Et d'ailleurs, que le Roi d'Ormuz & ses  
Mahométans, qui occupoient la Ville,  
n'ayant pas la simple pensée de se révolter,  
les Portugais se tenoient assurez dans leur  
Citadelle, qui pouvoit ruiner & mettre  
par terre toute la Ville, quand ils vou-  
droient. Mais lorsque les Rois d'Ormuz eu-  
rent perdu peu-à-peu tous leurs Etats de  
la terre-ferme, & particulièrement du côté  
de la Perse, après que le Persan se fut em-  
paré du pais de Lar, qui par ses montagnes  
rudes & difficiles, & par ses passages étroits  
lui servoit de rempart assuré contre un si  
puissant ennemi, qui, poursuivant ses con-  
quêtes, pouvoit venir l'assiéger jusque dans  
son Isle, la forteresse d'Ormuz fut inutile. Je  
dis assez souvent qu'Ormuz alloit se per-  
dre, quand plusieurs années auparavant  
je vis Lar perdu. Et les Portugais, qui  
doivent y espérer, négligèrent de secou-  
rir ce pauvre Prince, voisin du Roi d'Or-  
muz leur Vassal, comme ils y étoient obli-  
gez, & ne lui prêtèrent pas la main pour  
le soutenir dans sa chute, quoiqu'ils le vis-  
sent tomber entre les mains d'un si fort &  
si puissant ennemi. Je me souviens, que <sup>Portugais,</sup>  
certains Portugais, qui n'avoient jamais gais,  
rien <sup>grands</sup>

vanteurs  
de ce qui  
les tou-  
che.

rien vu que leurs Indes, étant un jour à la Cour de Perse, me disoient assez souvent, que la Citadelle d'*Ormuz* étoit une place imprenable; & il y eut quelques-uns d'eux, qui, avec leurs rodomontades ordinaires, & comme naturelles à toute la Nation, qu'ils voudroient que le Persan se présentât avec toute sa cavallerie devant *Ormuz*, pour voir ce qu'il sauroit faire. A les entendre parler de la sorte, quoique je ne crusse pas tout ce qu'ils disoient, je pensois bien que la Citadelle d'*Ormuz* fût une place grandement forte, à la façon & selon les règles de celles de nôtre Europe, & pour cette considération, quand je fus malade à *Lar*, & que j'appris qu'elle avoit été prise en deux mois & demi de siège, j'en fus extrêmement étonné; quoique les Persans qui l'assiegeoient, y perdirent un grand nombre de leurs soldats: parce qu'une de nos Citadelles bien fortifiée, avec une garnison, & le secours nécessaire, telle que je m'imaginerois celle d'*Ormuz*, peut se défendre & tenir plus long-tems. Mais après que j'eus vûë, je fus surpris d'un merveilleux étonnement, non pas de ce que les Portugais, qui n'étoient jamais sortis des Indes, où il n'y en a point peut-être une pareille, me la vantoient tant, mais de ce que les Persans, qui l'assiegeoient, y perdirent tant de monde, ce qui ne seroit pas arrivé de la sorte aux gens de nôtre país. J'infère de-là, que la Citadelle d'*Ormuz* fut défenduë bravement par ceux qui étoient dedans en petit nombre, & qu'on fait une injure notable au Capitaine, qui la perdit, de l'avoir réduit à cet-

à cette extrémité de s'enfuir, de crainte de tomber entre les mains des Portugais, qui le puniroient comme un lâche, quoiqu'il ait fait tout ce qui se pouvoit faire humainement, l'ayant défenduë si long-tems, aiant fait mourir tant d'ennemis durant le siège, & ne s'étant rendu, que lorsqu'il vit les Persans au-dedans, qui avoient gagné un boulevard. Et lors il étoit bien juste de se déclarer, & de penser à la conservation de ceux qui restoient en vie, & particulièrement de tant de femmes, de vieillards, d'enfans, & d'un si grand nombre de malades & de blesséz. Mais les Portugais un peu trop sévères, prennent la chose autrement. Les Persans, pour rendre la Citadelle autant forte que leur science & leur pouvoir se peut étendre, ont élevé les murailles avec certains parapets; & sur le haut ils ont fait une manière de meurtrieres ou de guérites, à leur mode, pour tirer à couvert des mosquets & des flèches sous certains chapeaux de murailles, qui couvrent les meurtrieres & avancent au-dehors; comme nous avons à Rome des manteaux de cheminées faites à l'antique; mais ces redoutes ou meurtrieres sont fort inutiles, parce qu'il est facile de les abattre à coups de fauconneaux, & d'empêcher qu'aucun ne se presente sur le haut des boulevarts, pour les défendre. Au reste, il y a dans la Forteresse, dont nous fîmes le tour, une Eglise, qui a été convertie en Mosquée, des magazins pour toutes les choses nécessaires, des cisternes d'eau dans une cour, mais qui ne sont pas assez grandes pour un lieu si aride que celui-là; des huttes pour

La Citadelle bien défendue ne se rendit qu'à l'extrémité.

les soldats, & au milieu, un peu sur le haut, une maison assez jolie pour loger le Capitaine ; que je n'approuve pas néanmoins pour sa hauteur, à cause qu'elle est exposée à la batterie du canon, n'étant point couverte de la muraille de la Forteresse, & n'étant élevée sur cette éminence, que pour servir de masque & d'apparence de Château ; la muraille d'alentour, & particulièrement les boulevarts, sont garnis d'artillerie, mais non pas en quantité, & presque toute mal posée, dont la plus grande partie est inutile, pour avoir été enclouée par les Portugais, quand ils furent contraints de la laisser en abandonnant la place, outre qu'il y avoit déjà quelques pièces endommagées, & qui commençoient à crever. La meilleure de toutes les fortifications que j'y remarquai, fut une contrescarpe, que les Persans avoient fait élever sur le bord du fossé par le dehors, où ils avoient mis une pièce d'artillerie pour la garde du Portail, qui portoit bas & à fleur de terre, & qui étoit capable de produire de bons effets ; il est bien vrai qu'ils pouvoient la rendre meilleure, par le moïen de quelques ravelins au-devant, & d'un chemin couvert au-dans tout à l'entour pour les Mousquetaires ; mais les Persans étant acoutumez à combattre en pleine campagne, & fort rarement sur des murailles, ils se soucient peu des fortifications. Pour le nombre des soldats qui ne passoit pas deux cens, quoiqu'à la montre il semblât qu'il y en eut beaucoup davantage, le Capitaine faisant toujours paroître les mêmes par-tout où nous allions, faisant le tour de la place. Et parce que

que je-fai qu'il y en avoit fort peu d'autres hors de la Citadelle, quand je viens à penser aux discours qu'*Imamuli Beig* me tint à *Combru*, qu'il se faisoit une dépense de dix ou de quinze mille Tomans par chacun an pour l'entretien de la milice d'*Ormuz*, je reconnois que ce n'étoient que des fables, dont il nous repaissoit, pour exagérer & augmenter dans l'esprit des Anglois, les frats que le Roi son Maître faisoit en cette guerre, si ce n'est qu'il voulût comprendre dans les dépenses d'*Ormuz*, ceux des bâtimens de l'Isle de *Kesem*, & des autres Ports voisins; & Dieu fait si tout l'argent que le Roi de Perse y met, peut monter à cette somme. Quant aux soldats, dont j'en reconnus quelques uns qui avoient été conduits d'*Isbahan* à *Ormuz*, je vis bien à leur mine, que la plus grande partie y étoit détenuë contre sa volonté; comme ceux qui en qualité de prisonniers ou de bannis, souffroient toutes les incommoditez du monde dans cette Isle déserte, & privée de toutes les choses nécessaires à l'entretien de la vie. Aiant donc vû tout ce qui étoit à voir dans la Forteresse, la nuit étant venuë, & nous fatiguez du voiage, sans chercher d'autre logis, nous retournâmes en celui du Sultan, qui prenoit la fraîcheur sur une terrasse, qui n'étoit pas désagréable, quoique ce fût au mois de Décembre, où il passa la moitié de la nuit à la clarté de la lune avec ses amis, à boire de l'eau-de-vie, & à manger un peu de lait aigre, selon leur coutume, qui est de réprimer par quelques viandes aigres, les fumées que ces breuvages violents leur font monter au cer-

veau, qui leur causent des maux de tête. Les Anglois à force de boire excédèrent les limites ; mais le Sultan qui étoit dans la même carrière, marcha toujours la tête droite & ferme, quoiqu'il but autant qu'eux, & toujours d'une bonne mesure. Moi qui ne buvois point, je les regardois faire; parce que dès le commencement ils n'avoient parlé que Turc ou Persan, je les entendois discourir à mon aise; & eux croïant que je ne fusse pas la langue, ne se défioient nullement de moi, & parloient librement de toutes choses en ma présence, d'où je compris facilement tous leurs discours, qui ne tendoient qu'à tirer de la bouche des Anglois les sentimens qu'ils avoient du succès de la guerre que les Persans avoient sur les bras. Eux altérez & échaufez de l'eau-de-vie, qui est extrêmement traître, entre les divertissemens d'une conversation si agréable, & les effets d'une liqueur si violente, laissèrent échapper de leur bouche beaucoup de choses, qu'ils n'eussent jamais dites aux *Persans*, s'ils eussent été dans une autre disposition. Leurs entretiens étant finis, la nuit qui étoit déjà bien avancée, & la pesanteur de leur tête les invitant au repos, je me couchai demi-vêtu, à la mode de la campagne, sur un lit qu'on avoit préparé pour tous sur la même terrasse à découvert, sans autre ciel que celui des étoiles: l'air du lieu étant si chaud, que même au fond de l'hiver on a de la peine à dormir dans les chambres fermées. Nous dormîmes donc délicieusement à l'enseigne de la lune, la nuit devant la Fête de *Sainte Luce*, quoiqu'il

Chaleurs excessives de l'été.

tom-

tombât sur nous de la rosée en quantité, que notre santé nous obligeoit de souffrir. Dont je ne m'étonne point, parce que nous faisons le même à *Combru*, qui est un pais beaucoup moins chaud, où je prenois mon repos à l'air, & en chemise entre deux draps, comme j'ai coutume de dormir à l'Italienne, quand je suis dans ma maison, & la rosée tomboit en telle abondance durant toute la nuit, que le matin nous nous levions tous trempés, l'eau aiant pénétré les couvertures, les linceüils, & bien souvent les matelats. Que si l'on est réduit à ces extrémités dans *Combru*, & sur les côtes voisines, simplement à raison du climat, vous pouvez facilement juger ce qui doit être à *Ormuz*, qu'on estime la terre la plus ardente du monde, non pas à cause de sa situation, qui étant à *vingt-sept degrez* de l'*Equinoxe* du côté du Septentrion, est bien éloignée de la *Zône* torride, qui sans doute est plus exposée aux rayons du soleil, qui y donnent à plomb; mais à cause de la qualité de la terre d'*Ormuz*, qui n'est que *Sel*; & que la réflexion du soleil y est si ardente, qu'elle est tout-à-fait insupportable, & particulièrement lorsque certains vents contagieux tirent, desquels je vous ai parlé dans une de mes Lettres de la *Perse*. Je me suis laissé dire, qu'en certain tems de l'année les habitans d'*Ormuz* ne sauroient vivre, s'ils ne passioient quelques heures du jour plongez dans l'eau jusqu'au col, que pour cet effet ils gardent dans toutes les maisons dans des vaisseaux faits exprès, ce que même les plus austères Religieux sont contraints de pratiquer. Qui est la cau-

La terre  
de cette  
Isle n'est  
que Sel.

Grande  
disette  
d'eau  
douce.

se naturelle que la terre d'*Ormuz* étant si  
*salée*, ne peut produire aucun arbre, ni  
aucune plante, ni un seul brin d'herbe, &  
que dans toute l'Isle il n'y a pas une goutte  
d'eau douce; d'où vient que celle des ci-  
ternes, quoiqu'il y en ait dans toutes les  
maisons, autant qu'ils en peuvent creuser,  
n'étant pas suffisante pour le boire & pour  
les nécessitez domestiques, les habitans  
sont contraints d'en aller puiser bien loin  
au-delà de la mer dans la terre-ferme,  
qu'ils font conduire sur des barques. Pour  
la même raison de la salure & de l'aridité  
de la terre, toutes les campagnes & les  
montagnes qui sont dans l'Isle, même les  
plus éloignées de la ville, & des autres  
lieux habitez, n'étant que des *masses de sel*,  
sont *horribles* à la *vue*. Elles ne paroissent  
pas blanches, comme celles des autres païs  
qui produisent le sel, mais d'une couleur  
de terre, obscure & brûlée, telle qu'on  
voit quelquefois sur les bords de la mer  
des rochers batus & minez par les flots. La  
Providence Divine ne laisse pas néanmoins  
de suplérer en tout lieu aux nécessitez de  
*l'homme*. Aux environs de l'Isle, il naît jus-  
ques dans la mer sous les eaux quantité de  
plantes que la terre ne peut produire; il y  
croît aussi du bois, dont ils se servent pour  
brûler. Et comme c'est un lieu où la nature  
fait divers miracles, il y vient du *bois*,  
qui va *au fond de l'eau*, & des *pierres* en  
abondance, *legères* comme des *pierres pon-  
ces*, qui nagent dessus. Les murailles en  
sont bâties, ou de sel, ou de quelque ma-  
tière encor plus tendre; car il n'y a point  
de cailloux dans toute l'Isle; ou s'il y en a  
de

de plus solides, ce sont pour la plûpart des pierres à fuzil: ce qui fit dire à un homme d'esprit, qu'entre les merveilles d'Ormuz, la Citadelle avoit ses murailles de feu. Nonobstant tous ces défauts, ces disettes & ces disgraces, tant l'avidité du cœur humain est insatiable; pour le grand gain qu'on y faisoit par le concours prodigieux des marchands qui venoient de toutes les Provinces de l'Orient & de l'Occident, pour y trafiquer & vendre leurs marchandises comme dans un marché public, la ville d'Ormuz étoit grande & bien peuplée, tant de naturels que d'étrangers. Et à force d'argent, dont ils faisoient une grande dépense, & par la commodité des terres fermes voisines, & principalement de la Perse, d'où ils tiroient le meilleur de toutes les Provinces d'alentour, quand ils étoient en paix avec les Persans, il n'y avoit sorte de délices qu'on pourroit désirer, qui ne se trouvât abondamment dans cette ville. Mais à présent elle est réduite à un état déplorable, ou pour mieux dire, elle est entièrement ruinée, parce qu'elle a perdu tous ses habitans, qui moururent pendant le siège & à la prise, ou qui s'enfuirent & se retirèrent ailleurs. Le commerce pareillement s'est perdu par la perte de la ville, les marchands n'osant plus y aborder, ni des Indes, ni d'aucun autre endroit. Outre que les Persans qui sont foibles sur la mer, n'espérant pas de pouvoir garder Ormuz long-tems, & s'atendant d'en être un jour chassez, si les Portugais s'intéressent à la reprendre, enlevèrent tout ce qu'ils pûrent, non-seulement les meubles des maisons qui furent

Funeste  
change-  
ment  
d'Or-  
muz, au-  
trefois  
l'abord  
de tout  
l'Orient

Hosti-  
titez  
cruelles  
des Per-  
sans.

exposées au pillage, & toutes les armes, tant du public, que des particuliers, qui étoient en grand nombre, & dont les Magazins sont pleins à *Combru*, où elles furent portées; mais encor ils arrachèrent des bâtimens, le bois, le fer, les portes, les fenêtres, jusqu'aux poutres & soliveaux, & s'ils eussent pû transporter les murailles en terre-ferme, ils n'y eussent pas laissé une pierre. La ville est donc déserte, & les maisons entièrement ruinées, n'y ayant plus à present que quelques boutiques, avec quelques petits logemens dans la ruë, qu'ils nomment du *Bazar*, qui sont occupées par des Vivandiers, qui y sont nécessaires pour entretenir un petit nombre de soldats, qui composent tout le corps des habitans. Le jour suivant, après avoir employé la matinée à parcourir toutes les ruës, sans avoir rien aperçu qu'un spectacle funeste d'Eglises & de maisons ruinées, nous allâmes le soir sur l'heure du passage nous promener à la campagne hors de la ville, où nous ne vîmes qu'un petit jardin, qui n'est entretenu qu'avec beaucoup de peine, à force de l'arroser, comme il n'est composé que de bonne terre transportée d'ailleurs, & qui étoient les *délices du Roi d'Ormuz*, quoique je n'y remarquai que des plantes fort communes en nôtre pais.

V. Aiant vû tout ce qu'on pouvoit voir dans l'*Isle d'Ormuz*, nous prîmes congé du *Sultan*, & avec autant de chemin par mer de nous arrivâmes sur le soir dans l'*Isle de Ke-kelem*, où nous abordâmes justement au pied de la Citadelle, qui est bâtie sur la pointe plus voisine d'*Ormuz*, vers où elle est  
tout-

tournée. Nous trouvâmes là enfin cent hommes de peine, qui creusoient un fossé assez large & profond, que les Persans faisoient faire, escarpé & contrescarpé d'une muraille, comme ils l'entendoient. Il n'y avoit rien dans la Citadelle qui méritât d'être vû, que trois puits d'eau, pour la conservation desquels les Portugais avoient bâti ce Fort à la hâte, en faveur des *Ormuziens*. Mais il me semble que cette eau ne méritoit pas qu'on y bâtît & entretint une Citadelle pour la garder. Je dis Citadelle, si on peut la nommer de la sorte, ô Dieu! quel bâtiment! Il eût bien mieux valu faire de simples remparts de terre, qui eussent été faits plus promptement, qui n'eussent pastant coûté, & qui eussent été plus forts pour toute sorte de combats. Les murailles dont les Portugais la renfermèrent, & qui sont encor à present sur pié, sont faites de bonnes pierres, à chaux & à sable, mais fort étroites, foibles, sans terre-plein, & sans défense; en un mot, qui ne servent de rien. Il y a fort peu d'artillerie, & encor de peu d'éfet; mais il n'y a point de place sur les murailles, où l'on en puisse mettre davantage, ni de meilleure. Je dis tout en un mot: *Kesem* n'est pas une *Forteresse*, c'est un *Pigeonnier*, qui ne mérite pas seulement le nom de maison forte. J'admire alors la valeur des Portugais, & de leur Capitaine *Rui Freira*, qui la défendit si long-tems, contre tant de puissans ennemis, quoique les Persans qui l'assiegeoient, n'eussent point d'artillerie, qui pouvoit facilement être prise à la main sans canon. Il résista courageusement, &

fit

Descri-  
ption de  
la Fortes-  
resse



fit perdre la vie à un grand nombre des as-  
 siegiens, & ne se rendit qu'aux aproches  
 des Anglois, qu'ils eurent dressé le canon  
 pour la battre en ruine, encor ce fut avec  
 des conditions fort honorables, que ces In-  
 fidèles ne lui gardèrent pas. Les Anglois,  
 qui étoient là en petit nombre, furent ex-  
 trêmement joyeux de nôtre venuë, nous  
 firent un grand acueil, & passèrent toute  
 la nuit à nous caresser, & à nous faire la  
 meilleure chere qu'ils pûrent. N'yaïant rien  
 à voir dans l'Isle de *Kesem*, nous remontâ-  
 mes le lendemain dans nôtre vaisseau, avec  
 quelques Anglois du lieu, qui menèrent  
 avec eux des chiens de chasse, & passâmes  
 dans celle de *Larek*, qui est au milieu du  
 Golfe, séparée de la terre-ferme, plus que  
 nulle des autres, & en pareille distance de  
 l'Isle d'*Ormuz*, que celle de *Kesem*, & de  
*Kesem* même autant, ou un peu plus. Nous  
 y arrivâmes de nuit, où n'ayant trouvé au-  
 cun logement, parce que c'est un lieu de-  
 sert, nous fûmes contraints de nous reti-  
 rer dans nôtre vaisseau, & de coucher sous  
 des tentes, que nous dressâmes sur terre,  
 assez loin du rivage. *Larek* n'a pas beau-  
 coup de tour, & est beaucoup plus petite  
 que les deux autres. Cette Isle étoit autre-  
 fois habitée, & on y voit encor à present  
 les vestiges des maisons ruinées, & plu-  
 sieurs sépultures; les habitans l'abandonné-  
 rent, & les habitations furent entièrement  
 détruites par les incursions des Pirates, &  
 particulièrement de certains Arabes, qu'ils  
 appellent *Noutek*, qui y faisoient souvent  
 leurs décentes. Le 20. du mois, Messieurs  
 les Anglois, qui étoient en ma compagnie,  
 allé-

l'Isle de  
*Larek*.

allèrent de grand matin presque tous à la chasse, espérant de faire une bonne capture, pour le grand nombre de bêtes sauvages dont cette *Isle* est pleine, & notamment de Chèvreüils. Je n'eus pas le courage ni la force de faire un si long chemin à pié, n'étant pas encor bien guéri de mon indisposition; & je restai sous nos tentes avec un ou deux de la troupe, passant le tems à considérer les campagnes, où ma vüë se portoit assez loin. Nos chasseurs passèrent presque tout le jour à chasser, & ne revinrent que le soir, chargez de Chèvreüils & de Gazettes, qu'ils avoient pris. Et comme il nous restoit encor quelques heures de jour, & que *Larek* est un lieu trop incommode, nous rentrâmes derechef dans nôtre vaisseau, aiant mis la voile au vent, nous allâmes prendre nôtre repos dans l'*Isle de Kesem*; & le jour suivant nous étant séparés de ceux qui avoient là leur logement arrêté, nous reprîmes la route de *Combru* à la faveur du vent, aiant fait un tour de plus de cent mille, ou de trente lieuës de chemin.

Etant de retour à *Combru*, je n'y remarquai rien, qu'une extrême éfronterie, qui a cours entre les Mahométans, de certains jeunes garçons éféminez, qui menent une vie abominable & infame, & qui n'ont point de honte d'aller publiquement par les rues, habillez en hommes depuis la tête jusqu'à la ceinture; & en femmes depuis la ceinture jusqu'aux piés, tâchant d'atirer le monde à des actions exécrables, par des chansons & des airs impudiques, & par des gestes lascifs, pour en tirer quelque lucre. Quelques-uns d'eux étoient si laids, si noirs, &

Infame  
commerce  
d'impureté, qui  
se fait à  
*Combru*.

si cendreux, & encor plus que ne sont les habitans ordinaires du païs; en un mot, si vilains & si horribles aux yeux, que je fis le signe de la Croix, m'étonnant que le diable pût prendre des hommes, comme des oïseaux niais, avec des filets si sales & si impurs. L'année 1622. s'écoula cependant, sur la fin de laquelle il falut passer les soirées dans la maison des Anglois à des entretiens joyeux; & une fois entr'autres à boire d'une certaine liqueur, qu'on nomme *Larkin*, qui est fort en usage dans l'*Isle de Java*, & dans toutes les autres Méridionales sur les extrémités de l'*Orient*. Cette liqueur est trop pénétrante pour en user à tous les repas; elle n'est bonne que pour fortifier le cœur dans une débilité, & pour faire des soupes plus délicieuses au goût, selon moi, que celles que nous faisons avec le *Muscat* ou la *Malvoisie* de l'*Isle de Candie*. Je trouvai que c'étoit une chose exquise, & je voulus en avoir la composition, que j'emporte avec moi, pour la communiquer à l'*Italie*, étant bien assuré que ceux qui en feront l'essai, la trouveront excellente, sans craindre sa violence. Je m'étonnois que dans ces païs Méridionaux, & principalement aux environs d'*Ormuz*, où le chaud est excessif, les habitans usassent de tant d'épices en leur manger, d'eau-de-vie, & d'autres sortes de liqueurs, qui sont extrêmement chaudes, comme est en particulier le *Larkin*, en leur boire; mais aiant consulté une personne intelligente, j'appris que c'étoit par un motif fort raisonnable, & non par hazard, qu'ils se traitoient de la sorte. D'autant que par la malignité de la

Bruva  
ge déli-  
cieux,  
nommé  
*Larkin*.

la chaleur extérieure, que les corps souffrent, qui est causée par l'intempérance de l'air du pais, la chaleur naturelle se dilate, & se répand de telle sorte, que les forces venant à leur manquer ils tombent en défaillance, & par conséquent, il est nécessaire de fortifier l'estomac par des viandes & par des breuvages chauds. Au contraire, dans les pais Septentrionaux, où le froid règne & domine extérieurement, la chaleur naturelle se resserrant dans son centre, donne de la vigueur au corps, qui n'a pas besoin d'aide; au contraire, il est à propos bien souvent pour la santé, de la moderer par des choses rafraîchissantes, afin que l'estomac fasse mieux ses fonctions. Achéons ce qui nous reste à dire des événemens & des rencontres, qui se sont présentées dans ce peu de jours, depuis le commencement de la présente année 1623.

VI. Le 7. de Janvier, étant sorti sur le soir assez tard avec les Anglois, tous à cheval, pour nous promener sur les rivages de *Combru*, comme nous avons coutume de faire, je vis les grands préparatifs des Persans pour remettre sur les bords de la mer une *Citadelle*, au même endroit où étoit l'ancienne qu'ils ruinèrent, quand ils bâtirent la neuve, qui est à présent plus avancée dans les terres. Il se peut faire qu'ils se soient avisez, que celle qui est si éloignée de la mer est inutile pour la surété du Port & des vaisseaux; & qu'ayant à présent des Navires de guerre, outre ceux de passage & de charge, savoir, les Galiores qu'ils prirent à *Ormuz*, ils aient jugé qu'il étoit né-

Belle re-  
marque  
pour le  
boire  
chaud &  
froid,

Nouvel-  
les forti-  
fications  
des Per-  
sans.

nécessaire d'en bâtir une autre sur la mer, pour les garder, & les tenir plus assurez contre les aproches de leurs ennemis. Car les victoires qu'ils ont remportées leur ont tellement enflé le courage, qu'ils n'ont plus de crainte de perdre cette place, ni de la voir ataquée des ennemis, & batuë du canon de leurs vaisseaux, sans les démonter pour les mettre sur terre, comme ils appréhendoient autrefois. Une chose, je ne sais pas s'ils ont la volonté de conserver à l'avenir ces deux Fortereffes, ou une seule, en ruinant celle qui est plus éloignée, comme elle n'est pas fort importante, après que l'autre qu'ils bâtissent sur la mer, sera en défense, qu'ils feront sans doute meilleure & mieux fortifiée qu'elle n'étoit auparavant, s'ils en ont l'esprit & l'industrie. Comme nous allions voir ces choses, nous y rencontrâmes par hazard le *Général Imamculi Belg*, qui s'arrêta un peu à discourir avec nous, & qui témoigna par ses actions & ses paroles, qu'il étoit pensif à cause du retardement des vaisseaux Anglois qui ne venoient point. Mais sur les espérances qu'on lui donna de leur promesse arrivée, il se r'assura un peu, & fit voir qu'il étoit consolé. L'espérance ne fut pas vaine ni longue, puisque deux jours après on vit arriver les vaisseaux si long tems desirez, qui étoient cinq en tout, quatre grands & un petit. Deux des grands s'étoient trouvez l'année précédente à la guerre d'*Ormuz*, les deux autres étoient venus de nouveau d'Angleterre, & le petit étoit une Patache, que les Anglois avoient gagnée un peu auparavant sur les Portugais,

je ne fais pas en quel endroit, qu'ils l'avoient armée de leurs gens, & conduite en ce païs pour s'en servir. Aiant jetté l'ancre à la vûe de *Combru*, mais un peu loin, jusqu'où ils pouvoient aborder, aiant salué la terre, & celui qui en étoit le Seigneur, avec les volées ordinaires de leur canon, les Anglois qui étoient à *Combru*, allèrent incontinent dans les vaisseaux, pour recevoir les lettres d'Angleterre, & apprendre les nouvelles, & donner aux Capitaines des vaisseaux les ordres nécessaires. Le même jour, qui étoit le 9. de Janvier, quelques Barques des *Arabes Nichilè* arrivèrent au Port de *Combru*, de ceux que les Persans avoient appellez à leur secours, comme leurs Alliez, pour passer la mer, & pour se barre au besoin, dans la campagne qu'ils vouloient faire en Arabie. La nuit suivante aiant entendu passer du monde avec une confusion de voix, & un bruit de clochetes, d'où je connus que c'étoient des Indiens, je me levai de mon lit où j'étois déjà couché, & je courus promptement après eux, pour voir ce que c'étoit, me persuadant que c'étoit quelque chose fort curieuse & digne d'être vûe. Je trouvai que c'étoit une grande troupe de *Banians*, qui faisoient les nôces de quelques nouveaux mariez, dont les premieres cérémonies étoient de les conduire par terre à la voix & au son des instrumens, bien acompagnez de leurs parens & amis, jusqu'à un puits d'eau, qui étoit sur un chemin, où ils récitèrent quelques vers en leur langue, que je n'entendois point, & firent diverses actions & plusieurs cérémonies, que je ne

Cérémonies que les Indiens observent à leurs nôces.

pûs

pûs bien voir ni remarquer à mon aise, à cause du peu d'espace du lieu, & de la grande foule du peuple. Ils rompirent sur la fin une de ces grandes noix d'Inde, qu'ils jettèrent dans le puits; ce qui signifie sans doute quelque chose; si ce n'est point quelque espèce de superstition qu'ils offrent à l'Element de l'eau, dans lequel ils se persuadent qu'il y a quelque divinité cachée. Aiant achevé cette cérémonie, ils retournèrent avec les mêmes réjouissances dans la maison du marié, & moi dans la mienne, où je me remis dans mon lit. Deux jours après, qui fut un mercredi 11. de ce mois, les Anglois qui étoient allez dans leurs vaisseaux, où ils eurent le tems de lire à leur aise les lettres qu'ils avoient reçues de leur país, s'en revinrent à Combru, où ils me firent part de toutes les nouvelles qui étoient de plus grande considération. Premièrement, que trois de leurs vaisseaux accompagnez de trois autres Hollandois, que les mariniers appellent de Conserve, venans de *Bantam*, qui est un país beaucoup plus Oriental au-delà de l'Inde, tirant vers le Midi, s'étoient rencontrez sur l'Océan au-dessus *Mozambiq*, avec la flote des Portugais, qui venoit de Portugal aux Indes, à qui ils avoient donné combat, dont ils avoient gagné une partie des vaisseaux, brûlé l'autre, callé l'autre à fonds, & mis le reste en fuite; qui étoit la nouvelle, que la Galiote du Sind leur avoit aportée à Combru, quelques jours auparavant, & qu'elle n'avoit pû déclarer clairement, & par le menu. De plus, qu'on traitoit puissamment du maria-

Traité  
de ma-

riage du Prince de *Gales* avec l'*Infante* d'*Espagne*, qu'on tenoit pour conclu, & que lottique ces derniers vaisseaux partirent d'Angleterre sur la fin du mois de Février 1622. on préparoit à Londres les vaisseaux qui devoient aller en Espagne pour conduire l'*Infante*. Et qu'en la considération de ce mariage, la liberté de conscience étoit donnée aux Catholiques, de professer publiquement la Religion en Angleterre. Qui étoit une chose extrêmement à souhaiter pour le bien de l'Eglise, & qui venant de la bouche des Hérétiques mêmes, à qui elle ne plaisoit pas beaucoup, devoit être indubitable. Le jeudi suivant, les *Indiens* allèrent de nuit en dansant & en sautant sur les terres dans la maison des nouveaux mariez, où ils firent quelque autres cérémonies du lavement des piés, que j'ai vu; mais comme je n'avois personne avec moi, qui m'expliquât clairement ces actions, & que je ne pouvois comprendre de moi-même les motifs qui les y portoient, je ne m'y arrêtai pas long-tems, sur l'espérance que j'avois de revoir bien-tôt les mêmes cérémonies dans les Indes, & d'en apprendre les raisons. Le même jour le *Général Imamculi Beig* manda les Anglois qui étoient à *Combru*, & traita long-tems avec eux; qui néanmoins demeurèrent fermes dans la résolution qu'ils avoient prise, que deux de leurs gros vaisseaux retourneroient au plutôt à *Surat* avec la soie de Perse, pour la faire tenir à tems en Angleterre, cette même année, sans laisser passer la saison propre à la navigation, & que les deux autres gros vaisseaux avec le petit, demeureroient pour quel-

riageem-  
tre le  
Prince  
deGalle  
& l'In-  
fante  
d'Espa-  
gne

quelques jours sur la mer de Perse, n'étant pas beaucoup portez, comme je pense, à s'engager dans aucune guerre en faveur des *Persans*. Et afin qu'ils eussent moins de difficulté dans l'exécution de leur dessein, ils arrêterent secretement entr'eux, que leurs vaisseaux partiroient de *Combru*, avant que le *Chan* de *Sciraz* y fût arrivé, qu'on atendoit dans peu de jours. Et pour s'affurer davantage du transport de la soie, ils commencèrent aulti-tôt à la charger avec toutes les marchandises & les autres choses qu'ils avoient aportées de divers endroits de la *Perse*, pour la conduire hors du Roiaume, avant son arrivée. Dans cette délibération, le vendredi de grand matin, le Capitaine des Anglois Résident à *Combru*, me fit avertir que les deux vaisseaux étoient sur le point de lever l'ancre secretement, pour mettre la voile au vent; & que je me tinssè prêt, parce qu'il m'étoit plus commode de m'embarquer dans ces navires, pour avancer mon voïage, que d'atendre plus long-tems. Je me mis promptement en devoir de me servir volontiers de cette occasion; & comme je n'avois plus rien à faire, aiant pourvû de longue main à toutes les choses nécessaires, je dormis cette nuit en repos dans ma maison, pour partir au point du jour.

VII. Le lendemain au matin, qui fut le 14. de Janvier, je fis porter tout mon bagage dans le logis des Anglois, où je me transportai après avec tous mes gens, pour en partir confusément avec les leurs, sans avoir rien à démêler avec les Doïianiers du Port, ou Fermiers du Péage, qui eussent

sent pû me prendre à partie, principalement pour ces deux grands cofres, où je garde le cercueil & le corps de ma défunte *Maani*. Le soir bien tard, la barque que le Capitaine du vaisseau dans lequel je devois m'embarquer, avoit envoyée en poste pour me prendre, étant arrivée, je fis charger premièrement toutes mes hardes, à la faveur de Monsieur *Thomas Tompson*, qui les fit passer avec les siennes & celles des Anglois, sans que les Mahométans scussent qu'elles étoient à moi: parce que je ne voulus pas prendre aucun congé d'eux, ni du *Sultan*, ni d'*Imanculi Beig*; & que je ne me souciai plus de les voir, & en particulier *Sevenduk Sultan*, que je n'avois point vû depuis l'arrivée des Anglois, pour m'avoir refusé ci-devant une grace que je lui avois demandée; outre qu'étant joint avec les Anglois, je n'eus plus besoin de l'importuner davantage, me contentant de l'obligation que je lui avois des derniers avertissemens qu'il me donna de ne point passer par l'Arabie. Toutes mes hardes étans embarquées, je me mis sur la mer, après avoir pris congé de tous ces Messieurs les *Anglois*, qui me promirent de venir dans nôtre vaisseau, où nous pourrions nous revoir. Pour ne point donner au peuple sujet de parler, voyant de nuit embarquer des femmes, que leurs parens, ni leurs maris n'ont pas la liberté de conduire hors du país de Perse, sans une permission particulière, & pour empêcher que quelque Officier impertinent du Port, par une avidité, qui est ordinaire aux *Mahométans*, ne me causât de la peine, j'envoiai à *Mariuccia*

Embarquement  
de l'Auteur.

Mariuccia travestie en homme, pour s'embarquer,

Perte que fit l'Auteur à son embarquement,

*un habit d'homme, avec le Turban en tête & l'épée au côté*, laquelle étant assez puissante pour son âge, je fis passer pour un jeune garçon de ma compagnie. Je la conduisis donc jusques au bord de la mer, ainsi vêtue, marchant avec les hommes dans l'obscurité de la nuit, & je l'embarquai heureusement, avec l'assistance du même Seigneur Anglois, qui nous fit l'honneur de nous accompagner avec beaucoup de politesse, jusqu'à la seconde barque: parce que les eaux étans trop basses le long de la plage de *Combru*, celle que le Capitaine du vaisseau nous avoit envoiée étant trop pesante, ne pouvoit aborder la terre que d'assez loin; nous fûmes contraints de monter dans une plus petite & plus légère, pour passer de la terre dans celle du Capitaine. Dans ce changement de barques, qui se fit de nuit & à la hâte, il m'arriva une disgrâce par la perte d'un ballot, dans lequel j'avois mis une partie de mon linge, & un habit de *Mariuccia*, tout neuf & complet depuis la tête jusqu'aux piez, jusqu'à une chemise assez jolie, qu'elle-même s'étoit faite, pour la porter dans le vaisseau, avec une bourse de cinquante *Zecquins* en monnoie d'argent, que j'avois mis à part pour nôtre dépense dans le vaisseau, pour n'être point obligé d'ouvrir à toute heure mes cofres. Je perdis aussi, ce que je regrette davantage, l'écritoire que j'avois portée de *Rome* par tous mes voïages, qui étoit une petite laïette, faite au-dehors en forme d'un gros livre, qui se lioit avec des cordons d'or & de soïe incarnate, & se fermoit à clef. Dedans il y avoit divers pa-

papiers & mémoires, de ceux que j'avois plus à la main, & dont j'avois besoin sur mer pour m'entretenir dans mon voïage, & pour achever quelques ouvrages. Il y avoit entr'autres plusieurs belles remarques des choses que j'avois apprises de la bouche de ma chere *Maani*, & une main entière d'écriture que je gardois chèrement, & dont j'estime la perte irréparable, n'en aiant point d'autre copie, ni assez de mémoire pour les rédiger par ordre comme elles étoient. Quoique Messieurs les Anglois aient aporté toute la diligence possible, tant sur terre que dans les vaisseaux pour les trouver, ils ont perdu leur peine & moi l'espérance de pouvoir jamais les recouvrer. Enfin, nous voilà embarquez à une heure de nuit, & un peu plus, dans un Navire nommé *Vubali*, qui en langue *Angloise* signifie une *Baleine*, dont le Seigneur *Nicolas Woodcock*, comme on le prononce en Anglois, homme de bonne mine, & de plus bon soldat de mer & Capitaine, comme il est Vice-Amiral de toute cette armée, qui nous a fait & nous fait tous les jours mille politesses, nous aiant donné sa grande chambre de la poupe pour nous loger, avec cette belle & spatieuse galerie au-dehors, & deux petites chambres à côté, l'une pour les nécessitez du ménage, qui est assez commode & bien ajustée; & l'autre pour *Mariuccia*, où elle pourra se retirer quand elle voudra. Vous devez savoir, que les Anglois de ces quartiers, comme ils ne reçoivent point de charges dans leurs vaisseaux, qu'autant qu'ils en peuvent mettre à couvert, pour avoir leur

artillerie & leur place-d'armes plus libre, afin de combattre dans les occasions, & de faire les autres fonctions de la marine, avec plus de facilité & sans aucun embarras; de même ils ne reçoivent dans leurs vaisseaux aucuns passagers pour le naulage, & ne se chargent jamais des marchandises d'autrui, non pas même d'aucun des leurs

La Compagnie d'Angleterre se comporte généralement & civilement sur mer.

en particulier; mais seulement de celles qui sont à toute la *Compagnie des Indes* en commun, qui est la Dame & la Maîtresse de tout, & les Anglois qui naviguent sont les Officiers par provision, sans qu'ils aient l'autorité de faire aucun trafic pour eux-mêmes en leur particulier. Delà vient qu'ils ne reçoivent point de passagers, sinon fort rarement, encor sont-ce des personnes qui leur sont confidentes, & pour qui ils ont une amitié particulière. Et à ceux-là ils ne permettent jamais de faire aucune provision de bouche; mais par une libéralité généreuse, ils les traitent & les nourrissent amplement, sans qu'ils soient en peine de faire leur cuisine; & tout cela aux dépens, non pas du Capitaine, ni des autres Officiers du vaisseau, mais de la Compagnie, qui fait tout cela d'une manière fort noble. J'apprends que les Hollandois qui font le voiage des Indes, font la même chose dans leurs vaisseaux, que les Anglois nous ont fait, avec qui j'ai été contraint de me mettre, pour n'avoir pû faire autrement. Mais comme je suis dans l'impuissance de rendre le réciproque à Messieurs de la Compagnie, je demeurerai leur obligé toute ma vie; & aussi-tôt, que nous aurons atrapé la terre, je ne manque-

rai

rai pas de régaler magnifiquement les Capitaines & les autres Officiers pour les bontez que j'ai reçues d'eux en cette occasion. De tous les serviteurs que j'avois, il ne s'est embarqué avec moi que mon *Filleul Cacciatur Persan*: parce que *Jean Robert Chaldéen*, que j'avois pris à *Sciraz* il y a déjà long-tems, & qui m'avoit toujours servi depuis, quoiqu'il m'eût promis de venir avec nous aux *Indes*, & en quelque lieu que nous eussions voulu, quand nous fûmes à *Combru*, soit qu'il eut regret de quitter sa Patrie, ou qu'il eut reçu quelques déplaisir de *Cacciatur*, me demanda permission de demeurer avec les Anglois, pour s'en aller avec eux à *Hispahan* servir nos Religieux. Je le laissai donc là, & plusieurs autres du païs, que j'avois pris à mon service en divers tems & en divers lieux, à mesure que j'y faisois quelque demeure permanente. L'on n'a pas besoin d'un grand nombre de serviteurs dans les vaisseaux, & si Dieu me fait la grace de me conduire jusqu'aux *Indes*, nous ne manquerons pas de gens pour rétablir notre famille.

Dès-lors que je fus une fois embarqué, & que j'eus mis ordre à mes affaires, me voïant en repos, j'employai les deux jours qui me restoient à vous écrire la presente; & le jour d'hier, que je l'avois continuée jusqu'au point où je finis, les Anglois de *Combru* vinrent à bord à nos vaisseaux & passèrent tout le jour dans celui de l'*Amiral*, ou Capitaine Général de l'Escadre, nommé le Capitaine *Jean*, & en leur langue *John Haall*, où tous les autres Capi-

246 VOY. DE PIETRO DELLA VALLE.  
taines allèrent lui rendre visite, & traiter avec lui de leurs affaires. Et moi aussi j'allai le même jour de grand matin avec le Capitaine de mon vaisseau saluer tous ces Messieurs dans la Capitaineffe, où après avoir demeuré quelque-tems, ils passèrent avec nous dans le vaisseau de la *Baleine*, où nous dinâmes tous ensemble. Le reste du jour se passa à donner les ordres nécessaires pour nôtre départ, & à écrire & cacheter diverses lettres pour *Surat*. Le soir l'*Amiral* & le Capitaine d'un des vaisseaux qui demuroit à l'ancre soupèrent avec nous. Après cela, les commissions nous aïans été délivrées pour partir, quand nous voudrions & aussi-tôt que le vent seroit favorable, aïans pris congé l'un de l'autre, ceux de *Combru* se retirèrent à terre, où l'on attendoit le même soir le reste de l'armée du *Chan de Sciraz*, & nous restâmes dans le vaisseau préparé à faire voile. Je leur confie cette lettre, & je vous donne ici les derniers adieux de la *Perse*, & à tous nos amis de l'*Italie*, à qui je n'écrirai plus devant que je sois arrivé dans les *Indes*.

*Du Vaisseau de la Baleine,*  
le 18. Janvier 1623.

VOYA.

VOYAGES  
DE  
PIETRO DELLA VALLÉ  
AUX INDES.

\*\*\*\*\*

LETTRE I. DE SURAT.

*L'exaétitude de l'Auteur dans la description qu'il fait en cette Lettre I. comme dans tout le reste de cet Ouvrage, de l'intrigue de la Cour du grand Mogol, des moeurs des Indiens, de leurs superstitions, de leurs différentes sectes, & de cent autres curiositez qui charmeront les lecteurs, fera avoüer à ceux qui en ont d'ailleurs quelques idées, que personne jusqu'à present n'en a écrit avec plus de connoissance ni de jugement que lui; & son mérite, qui lui a aquis l'estime des Nations qu'il a parcourües, ne nous en doit pas moins inspirer à son égard, pour donner toute la créance dont nous serons capables, à ce qu'il avance ici des circonstances curieuses de son vöiage de Perse à Surat, dont il fait part au Sieur Mario Schipano son intime ami.*



MONSIEUR,

J'AI toujours eu un si grand soin de vous donner de mes nouvelles, que même au

commencement de cette année 1623. sur le point d'abandonner la Perse, je vous écrivis la dernière fois du Vaisseau de la Baleine, dans lequel je m'étois alors embarqué, sans pourtant avoir encore levé l'ancre pour faire ce trajet. Mais à présent que j'ai croisé les mers, que j'ai déjà parcouru l'Océan, que je suis arrivé dans ces fameuses contrées de l'Inde, & dont à présent même une grande partie ne m'est pas inconnue, j'ai crû que je ne devois pas négliger l'ocasion de ce même Vaisseau qui m'a porté en ce país, & qui ne tardera pas encor long-tems à faire voile du côté de *Mucha* dans le Golphe Arabe. Je mets la main à la plume, d'autant plus volontiers, qu'un Gentilhomme Allemand de mes amis, qui s'y doit embarquer, dans le dessein de se rendre de-là dans l'Ethiopie, pour y satisfaire sa curiosité, m'a donné sa parole qu'il veilleroit incessamment sur les moïens de faire tenir en Italie cette Lettre, que je lui ai confiée, peut-être de quel qu'un des Ports de la Mer Rouge, ou par la route du Caire, ou par quelque autre intrigue que ce soit. Sur-tout elle vous informera parfaitement de mes aventures, & des choses curieuses qui ont servi jusqu'à présent d'entretien à mon esprit, qui sou-pire incessamment après de semblables emplois.

Embarquement  
de l'Auteur.

Le jeudi 19. Janvier, après avoir pourvû à toutes les choses nécessaires à nôtre embarquement, & pour un voiage de cette conséquence; après, dis-je, avoir fait tirer quelques volées de canon, selon la coutume en de semblables occasions, nous commen-

çâmes

çâmes insensiblement à dégager les voiles, balançant cependant agréablement sur les ondes, en attendant la chaloupe du vaisseau qui étoit encor à terre; desorte qu'incontinent après qu'elle se fut rendüe à nôtre bord, nous donnâmes toutes nos voiles au vent, & quoi qu'il fût fort médiocre, nous prîmes nôtre cours entre les Isles d'*Ormus* & de *Kesem*, passant derrière *Ormus*, du côté d'Arabie, parce qu'ordinairement les eaux sont basses du côté de la Perse, & qu'il n'y avoit pas de sûreté pour de gros vaisseaux comme les nôtres, qui auroient sans doute donné contre terre. Nous étions seulement deux Navires Anglois, qui entreprenions de compagnie ce voiage, le premier se nommoit la Baleine, dans lequel je m'étois embarqué, & où le Capitaine *Nicolas Woodcock* commandoit, comme il me souvient de vous en avoir écrit dans ma précédente; & l'autre, le Dauphin, dont Maître Mathieu Willes étoit le Capitaine. Sur le midi, le calme nous aiant arrêtez à la vuë de *Larek*, nous mouillâmes sans baisser les voiles, & en même-tems nôtre Capitaine envoia sa grande chaloupe à terre vers *Larek*, avec deux lévriers, dont les Anglois de *Combra* lui avoient fait présent, pour se divertir quelquefois à la chasse; & vers le soir nous levâmes l'ancre. Mais quoique le vent se fut un peu augmenté, nous ramenâmes les voiles, & demeurâmes là en attendant le retour de la chaloupe, faisant même quelque décharge de nôtre mousqueterie, afin de lui faire connoître l'endroit où nous étions; parce que comme il étoit déjà nuit,

Isle de  
Larek  
dange-  
reuse, à  
causedes  
Pirates  
qui s'y  
retirent.

& que nous n'avions eu aucune nouvelle de nos gens, nous appréhendions qu'il ne leur fut arrivé quelque accident, à cause que *Larek* est ordinairement rempli d'une infinité de ces voleurs Arabes, qui se nomment *Noutek*, qui piratent incessamment sur cette mer, & qui se retirent bien souvent dans cette Isle.

A la fin cependant la chaloupe se rendit heureusement à nous, chargée de gibier & de quantité de chèvres, de manière qu'ayant entièrement déployé les voiles, nous nous abandonnâmes volontiers au gré du vent, lequel, quoiqu'il ne nous fût pas fort favorable pour la route que nous tenions, s'augmentoit néanmoins peu-à-peu. Ainsi nous n'avancions qu'en serpentant, des côtes de l'Arabie à celles de Perse. Le samedi au matin, à la pointe du jour, côtoyant toujours la terre-ferme d'Arabie, nous découvrîmes trois petites Isles, fort proches l'une de l'autre, qui joignant un Cap, duquel, non plus que des Isles, il me fut presque impossible d'écrire correctement le nom, parce qu'il est même inconnu à ceux du pays; c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si les Cartes Géographiques sont tellement défectueuses, dans le débit qu'elles nous fournissent d'une infinité de noms de ces contrées, puisque de tous ceux qui les habitent, il s'en trouve rarement, à cause de l'ignorance de ce peuple & du peu de commerce qu'il a, qui les sachent, & qui les prononcent directement & comme il faut.

Le Dimanche nous descendîmes de notre vaisseau dans la chaloupe, & fûmes nous  
diver-

D'où  
naissent  
les dé-  
fauts des  
Cartes  
Géogra-  
phiques.

divertir dans celui du Dauphin, qui venoit de compagnie avec nous, dont le Capitaine nous régala superbement le matin & le soir. Cependant nous avions le vent en poupe : desorte que voguant en droite ligne par le milieu du Golfe, nous découvrîmes en même-tems les deux terres de l'Arabie-heureuse & de la Perse. Nous aperçûmes en celle-là, au milieu d'une plaine de sable, une certaine fameuse pierre blanche fort élevée, qui paroissoit comme une petite montagne qu'on auroit pris plaisir à former. Nous doublâmes le Cap, qu'ils apelent en Persan *Combarik*; c'est-à-dire, sable délié, & la nuit suivante nous laissâmes derrière nous la pointe de *Giasck*. Le lundi nous nous rencontrâmes en même-tems, le Capitaine & moi, sur la galerie de nôtre vaisseau, & y demeurâmes en conversation sur de différens sujets que cet agréable aspect de la mer nous fournissoit incessamment : & par occasion il me montra un morceau de corne qu'il trouva, à ce qu'il me dit, en l'an 1611. dans une contrée Septentrionale que l'on nomme *Groenland*, & qui est à soixante-six degrez d'élevation où il se rendit alors. Il me racontoit qu'il trouva en terre-ferme cette corne, qui devoit être sans doute de quelqu'animal qui l'y avoit laissée ; que cette corne dans son entier étoit de cinq ou six piez de long, & que le bas de sa tige, où consistoit sa principale grosseur, n'avoit pas moins de six doigts de tour. Le morceau qu'il me montra, parce que la corne fut divisée, & que l'on en vendit les morceaux en divers endroits, étoit presque long d'une palme, & gros

Un Cap  
pitaine  
Anglois  
a le pre-  
mier dé-  
couvert  
cette  
contrée  
de Gro-  
enland.



se de telle façon, que les deux premiers doigts de la main; savoir, l'index & le pouce, le pouvoient embrasser. Il étoit blanc, tirant un peu sur l'ivoire quand il est surané, vide par-dedans & uni; mais par-dehors en forme de limaçon. Il ne vit pas l'animal, & ne me pût dire si cette corne étoit d'un animal terrestre, ou de quelque monstre marin; parce que dans le lieu où il l'a trouva, on la pouvoit aussi-tôt attribuer à l'un qu'à l'autre. Mais il se persuadoit

La corne de Licorne a des vertus spécifiques contre le venin.

qu'elle étoit d'une Licorne, tant à cause de l'expérience qu'on fit de ses vertus spécifiques contre le venin, qui le témoignoit suffisamment, que parce que les marques avoient assez de rapport à celles dont les Auteurs, qui traitent de la corne de Licorne, font mention. Mais c'est dont je ne conviens pas avec lui, après Pline, qui assure que la Li-

Lib. 8.  
8. 2.

corne, que les Grecs appellent *μοροκερώτα*, est noire, & non pas blanche. Le Capitaine *Woodcock* ajoûtoit, que l'on croïoit communément qu'il se trouvoit des Licornes en de certaines contrées de l'Amérique Septentrionale, fort peu éloignées de celle de *Groenland*. Desorte qu'il n'est pas incroyable qu'il ne s'en rencontre dans le *Groenland* même, qui n'est pas éloigné de ces quartiers-là, vû que l'on ne convient pas encor si on lui doit donner le nom d'Isle ou de Continent; & que plusieurs de ces animaux ne s'y rendent quelquefois de l'Amérique, s'il est vrai que *Groenland* ne soit pas une Isle.

Le nom de *Groenland*, selon l'idiôme Anglois, signifie terre verte; & conformément à nôtre prononciation Italienne, on dé-

PIETRO DELLA VALLÉ. 253  
dévroit écrire *Grinland*, parce que les Anglois prononcent ordinairement les deux E, de la même façon que nous prononçons l'I. Cette terre n'est connue que depuis un tems, & le premier Chrétien qui la découvrit ce fut ce Capitaine *Woodcock*, qui s'y rendit l'année que je vous ai marquée ci-dessus, & qui lui donna le nom de *Groenland*, à cause qu'il trouva cette place toute verte & couverte de belles herbes, quoiqu'elles soient toujours chargées de néges, sous lesquelles pourtant les herbes se conservent pour la nourriture des animaux, qui savent fort bien en écarter la nége lorsqu'ils veulent paître, à la différence des autres contrées Septentrionales qui l'environnent, qui ne produisent point d'herbes, & où les Ours blancs & les Loups qui y font leur retraite, ne vivent que de Baleines mortes, & d'autres choses semblables. Il me dit qu'à présent il y avoit grand commerce en ce pais; que tous les ans plusieurs Anglois s'y rendoient, qu'ils y pêchoient une infinité de Baleines; & quelquefois de si prodigieuses, que la largeur de leur gueule, quand elles l'ouvrent, est de trois brasses, ou d'autant de pas Géométriques; parce que, selon eux, chaque brasse est de six piez. Les Anglois font de l'huile de ces Baleines & ne se servent pour cela que de la graisse de leur ventre; & ils en tirent une si grande quantité, que d'une Baleine seule ils remplissent dix-neuf, vingt, & vingt-un tonneaux d'huile, dont chacun vaut deux des nôtres.

Le pais de *Groenland*, selon ce Capitaine Nicolas qui le parcourut, depuis les 66.  
de

Baleines d'une prodigieuse grosseur

Situa-  
tion de  
Groen-  
land,

degrez jusqu'à soixante & huit & demi seulement, à cause des grands froids qui ne lui permettent pas de passer plus avant, n'étoit pas habité. Il n'y rencontra personne; mais simplement des animaux, & du gibier de plusieurs sortes. La Compagnie des Marchands d'Angleterre se saisit de la corne qu'il y trouva, parce que les Capitaines des vaisseaux sont à ses gages; desorte qu'outre ce dont ils sont convenus, ils ne peuvent pas espérer d'autre avantage de leurs voïages; ainsi quelque gain qu'ils fassent, & quoi que ce soit qu'ils trouvent, pouvû qu'ils ne le cachent pas, & qu'il soit connu, tout appartient à la Compagnie qui lui a donné la commission.

Cette corne donc étant encore entière, fut envoïée à *Constantinoble* pour en tirer de l'argent, & là on en voulut donner deux mille francs de la monoïe du païs: où vous remarquerez, à ce qu'il me dit, que chaque livre vaut quatre piastres de celle d'Espagne, qui monte à trois écus & demi ou environ de la monoïe de *Rome*. Mais la Compagnie d'Angleterre, qui espéroit d'en tirer davantage ailleurs, ne la voulut pas laisser à Constantinople, & aima mieux la faire passer en *Moscovie*, où on leur en fit presque les mêmes ofres, sans pourtant l'avoir voulu donner à ce prix-là; desorte qu'ils furent contraints de la rapporter à *Constantinople*, où ils ne trouvèrent pas ce qu'ils en avoient refusé, non pas même qui en voulût donner que beaucoup au-dessous de ce que l'on en avoit offert auparavant. Alors ils se persuadèrent qu'elle se vendroit mieux par morceaux que toute  
en.

Corne  
de Licor-  
ne esti-  
mée,

entière, parce qu'il se trouveroit peu de personnes qui en voudroient faire la dépense. De manière qu'ils la divisèrent en plusieurs morceaux, & de cette façon elle fut vendue en divers endroits. Mais après tous les soins qu'ils se donnèrent sur ce sujet, ils n'en purent jamais tirer que douze cens livres de leur monnoie; & par ce moïen la Compagnie en donna un morceau au Capitaine qui l'avoit trouvée & qui étoit celui-là même qu'il me montra.

Le vingt-cinquième de Janvier, cinglans en haute mer avec la prouë à un quart de vent de sud-est vers le Levant, & à quelque distance, comme je croi, de la contrée de *Macran*, qui fait partie, ou de l'ancienne *Caramanie*, ou de la *Gedrosie*: & qui, sous l'Empire d'un Prince particulier qui y commande, & dont il me souvient de vous avoir entretenu il y a quelque tems sur le sujet des affaires de Perse, s'étend du côté de la mer, entre le Roïaume du *Sophi* & celui du *Mogol*, nous découvri-  
mes trois ou quatre vaisseaux, comme des Frégates ou Galiotes, que nous perdi-  
mes de vuë sur le soir. Ce même jour-là, & celui qui le précéda, nous vîmes pour la première fois dans la mer une quantité de certaines choses qui avoient beaucoup de rapport à des Serpens, ou plutôt des poissons, sous la forme de Serpens, comme de grandes Anguilles, longs & arondis de la même façon, & qui selon le mouvement & l'agitation de l'eau, sembloient aller en serpentant dans la mer de même que les couleuvres. Je m'en informai à quelques personnes intelligentes, qui me dirent que

Situation de la contrée de *Macran*.

Excre-  
mens de  
la mer,  
sembla-  
bles à  
des pois-  
sons.

ce que j'avois vû, n'étoit aucune chose qui eut vie; mais seulement une certaine sorte d'excrément de la mer, qui n'avoit d'autre mouvement dans l'eau que celui que les ondes de la mer agitée lui donnoient, quoiqu'il semblât d'ailleurs, à cause de la vitesse du vaisseau, qu'ils prissent une route contraire à la nôtre, les voyans toujours demeurer derrière: & ils m'assurèrent, que plus nous aprocherions de l'*Inde*, plus nous en verrions.

Le lendemain sur le soir, nôtre Capitaine qui paroissoit de plus belle humeur qu'à l'ordinaire, à cause que le matin, pour régaler le Capitaine du Dauphin que l'on avoit invité à dîner en nôtre vaisseau, il se fit quelque épanchement de vin à sa santé, se joignit à moi après le souper, selon la coutume, & m'entretint fort particulièrement de leurs affaires d'*Ormus*. Enfin il m'assura que l'on étoit sur le point de faire la paix avec les Persans; & que s'ils faisoient restitution aux Anglois de la forteresse d'*Ormus*, avec la moitié de la Ferme des entrées des droits de la Doïane & des Traités Foraines, conformément aux propositions qu'ils en avoient faites dès le commencement; les Anglois s'obligeoient, de leur côté, de peupler *Ormus*, de rétablir le commerce comme auparavant, & qu'il seroit incessamment ouvert, & tout-à-fait libre avec la Perse; & que pour se précautionner sur cette mer contre les insultes des Portugais & des autres ennemis, ils promettoient de tenir toujours quatre vaisseaux de guerre bien équipés à la rade & sur les avenues d'*Ormus*. Que s'ils convenoient ensemble  
de

de ces propositions, les Anglois tireroient d'Angleterre quantité de familles entières, avec les femmes & les enfans, pour demeurer dans *Ormus*, comme faisoient autrefois les Portugais: & qu'alors ils déclareroient la guerre aux Portugais à *Mascat*, & en quelqu'autre endroit que ce fût, où la nécessité l'exigeroit. Que si on ne leur acorderoit pas ce qu'ils demandoient, ils étoient résolus de ne plus faire la guerre aux Portugais, & qu'ils ne se mettroient pas fort en peine du commerce avec la Perse. Mais que si tous ces Traitez en question avoient lieu, & que cette union subsistât, sans doute la Religion Catholique en souffriroit infiniment, & ce seroit ôter pour jamais l'espérance aux Portugais de recouvrer *Ormus* & de s'en rendre les maîtres; & qu'au contraire, tout ce qu'ils possédoient là aux environs étoit en grand danger & à deux doigts de sa perte.

Le Capitaine *Woodcock* ajoutoit, qu'*I-manculi Beig* qui étoit Général de l'armée des Persans pendant ces dernières guerres, & avec lequel les Anglois avoient conféré de cette affaire dans *Combru* penchoit fort de leur côté; mais qu'il ignoroit ce que feroit le *Chan* de *Siraz*, & le Roi qui y avoit le plus d'intérêt. D'un côté, je sai que les Persans étoient fort résolus de se rendre maîtres d'*Ormus*, & de se le conserver, dans la pensée qu'ils avoient qu'ils ne tiroient pas grand avantage après de si grands préparatifs de guerre, qui leur avoient coûté infiniment, & tant de gens qu'ils y avoient perdus de n'en posséder que la moitié, & encor moins de la moitié,

Sur le  
sujet de  
la Ville  
& Fortes  
resse  
d'Or-  
mus.

tié, si on en retranchoit la Forteresse, sur laquelle les Anglois formoient incessamment des desseins. Desorte que les Persans n'y paroïtroient que comme le Roi d'*Ormus* étoit avec les Portugais, & rien davantage. Ils disoient encor, qu'ils croïoient avoit fait peu de choses, & peut-être très-mal, quand même ils n'auroient pas fait de plus grands progrès d'avoir seulement changé dans *Ormus* les Portugais pour les Anglois, & des Chrétiens pour des Chrétiens. Vû que par un semblable traité on pouvoit espérer que les Portugais même, après la perte d'*Ormus*, s'acorderoient peut-être avec les Persans, puisqu'on n'y hazardoit rien, & qu'ils auroient acordé aux Persans ce dont le Roi d'*Ormus*, Mahométan comme eux étoit en possession. Et pour ce qui regarde le Persan, il est indubitable que l'amitié & l'union des Portugais lui seroit d'un grand avantage, à cause des Provinces qu'ils possèdent dans les Indes, d'où ils pourroient, avec beaucoup plus de facilité & plus de raison, entretenir le commerce avec la Perse. Mais que de l'autre côté, l'état présent des Portugais abatus & humiliés, les Anglois au moins plus favorisés de la fortune, & avec plus de courage, quoiqu'inférieurs en nombre, & des preuves évidentes qu'*Ormus* ne se repeuplera jamais, & que le commerce ne s'y rétablira plus, à moins que quelque Colonie d'Européens, puissans en vaisseaux sur la mer ne s'y établisse, choses qui manquent entièrement chez les Persans, qui n'ont ni Pilotes parmi eux ni de bois en leur país, principalement sur cette mer, pour construire des vaisseaux.

Les  
Persans  
n'ont ni  
Pilotes  
ni de

Ou.

Outre cela le dommage que la Perse recevra de la cessation sans profit de ce commerce : la dépense qui se fera incessamment pour la conservation de la Forteresse d'*Ormus*, & en danger de la perdre à toute heure, si les Anglois n'en gardent les avenues sur la mer, avec bon nombre de vaisseaux, & qu'ils ne se joignent aux Persans pour la défendre & d'autres semblables raisons, pourroient peut-être porter le Roi à acorder aux Anglois ce qu'ils demandent. Ce Prince d'ailleurs est satisfait & glorieux d'avoir laissé des preuves à la postérité de sa puissance & de son courage; & aux Portugais, ses ennemis, des marques de sa colère; parce qu'il ne seroit pas homme à leur rien donner par force, mais librement & volontairement. Et je m'assûre que sans d'autre réflexion, il leur laisseroit franchement cette Forteresse & leur en feroit un present; parce que de se la conserver dans l'état qu'elle est à present, non-seulement il n'en tireroit aucun avantage, mais même elle lui seroit préjudiciable.

Peut-être aussi que, comme il se considère victorieux, chargé des dépouilles de l'ennemi, par la chasse qu'il a donnée aux Portugais, avec le secours que les Anglois lui ont acordé, il croiroit qu'il lui seroit aussi facile d'écarter les mêmes Anglois d'*Ormus*, ou par le secours de quelqu'autres qu'il solliciteroit, ou peut-être avec ses seules troupes, lorsqu'ils manqueroient de respect envers lui. Néanmoins parce que tous ces traitez avec le Persan se sont faits de la part de la Compagnie des Marchands, que c'est elle qui a fourni aux frais de cette

guerr

bois pour  
la construction  
des vaisseaux.

guerre, qui l'a déclarée, & non pas le Roi d'Angleterre, & que l'on ne fait pas encor si leur Roi aprouvera cette action, & s'il voudra qu'on la pousse à bout; on atend avec impatience, afin qu'un chacun prenne ses mesures, outre le consentement du Roi de Perse, l'agrément du Roi d'Angleterre. Mais pour moi, je croi que tous ces démêlez & toutes ces intrigues, très-préjudiciables aux Catholiques, ne subsisteront pas long-tems, & que le Roi d'Angleterre, bien loin d'y donner les mains, défendra peut-être à ses sujets de passer outre. Parce que nous savons très bien qu'il est homme pacifique, & grand ennemi de la division & de toute sorte de guerre, principalement contre le Roi d'Espagne, dont il semble qu'il craigne & révère le pouvoir; & d'autant plus, si le mariage s'effectue entre ces deux Couronnes, ou au moins si on le conclut de la façon qu'on se le propose, & si on acorde le différend de l'Electeur Palatin Frédéric V. en Allemagne, en faveur duquel, parce qu'il a ruiné ses affaires, (\*) le Roi d'Angleterre son Beaupere a plus de sujet de paroître en qualité de suppliant & d'implorer la miséricorde, que de faire de nouvelles quérelles. Desorte que j'ai sujet de dire que l'acommodement des affaires

d'O<sup>re</sup>

(\*) Ce Prince qui avoit été élu Roi de Bohême en 1619. par une partie des Seigneurs de ce Roiaume, en concurrence avec l'Archiduc Mathias d'Autriche, depuis Empereur, fut mis au Ban de l'Empire, pris prisonnier à la bataille de Prague, dépouillé de son Electorat, dont le Duc de Bavière son ceufin, & Général de l'armée de Mathias, fut revêtu.

*d'Ormuz* dépend absolument de celui des différends de l'*Europe*.

Nous commençâmes cependant à trouver la mer fort enflée aussi-tôt après nous être entièrement dégagés du Détroit ou du Golfe Persique, & nous être rendus en cette pleine mer, que les Anciens ont nommée *Mer Rouge*, & nos Géographes Ocean Méridional, non-seulement au-delà du Cap de *Giasck* de la Perse, mais encor de celui de l'Arabie, que les Portugais appellent ordinairement *Rosalgate*, comme il est marqué dans les Cartes Géographiques; mais que l'on doit nommer proprement *Rafel had*, qui signifie en langue Arabe, le Cap de la fin, ou du Cousin, à cause qu'il est le dernier & le plus réculé de ce païs, & qu'il avance le plus dans la mer, de même que celui de Galice dans nôtre Europe, que nos Géographes ont nommé par cette même raison le Cap *Finis terra*.

Le samedi vingt-huitième de Janvier à midi, selon nôtre coutume, nous observâmes la hauteur du Soleil. Et après la soustraction nécessaire des degrez, conformément à la déclinaison australe de ce même jour, nous nous trouvâmes à 23. degrez & cinq minutes de la ligne vers le Septentrion, d'où je jugeai que nous avions passé le Tropique du Cancer de vingt-six minutes & demie, selon l'opinion des Modernes, qui constituent la plus grande déclinaison du soleil aux Tropiques à vingt-trois degrez & trente-une minutes & demie de la ligne Equinoxiale. Cependant nous étions accompagnés d'un vent favorable, quoique violent sur cette mer, non  
pas

Navigation  
du  
Sieur  
della  
Valle sur  
l'Océan  
Méri-  
dional.

Il passe  
le Tro-  
pique de  
Cancer.

pas irritée, mais un peu agitée: & chaque jour inmanquablement nous observions la hauteur du soleil à midi précisément; non-seulement les Pilotes, selon leur coutume dans tous les vaisseaux, mais encor le Capitaine, qui possédoit parfaitement toutes ces belles connoissances de la Marine, & qui s'aquitoit exactement de tous les exercices de cét art. Mais ce qui me plaisoit davantage, & ce que j'estimois louïable & digne d'être imité, c'est que tous les jours à la même heure, vingt & trente personnes du métier, tant matelots, que maîtres, garçons, jeunes gens & de toutes les sortes, montoient sur le tillac pour faire la même observation, les uns avec des Astrolabes, & les autres avec d'autres instrumens dont les Pilotes ont acoutumé de se servir sur la mer; & particulièrement d'un, qu'un certain *David* avoit inventé depuis peu de tems, à ce qu'ils me dirent, & auquel il avoit donné son nom *David Stoff*, qui signifie, selon l'idiôme Anglois, le bâton de David. Cét instrument est composé de deux triangles, unis ensemble par l'extrémité, dont l'un est plus long que l'autre avec leurs bases, en forme de demi cercle d'un même côté; & entre les deux, il y a dans le cercle de leurs bases un quart parfait de 90. degrez. Mais où le plus petit triangle qui a les angles plus obtus à l'endroit où il se termine le plus près de la pointe, comprend dans le cercle de sa base 60. degrez, divisez de dix en dix, selon l'ordinaire, qui forment les deux tiers du quart; l'autre, qui est le plus long dont les angles sont plus aigus, & qui forme par le bas un cercle plus am-

Descri-  
tion d'un  
instru-  
ment  
pour  
prendre  
les hau-  
teurs du  
soleil sur  
la mer.

ample, n'en comprend que trente, qui sont le complément du quart de quatre-vingt-dix. De manière que le triangle qui est le plus long, contient la moitié moins de degrez que le plus court: & celui qui voudroit que les degrez fussent encor plus sensibles & plus larges, afin de les diviser plus facilement en minutes, en peut venir à bout sans se donner beaucoup de peine, parce que le plus petit triangle comprend soixante-dix degrez dans l'espace de son cercle, & que le plus grand par conséquent ne peut en avoir que vingt, pour le complément du quart de quatre-vingt-dix.

Par cette sorte de division, les degrez du plus long triangle deviennent si sensibles & si larges, qu'ils peuvent être facilement divisez en minutes: circonstance pourtant très-remarquable & de la dernière importance. Cét instrument a aussi deux pinules; c'est-à-dire, que chaque triangle en a une dont on se peut servir indifferamment, de sorte que par celle du plus long triangle, on observe exactement la superficie & l'étendue de l'horizon; & par l'autre du plus petit triangle, l'élevation du soleil sur le même horizon. Avec cet avantage, que comme l'ouverture des pinules est fort large, il n'est rien de plus commode sur la mer pour en faire promptement l'opération, quoique les vaisseaux soient ordinairement agitez sur les flots, principalement lorsque la mer est irritée; parce qu'en de semblables occasions si l'ouverture des pinules étoit si petite, on ne pourroit découvrir quoique ce soit que très-difficilement. C'étoit donc avec cet instrument, & plusieurs autres semblables,

Les Anglois  
sont fort  
que

expéri-  
mentez  
sur la  
mer.

que nos Anglois faisoient tous les jours leurs observations. Ceux qui n'en favoient pas l'usage, s'en faisoient instruire; & si quelqu'un manquoit au calcul, ou en quelque autre circonstance, on lui faisoit connoître son erreur par des raisons sensibles, afin qu'une autrefois il ne s'y trompât plus. Sur les difficultez qui se presentoient, on consultoit librement ceux qui avoient le plus d'expérience; on révéroit leurs décisions comme autant de véritez; & à la fin, confrontant toutes ces observations ensemble, le Pilote & le Capitaine donnoient leurs résolutions, & jugeoient de tout, après plusieurs réflexions sur les sentimens des uns & des autres. De manière que de cette façon, nous ne pouvions manquer de tenir la route que nous nous étions proposée; & delà vient aussi que la navigation des Anglois est presque toujours heureuse, & que les entreprises qu'ils font sur la mer leur sont ordinairement favorables.

Les Por-  
tugais  
n'ensei-  
gnent  
pas vo-  
lontiers  
ce qu'ils  
savent.

Je sai par ma propre expérience que les Portugais n'en usent pas de la sorte sur la mer. Parce que les Pilotes jaloux extrêmement des lumières & des connoissances qu'ils possèdent, selon la coutume de leur Nation, veulent être seuls pour exécuter leurs opérations, & ne s'y apliquent même le plus souvent que dans le particulier, sans se communiquer à qui que ce soit, & sans être vûs de personne. Cela est si véritable, que si quelqu'autre personne, par divertissement ou autrement, étoit d'humeur à vouloir prendre la hauteur du soleil, ou à consulter la Carte ou la Boussole, ou faire quelque chose qui regardât la conduite

duite du vaisseau pour connoître la route, sans doute elle deviendroit aussi-tôt ennemie du Pilote. Il ne lui permettroit jamais d'achever l'expérience qu'elle en voudroit faire; parce qu'ils ne peuvent souffrir que personne s'ingère des choses qui concernent leur charge & qui sont principalement de leur dépendance. Voilà pourquoi ils ont si peu de gens parmi eux, qui soient parfaitement instruits des particularitez de la navigation; vû que comme je vous ai dit, ils n'ont personne dont ils puissent tirer quelque lumière, & que les plus intelligens au fait de la marine n'y sont pas fort habiles; parce que quant à la pratique, ils n'en confèrent jamais, & qu'ils n'étudient que très-peu la théorie. Et c'est la raison pour laquelle ils perdent si souvent des vaisseaux, au grand préjudice & des particuliers & du Roïaume. Mais ce qui est de plus facheux, c'est que souvent l'on n'en attribue pas moins la perte à leur ignorance qu'à leur malice; depuis que les Pi-

Les Pi-  
lotes  
Portu-  
gais ne  
sont pas  
fidèles.

dises, principalement les plus précieuses, il est impossible néanmoins que quelquefois il n'en périsse beaucoup & qu'ils ne soient réduits à d'extrêmes misères. Et tout cela seulement, afin que le naufrage leur procure le moïen de demeurer-là, avec des sommes d'argent qu'ils ont prises à intérêt, & que par cette raison ils ne transportent pas avec eux pour trafiquer; mais qu'ils laissent en Portugal pour faire subsister leurs maisons & les enrichir aux dépens des familles qu'ils ruinent. Cette conduite pourtant est très-pernicieuse, & selon moi elle dévroit être punie avec beaucoup de sévérité. Mais les Portugais, comme ils n'ont pas à présent de Roi en leur païs, qui voïe & qui connoisse l'état de leurs affaires, & que la conduite de leur Roïaume dépend de Madrid, où peut-être ceux qui en ont l'administration ont plus d'égard aux intérêts particuliers qu'aux publics, ou enfin par quelqu'autre malheur qu'ils ne peuvent éviter, ils ne remédient pas, ou plutôt ils ne peuvent pas s'oposer à une infinité de desordres, dont ils sont presque acablez.

Il est  
très-  
dange-  
reux de  
voguer  
avec eux.

Les An-  
glois font  
adroits  
sur la  
mer.

Les Anglois, au contraire, & les autres Nations de l'Europe qui parcourent l'Océan, sont grands observateurs des ordres qu'on leur prescrit, & de ce qui concerne la bonne conduite de leurs vaisseaux; & parce qu'ils sont parfaitement bien instruits de toutes les subtilitez de leur art, & qu'ils sont extrêmement curieux de les posséder aussi parfaitement, que de les pratiquer exactement dans l'ocasion, ils font ce qui leur est possible, & n'omettent rien  
pour

pour rendre leurs navigations en quel-  
qu'endroit que ce soit, & plus faciles &  
plus certaines; tellement que le Capitaine  
*Woodcock*, qui avoit séjourné plusieurs  
mois de l'année précédente avec son vais-  
seau dans le Golfe Persique, me fit voir un  
Plan de tout ce détroit d'*Ormus*, qu'il  
avoit tracé lui-même en ce tems-là avec  
beaucoup de soin & fort exactement, sur  
lequel il avoit régulièrement observé tou-  
tes les mesures, non-seulement des lieux  
circonvoisins, mais encor la hauteur des  
eaux, qu'il avoit prise avec le plomb, d'es-  
pace en espace, pour s'assurer de la commo-  
dité des lieux, où les gros vaisseaux, comme  
les leurs, pourroient se retirer & mouïller  
l'ancre pas à pas quand la nécessité l'exige-  
roit.

Vers le soir du 3. Février, parce que, se-  
lon nos observations, nous croïions n'être  
pas fort éloignés de la terre de l'Inde, nous  
jetâmes la sonde dans la mer, selon nôtre  
coûtume, pour en connoître la profon-  
deur, & nous n'y trouvâmes que 17. bras-  
ses d'eau, d'où les plus éclairés jugèrent  
que nous n'étions alors qu'à six lieues de  
terre, ou environ, quoi qu'à cause de l'ob-  
scurité, il nous fut impossible d'en décou-  
vrir les extrémités, parce qu'ordinaire-  
ment ces rivières portent cette grande  
hauteur d'eau à semblable distance des  
Ports.

Le Capitaine qui avoit bien observé  
le soleil & les vents, & qui avoit remar-  
qué tous les jours très-soigneusement sur  
la carte marine la route que nous tenions,  
se persuadoit que nous fussions auprès de

Situa-  
tion de la  
ville de  
Daman.

la ville de *Daman*, située à main droite en entrant dans le Golfe de *Cambaïe* : mais sans avoir tant manié la carte marine, je dis que nous étions un peu plus bas, & plus au-delà du Golfe du côté de *Bassain*; parce qu'encore que eussions toujours vogué avec la prouë sur la route de *Daman* par le chemin le plus court, nous avions eu néanmoins les deux ou trois derniers jours le vent tout-à-fait contraire, qui quoiqu'il ne nous empêchât pas de continuer nôtre route ordinaire, à la faveur du gouvernail & des voiles que nous avions arrêtées sur le côté gauche du vaisseau, & qui nous en défendoient; toutefois la violence du vent qui contraignoit de relâcher, avoit toujours un peu transporté le vaisseau, l'avoit poussé plus bas, & plus au-dessous de ce même vent, dont nous nous étions servis pour le conduire jusque-là.

A deux heures après minuit les courants du Golfe de *Cambaïe* nous surprirent; mais tout-à-fait contraires, & contre lesquels, à cause de leur impétuosité, il est impossible de voguer de quelque façon que ce soit; de sorte qu'il faut attendre, ou qu'ils soient favorables, ce que l'on ne peut ignorer, parce qu'ils changent régulièrement, selon les heures & les jours de la lune, ou que le vent soit bon, à la faveur duquel on les peut surmonter, lorsque l'on fait se servir de l'ocasion de la marée. Tellement qu'à cause de cét incident, & que nous avions besoin que le soleil dissipât les ténèbres qui nous environnoient, pour savoir où nous étions, nous jetâmes les ancres, baissâmes les voiles, & demeurâmes  
là

là en attendant que le tems nous fut plus commode & plus favorable. L'eau de la mer est ordinairement fort trouble en cër endroit, à cause de son grand flux & reflux. Le matin suivant à la pointe du jour, nous découvrimés la terre - ferme de loïn, & conformément à ma pensée que j'avois déjà debitée, nous nous trouvâmes plus au dessous à douze lieuës de *Daman*, tirant vers le *Sud*, en un certain endroit fort peu éloigné de *Bassain*, que les Anglois appellent contrée de *S. Jean*, mais que j'ai remarquée sur les cartes marines sous le nom d'*Ilhas das Vaccas*, en langue Portugaise, ou selon nôtre façon de parler, sous celui des Isles aux Vaches. La marée s'étant renduë plus favorable sur le midi, nous fîmes voile de nouveau, côtoiant toujours de près, mais de traverse & en serpentant, la terre de l'Inde; & un peu auparavant la nuit, la marée commençant à nous être contraire, nous fîmes contraints encore une fois de jeter les ancres dans la mer, & d'y demeurer jusqu'à minuit, que la marée nous fut favorable; desorte qu'alors nous tirâmes les ancres dans le vaisseau, & allâmes toujours à la bouline jusqu'au jour.

Cette façon d'aller si lentement, & avec tant de peine, dans le Golfe de Cambaie, toujours avec la sonde à la main, mouillant les ancres à toute heure dans la mer & les retirant nous métoit dans la dernière impatience, sans pouvoir nous dispenser d'en user de la sorte; parce que l'endroit est dangereux, à cause de plusieurs écueils qui s'y rencontrent, outre que la marée, qui monte & qui descend de six heures,

Isles aux  
vaches.

Il est  
très-  
dange-  
reux de  
voguer  
dans le  
Golfe de  
Cambaie.

M 3

en



en six heures, nous étoit extrêmement incommode. En vûë de tous ces écueils, & des bancs de sables, dès auparavant que nous fussions entrez dans le Golfe, nous ne conduisions point nos vaisseaux droit à *Surat*, quoique le chemin en fût le plus court, mais prenant nôtre route un peu au-dessous vers *Daman*, nous fîmes un grand tour du côté du *Sud*, & retournâmes ensuite vers le Septentrion, après nous être aprochez de la terre, seulement afin d'éviter plusieurs bancs de mer qui fermoient le passage à nos gros vaisseaux.

Le Dimanche au matin 5. Février, étant encor à l'ancre, nous découvrîmes vers la rade, d'où nous n'étions pas fort éloignez, douze ou quinze frégates ou galiotes qui voguoient vers le *Sud*, & qui apartenoient sans doute ou à des Portugais, ou à des Marchands Indiens de quelque flote ou caravane, qu'ils nomment ainsi; c'est-à-dire, plusieurs vaisseaux ensemble, qui venoient de *Cambaïe* ou d'ailleurs, pour aller de compagnie à *Goa*, & en d'autres contrées circonvoisines.

La nuit suivante nous entendîmes quelques décharges de pièces d'artillerie, de la ville de *Daman*, selon nôtre opinion, parce que nous en étions moins éloignez que de quelque autre lieu que ce fût: & sur le soir du mercredi suivant, un vent contraire s'éleva avec assez de violence, lequel, joint à celle de la marée qui decendoit, & qui nous portoit en ce détroit parmi les écueils & sur les bancs de sable, nous contraignit de relâcher, mais non pas sans quelque danger: le jeudi nous nous trouvâmes à l'em-  
bou.

bouchûre de la rivière de *Surat*. Mais parce que cette ville n'est pas sur le bord de la mer, qu'elle en est éloignée de je ne fais combien de lieues, & qu'en cét endroit il n'y a point de Havre pour de gros vaisseaux, nous continuâmes notre navigation un peu plus haut vers le Septentrion, jusqu'à un Port où les navires d'Europe abordent ordinairement, & dont néanmoins quoiqu'il passe pour meilleur de cette rivière, les vaisseaux du païs ne se servent pas souvent, parce qu'ils sont plus pelans, d'une conduite très-difficile, & que l'entrée du Port est très-incommode. Le vendredi 10. Févryer, la marée manquant à son ordinaire de nous être favorable, nous mouillâmes à la vûe du Port de *Surat*, & à quelque distance. Notre barque aiant porté quelque un des nôtres à terre, le President des Marchands Anglois, qui fait ordinairement sa résidence à *Surat*, & qui est le Directeur général de tout leur commerce de l'*Inde Orientale*, de la *Perse*, & des autres lieux qui en dépendent, & qui se nomme le Sieur *Thomas Rastel*, aiant appris que nos vaisseaux étoient à la rade, se rendit alors au Port, où les vaisseaux abordent ordinairement, & se servit de nôtre même barque pour venir à nôtre bord, avec un de leurs Ministres, & deux autres Marchands qui l'accompagnoient, où étant arrivé, il nous fit l'honneur de collationer avec nous, d'y souper le soir, & d'y passer la nuit. Il parloit parfaitement bien Italien, me fit mille civilités, toutes les offres de service dont il fut capable, dans des termes les plus obligeans qu'il se puisse dire, & qui ne

Le Sieur della Vallé aborde heureusement à *Surat*.

Le President des Anglois lui fait civilité.

272 VOYAGES DE  
démentoient ni sa bonne mine, ni sa belle  
manière d'agir.

Il m'assura que le Sieur *Albert de Scilling*, Gentilhomme Allemand, que j'avois particulièrement connu dans la Perse, étoit alors à *Surat*, après avoir vû la Cour du *Mogol*, & parcouru les autres parties de l'*Inde*, & que depuis quelques jours il s'étoit allé promener à la ville de *Baroc*, qui n'étoit pas éloignée; mais que dans peu il feroit de retour. Je vous avouë que j'eus une joie extrême de cette nouvelle; parce qu'effectivement ce Gentilhomme étoit mon intime ami, & que j'avois une passion extraordinaire de le voir & de l'embrasser. Le samedi au matin nous demeurâmes quelque-tems tous ensemble en conversation, où ce vin chaud & cuit avec des cloux-de-girofle, la canelle, & d'autres épices, ne fut pas épargné. Les Anglois l'appellent vin brûlé, & ils s'en servent le matin pour fortifier l'estomac, l'avalant peu-à-peu, & si chaud, qu'il brûle, de la même façon que le *Cahuè*, dont il me souvient de vous avoir entretenu autrefois. Ils s'en servent particulièrement pour se réchauffer, quoique dans l'*Inde* il ne soit pas fort nécessaire pour ce sujet-là; parce que, quoique selon nous, nous fussions dans le Printems, nous y avions néanmoins plutôt chaud que froid.

Après ce petit régal, le President s'en retourna à terre & moi je restai dans le vaisseau, avec la résolution de ne le quitter que quand nous serions entrez dans le Port; mais parce qu'on ne s'y rendit qu'un peu devant la nuit, qu'il étoit déjà tard, & que la ville de *Surat* en est éloignée, per-

Vin brû-  
lé des  
Anglois

sonne ne voulut metre pié à terre, quoique nos vaisseaux fussent à l'ancre. Je ne voulus pas non plus débarquer le lendemain, tant à cause du Dimanche, que parce que nôtre Capitaine nous fit festin ce jour-là, auquel il invita aussi le Capitaine du Dauphin, qui avoit été nôtre compagnon de voiage. Le lunditreizième dumême mois, quoiqu'il fût le jour de ma fièvre réglée en tierce, dont j'étois persécuté, & dont j'avois eu plusieurs accès pendant le voiage sur la mer, je sortis néanmoins du vaisseau, de compagnie avec le Capitaine, après avoir fait collation, & nous nous rendîmes à terre, sous les tentes <sup>Le fleur della Vallée a borde à Surat.</sup> que l'on y avoit dressées pour la commodité des Tonneliers, qui sont de certains Officiers, que les Anglois nomment de la sorte, & qui ont le soin, entre les autres dont ils se servent sur la mer, de faire aiguardes & de remplir d'eau les tonneaux destinez à cet usage.

Nous demeurâmes quelque-tems en cet endroit en attendant la commodité des carosses, pour nous rendre plus facilement à *Surat*; vû que dans ces pais de l'*Inde*, de la dépendance du *Mogol*, il se trouve une infinité de ces carosses à leur mode, dont je croi vous avoir déjà entretenu il y a quelque-tems, lors que j'en remarquai quelques-uns dans le *Cazim*, dont l'Ambassadeur Indien fit present au Roi de Perse. Je n'ai rien d'avantage à vous dire sur ce sujet, ce me semble, sinon que ces carosses de l'*Inde* ont encor aujourd'hu beaucoup de rapport à ceux dont se servoient les anciens Indiens, & dont Strabon fait mention. Ils sont presque tous couverts à present de riches



Lib. 15.

ches étofes de foïe de couleur rouge cramoisi , avec des franges jaunes tout à l'entour , tant l'impériale que les portières. Les bœufs qui les tirent aussi , comme anciennement , conformément à ce que je vous ai écrit autrefois , sont blancs , de belle taille , avec deux bosses , de même que de certains chameaux , courent & galopent comme des chevaux , avec de belles houffes de même parûre , & quantité de sonnettes au col ; desorte que quand ils courent , ou qu'ils galopent par les ruës , ils se font entendre de loin ; & je puis dire que c'est quelque chose de plaisant & de très-agréable à voir. On ne se sert pas seulement de ces caroffes pour se promener dans les villes de l'*Inde* ; mais encor à la campagne , & pour quelque voïage qu'on veuille entreprendre.

Le fleur  
della  
Vallée a-  
rend la  
commo-  
dité des  
caroffes  
pour se  
rendre à  
la valle,

Le Capitaine s'en alla à pié , jusqu'à un village qui s'apelle *Sohali* , à un mille du Port , parce que les cochers ne s'y étoient pas encor rendus avec leurs caroffes , outre qu'il avoit deffein de s'y divertir le long du jour avec les Européens , que l'on appelle *Frances* , qui y ont des loges comme des magasins , pour les marchandises que l'on y envoïe incessamment , afin de les embarquer dans l'ocasion & les transporter de-là où la nécessité des affaires l'exige. Mais pour moi , qui tremblois la fièvre , il me fut impossible de faire ce chemin à pié ; ainsi je demeurai dans les tentes sur mon lit , que je fis dresser , & sous de bonnes couvertures , en attendant que le Capitaine m'eût envoïé un caroffe & des chariots pour transporter mon bagage. A peine la fièvre m'avoit

voit quitte, que du lieu où j'étois encor tout abatu de la violence du mal, j'aperçus un cavalier à cheval au milieu de la pleine, vêtu & armé comme un Indien, de cimenterre & rondache, qui prenoit le chemin de nos tentes, & qui s'arrêta sur la route à parler, je ne sai à qui, comme s'il eût été en peine de quelqu'un de nôtre compagnie: mais s'étant aproché davantage, & l'aïant observé de près, je reconnus que c'étoit le Sieur *Albert de Scilling* mon intime ami, lequel au retour de *Baroque*, où le President m'avoit dit qu'il étoit allé, sur les nouvelles qu'on lui avoit données de mon arrivée, s'étoit rendu de *Surat* sur le bord de la mer, pour me saluer & me faire offre de ses services. J'eus tant de joie de le voir, que je quitai le lit incontinent, pour nous embrasser réciproquement, nous saluer, avec tous les témoignages d'amitié & de bienveillance dont deux grands & véritables amis, qui viennent de loin & qui ne se sont point vûs depuis long-tems, sont capables. Et après lui avoir fait prendre place auprès de moi, nous nous racontâmes réciproquement nos différentes aventures: mais il eut la bonté de compâtrir sensiblement aux mauvais succès des miennes, & à l'état fort différent de celui où il m'avoit laissé dans la Perse.

Sur le soir on m'envoïa deux caroffes & un chariot, dont nous nous servîmes pour nous rendre tous ensemble à *Sohali*, où nous trouvâmes les deux Capitaines de nos vaisseaux, qui nous atendoient, avec la collation qu'on avoit fait préparer, & qu'ils nous présentèrent aussi-tôt. Nous

Un de  
ses inti-  
mes amis  
l'y vient  
trouver.

demeurâmes de la sorte en conversation presque jusqu'à la nuit, où de certaines femmes Indiennes se rendirent pour nous divertir. Elles dansoient au son de tambours, de clochettes, & d'autres instrumens, dont leurs hommes jouoient avec assez d'adresse, & qui sont fort semblables à ceux que je vis autrefois dans la Perse, & dont les Indiens qui y font leur résidence, se servent ordinairement, en dansant & chantant avec un bruit étrange, selon leur coutume; & de cette façon ils nous firent passer quelque espace de tems fort agréable-ment, quoique le grand bruit de leur musique augmentât infiniment ma douleur de tête. Un peu devant la nuit les Capitaines prirent congé de nous, & s'en retournèrent en leurs vaisseaux, pendant que nous demeurâmes dans le bourg pour y passer le reste de la nuit. Parce que pour entrer dans *Surat* il nous falut attendre qu'il fût jour, & que la porte de la ville fut ouverte, parce qu'elle se ferme tous les soirs, au moins celle de la *Doïiane*, par où nous étions obligez d'entrer. On nous dit que de-là à la ville on contoit sept *Cos* ou *Corù*, qui est la même chose; où vous remarquerez que chaque *Cos* ou *Corù* est une demie *Farsanque*, ou une lieue de Perse; de manière que tout cela revient à un peu moins de deux milles d'Italie.

Le lendemain au matin un peu devant le jour, nous prîmes le chemin de *Surat*; parce que je ne croïois pas y faire long séjour, & que quand je m'en écarterois, ce ne seroit toujours que pour aller du côté de la mer, pour éviter un plus grand embaras,

L'AN

Musique  
des In-  
diensim-  
portune.

tant de la voiture, que de la Doïane qui y est extrêmement sévère; je laissai dans le même vaisseau toutes mes malles, mes valises, & le bagage le plus pesant, & me contentai de faire transporter ma toilette seulement, avec mes hardes les plus nécessaires & dont je me servois ordinairement.

Les droits de la Doïane y sont paiez fort exactement.

Le chemin depuis la mer jusqu'à la ville, de même que de tout le reste de la Province de *Guzarat*, dans laquelle nous nous trouvions alors, est fort uni; la campagne toujours verte le long de l'année, & avec une infinité d'arbres autour du Bourg de *Sohali*, qui portent des noix d'Inde, des Tamarins, & d'autres fruits. Au-delà de *Sohali* les arbres ne sont pas en si grande quantité, si ce n'est à côté de certaines maisons de campagne; mais les terres sont par tout, ou cultivées, ou couvertes d'animaux qui y paissent. Nous arrivâmes de bonne heure à la ville; mais pour y entrer il nous falut passer au-dessous de la Porte, un fleuve qui y coule, & qui s'appelle *Tapi*, ou *Tapti*. Au-delà du fleuve, en entrant dans la ville, qui n'est pas même fermée de murailles, un peu à main droite, l'on voit encor un château dont la structure n'est pas fort considérable, mais fort mal entenduë. Cependant la Doïane se trouve où les barques abordent, de manière qu'il faut y demeurer quelquefois bien longtemps; parce que toutes les hardes & les habits que l'on fait entrer, quoi qu'ils ne soient destinez que pour en changer, sont examinez fort particulièrement par les Commis, pour voir s'il ne s'y trouveroit point de marchandise de contrebande qui

Le Païs de Guzarat est fort beau.

duç

dût quelques droits. Ils n'y laissent pas même entrer les étrangers, qu'ils ne les aient premièrement reconnus, & qu'ils ne s'en soient informez d'où ils viennent, & où ils prétendent aller, & qu'ils n'en aient obtenu la permission, de même qu'à Venise.

La Douane y est fort sévère.

Les Hollandois font mariez à des femmes du pais.

Ils se comportent en ces occasions avec tant de précautions & un si bon ordre, que le Maître de la Douane aiant pris que la Demoiselle *Mariuccia* étoit de ma compagnie, quoique dans un âge si peu avancé, voulut être particulièrement informé de sa naissance, qui elle étoit, si je ne la retenois point avec quelque sorte de violence; car du reste en des choses permises il ne s'y rencontre aucune difficulté, ni pour la diversité de Religion, ni pour quelque autre chose que ce soit. A peine nous nous étions rendus au Bureau de la Douane, que par l'intrigue, comme je croi du Sieur *Albert Scilling*, la nouvelle de notre arrivée se répandit dans l'Hôtel des Hollandois, qui ont presque tous leurs femmes dans *Surat*, qu'ils ont prises dans l'*Inde*, pour aller de compagnie & former une nouvelle Colonie dans *Java* la grande, qu'ils appellent nouvelle *Batavie*, où ceux qui s'y rendent avec leurs familles jouissent de grands & d'insignes privilèges. C'est donc pour s'en mettre en possession, qu'ils se font mariez indifférament, les uns à des *Indiennes*, au défaut d'*Européennes*, les autres à des *Arméniennes*, *Syriennes*, & de quelque autre nation que ce soit, qui fussent Chrétiennes, ou au moins qui eussent quelque disposition à le devenir. Cette vérité

rité se confirme, par les nouvelles que je vous donnai de Perse l'année passée, de la défaite de la flote des Portugais, qui passoit aux Indes Orientales, par les Hollandois qui l'ataquèrent généreusement, qui en mirent une partie en déroute, & qui se rendirent maîtres de l'autre, où entr'autre butin, ils trouvèrent trois jeunes Demoiselles, de ces orphelines de condition, mais pauvres, que l'on a acoutumé d'envoier en chaque flote aux dépens du Roi, avec une dot de sa part, pour être mariées dans l'*Inde*, & contribuer à l'établissement des Portugais en ces quartiers. De manière que les Hollandois aiant mené ces trois Demoiselles en triomphe dans *Surat*, qui est la principale ville de tout leur commerce, il y eut contestation entre les plus considérables Marchands d'entr'eux à qui les épouserait, à cause de leur belle naissance, & qu'elles étoient toutes trois parfaitement bien faites. Deux de ces Demoiselles ne se trouvoit déjà plus dans *Surat*, & avoient suivi le sort & la fortune de leurs maris en cette nouvelle Colonie, ou ailleurs; de sorte que je n'y vis que la troisième, qui s'apelloit Mademoiselle Luce, encor jeune, fort belle & qui étoit femme d'un Hollandois des plus riches & des plus estimez.

Celui qui est aujourd'hui le Chef, ou le Directeur du commerce des Hollandois, qu'ils apellent Commandeur, qui fait aussi sa résidence dans *Surat*, avec une Surintendance générale de toutes les affaires qu'ils font en ces quartiers d'Orient, & qui se nomme le *Sieur P. Vandenbroecke*, qui est un Gentilhomme des mieux faits, des plus

Les  
Hollan-  
dois de  
ce pais  
demeu-  
rent tous  
ensem-  
blent  
dans un  
même  
Palais.

civils que je connoisse & qui parle beau-  
coup mieux Espagnol qu'Indien, comme na-  
tif d'*Anvers*, à ce que l'on m'a dit, demeu-  
re à present dans un Palais fort spacieux,  
& qui a plusieurs appartemens éloignez les  
uns des autres, avec autant d'entrées difé-  
rentes dans la cour, comme autant de mai-  
sons séparées, comprises dans le circuit d'u-  
ne seule muraille, où l'on ne se rend que  
par un grand Portail. Le Commandeur y  
ocupe le plus commode & le plus grand  
appartement; & dans les autres appartemens,  
ce sont les plus considérables de leurs Mar-  
chands, & qui sont du Conseil pour la con-  
duite des affaires, qui y demeurent, afit  
qu'étant unis de la sorte, ils soient plus  
commodément & plus puissans; outre une  
infinité d'autres de moindre condition,  
qui demeurent hors de ce grand Cloître,  
qui sont répandus en plusieurs quartiers de  
la ville, & qui se rendent au Palais du Com-  
mandeur quand ils y sont apellez.

Entre les autres Hollandois, qui font  
leur résidence dans le Palais du Comman-  
deur, le mari de Mademoiselle Luce en  
ocupe une des principales parties, où il vit  
dans la splendeur, avec sa famille & sa  
femme, qui tient rang de personne de con-  
dition, fort bien mise, selon la coûtume  
de l'*Inde*, & fort accommodée. Sur les nou-  
velles donc qu'on leur porta à la Doiiane  
de ôtre arrivée, *M. Luce* envoia incontine-  
ment son carosse à *Mademoiselle Mariuc-  
cia*, pour l'obliger de se tendre en sa mai-  
son, afin que pendant que nous expédié-  
rions nos affaires, & que nous nous as-  
surerions une retraite, elle demeurât plus  
hon-

Civilité  
de la  
femme  
d'un des  
Hollan-  
dois en-  
vers la  
Demoi-  
selle *Ma-  
ruccia*.

honnêtement dans son appartement avec elle. J'en eus beaucoup de joie, parce qu'en attendant que nous eussions trouvé une maison commode, *Mademoiselle Mariuccia* ne pouvoit pas être mieux ni plus honorablement qu'avec cette Demoiselle Portugaise, qui est Chrétienne & Catholique dans le cœur, dont son mari, qui le fait, ne se met pas fort en peine, quoiqu'en apparence elle fasse de nécessité vertu, & qu'elle s'acommode extérieurement seulement à la conduite déplorable de cette nation, au pouvoir de laquelle le malheur de la guerre & des siens l'a réduite.

Dès-lors que nous étions encor à *Hali*, le Sieur *Albert Scilling* me fit toutes les instances possibles pour m'obliger à ne point prendre d'autre maison que celle du Commandeur; il me dit que c'étoit de sa part qu'il m'en portoit la parole, & que je l'obligerois infiniment; mais je le remerciai affectueusement, & lui dis, pour parer à cette civilité, qu'il ne seroit pas de la bienfiance de recevoir ses ofres, après m'être défendu civilement de ceux dont le Président des Anglois m'avoit lui-même instamment sollicité, vû qu'il croïoit que j'étois d'autant plus obligé d'avoir cette complaisance pour lui, que je m'étois servi de ses vaisseaux pour me rendre à *Surat*. Mais

Civilité  
de leur  
part en-  
vers le  
Sieur  
della  
Valle.

enfin parce que je desirois de vivre en mon particulier dans l'indépendance, & que la bienfiance obligeoit *Mademoiselle Mariuccia* de demeurer avec d'autres personnes de son sexe, dont il n'y avoit aucune dans l'Hôtel des Anglois, je m'étois servi de ces raisons d'abord envers M. le Président,

dent,

dent, & ensuite envers le Commandeur, pour me dispenser d'aller chez eux. Je me dégageai cependant de la Dôïane, & commençai en même-tems de m'informer d'une maison. Mais parce que je n'avois aucune habitude en cette ville, non plus que mes valets, j'en abandonnai tout le soin au *Sieur Albert*; il s'en étoit déjà chargé très-volontiers, & si précisément, que sans perdre de tems, il avoit donné les ordres nécessaires, à ce qu'il me dit, pour m'en trouver une des plus propres & des plus commodes de la ville. Mais je reconnus depuis que le *Sieur Albert*, & M. le Commandeur des Hollandois, s'étoient donnez le mot pour me faire la pièce toute entière. Parce qu'étant montez sur des chevaux que le *Sieur Albert* avoit fait venir, & m'accompagnant vers un quartier, où il disoit que la maison qu'il m'avoit destinée étoit située; comme les ruës de la ville m'étoient encore inconnuës, il me fit passer devant le Palais des Hollandois. Un Gentilhomme du Commandeur s'y rencontra en même-tems, qui m'invita de sa part à mettre pié à terre, & me pria instamment de rester au moins ce matin pour m'y reposer & y prendre un mauvais dîner; d'autant plus que Mademoiselle *Mariuccia* étoit des leurs, & qu'il n'étoit pas de la bienséance que je demeurasse sur le pavé de la ville, pendant que l'on me cherchoit, & que l'on préparoit une maison ailleurs, dont les accommodations exigeoient assez de tems pour me faire de la peine.

Mais il ne veut point s'engager envers eux,

Nonobstant tous les empressements de ces Messieurs, je voulois absolument m'en dégager à la considération du Président des An-

An-

Anglois, & priai ce Gentilhomme d'affirmer le Sieur Commandeur de mes respects, & de lui faire mes excuses. Qu'au reste j'étois dans la confusion de l'honneur qu'il me faisoit, & cent autres choses que je lui dis pour répondre à ses civilités. Mais toutes mes paroles furent inutiles en cette occasion; parce que comme j'étois sur le point de me séparer d'avec lui, & que je me disposois à partir, le Commandeur vint lui-même en chemise, de la même façon qu'il se trouva alors en son appartement, se rendit dans la rue, & me dit, en mettant la main sur la bride de mon cheval, qu'il ne souffriroit jamais, parce qu'il se faisoit déjà tard, que je le quittasse sans être assuré d'une retraite, & qu'au moins je ne pouvois pas me dispenser de rester à dîner ce matin avec lui. Le voyant à pié devant moi, par civilité je descendis aussi de cheval, me servis en cette occasion de toute ma réthorique, & de tous les termes les plus patétiques dont je pus m'aviser, pour me défendre de cette douce & belle violence qu'il me faisoit, afin qu'il me laissât la liberté de me retirer. Mais enfin il me fut impossible de résister davantage, & me fit son prisonnier pour ainsi dire; de cette façon je fus contraint de me rendre à ses ordres, & de demeurer à dîner avec lui; & parce que je voulois prendre congé de lui sur le soir, que j'étois résolu de me rendre ailleurs dans une maison qui fût de ma dépendance, je me vis contraint, sous pré-  
 texte qu'il ne s'étoit point trouvé de logis Il le  
 pour moi dans la ville, & que tous les soins gnaient  
 que le Sieur Albert y avoit donnez le long néa-  
 du moins

de de-  
meurer  
chez  
eux.

du jour étoient inutiles, d'accepter du même Commandeur une maison fort spacieuse qu'il occupoit tout seul, quelque-tems auparavant qu'il se fût rendu en ce grand Palais, pour y demeurer inséparablement avec ceux de sa Nation, qui y étoient tous logez fort commodément, ainsi je fus obligé par nécessité de prendre cette autre maison, dont il est question, qu'il tenoit à louage auparavant, qui n'étoit pas habitée à sa considération, & qu'il m'offrit, avec toutes les bontez & tous les empressements imaginables. Je m'y rendis donc dès le même soir pour y loger: par civilité pour la commodité de Mademoiselle *Mariuccia*, ils y engagèrent aussi la femme d'un des leurs, fort bonne personne, Chrétienne, originaire d'*Arménie*, quoi qu'Indienne de naissance, avec quelques autres filles de chambre pour la servir.

Il fait  
ses ex-  
cuses au  
Prési-  
dent des  
Anglois.

La crainte que jeus que le Président des Anglois ne s'offensât de cette conduite, me fit résoudre de le prévenir, & de lui en dire tous les motifs: c'est pourquoi dès le lendemain matin, après avoir senti quelque reste de fièvre, qui fut le dernier accès de ma fièvre tierce, je me rendis en sa maison pour le voir, lui faire mes excuses, & l'entretenir particulièrement de tout ce qui s'étoit passé avec les Hollandois contre mon sentiment, & sans y avoir contribué le moins du monde; mais y étant arrivé, on dit à celui qui le demanda de ma part, qu'il n'y étoit pas; quoique nous nous fussions bien aperçus qu'il ne pouvoit pas être sorti, & qu'il ne vouloit pas expressément recevoir nôtre visite. En effet, on m'assura de-  
puis

puis qu'il étoit tout-à-fait en colère, non-seulement contre moi, mais encor contre le Commandeur des Hollandois, disant qu'il en avoit mal usé en son endroit; qu'à mon égard il avoit usurpé sur les droits qu'il prétendoit légitimement sur nous, à cause qu'il nous avoit fait conduire dans ses navires. Il en vouloit aussi principalement au *Sieur Albert*, qu'il acusoit d'avoir été l'auteur de toute cette intrigue. Je crûs alors qu'il étoit de mon devoir de chercher les moïens de l'apaiser, quand même il eût été question pour y réussir de lui faire quelque soumission. Mais parce que je ne jugeai pas à propos de lui rendre une seconde visite, de peur de lui être importun, & d'effüier quelque moments de sa mauvaise humeur, je tâchai de le vaincre par le moïen d'un petit billet assez bien conçu que je lui écrivis, & qui me justifioit hautement, mais avec toute la civilité & la complaisance, dont je suis capable envers des personnes de son mérite. Il fit d'abord quelque difficulté de le recevoir, dans la pensée qu'il avoit que je me serois peut-être emporté pour me vanger du mauvais succès de la visite précédente que je lui avois renduë; à la fin néanmoins, à la prière de quelques-uns de mes amis qui voulurent bien être mes médiateurs envers lui, il le reçût, le lût, & demeura très-satisfait de ma manière d'agir; parce qu'effectivement j'en usai en cette occasion avec toute la civilité imaginable. Le Commandeur aussi, qui est assurément

Adref.  
se de  
l'Au-  
teur.

Il gagne  
l'amitié  
de tout  
le monde.

VOIR

voit jamais eu dessein de le choquer en nous engageant de demeurer chez lui. Je fus ensuite lui rendre visite exprès, & y menai le *Sieur Albert*, afin qu'il lui fit aussi ses excuses. Ils lui firent tous deux civilité, & lui demandèrent pardon. Enfin cette petite affaire fut si bien conduite, que le Président s'apaisa entièrement : & parce que je faisois aussi instance qu'il souffrit que je lui rendisse visite, il y consentit volontiers, mais à condition que pour cette première fois ce ne seroit point une visite, mais un rendez vous, où il nous auroit invitez pour souper tous de compagnie chez lui, où il nous régala superbement ; & ainsi tout se termina en divertissement par des témoignages de joie, d'amitié & de bienveillance, qui se rendirent réciproquement. Durant tout le tems que j'ai séjourné depuis à *Surat*, il a toujours recherché les occasions de me rendre service, & de me laisser des marques de son affection, principalement en m'envoiant souvent son carosse avec son Truchement, qui est un Chrétien Arménien Catholique, qui se nomme *Scander*, frère du P. Augustin *Baggiuzzi* d'*Alingia*, de l'Ordre de S. Dominique, que j'avois connu fort particulièrement dans la *Perse*. Comme ce Truchement étoit fort instruit des curiositez du País, & que nous nous entendions tous deux parfaitement bien en Persan, il m'a mené plusieurs fois à la promenade pour me faire remarquer diverses choses très-curieuses. Mais que puis-je dire davantage des Hollandois ? Les caresses & les amitez qu'ils m'ont faites, & dont ils m'acablent in-

Il loue  
fort de  
celle des  
Hollan-  
dois.

incessamment, font de si fortes impressions sur mon esprit, que tant que je vivrai, je n'en perdrai jamais le souvenir. Mais il est tems que je vous entretienne des beautez de cette ville, & des curiositez que j'y ai remarquées.

La ville de *Surat* est d'une juste grandeur, & assez bien bâtie pour un ouvrage de ce païs. Comme toutes les autres villes & contrées de l'Inde, elle est très-peuplée & remplie d'une infinité d'habitans, qui sont tous, ou Idolâtres, ou Mahométans; mais, selon moi, le nombre des Idolâtres surpasse de beaucoup celui des Mahométans, quoique néamoins ils vivent tous ensemble en grande intelligence, parce que le grand *Mogol*, de qui dépend à present *Guzarat*, qui reconnoissoit autrefois un Roi particulier, quoiqu'il soit Mahométan, ne fait pas de différence, à ce que l'on dit, des uns aux autres, & que tant ceux qui sont auprès de sa personne, que les autres qui le servent à la guerre, & même les plus qualifiez, en occupent indiférament toutes les charges. Il est bien vrai que les Mahométans comme maîtres, principalement ceux qui sont Mogolins de naissance, & qui font profession de la Religion du Prince, qui est la plus universellement suivie en toutes ces contrées, semblent avoir plus d'autorité & de crédit que les autres. Mais comme d'ailleurs je suis déjà informé des coûtumes des Mahométans, pour les avoir exactement observées il y a long-tems, & dans la Turquie & dans la Perse, je m'applique à present dans l'Inde à remarquer celle des Gentils Idolâtres qui ne sont pas moins

Descri-  
ption de  
la ville  
de *Surat*.

cu-

curieuses. Je ne manquerai pas néanmoins de vous informer parfaitement des unes & des autres, & de vous spécifier, avec le plus de soin qu'il me sera possible, ce que je croirai qui méritera davantage vôtre curiosité.

Descri-  
ption  
d'une  
Pompe  
nuptiale.

Une Pompe nuptiale, que je vis passer avant-hier devant mon logis, n'en sera pas indigne, principalement si vous vous donnez la peine de lire ici l'ordre de la marche qui s'y est observé. Quantité d'hommes, qui sont précédés de tambours & de trompettes, & qui marchent les uns après les autres chargez de bassins couverts & remplis de bijoux & de nipes différentes, faisoit l'ouverture de la scène. C'étoit assurément le présent que le fiancé envoïoit à sa Maîtresse, ou plutôt l'équipage & le trousseau de la mariée, que les Levantins ont acoutumé d'exposer aux ieux de tout le monde. Quelques esclaves noires, fort bien vêtues, suivoient après avec des bassins, à pié aussi comme les autres; ce sont les Demoiselles & les filles de chambre, que le pere ou le mari destine au service de la mariée. Un Palanquin terminoit cette Pompe, je veux dire un de ces brancards, si on les peut appeler de la sorte, dans lesquels les personnes de condition ont acoutumé de se faire porter dans l'Inde. Mais ce Palanquin n'étoit pas de la forme ordinaire, de même que ceux qui sont suspendus à un seul bâton assez long & assez fort qu'ils ont au milieu, dont deux hommes se peuvent facilement servir pour porter ceux qui en ont besoin; mais il étoit fait de telle sorte, qu'étant soutenu en l'air sur quatre bâtons, quatre hommes qui

qui en tenoient chacun un, le pouvoient facilement porter. Il étoit couvert d'étoffe de soie tout à l'entour, néanmoins il n'y avoit personne dedans, de manière que je ne sai de quoi il pouvoit servir en cette cérémonie, à moins qu'il ne fut destiné pour y conduire l'épouse à son mari avec plus de magnificence, selon la coûtume du País, entre les personnes de condition qui marient leurs enfans. Les mariez ne partirent ensuite que la nuit, passèrent comme les autres & firent le tour de la ville, escortez d'un grand nombre de gens de toute sorte. Ils étoient quatre, tous jeunes enfans, deux garçons & deux filles, que les Indiens ont acoutumé de marier en cet âge; & parce qu'à cause de leur petitesse, ils ne pouvoient pas encor aller seuls à cheval, autant d'hommes les tenoient devant eux sur les chevaux. Ces jeunes mariez en cet équipage étoient précédés de quantité de flambeaux, de plusieurs instrumens de Musique, accompagnés d'un grand nombre de personnes qui les suivoient confusément: mais celles de condition les suivoient en carrosses, dont il y eut grande quantité, lesquels roulant les uns après les autres, formoient à la fin un cortège fort nombreux & fort beau, d'où l'on inferoit que ces jeunes enfans étoient très-nobles, & de grande condition.

Les Indiens marient leurs enfans de bonne heure.

Entre les choses les plus considérables, je remarquai d'un côté, mais à quelque distance de la ville, un Réservoir fort spacieux, revêtu tout à l'entour de pierres-de-taille à plusieurs faces, presque comme un grand escalier, par où l'on descend de

Réservoirs fort considérables dans l'Inde

dehors jusqu'au niveau de l'eau. Il a au milieu une petite Isle, dans laquelle on ne se peut rendre qu'à la faveur d'une barque, ou en nageant. La largeur de ce Réservoir est de la longueur de deux bonnes carrières de cheval, & seroit fort considérable en nos quartiers, quoi qu'ici on y fasse presque pas de réflexion. Ainsi les Indiens ne mettent ce Réservoir de *Surat* qu'au rang des petits; parce qu'assurément les Réservoirs, dont il y a grande quantité dans l'Inde, sont les plus superbes & les plus beaux ouvrages, ou pour mieux dire, les seuls, sur lesquels la magnificence & la galanterie paroissent davantage en ce pays. On les fait en plusieurs endroits, pour la commodité du public, & par un motif de charité, aux dépens des Princes, ou des Gouverneurs des Provinces, ou d'autres personnes très-puissantes. Et parce que le pays, conformément à la disposition de son climat, est extrêmement chaud & sec, il ne s'y trouve pas par tout des rivières, ni d'eau courante, ni de fontaines, principalement dans les contrées éloignées de la mer, que très-rarement; les pluies même y sont très-rares pendant toute l'année, à l'exception de la saison qu'ils appellent *Paufecal*, qui signifie en nôtre langue, tems de pluie, & qui dure environ trois mois, commençant vers le mois de Juin, pendant lesquels il pleut continuellement, & très-abondamment. C'est pourquoi quelques-uns, quoi qu'alors, tant dans l'Inde que dans l'autre hémisphère Septentrional, on soit persécuté par la chaleur avec le plus

Les rivières & les fontaines sont très-rares dans l'Inde.

plus de violence, ont acoutumé néanmoins de donner à ces trois mois le nom d'hiver, à cause des grandes pluies qui tombent sans cesse. Mais tout cela, sans doute, est un effet de la Providence de Dieu, parce que sans ces grandes pluies, l'Inde ne seroit pas habitable pendant cette saison, à cause de la chaleur excessive & de la sécheresse, de même que les Anciens se sont persuadés que toute la zône torride, dans l'étendue de laquelle on comprend la plus grande partie de l'Inde, ne l'étoit pas, parce que ces pluies miraculeuses, qui la rendent non-seulement habitable, mais encor fertile & très-délicieuse, leur étoient inconnues. Desorte qu'à cause de la rareté de l'eau dans le país, au moins en quelques contrées, il ne s'en trouve point d'autres en plusieurs villes, & en quantité de détroits habitez, que de pluie qui se rend dans ces grands Réservoirs, & qui sont si spacieux, qu'un seul fournira de l'eau à tous les habitans d'une ville l'espace d'un an entier, & davantage. Et non-seulement les hommes & les bestiaux boivent de cette eau; mais encor on y lave les lessives & les troupeaux même, quand la nécessité le requiert. Ils s'en servent enfin selon le besoin qu'ils en ont; & de là vient que très-souvent l'eau y est bourbeuse & fort sale, sans que les habitans du País, qui n'affectent point tant de délicatesse & de propreté, mais simplement le nécessaire, s'en mettent jamais en peine.

Le Réservoir de *Surat* joint d'un côté un grand canal d'une longueur, largeur & profondeur assez considérable, sur lequel

Les pluies rendent l'Inde fertile & habitable.

a bâti de petits ponts, pour en faciliter le trajet & qui se va rendre à quelque distance du grand Réservoir dans un autre moins spacieux, qui passeroit néanmoins en nos quartiers pour un étang d'une prodigieuse étendue, quoi qu'ici il soit estimé des plus petits. Sa forme est aussi régulière, & a plusieurs faces; & tant ses chaussées qui sont fort larges, que celles du canal, sont toutes de pierres. Entre le grand Réservoir & le petit, l'on a élevé sur le canal un petit dôme, qui sert de Mausolée à quelques Mahométans des principaux du Pais, & selon leur tradition, à deux propres frères qui se tuèrent l'un l'autre, & à leurs femmes. Si ce que ceux du pais m'ont dit est

Réservoir bâti par un bourgeois de Surat.

véritable, ce Réservoir fut bâti il n'y a pas long-tems par un simple bourgeois de la ville, mais extrêmement riche, dont la fille vivoit encor, ou plutôt une fille de sa famille, mais dans une extrême misère, n'ayant presque pas de pain; j'en fus fort surpris, & reconnu en cette occasion l'ingratitude des habitans de *Surat*, d'avoir si peu de considération pour l'héritière de celui qui s'étoit épuisé, pour ainsi dire, en leur faveur, & qui avoit si généreusement préféré les intérêts publics aux siens propres & particuliers. Ce Réservoir de *Surat* se nomme *Gopi Telau*, qui signifie Réservoir de *Gopi*, du nom de celui qui l'avoit fait faire à ses dépens. Et quoique le Roi qui étoit en ce tems-là maître de *Guzerat*, emploïât tout son crédit pour lui faire porter son nom, celui de *Gopi* que le peuple lui avoit donné avec justice prévalut néanmoins, & jusqu'à présent a

Il en porte le nom encor au jour d'ui.

TOU-



point  
héréditaires  
sans  
l'Inde.

Gouverneurs même de leurs villes, & tous les autres Officiers qu'ils choisissent indifféramment d'entre le peuple, ne demeurent dans l'exercice de leurs Charges qu'autant de tems que les Souverains le jugent à propos. Ainsi quelques puissans qu'ils soient, quelque rang qu'ils tiennent, & quelque éminent & relevé qu'il soit, on les peut toujours appeler avec beaucoup de fondement, personnes privées & particulières.

Arbres  
que les  
Indiens  
ont en  
vénération.

D'un autre côté de la ville, au-delà de l'enceinte des maisons, l'on voit dans un champ un grand arbre fort beau, semblable à ceux que j'ai remarquez autrefois auprès d'*Ormus*, qui se nomment ici *Ber*, & en cet endroit-là, *Lal*. Les Idolâtres du País qui l'ont en grande vénération à cause de sa hauteur & de son antiquité, s'y rendent en Pelerinage, & lui portent souvent grand honneur, avec leurs vaines & superstitieuses cérémonies, comme très-précieux, à ce qu'ils disent, & dédié à une de leurs Déeses, qu'ils nomment *Parvati*, & qu'ils croient avoir été femme de *Mahadeu*, de l'un de leurs plus grands Dieux, dont je vous ai autrefois entretenu, si je ne me trompe. Sur un côté du tronc de cet arbre à quelque distance de terre, ils ont grossièrement tracé un cercle, qui n'a aucun rapport à un visage humain, mais qui représente néanmoins celui de leur Idole, selon l'application qu'ils en font. Ils conservent ce vénérable Portrait sous une couleur de feu, qu'ils y ont appliquée avec le pinceau, pour se conformer aux cérémonies de leur Religion, de la même façon

Liv.  
33. c. 7.

çon qu'en usoient autrefois les Romains, qui ne se servoient que de vermillon pour peindre le visage de Jupiter, au raport de Plin. De plus, il est toujours environné de fleurs & de certaines feuilles qui portent presque la figure d'un cœur, & qui naissent d'une plante qui se nomme ici, *Pan*; mais en d'autres lieux de l'Inde, *Berle*. Les Indiens ont incessamment de ces feuilles dans la bouche, soit par un principe de santé, ou par divertissement & par plaisir, de la même façon que des gens en d'autres endroits, pour de semblables raisons, ou peut-être plutôt par une mauvaise habitude, affectent de prendre du tabac à toute heure.

Les Indiens qui se servent si souvent de ces feuilles, & dans lesquelles ils mettent un peu de chaux faite de coquilles de mer, avec quelques petits morceaux d'une noix assez commune dans l'Inde, qu'ils appellent ici *Foufel*, & en d'autres endroits, *Areca*, qui est un fruit extrêmement sec; & parce qu'il a une qualité astringente, ils l'estiment infiniment pour fortifier les dents. Ces choses étans toutes mêlées ensemble, outre qu'elles sont merveilleuses & spécifiques contre les foiblesses & les débilités de l'estomac, elles ont encor une certaine acreté piquante qu'ils trouvent agréable; en les machant, elles teignent d'un rouge extraordinaire les lèvres & la bouche, ce qui leur plaît fort, mais que je ne puis souffrir, parce que l'on connoît facilement qu'il n'est pas naturel. Ceux qui auront la curiosité de savoir comment après qu'ils ont long-tems maché de ce mélange, ils

Remède  
de pour  
fortifier  
les dents.



en avalent le suc, & crachent le marc qui leur reste dans la bouche; de quelle façon ils s'en présentent incontinent les uns aux autres dans les visites qu'ils se rendent réciproquement, & qu'ils s'en servent dans toutes leurs conversations & leurs promenades, la pourront satisfaire, s'ils se donnent la peine de lire les Historiens qui ont écrit des simples de l'Inde, & particulièrement les Livres de Garcia, de Costa & de Monard, que Clusius natif d'Arras a traduits en Latin. La passion que j'avois d'éprouver la qualité de ce machicatoire Indien, après l'estime qu'on m'en avoit faite lorsque j'étois encor dans la Perse, mais principalement un de nos Religieux Italien qui avoit parcouru l'Inde, & qui m'affuroit que cette drogue étoit non-seulement très-nourrissante & admirable pour l'estomac, mais encor d'un goût exquis & très-délicieux, m'obligea d'en prendre; & après en avoir goûté, je n'y trouvai rien d'extraordinaire, sinon que le goût de ces feuilles de *Pan* n'est pas fort différent de celui des feuilles de nos Cédres.

Simple  
admira-  
ble dans  
l'Inde.

Mais pour retourner à mon histoire, ces pauvres misérables sont si superstitieux, qu'ils feroient conscience de laisser sécher les fleurs & les feuilles, dont ils ornent le visage de leur Idole qu'ils ont gravé sur cet arbre. C'est pourquoi ils les changent souvent, les tiennent toujours fraîches autour de cet original, & font présent par dévotion aux Pelerins, qui s'y rendent de tous côtes, de celles qu'ils retirent de tems en tems. Ils ont aussi orné ce vénérable Portrait de certains lieux d'argent, & d'or avec quel-



tres se contentent de toucher la terre de la tête & du front, & s'exercent de la sorte en d'autres semblables actions d'humilité. Après ces belles adorations, ils font à discrétion quelques tours à l'entour de cet arbre; & puis ils répandent devant l'Idole, les uns des grains de ris, les autres de l'huile, du lait, & d'autres choses semblables, qui sont leurs ofrandes, & les sacrifices qu'ils font sans éfusion de sang, puisqu'ils ne la peuvent souffrir, non pas même dans leurs sacrifices, parce qu'ils croiroient avoir commis un crime de la dernière importance, s'ils avoient tué ou égorgé quelque sorte d'animaux que ce fût. Outre cela, ceux qui ont du bien font quelqu'aumône à celui qui est actuellement au service de l'Idole, lequel reconnoît cette charité, de quelques fleurs & de quelques feüilles qui ont déjà servi à l'Idole, & qu'il présente à ces charitables Pelerins, qui les reçoivent avec des témoignages extraordinaires de dévotion, les baisans, & se les mettans par honneur sur la tête. A côté de cet arbre on a bâti un petit réduit fort étroit, avec une seule entrée à proportion. Je ne m'aperçus pas néanmoins qu'il y eût quelqu'un dedans: l'on m'assura bien que des femmes qui se croïoient stériles s'y rendoient quelquefois, & qu'après y avoir fait quelque séjour, elles devenoient enceintes par la vertu & la sainteté de ce lieu. Mais comme les Religions fausses & imparfaites ne sont fondées que sur l'importune & le mensonge, on croit communément que ces bons Hermites, qui sont destinez au service de l'Idole, en usent adroitement en  
cette

cette occasion, fourbans quantité de jeunes femmes simples & crédules, & satisfaisant volontiers aux passions déréglées des autres plus spirituelles & plus rusées, chez lesquelles ils introduisent d'une façon fort naturelle & nullement miraculeuse la vertu de concevoir, supléant ainsi dans ce réduit à l'impuissance de leurs maris. L'on y voit aussi d'un autre côté, toujours auprès du tronc de l'arbre, un morceau de bois carré de deux ou trois piez de haut, qui est scellé dans la terre, sur lequel on a taillé de certaines figures d'Idoles, & au pied duquel on a fait une petite fosse, où quelques-uns versent du lait, de l'huile, & font d'autres semblables oblations. Ils conservent cet arbre, de même que ses branches & ses feüilles, avec beaucoup de soin, sans permettre que ni les hommes ni les animaux en détachent la moindre chose, & qu'il soit en aucune façon violé ou profané. Ils en débitent des merveilles; qu'un éléphant entr'autres, après avoir mangé par hasard une seule feüille de cet arbre, en fut incontinent puni de l'Idole, & mourut en moins de trois jours. Je m'en informai particulièrement, & l'on m'assura que l'histoire s'étoit passée de la sorte; mais les moins intéressés publient hautement, que ceux-là même qui sont destinez au service & à la garde de l'Idole, pour conserver la réputation de cette sainte solitude, empoisonnèrent l'éléphant, ou au moins l'enforcélèrent, en quoi les *Giophi*, & les Religieux des Gentils, excellent sur tous les autres du país.

Un jour M. le Commandeur des Hollan-

Miracles  
fabuleux  
que les  
Indiens  
Idolâ-  
tres attri-  
buent à  
la vertu  
de leur  
Idole.

dois me vint rendre visite en mon logis, & après avoir passé quelque-tems en conversation avec moi, il m'obligea de monter en son carosse pour aller de compagnie à la promenade hors de la ville y voir un jardin, qui est l'un des plus beaux & des plus considérables de *Surat*. Le terrain en étoit fort uni, bien pris & bien entendu, avec de belles allées dressées au cordeau, aux deux côtez desquelles on a planté avec symétrie divers arbres que l'on élève dans le pais; savoir, des *Ambe*, ou comme on les appelle ailleurs, *Maughe*, desquels je vous ai fait une description dans les dernières Lettres que je vous écrivis de Perse, sur les frontières de laquelle j'en remarquai alors quelques-uns; des *Fousels*, qui ont presque les feüilles comme celles des Palmiers, mais d'un verd plus vif, plus éclatant & plus beau; des *Narghils*, dont les feüilles ont aussi beaucoup de raport à celles du Palmier, qui sont ceux que nous apellions Noiers d'Inde; & quantité d'autres semblables qui ne se trouvent pas en Italie. La terre, au milieu de ces allées, étoit toute couverte d'herbe & de fleurs, dont quelques-unes semblables se rencontreroient en nos quartiers, & les autres y seroient inconnuës. Ils m'en firent remarquer une entr'autres qui a beaucoup de raport, pour la grandeur & pour la forme, à un de nos lis, mais de la couleur d'un jaune pâle qui tire sur le blanc, dont l'odeur étoit très-agréable & puissante, qu'ils nomment *Ciampa*. On a fabriqué dans un endroit commode, un petit réduit un peu élevé de terre, pour s'y asscoir à la façon des Lé-

Arbres  
très-cu-  
rieux  
dans les  
Indiens.

Il s'y  
trouve  
une infi-  
nité de  
simples  
curieux.

van-

PIETRO DELLA VALLE. 303  
vantins, où nous demeurâmes quelque-  
tems en conversation, après laquelle nous  
fîmes collation. Mais je ne trouvai rien dans  
le reste du jardin qui méritât d'être re-  
marqué.

Pour ce qui est des plantes, des simples  
rares & curieux de l'Inde, & de toute la  
zône torride, qui est fort différente sur ce  
sujet de la nôtre tempérée que nous habi-  
tons, je vous dirai en peu de mots qu'ils  
sont de telle qualité & en si grand nom-  
bre, que si on vouloit entreprendre de les  
spécifier tous par écrit, il en faudroit faire  
des volumes entiers; & je crois même qu'ils  
seroient plus considérables & plus gros  
que ne sont ceux de Dioscoride & de Pli-  
ne, & remplis de curiositez qui nous sont  
inconnuës. Néanmoins les Portugais Euro-  
péens qui ont pratiqué en ces quartiers,  
en ont eu si peu jusqu'à présent, que je ne  
crois pas qu'aucun en ait parlé ni même re-  
marqué, à l'exception peut-être de ces  
trois Auteurs que j'ai citez ci-dessus, & qui  
n'ont encor fait mention que d'une très-  
médiocre quantité de ces plantes; mais  
il faut avouer qu'ils en ont écrit à fonds, &  
très-pertinemment. J'en parle comme sa-  
vant, parce que je les ai tous lûs, avec tant  
d'assiduité & de soin, que j'y ai fait quel-  
ques petites observations qui ne seront pas  
inutiles, que je conserve en manuscrit &  
que je vous ferai voir un jour, s'il plaît à  
Dieu.

Le Commandeur Hollandois, & le Pré-  
sident des Anglois, qui me venoient pren-  
dre très-souvent de cette façon, & qui me  
menaient à la promenade, sont tous deux  
fort

Les ser-  
viteurs  
Indiens  
ne quit-  
tent ja-  
mais  
leurs ar-  
mes que  
quand ils  
se vont  
cou-  
cher.

fort considérez dans *Surat*, & l'on ne traite avec eux que comme avec des personnes de très-haute condition, qui n'en cèdent rien aux plus grands du País. Ils ne sortent jamais qu'avec une belle escorte, & quelquefois même avec quantité de leurs domestiques à cheval; mais sur-tout avec grand nombre de serviteurs Indiens à pié, armez selon la coûtume du País, d'épées, de rondaches, d'arcs & de flèches; parce que les serviteurs Indiens, Mahométans ou Idolâtres, vont ordinairement armez de cette façon, soit qu'ils voïagent, ou qu'ils marchent par la ville, & rendent tous les services qu'on peut exiger d'eux, même dans la maison, avec ces mêmes armes au côté, & ne les quittent jamais que la nuit lorsqu'ils se vont coucher. Outre cela, ces Messieurs, qui sont les Chefs de ces deux Nations de Francs, qui font leur séjour à *Surat*, ont acoutumé de faire porter devant leur carosse, ou leur cheval, s'ils s'en servent, un guidon ou un drapeau de taffetas fort haut, par un valet de pié, pour se conformer à la coutume du País, qui permet aux personnes de qualité d'en user de la sorte, & de se faire toujours conduire un cheval de main, & tout nud, dont ils sont précédés. La liberté est si belle en ces quartiers, que non-seulement ces Messieurs, qui sont personnes publiques & constituées en dignité, mais encor tout autre particulier, de quelque País & Religion qu'il soit, peut vivre à la grandeur & imiter même le Roi dans ses magnificences, s'il veut & si son pouvoir lui permet de faire de semblables dé-

PIETRO DELLA VALLE. 303  
dépenses ; de - là vient que presque tous pour l'ordinaire vivent en Gentilshommes, ce qui leur est très-avantageux, tant à cause que le Roi, quoiqu'il voie ses sujets superbement vêtus, avec des trains de Princes, qui suposent de grands revenus, les laisse néanmoins vivre en paix, ne les persécute point, & ne les tyrannise en aucune façon, sans s'approprier que ce soit qui leur appartient, comme il arrive très-souvent en d'autres Païs de Mahométans. Les Indiens se portent naturellement à ces vanitez, parce que l'on peut se faire servir à bon marché, à cause que le menu peuple y est presque infini, qu'il peut vivre & s'entretenir pour très-peu de chose. En éfet, un simple serviteur qui ne tient point rang d'Officier dans la maison, ne peut espérer par mois pour sa subsistance, & pour se vêtir, même chez les plus riches, que trois *Rupia*, qui valent environ un Sequin de Venise. Il s'y trouve aussi une infinité d'esclaves, qui ne dépensent presque rien, puisque leurs habits ne sont que de toile blanche seulement, que l'on a à bon marché, quoique fine, & qu'ils ne mangent presque rien autre chose que du ris, ancienne nourriture de tous les Indiens, selon Strabon, dont on recueille une prodigieuse quantité, & un peu de poisson, qui est fort commun en toutes ces contrées. Ainsi à peu de frais on peut entretenir chez soi une famille nombreuse, & s'y faire servir splendidement. D'ailleurs le gain que l'on y fait sur les marchandises, qui sont presque toute l'occupation des gens du Païs, est très-considérable &

L'on s'y  
fait ser-  
vir à bon  
marché.

avan-

avantageux, & que les revenus, à cause de la fertilité incroyable de la terre, sont prodigieux & inconcevables. Et par occasion je vous dirai que les Indiens Mahométans ou Idolâtres, conformément à la coutume de leurs Ancêtres, selon Strabon, ne s'habilloient que de toile blanche, plus ou moins fine, selon la qualité des personnes, & la dépense qu'ils vouloient faire. Pour les toiles, elles sont toutes de coton, parce que l'Inde ne produit point de lin, & très-fine, en comparaison de celles de nos quartiers. Ce vêtement se met simplement sur la chair; de sorte que de la ceinture en haut, il sert d'habit & de chemise tout ensemble, fort serré sur le corps, & très-ample sur les extrémités, qui flotent agréablement jusqu'au gras de la jambe. De la ceinture en bas, ils portent sous cette veste un calçon de même toile, qui couvre tout le reste; & leurs calçons sont si longs, qu'ils couvrent non-seulement les cuisses, mais même les jambes jusqu'aux pieds, & de cette longueur il se forme par galanterie plusieurs plis sur les jambes. Ils vont les pieds nus dans leurs souliers, qui sont faits de telle sorte, que sans l'aide de la main ils se peuvent facilement déchauffer; ce qui leur est fort commode, à cause de la chaleur excessive du Pays, de la coutume de demeurer dans les chambres, & de marcher sur les tapis. Enfin ils couvrent leur tête, ornée de leurs cheveux, que les Gentils d'aujourd'hui, de même que les Anciens, selon le sentiment de Strabon, entretiennent fort longs, au contraire des Mahométans qui les rasent, d'un petit  
Tur-

Descrip-  
tion des  
vête-  
mens,

Turban fort délié, plat par le haut, & dont la forme presque quadrangulaire est un peu longue. Les plus propres & les plus curieux portent ordinairement le Turban raïé de soïe de différentes couleurs sur le blanc, & quelquefois avec de l'or. Les ceintures aussi sont d'or & de soïe, au lieu des blanches qu'ils portent le plus souvent.

Cet habit Indien m'a si fort agréé, à cause de sa simplicité, de sa gentillesse, & de la bonne grace qu'il donne à cheval, avec le Cimenterre au côté, la rondache atachée au col, un petit poignard fort large & d'une forme bizarre qu'ils portent à la ceinture, que je m'en suis fait faire un exprès, avec toute sa garniture, pour le faire voir en Italie. Les femmes Mahométanes, particulièrement celles des Mogolins & des soldats étrangers, qui ont aquis de la réputation dans le País, vont aussi toutes vêtues de blanc, ou simple, ou tissu d'or avec des fleurons, dont il se trouve ici des ouvrages admirables. Leur vêtement est si court, qu'on le prendroit plutôt pour un habit d'homme, que pour celui d'une femme; sa forme même a beaucoup de rapport à celui des hommes. Elles portent aussi quelquefois le Turban comme les hommes, raïé & brodé d'or, & quelquefois elles se contentent de simples bandes, ou blanches, ou rouges seulement, avec de l'or & de l'argent pour se coëfer, parce qu'elles ne se servent presque point d'autres couleurs: bien souvent aussi leurs habits sont rouges, & toujours de ces belles & fines toiles, avec les hauts-de-chausses, ou blancs ou rouges, & quelquefois aussi

Les femmes y vont presque vêtues comme les hommes.

de différentes étofes de foïe artiftement tif-  
 fuës de toutes fortes de couleurs. Quand  
 elles vont par la ville, à moins qu'elles ne  
 foient dans des caroffes fermez, foit à pié,  
 ou à cheval, elles s'envelopent de mantes  
 blanches, dont elles fe couvrent auffi le  
 vilage, felon la coutume de tous les Ma-  
 homérans. Enfin les Indiens Idolâtres ne  
 portent ordinairement que des habits rou-  
 ges, ou bien de certaines toiles imprimées  
 à fleurs de diverfes couleurs, qu'ils apel-  
 lent *Cit*; mais le fonds de routes ces cou-  
 leurs eft toujours rouge; de manière que  
 leurs vétemens de loin femblent simple-  
 ment rouges, fans aucun autre mélange de  
 couleurs. Mais la plus grande partie de  
 ces Indiennes ne fe fervent pas de vestes;  
 elles portent feulement une chemife fort  
 étroite & courte jufqu'à la ceinture, dont  
 les manches ne s'étendent que jufqu'au  
 coude, couvrant le refte du bras jufqu'au  
 poignet, d'une infinité de brasselets, ou  
 d'or ou d'argent, ou d'ivoire, ou d'autre  
 femblable matière, felon les commoditez  
 des perfonnes. De la ceinture en bas, elles  
 s'envelopent dans un morceau d'étofe fort  
 long, dont la largeur les couvre jufqu'aux  
 piez, de la même façon qu'il me fouvient  
 de vous avoir écrit que les femmes de la  
 Province de *Moghoftan* en Perfe vers *Or-  
 muz* en ufoient.

Lorsque les femmes Indiennes sortent  
 du logis, elles fe couvrent d'un voile ordi-  
 naire, à peu près comme un linceul, con-  
 formément à la coutume des Mahométans  
 & de toutes les Lévantines; mais il eft auf-  
 fi de couleur rouge, ou de *Cit*, à fonds  
 rou-

rouge; c'est-à-dire, de toile imprimée sur du rouge de diverses couleurs, avec une confusion de petits ouvrages fort délicats. Celles qui ont de l'or & des pierreries ne les épargnent point sur elles; & sur-tout elles portent des pendans-d'oreilles assez extraordinaires; puisque leurs oreilles ne sont ordinairement chargées que d'un cercle d'or ou d'argent, dont le diamètre est bien souvent de plus d'une demi palme, & qui est fait d'une lamine large peut-être de deux doigts, ornée de quantité de petits ouvrages gravez au burin; mais tout cela est de fort mauvaise grace.

Les femmes Idolâtres vont le visage découvert, & ne se cachent de qui que ce soit, ni à la maison ni ailleurs: néanmoins elles sont fort modestes, & beaucoup plus réservées que les Mahométanes; & il est indubitable qu'elles sont chastes & fidèles à leurs maris, & qu'il n'y en a point parmi elles qui s'abandonne publiquement, de même que chez les Mahométans, dont il y a une infinité qui se rend tous les jours dans les maisons & où l'on veut, pour jouer, chanter, danser, & faire d'autres choses que je passe sous silence, & qui ne sont pas du ressort de leur art. Mais en voilà assez sur ce sujet.

Dès la Perse j'avois une passion extrême de voir *Cambaie*, sur le recit qu'on m'avoit fait de tant de belles curiositez qui s'y rencontrent; entr'autres choses, que le nombre des Idolâtres est infini, & qu'ils y vivent tous dans une exactitude extraordinaire des pratiques de leur Religion; desorte que dès-là je me per-

Dessain  
de l'Au-  
teur  
d'aller  
en Cam-  
baie.

sua-

suadai que j'y pourrois être plus particulièrement informé qu'ailleurs de leur conduite & de leurs cérémonies: Le Sieur *Albert de Scilling*, qui avoit le même dessein, me voiant dans cette volonté, me dit qu'il en falloit parler à M. le Commandeur des Hollandois; en même-tems nous nous rendîmes chez lui, & le priâmes tous deux, que quand quelques-uns de sa nation seroient sur le point d'aller à *Cambaie*, comme leurs affaires les y apelloient quelquefois, il eut la bonté de nous en donner avis; parce que nous desirions fort de faire ce voiage de compagnie avec eux. Le Commandeur, qui est le plus obligé de tous les hommes, se chargea volontiers de ces petits soins, nous promit qu'il y veilleroit incessamment, & que dans peu il nous satisferoit. En éfet, peu de tems après on nous donna avis qu'il se presentoit une occasion favorable de quelques personnes qui étoient sur le point de partir. L'Intendant de la maison du Commandeur, qui se charge du soin de semblables affaires, s'informa de nous de la quantité de carosses dont nous aurions besoin. Le Sieur Albert lui dit qu'un seul lui suffiroit; mais qu'il en falloit deux, parce que je voulois que ma petite Demoiselle fût de la partie, qu'elle m'accompagnât en ce voiage, plutôt que de la laisser à *Swat*, quoiqu'elle y fût en la compagnie de Dames d'honneur & de probité. Je voulus aussi donner de l'argent à cet Intendant pour paier ceux à qui appartenoient les carosses; mais alors il s'en excusa, en nous disant qu'il n'en étoit point.

point nécessaire, qu'au retour l'on compteroit ensemble, & qu'on n'en usoit pas autrement avec les voituriers, envers lesquels la Nation s'aquitoit de tems en tems des dettes qu'elle avoit contractées pour de semblables affaires. Comme je n'étois pas parfaitement informé de leur conduite, je fus contraint de m'y soumettre aveuglément, & sans d'autre réflexion. On conclut donc que nous partirions le 23. Février, qui étoit un lundi; mais outre les trois carosses, que le Sieur Albert & moi avions arrêtez, & deux autres qui étoient remplis des Hollandois qui se joignoient à nous pour faire le voiage de compagnie, tous fort bien vêtus & bien armez, jusqu'à un Trompette même de leur part, qui nous acompagnoit avec sa trompette d'argent, pour nous tenir l'esprit alerte & nous réjouir quelquefois sur la route: le Commandeur se rendit aussi en mon logis, avec plusieurs autres de ses amis & de ses domestiques dans leurs carosses ordinaires, pour me conduire hors la ville & me mettre sur le chemin. Il m'accompagna jusqu'à un certain lieu hors de la ville, où à l'ombre d'un petit réduit qui s'y rencontre, nous demeurâmes quelque-tems en conversation, non pas sans faire collation de quantité de beaux fruits qu'on nous y servit, & particulièrement du raisin. Nous en avons mangé fort souvent ici dans *Surat*, dès le commencement du même mois de Février, & qui se trouva fort doux & fort excellent, quoi qu'à le voir il ne semblât pas mûr, à cause de sa couleur un peu verte, de même que la *Lusitica* d'Italie; mais

Le  
conduit  
en ca-  
rosse jus-  
ques sur  
le che-  
min.

mais je ne crois pas qu'il s'en trouve assez dans le païs pour en pouvoit faire du vin. Pendant que nous nous divertissions en cét endroit, un Courrier qui venoit d'*Agra* & de la Cour du *Mogol*, s'y rendit avec des nouvelles qu'il apportoit au Commandeur, que *Sciach Selim*, Roi du Païs, avoit envoïé l'un de ses principaux Chams, qui se nomme *Asaf Cham*, du côté d'*Agra*, pour faire enlever son tresor, avant l'arrivée de *Sultam Chorrom*, qui est l'un des enfans de ce Roi, qui s'étoit révolté depuis quelques mois contre son pere, & dont le bruit couroit qu'il s'y rendoit à grandes journées, à la tête d'une armée très-considérable. Et on lui donna avis d'*Agra* que les affaires penchoient à un grand changement, en vuë de cette guerre entre le fils & le pere, à la perte sans doute & à la ruine de tout le Roïaume de l'Inde. Cét incident considérable, qui a paru de mon tems, me fournira matière d'écrire plusieurs choses dignes de l'histoire, dont de semblables conjonctures sont ordinairement acompagnées. Comme je me trouve dans le païs, je verrai peut-être ce qui en arrivera, ou au moins j'en saurai des nouvelles certaines & assurées. De manière qu'afin qu'on entende mieux ce que j'ai à raporter, touchant ces révolutions, je vous informerai premièrement ici de l'état du Roïaume & des sujets du *Mogol*, pour ne rien confondre dans la suite de ce discours.

Cir-  
constan-  
ce d'his-  
toire  
fort re-  
marqua-  
ble.

*Sciach Sélim*, dont il est question, & dont je vous ai entretenu autrefois, est Roi de la plus grande partie de l'Inde, qui est  
com-

comprise entre le fleuve *Indus* & le *Gange*; & ses païs s'étendent depuis le Septentrion jusqu'au sommet du *Mont Taurus Imaus*, où il divise l'Inde de la Tartarie: & ce puissant Monarque est celui que nous apellons *Grand Mogol*. On lui donne ce nom-là, parce qu'il est originaire d'une famille de Tartares, qui s'appellent *Moghuls*, qui sont de la ville de *Samarcand*, & de la Province de *Giagata*, qui est l'ancienne *Sogdiane*, que l'on peut remarquer dans les Cartes Géographiques de la Perse, sous l'ancien nom de *Soghd. Teimur Lenk*, que nous apellons *Tamerlan*, selon *Mir Aliscir*, auteur très-fameux de ces tems-là, qui a exactement & parfaitement bien écrit son Histoire en Persan, descendoit en ligne collatérale des proches parens de *Cinghiz Chan*, Roi très-puissant de la Province de *Cathay*, dont nos Histoires d'Europe font grande mention, de même que *S. Antonin*, qui en a écrit fort amplement, sous le nom un peu corrompu de *Cingis Cham*. Ce *Cinghiz* faisant la guerre à ses voisins, ruinant plusieurs autres Provinces, s'étant enfin rendu le maître d'un Roïaume fort étendu, & presque de toute la Tartarie, qui comprend l'un & l'autre *Scithie*, le divisa en mourant à ses enfans. A *Giagata*, qui étoit son second fils, échût en partage le Païs de *Samarcand*, toute la *Sogdiane*, avec diverses autres terres de-là autour, & l'appella de son nom, *Giagataïo* & *Giagatins*, tous les peuples qui restèrent dans les lieux de sa dépendance. Coutume que les *Scithes* ont observée de tous tems, selon *Diodore de Sicile*.

Part. 3.

lit. 19.

cap. 3.

&amp; ailleurs.

leurs.

Sicile, de donner le nom de leurs Princes aux Païs qui sont soumis à leur Empire. Par succession de tems, du règne de l'un des descendans de *Giagata* en ces mêmes quartiers, *Teimur Lenk*, quoique  
 Liv. 2. Prince du Sang Roïal, mais fort éloigné, vivoit dans *Samarcand* sa patrie, en réputation d'avoir plus de cœur & de courage, que des biens de fortune. Mais comme au bout de quelque tems le Roi fut assassiné pour sa mauvaise conduite; en cette conjoncture d'affaires, les Grands du Païs élurent *Teimur Lenk* pour leur Roi, & le reconnurent pour leur Souverain. Et parce qu'il étoit entreprenant, son ambition ne fut pas satisfaite du seul Roïaume de *Giagataio*; desorte que se voïant les forces & le pouvoir en main, il épouvanta toute la terre, & fit ces grands progrès, qui remplissent le monde d'étonnement. J'avoué néanmoins qu'il nous en est resté peu de choses sur quoi on puisse faire fondement, vû que je ne sai personne qui en ait écrit la vérité, que *Ruy Gonzalez de Clavijo*, mais fort succinctement en Espagnol, & qui y alla en qualité d'Ambassadeur de la part de son Roi Dom Henri troisième de Castille.

*Teimur*, de même que son Prédécesseur, partagea aussi ce grand Empire qu'il avoit aquis, à plusieurs de ses enfans & neveux, lesquels ensuite se ruinèrent l'un l'autre par leur mauvaise intelligence, & les guerres qui se firent à qui succéderoit à l'Empire; & Dieu sait s'il reste encor quelqu'un de cette famille en Tartarie. Un Cadet de ces Messieurs-là qui n'avoit aucune habitude

Adref-  
 se d'un  
 Cadet  
 de fa-  
 mille.

tude avec les Tartares, passa les montagnes & s'en vint chercher fortune dans l'Inde, auprès d'un Prince qui en possédoit alors une grande partie. Il s'y introduisit si bien, par le moïen des Grands du Roïaume auxquels il étoit allié, & des services signalez qu'il rendit à l'Etat, qu'il y établit une puissante maison; & les différentes révolutions qui suivirent, portèrent avec le tems un de ses Successeurs sur ce Trône, & à jeter les premiers fondemens de la maison Roïale qui règne à présent, dont *Sciah Selim*, qui vit aujourd'hui, est le quatrième Roi, auquel ses propres Cachets rendent des témoignages invincibles. J'en conserve quelques impressions, sur lesquelles toute sa Généalogie est représentée par ordre, jusqu'à Tamerlan, de la race duquel *Sciah Selim* se dit le huitième.

*Sciah Selim* fut apellé en naissant *Scieichu*, parce que le Roi *Ekbar* son pere, qui jusqu'alors n'avoit point eu d'enfans mâles, s'étoit persuadé qu'il avoit obtenu de Dieu par les prières d'un certain *Scieich*, qui passoit dans le païs pour un saint personnage & un homme fort religieux, en qui il avoit beaucoup de confiance: mais après qu'il eût atteint l'âge de 14. ou 15. ans, le même pere lui changea son nom, comme ils ont acoutumé de faire quelquefois en ces quartiers, & lui donna celui *Sciah Selim*, qui signifie en Arabe Roi pacifique, dans la pensée qu'il avoit que ce nom lui convenoit parfaitement bien. Après la mort du pere, que *Sciah Selim* se vit en possession du Roïaume, conformément à la coutume

Dans  
l'Inde  
les en-  
fans  
chan-  
gens  
l'ouvent  
de nom.



de plusieurs Princes d'Orient, il changea son nom encor une autrefois, se revêtit de titres & de qualitez plus superbes & plus magnifiques; parce que les noms propres en leur Langue ne sont autre chose que des épitètes; il voulut enfin être apellé *Nur eddin*, *Muchammed Gihon Ghir*, qui signifie, partie en Arabe & partie en Perſan, *Lumière de la Loi*, *Mahomet le Conquérant du monde*, à cause de la profession qu'il fait publiquement d'être de la secte de Mahomet, quoiqu'en particulier, Mahomet & sa Loi lui soient fort indifférens, & qu'il ne se mette pas fort en peine, à ce qu'il dit, de toute autre Religion, dans la créance dont il se flâte, selon l'opinion ridicule de plusieurs de ces quartiers, qu'un homme se peut sauver, de quelque Religion qu'il soit; néanmoins le nom de *Sciah Selim* lui est demeuré, & ordinairement le peuple ne l'appelle pas autrement, lorsqu'il parle de sa conduite.

*Sciah Selim* avoit deux frères; celui qui se rendit le maître d'une partie de la Province de *Décam*, se nommoit *Pehari*, & en son surnom *Sciah Murad*; & l'autre, qui mourut dans la ville de *Berhampor*, s'appelloit *Daniel*, & en son surnom, *Sombol Sciah*, mais tous deux moururent sans enfans. Ainsi *Sciah Selim* fut leur héritier, & en cette qualité il se mit en possession de leurs Etats. Je ne vous puis pas dire si les quatre enfans mâles qu'a ce Roi, sont d'une seule ou de plusieurs femmes. Mais l'aîné s'appelle *Sultan Chofrou*, le puîné *Sultan Peruiz*, le troisième *Sultan Chorrom*, qui s'est à présent révolté, & que le  
pere

pere honora du titre de *Sciahi Gihon*, qui signifie Roi du monde, après son retour de la guerre qu'il fit dans la Province de *Dacan*, avec tous les succès imaginables : & le cadet qui est encor fort jeune, s'appelle *Sultan Scelhiar*. Il se peut faire qu'il y ait d'autres enfans ; mais parce que peut-être ils sont morts il y a long-tems, ou qu'ils sont tous petits, on en parle en aucune façon. *Sciah Selim* a presentement une femme, qui est reconnuë pour Reine & considérée sur toutes les autres Dames de son Serrail ; & dont le crédit est tel, que rien ne se fait dans le Roïaume que par ses conseils & par ses ordres. Elle est native de l'*Inde* ; mais originaire de *Perse* ; c'est-à-dire, fille d'un Persan, lequel s'étant rendu dans l'*Inde* au service du *Mogol*, comme plusieurs font, devint très-puissant en cette Cour, par son adresse & par ses belles actions, & fut élevé par le Roi, si je ne trompe, à la dignité de *Chan* & de *Vice-Roi* d'une Province. Elle épousa dans l'*Inde* en premières nôces, un autre Gentilhomme Persan, qui étoit aussi au service du *Mogol* ; mais depuis la mort de son mari, elle donna l'effort à son esprit, qui penchoit à la galanterie, comme font bien souvent des belles & des jeunes veuves, & je ne sai par quelle intrigue *Sciah Selim* en eut connoissance & en devint passionnément amoureux. Il voulut un jour la mener dans son *Haram* ou dans son Palais, & la tenir auprès de lui comme une de ses autres concubines. Mais cette Dame, qui avoit infiniment de l'esprit, & qui ne pensoit qu'à s'élever à la qualité de Souverai-

Le  
grand  
Mogol  
d'au-  
jour.  
d'hui a  
plusieurs  
enfans.

ne & d'indépendante, par un principe d'honneur supposé, dont elle voulut couvrir son jeu, & déguiser au Roi sa politique, refusa adroitement d'aller en son Palais. Je croi même qu'en cette occasion elle n'eut pour lui aucune complaisance, disant qu'elle avoit été femme d'un homme qui avoit laissé par tout des marques de sa valeur, qui n'avoit jamais fait d'actions lâches; & qu'au reste elle étoit fille d'un pere qui faisoit profession d'honneur, ainsi qu'elle ne seroit jamais capable de s'oublier si fort, que de se porter à des actions indignes de la vertu que son pere lui avoit inspirée, & de la fidélité & du respect qu'elle conservoit pour feu son mari: que sa naissance outre cela, & sa condition ne lui permettoient pas de se rendre dans l'*Haram* du Roi, pour y vivre en qualité de simple esclave; que néanmoins si Sa Majesté avoit quelque bonté pour elle, & qu'il voulut lui faire l'honneur de la considérer, & la recevoir pour sa femme légitime, qu'elle ne s'écarteroit jamais du devoir qu'elle lui devoit, & qu'elle se soumettroit aveuglément à ses ordres.

*Sciah Selim* se mit d'abord tellement en colère du procédé insolent & téméraire de cette femme, que peu s'en fallut que pour s'en venger, il ne la contraignit d'épouser quelqu'un de la race, qu'ils appellent *Halalchor*, comme si on disoit, qui peut manger sans scrupule de quelque sorte de viande qu'on lui presente, qui sont les gens de l'Inde les plus méprisez & que l'on estime le moins. Néanmoins cette Dame demeurant toujours ferme dans ses premiers

miers sentimens, avec résolution de mourir plutôt que de s'en écarter; & l'amour qui étoit de la partie, agissant avec violence sur le cœur du Roi, par le moïen de quelques charmes de la part de cette Dame, selon la cronique scandaleuse du païs, si l'on peut apeller charmes, comme il y a plus d'aparence, les propositions que cette Dame faisoit au Roi, & qui le captivoient insensiblement, un pur éfet de la simpatic, des loix de laquelle il est très-difficile de se défendre, il se résolut enfin de l'épouser & de la recevoir pour sa femme légitime. En éfet, il la fit reconnoître pour Reine sur toutes les autres, & elle commande aujourd'hui en qualité de Souveraine dans l'*Haram* du Roi, d'où elle a écarté avec adresse toutes les autres Dames, qui auroient pû lui donner de la jalousie, en les mariant richement, ou enfa par d'autres voïes d'honneur conformes à leurs inclinations. Elle a fait même dans la Cour plusieurs changemens fort considérables, comme d'avoir cassé presque tous les anciens Capitaines & Officiers, de s'être fait de nouvelles créatures qu'elle a élevées aux dignitez du Roïaume, sans oublier ceux de sa famille.

Cette Reine s'apelle à present *Nurmal*; c'est-à-dire, lumière du Palais, nom que le Roi lui donna, comme je croi, lorsqu'il la déclara Reine dans son Empire. Elle a aussi un frère, que la faveur du Roi a rendu très-puissant & très-considérable, qui est cét *Asaf Cham* dont je vous ai parlé ci-dessus, & dont *Sultan Chorrom*, qui s'est révolté contre son pere, a épousé

Il la fait  
recon-  
noître  
Reine.

une de ses filles, d'où quelques uns se persuadent avec beaucoup de fondement, que *Asaf Cham* & *Nurmahal* fomentent sous main cette rebellion, peut-être pour le mettre en possession du Royaume après la mort du pere à l'exclusion de ses frères, *Sultan Scchriar* a aussi épousé une fille de *Nurmahal*, qu'elle eut de son premier mari, parce que de *Sciach Selim* elle n'a point d'enfans. Mais par un si bel établissement, & une alliance si avantageuse avec la maison Royale; on peut juger de la prudence & de la conduite admirable de cette Dame.

*Sultan Chofrou*, l'aîné des enfans du Roi, qui étoit un Prince de grande espérance, intime ami des Chrétiens, dont il est aussi réciproquement & parfaitement chéri & honoré, s'étant rendu en je ne sai quel Gouvernement, se révolta contre son pere, sous prétexte que le Royaume lui appartenoit de droit. Parce qu'en effet le Roi *Ekbar* son aïeul lui en fit un don en mourant, & le lui substitua comme à son petit-fils, qui étoit déjà au monde, à l'exclusion de *Selim* son pere, & propre fils d'*Ekbar*. Ce Prince le voulut punir de la sorte, pour lui faire porter la peine que méritoit sa désobéissance, & la pensée qu'il eut un jour de lever des troupes, & de prendre les armes contre lui. On n'entend parler parmi ces Infidèles que de rebellion & de révolte; & les infidélitez des peres envers les enfans, & des enfans envers les peres, sont ordinaires & réciproques. *Sultan Chofrou*, prévenu de ses belles prétentions, se révolta & fit un corps d'armée pour aller contre son pere.

re. Mais en étant venus aux mains, & aiant perdu la bataille, il fut contraint de mettre bas les armes & de se rendre à discrétion entre les mains du pere, qui lui fit quelques reproches, mais en des termes fort doux, & fort obligeans, & lui demanda la raison pourquoi il se portoit à ces extrémitez, puisqu'il ne pouvoit pas ignorer qu'il seroit un jour son successeur, & que c'étoit pour lui qu'il conservoit le Roïaume? Néanmoins les suites furent plus fâcheuses & plus sensibles que les paroles; parce que d'abord il fit cruellement mourir tous les principaux Capitaines qui l'avoient servi en cette guerre, & les exposa à la vuë des *Chofrou*, sur la route qu'il tenoit, & le fit passer comme en triomphe, sur les corps de ces pauvres misérables, qui avoient tous été inhumainement égorgez. En lui montrant quelques-uns de ses plus confidens & de ses plus intimes, qu'il avoit fait coudre vifs dans des peaux d'animaux nouvellement écorchez pour les y laisser pourrir, il lui disoit qu'il regardât en quel sorte de gens il s'étoit confié. Mais il n'en demeura pas-là; car *Sultan Chofrou* n'eut plus la liberté de converser familièrement comme il faisoit; il le mit sous la garde, mais avec honneur, de certains Grands de sa Cour; & ce qui fut de plus affigeant, il lui fit coudre les yeux, comme ils ont acoutumé de faire quelquefois; afin que sans l'aveugler, il fut privé de la vuë, & qu'ainsi il ne fut plus en état de troubler la paix du Roïaume; suplice pourtant qui ruinerait entièrement la faculté visuelle, s'il durait quelque-tems: mais le pere les lui fit ou-

Il se rend à discrétion entre les mains du pere.

voir quelques jours après, desorte qu'il n'en devint pas aveugle, & qu'il a vû depuis. Ce ne lui fut seulement qu'une peine temporelle. Mais pour cela il ne fut pas remis en liberté, puisqu'il demoura prisonnier l'espace de deux ans, avec tant de rigueur, que le Roi ne lui permit d'autre compagnie, que d'une seule personne pour le servir.

*Nurmahal*, qui se persuadoit qu'absolument *Sultan Chosrou* succéderoit au Roïaume après la mort de son pere, comme personne qui n'avoit d'autres pensées que de s'y bien établir, avoit fait son possible pour obliger *Sultan Chosrou* d'épouser sa fille avant que de la donner à *Sultan Scchiviar*. Mais parce qu'il avoit une autre femme qu'il aimoit parfaitement, ou qu'il méprisoit la fille de *Nurmahal*, il n'y voulut jamais consentir: ensorte que, tout prisonnier qu'il étoit, & quoique plusieurs personnes lui eussent porté parole, qu'en épousant la fille de *Nurmahal* il seroit incontinent élargi, il n'en voulut jamais rien faire. Sa femme qu'il aimoit autant qu'elle en étoit aimée, obtint du Roi qu'elle seroit la personne qui le devoit servir dans la prison. En éfet, elle s'y rendit généreusement, & y demeura avec lui tout le tems qu'il plût au Roi de les y laisser, mais en lui persuadant incessamment d'épouser la fille de *Nurmahal*, pour s'affranchir de toutes ces disgraces, & qu'elle se contenteroit de vivre avec lui en qualité d'esclave, pourvû qu'elle le vit en liberté, & tenir le rang qui étoit dû à sa naissance. Mais tout cela ne fit aucune impression sur son esprit: &

de



quoi *Chorrom* ne vouloit point se rendre en son Gouvernement, ni à la guerre, où il étoit sollicité d'aller, s'il n'y conduisoit *Sultan Chofrou*, alléguant pour ses raisons, que sa politique ne lui permettoit pas de s'absenter de la Cour, pendant que *Sultan Chofrou* son compétiteur & son ennemi y resteroit. Mais aussi-tôt après qu'on le lui eut confié, il ne fit aucune difficulté de s'y rendre. Il l'y garda & le traita honorablement l'espace de deux ans ou environ; mais depuis, comme il n'avoit jamais eu d'autre dessein que de s'en défaire, pour s'assurer de la succession du Royaume, étant absent, comme quelques uns disent, il lui fit servir des viandes empoisonnées pour le faire mourir, avec un commandement exprès à quelqu'un de ses Capitaines, à la garde desquels il l'avoit confié, de lui en faire absolument manger, ou de gré ou de force. Les Capitaines exécutèrent ponctuellement ses ordres: mais parce que *Sultan Chofrou* à qui leurs empressemens pour lui en faire goûter étoient suspects, ne voulut pas même y toucher, disant hautement qu'ils le vouloient empoisonner; les Capitaines voyans qu'il n'y avoit point d'autre remède, & que l'ordre leur en avoit peut-être été prescrit, se jettèrent tous sur lui, parce qu'en cette occasion il leur donna des preuves de sa valeur, & se défendit généreusement; mais l'ayant enfin terrassé, ils l'étranglèrent avec la corde d'un arc. D'autres ont assuré, que *Sultan Chorrom* le tua publiquement de sa propre main. Quoiqu'il en soit, *Sultan Chofrou* mourut de mort violente, &

& *Sultan Chorrom* en fut lui-même le meurtrier, ou par le ministère de ses créatures. *Sciah Selim* qui aprit ces tristes nouvelles, témoigna d'en être extrêmement en colere contre *Sultan Chorrom*, & lui manda qu'il eût à se rendre à la Cour pour y répondre de cette action. *Sultan Chorrom*, au lieu d'obéir aux ordres du Roi son pere, unit toutes ses forces, qui n'étoient pas néanmoins fort considérables, pour aller contre lui, & contraignant non-seulement tous ses sujets de prendre les armes, mais encor les habitans de plusieurs autres Villes qui ne sont point de sa dépendance; comme, par exemple, de *Cambaie*, & de quelques autres semblables, d'où il a écarté les Gouverneurs qui en étoient en possession de la part de son pere, pour en substituer d'autres à sa dévotion, s'est mis en campagne à la tête de son armée, acompagné de quelques petits Princes Indiens Idolâtres, pour marcher incessamment du côté d'*Agra*, comme je vous l'ai marqué ci-dessus. Mais on croit positivement, que non-seulement *Asaf Cham* & *Nurmahal* anciens & secrets ennemis de *Sultan Chosrow* ont été de la conspiration, mais que le Roi de Perse même étoit d'intelligence avec eux, puisque à peu près dans le même-tems, ou un peu auparavant, il fit de son côté la guerre de *Candahar*. De manière que le ressentiment qu'il en a, ne peut sans doute venir, ou de ce qu'il n'en a pas été parfaitement informé; parce que peut-être *Nurmahal* & *Asaf Cham* qui étoient tout son conseil, ne lui ont pas déclaré les choses comme

Il est cite à la Cour pour répondre de cette action.

elles s'étoient passées, ou parce que la mauvaise conduite de *Sultan Chorrom* l'a obligé jusqu'à présent de se tenir sur ses gardes. Il est bien vrai que les nouvelles que l'on a nouvellement reçues d'*Agra*, qui portent que le Roi y envoioit *Asaf Cham*, pour enlever de-là son tresor, prouvent invinciblement la confiance qu'il a en *Asaf Cham*, & par conséquent, ou qu'il n'en est pas coupable, ou que son crime n'est pas encor connu. Mais le tems nous apprendra la vérité. *Sultan Chofrou* a laissé un petit garçon, qui se nomme *Sultan Bulachi*, que nous abandonnerons pour un tems afin de continuer notre voïage.

Le Sieur  
della  
Vallé  
prend  
congé du  
Com-  
mandeur  
des Hol-  
landois.

Le Commandeur aiant lû les Lettres d'*Agra*, qu'il me fit l'honneur de me communiquer dans toutes leurs circonstances, je pris congé de lui sur le soir, & après quelques décharges de mousqueterie, il s'en retourna à la Ville, & moi, avec ma compagnie des cinq carosses, je me mis sur la route de *Cambaïe*. Après deux *Cos* de chemin, nous passâmes le même fleuve de *Surat* dans une barque; ensuite nous fîmes encor quatre autres lieuës, & sur le soir nous allâmes loger dans un village qui s'appelle *Petriab*, mais nous n'y demeurâmes pas long-tems; parce qu'immédiatement après minuit nous remontâmes en carosse pour continuer notre chemin. En passant je vous dirai que *Cambaïe* est au Septentrion de *Surat*, desorte que sur cette route nous l'envisagions toujours. Le lendemain d'assez bonne heure, nous déjeunâmes auprès d'un étang que nous trouvâmes sur le chemin, qui est fort long & étroit, donc  
il

il y a quantité de la même façon en ces quartiers-là.

Après avoir fait seize *Cos* ce jour-là, qui en faisoient douze depuis *Surat*, nous arrivâmes sur le soir à la ville de *Barrocci*, ou *Behrug*, comme ils disent en *Perlan*, auprès des murailles de laquelle, du côté du Midi, une rivière coule agréablement, qui s'appelle *Nerbeda*, & qu'il faut traverser à la faveur d'une barque, si l'on veut entrer dans la Ville. La Ville qui est médiocrement grande, & située sur une petite éminence, est fermée de murailles. Elle est fort peuplée, comme le sont généralement tous les lieux de l'*Inde*. Le grand trafic qu'il s'y fait de toile fine de coton, est très-considérable; parce qu'il s'y en fabrique plus qu'en quelque autre endroit que ce soit, & dont le débit se fait, non-seulement dans l'*Asie*, mais même jusqu'en *Europe*. Desorte que les Anglois & les Hollandois, qui y ont expressément des Résidens, en enlèvent tous les ans la charge de cinq ou six gros vaisseaux; & pour les embarquer, ils en font des balots aussi gros qu'un carosse à la Romaine, d'où chaque pièce de toile qui s'y trouve, & dont l'enveloppe ne sera guères plus grande qu'une petite serviette, ne se vendra pas moins de 3. ou 4. piastras dans *Alep*, & en *Italie* tout au moins six écus. D'où vous pouvez juger des grandes richesses que fournit cette seule petite ville, qui n'a pas plus de circuit ni de feux que celle de *Siene* en *Toscane*, quoiqu'elle soit trois fois plus peuplée, & des sommes immenses que le Prince en retire. A un lieu ou deux

Il s'y  
trouve  
des mi-  
nes de  
pierres  
précieu-  
ses.

de la ville, il y a une mine de Calcédoïnes, & d'Agathes blanches & remplies de veines; mais le transport s'en fait plutôt à *Cambaïe* qu'à *Barrocci*, parce que cette veine de terre n'en est pas si éloignée, outre que *Cambaïe* est un Port de Mer, & que le concours des Marchands étrangers y est beaucoup plus considérable: là on en fait des grains de chapelets, ou ronds ou en ovale, même de petites écuelles, & quantité d'autres petits vases pour orner des cabinets. La Mer ne monte pas jusqu'à *Barrocci*, non pas même dans ses plus grandes marées, & en est éloignée de quelques milles, presque comme de *Surat*. En passant le fleuve pour nous rendre dans la ville, le Trompette Hollandois qui étoit avec nous, sonna quelques fanfares de son instrument, pour donner avis de notre arrivée à leurs Correspondans, qui font leur résidence dans *Barrocci*, lesquels se rendirent incontinent à ce bruit hors de la ville sur le bord de la rivière, où ils nous reçurent; de-là nous allâmes tous de compagnie à l'Hôtel des Hollandois pour y loger; & vers le soir ils nous accompagnèrent jusqu'à la rivière, pour nous y faire voir une Patache ou une petite barque qu'ils faisoient construire, & qui n'étoit pas encore achevée, dans laquelle nous demeurâmes en conversation jusqu'à la nuit, où le *Tari* ne fut pas épargné, qui est une liqueur blanche que l'on extrait des arbres qui portent les noix d'*Inde*; mais un peu trouble, dont la saveur est aigre-douce, & nullement désagréable au goût, presque comme nôtre vin piquant; mais qui  
enni-

ennivreroit comme le vin, si on en bûvoit excessivement. Le lendemain, qui étoit un mécredi & le 22. de Février, nous partîmes de *Barrocci* sur les dix ou onze heures du matin: & après six *Cos* de chemin nous fîmes collation, sans descendre de nos carosses; parce que dès *Barrocci* nous avions fait les provisions nécessaires pour cet éfet.

Nous rencontrâmes depuis sur le chemin la femme & la famille du Gouverneur de *Cambaie*, que le rebelle *Sultan Chorrom* en avoit chassé, pour y en substituer une autre qui fut plus à sa dévotion, & duquel il pût plus facilement disposer. Desorte qu'il s'en retournoit à *Surat*, où étoit sa maison & où il faisoit sa demeure ordinaire. Sa principale femme étoit fort commodément sur un éléphant, dans un brancard couvert. Trois autres éléphants suivoient à vide, que trois hommes qui étoient montez dessus conduisoient, puis quantité de carosses; les uns couverts, remplis de femmes; & les autres découverts, où il y avoit des hommes, que plusieurs soldats à pié & à cheval escorteient. Enfin la suite étoit fort considérable, conformément à la qualité de la personne & à la coutume de l'*Inde*, qui permet à qui que ce soit d'avoir une infinité de serviteurs domestiques. Le Sieur della Vallé continuë son chemin vers *Cambaie*.

Après cela nous guéâmes un petit fleuve, qui étoit je croi d'eau salée, qui se nomme, à ce qu'ils disent, *Dilavel*; & sur le soir, après avoir fait 18. *Cos* de chemin, nous nous rendîmes dans un gros Bourg pour y loger, qu'ils apellent *Giambuser*. Le jeudi, dès la pointe du jour, nous continuâ-

tinuâmes notre chemin, de compagnie avec une Caravane fort nombreuse qui se rencontra en cet endroit. Cependant nous ne pûmes partir si matin, aïans été contraints d'attendre presque au jour, parce que la porte de la Ville étoit fermée, & que l'on ne pouvoit espérer d'en sortir sans y païer un droit, que les Receveurs exigent en cet endroit de ceux qui passent, comme en beaucoup d'autres endroits où nous nous rencontrâmes ce jour-là. La *Casila* étoit si nombreuse, & le nombre des carosses si grand, qu'en de certains défilez étroits & serrez, il nous falloit quelquefois attendre long-tems sans pouvoir passer; de même qu'à *Naples* & à *Rome*, dans ces ruës par où on passe pour aller à quelque fête par promenade. Après cinq *Cos* de chemin, nous arrivâmes à une heure de jour au bras de Mer, ou pour mieux dire au Golfe de *Cambaïe*, où proprement le fleuve *Méhi* entre dans la Mer, & où le flux & reflux de la Mer est le plus violent & le plus impétueux, & où les courants sont plus rapides qu'en quelque autre endroit du monde que ce soit, au moins de ceux que je connois.

Mais en passant je veux corriger une faute énorme de plusieurs de nos Géographes, & même des plus modernes, que plusieurs Historiens ont suivis aveuglément. En effet, dans toutes les Cartes Géographiques que j'ai vuës jusqu'à présent, j'y ai toujours remarqué le fleuve *Indus* situé de telle façon, qu'il entre dans la Mer par l'endroit le plus avancé du Golfe de *Cambaïe*. C'est une bévuë qui n'est pas

Erreur  
de Géographie  
que l'on  
doit cor-  
riger.

par

ardonnable, & aussi grossière sans mentir, que tout le país de *Guzarat* est large: parce que l'Inde qui se décharge dans la Mer par deux grandes emboucheures, fort éloignées l'une de l'autre, ne coule pas autrement du Levant à *Guzarat*, comme il couleroit infailliblement, s'il se jettoit dans la Mer par le Golfe de *Cambaïe*; mais plutôt du côté du Couchant, & si loin du Golfe de *Cambaïe*, que tout le *Guzarat*, & peut-être encor d'autres país, sont entre deux. Le fleuve qui se jette dans le Golfe de *Cambaïe* n'est donc pas l'*Indus*, mais ce *Méhi* dont je parle, & dont l'étenduë est assez considérable, mais cependant nullement comparable à celles du fleuve *Indus*. Etant donc arrivez à ses bords, il nous fallut guéer ce trajet; mais non pas sans beaucoup de danger; parce que quand la Mer s'enfle, elle inonde entièrement un espace de terre, qui a plus de cinq *Cos* d'étenduë; & quand même l'eau est plus basse, il faut au moins guéer en quatre endroits diférens des passages où elle est fort répanduë & profonde; & si par malheur une personne entreprenoit de faire ce trajet dans le tems que la Mer vient à s'enfler, elle s'exposeroit sans doute au danger d'être submergée. Et sans cela même, lorsque l'eau est un peu plus haute & les courants plus violents qu'à l'ordinaire, parce qu'ils ne sont pas toujours égaux; mais plus ou moins, selon les cours de la lune, ils forcent bien souvent & emportent même en de certains endroits, qu'il faut nécessairement traverser, ceux qui osent s'y commettre, & quelquefois

fois avec tant d'impétuosité, qu'un éléphant même n'y peut pas résister, ni empêcher par sa pesanteur naturelle que l'eau ne l'abate & le porte bien loin. On attend donc de certaines heures favorables pour passer ce gué; c'est-à-dire, quand la Mer est basse, qui ne se trouve telle néanmoins dans tous les autres endroits du monde, si je ne me trompe, qu'en nouvelle lune, ou lorsqu'elle commence à paroître sur l'orison: comme au contraire quand elle est pleine, les marées sont ordinairement les plus hautes. Mais je ne sçai par quelle raison on en use autrement dans le Golfe de *Cambaie*, si ce n'est peut-être à cause qu'il est fort avancé dans la terre, & fort éloigné de cette grande masse de l'Océan; néanmoins ceux du pais en sont parfaitement informez & ne s'y trompent jamais. Les plus avisez attendent encor les jours les plus favorables du mois; parce qu'en nouvelle & pleine lune, les marées sont toujours plus grandes, & sans comparaison plus hautes, & plus impétueuses que jamais, vers les Equinoxes & les Solstices: mais aux quartiers de la lune, elles sont fort médiocres; & en décours les marées sont toujours les plus basses. Etans donc arrivés en cet endroit peu de jours avant la nouvelle lune, le tems étoit le plus commode & le plus favorable qu'il se pouvoit désirer; & nous joignîmes le passage le plus heureusement du monde; parce que la *Casila* étoit sortie du Bourg, dans le moment convenable & nécessaire pour bien réussir dans nôtre entreprise; & que les voituriers, & les autres qui sont ordinairement

Les marées n'y sont pas réglées comme dans le grand Océan.

rement ce trajet, & à la conduite desquels on s'abandonne en ce voïage, sont parfaitement instruits des moïens de le faire commodément & sans danger. Afin de rompre mieux le cours & la violence de l'eau, nous traversâmes tous de compagnie & en même-tems, ce grand espace de cinq *Cos* sur un terrain humide, mais solide néanmoins; horsmis en ces quatre endroits, où nous trouvâmes & guéâmes l'eau courante du fleuve, qui y étoit salée, à cause que la violence de la Mer y surmonte celle du fleuve, qui ne se peut défendre principalement en cet endroit de l'impression qu'elle en reçoit.

Le premier des courants que nous traversâmes, n'étoit pas fort considérable: mais aux trois autres, les bœufs qui tiroient les carosses avoient de l'eau jusqu'au-dessus des sangles, sans pour cela en être incommodés, quoique nous fussions en nos carosses; parce que le fond en est fort élevé sur toute la hauteur des rouës, & sur lequel on est assis selon la coutume des Levantins, comme à plate-terre, avec les jambes croisées. Pour une plus grande sûreté de nos personnes, dans un trajet si dangereux, nous avions avec nous plusieurs hommes à pié, qui tenoient les carosses en état avec les mains, afin que, comme ils sont fort légers, l'eau ne les emportât point, & qu'ils prissent nos hardes sur leurs têtes, au cas que l'eau eût été dans nos carosses. Ceux qui font ce trajet à pié, ou ils se dépoüillent tous nuds, à la réserve des parties nobles, qu'ils couvrent d'un morceau de linge, ou ils rele-

Spectacle  
de di-  
vertis-  
sant.

relevent leur veste, qui est d'une simple  
toile blanche & qui leur sert, comme je  
vous ai déjà dit, de veste & de chemise  
tout ensemble; & retrouvant aussi les cal-  
çons qui sont de semblable toile, ils ne se  
soucient pas de les mouïller. C'est assûre-  
ment quelque chose de curieux que de  
voir incessamment une infinité de gens sur  
cette route, les uns en carosses, les autres  
en charettes, à cheval, à pié, & des hom-  
mes & des femmes indifféremment tous  
nuds, sans avoir seulement la pensée de se  
dérober à la vuë de ceux qui les regardent.  
Spectacle sans doute fort extraordinaire.  
Après que l'on a traversé le trajet, dont  
le terrain est humide, il reste encore  
deux autres *Cos* de chemin à faire avant  
que d'arriver à la ville de *Cambaïe*, dont  
le fonds est plus ferme plus solide, & situé  
de telle façon, qu'il n'est pas inondé,  
quoiqu'il soit fort uni, & qu'il côtoïe la  
Mer. Enfin nous nous y rendîmes avant  
midi, après avoir fait ce jour-là environ  
douze *Cos* de chemin, & allâmes descen-  
dre à l'Hôtel que Messieurs les Hollandois  
y ont fait bâtir, où ils nous reçurent avec  
des témoignages d'amitié & de bienveil-  
lance inconcevables, qui furent accompa-  
gnés de chères extraordinaires, selon l'or-  
dre que le Sieur Commandeur en avoit  
donné par tous les lieux de leur dépendan-  
ce que je devois parcourir.

Descri-  
ption de  
la ville  
de Cam-  
baïe.

*Cambaïe* est une ville d'une belle étendue, quoique sa grandeur consiste principalement en ses Faubourgs, qui l'environnent hors de son enceinte & qui sont fort spacieux. Elle est située sur le bord de  
la

la Mer, dans une belle pleine, qui avance le plus dans ce grand Golfe qui en porte le nom. La ville considérée à part, sans les Faubourgs, est fermée de murailles, à la façon de simples courtines, avec les créneaux sur le haut. Les maisons y sont bâties de briques & couvertes de tuiles, avec des canaux, selon la coutume de l'Inde, pour se défendre de l'eau de pluie, qui tombe en abondance pendant trois mois d'été. En nos quartiers ces maisons sembleroient fort communes; mais ici elles y sont estimées, & passent pour les meilleures & les mieux bâties de toute la Province. Elles sont toutes fort sombres, & fort fraîches, contre le climat du pays. Cette Ville n'a point de Port qui soit considérable, parce que sa situation n'est pas avantageuse, & qu'elle est fort basse; mais on l'appelle le Port, à cause du grand concours de vaisseaux qui y abordent de tous côtez, qui ne sont ordinairement cependant que Frégates, Galiotes, & d'autres semblables, soit à rames ou à voiles; parce que les Grands ne s'en peuvent aprocher que de loin. La plus grande partie du peuple de *Cambaie* est Idolâtre; l'on peut dire même qu'ils y sont plus superstitieux, & qu'ils y sont plus grands observateurs de leur loi, qu'en quelqu'autre endroit que ce soit. De manière que nous, qui y étions allez exprès pour en être plus particulièrement informez, nous eûmes lieu de nous satisfaire. Le même jour que nous y arrivâmes, après avoir diné, & nous être reposez quelque-tems, on nous conduisit dans un fameux Hôpital, qu'ils y ont pour des oiseaux de  
toute

route forte, qui y sont ou malades ou estropiez, ou qui sont abandonnez d'ailleurs, dont on a un soin très-particulier, aux dépens des charitez publiques qui se font à leur considération : car les Indiens Idolâtres qui croient, avec Pithagore & les anciens Egiptiens, la transmigration des ames, & non-seulement d'un homme en un homme, mais même d'un homme en une brute, sont persuadez que la charité qu'on exerce envers les bêtes, n'est pas moins louïable que celle que l'on fait aux hommes. La maison qui est destinée pour cét Hôpital est petite, parce qu'il ne faut pas beaucoup de place pour plusieurs oiseaux : je la vis néanmoins remplie d'une infinité de volailles qui avoient besoin d'être sollicitez, comme des coqs, des poulles, des pigeons, des paons, des canes & des canards, de petits oiseaux, & d'autres semblables, qui y sont nourris, tant qu'ils sont estropiez ou malades, & que l'on remet en liberté s'ils sont sauvages, lorsqu'ils sont en bon état, ou que l'on donne à des personnes pieuses, s'ils sont domestiques, pour être conservez en leurs maisons. Je n'y vis rien de plus curieux, que de certaines petites souris, lesquelles aiant été trouvées orphelines de pere & de mere qui les pussent élever, furent mis en cét Hôpital, sous la conduite d'un vénérable vieillard qui avoit la barbe blanche, qui les tenoit dans une boîte parmi du coton, & qui veilloit soigneusement sur leur éducation avec les lunettes sur le nez, leur faisant prendre du lait avec une plume d'oiseau, parce qu'elles étoient encor si petites,

qu'elles ne se pouvoient nourrir d'autre chose, avec intention, à ce qu'il nous dit, quand il les auroit élevées & qu'elles seroient grandes, de leur donner la liberté de les laisser aller où elles voudroient.

Après avoir considéré atentivement les apartemens de ces Hôpitaux, nous sortîmes de la Ville, du côté de la Mer, pour y voir un jardin qui apartenoit autrefois au Roi de *Gurazat*. Ce jardin est petit, rempli d'arbres & de simples, semblables à ceux qu'on m'avoit fait voir dans *Surat*, & de quelques autres des nôtres, comme de figuiers & de choux d'*Europe*, que l'on estime beaucoup dans l'*Inde*. Il y a un ruisseau qui coule incessamment, qui est toujours rempli d'une eau fort claire, qui sort d'un grand Kiosck, ou lieu couvert où l'on prend le frais. Ce réduit a été bâti au bout du jardin sur un grand Réservoir, qui joint le jardin par-dehors, & duquel les habitans de la ville ne tirent pas moins d'avantage, que les autres de celui de *Surat*. Je ne remarquai rien autre chose en ce jardin qui fut considérable. Etant sortis de-là, nous allâmes voir encor au-dessus de ce Réservoir une Mosquée de Mahométans, où il y a incessamment un concours extraordinaire de peuple, qui y donne des marques sensibles de sa dévotion impertinente & ridicule, & non-seulement de Mahométans, mais encor d'Idolâtres. Devant la porte de cette Mosquée il y avoit plusieurs personnes assises sur la terre qui demandoient l'aumône, à qui les passans donnoient moins d'argent que de grains de ris, & de je ne sçai quelle autre sorte de blé. Au-dedans de la

Réservoir  
pour la  
commodité de  
la Ville.

Mosquée  
pour les  
Mahométans.

Mos-

Mosquée on a élevé auprès du mur, en un endroit fort étroit & obscur, une petite Pyramide de marbre, qu'ils nomment le *Pir*; c'est-à-dire, le Vieillard, qui signifie en leur langue, le Saint. Je me persuade que c'est la sépulture de quelqu'un des leurs qu'ils révèrent comme tel. La foule du peuple y est toujours grande pour entrer, mais principalement des femmes, qui ont toutes naturellement plus de disposition à ces sortes de pèlerinages. Tous ceux qui y entrent, y répandent des fleurs ou du ris: & pour cet éfet l'on voit plusieurs Marchands auprès de la porte, qui en vendent à ceux qui en veulent acheter pour y faire leur offrande. Les Idolâtres néanmoins sont plus dans cet usage que les Mahométans. Mais comme dans Cambaïe les Idolâtres sont les plus anciens, & que le nombre en est plus grand, il ne faut pas s'étonner si les Mahométans les imitent dans leur superstitieuse cérémonie. A quelque distance de cette Pyramide, nous vîmes une autre sépulture de quelque Mahométan qu'ils ont aussi en vénération, parce que les Idolâtres qui brûlent leurs morts n'ont point de sépulture. Elle ne consistoit qu'en un toit quarré & soutenu de plusieurs pilastres, de même qu'un portique. Néanmoins plusieurs personnes s'y rendoient par dévotion, & la baisoient avec beaucoup de respect. Sur le bord de la Mer, derrière le jardin dont il est question, nous vîmes encore une autre sépulture d'un Mahométan de condition, sur laquelle on a élevé un petit dôme tout rond, presque comme une tour, au haut de laquelle on se peut

On y  
voit  
quelques  
sépultures.

rendre

rendre par un petit escalier que l'on y a bâti; d'où la vue, qui n'y est bornée que de la terre & de la mer, est très-agréable & parfaitement belle.

Après avoir satisfait nôtre curiosité sur tant de différents sujets, nous retournâmes sur nos pas, par le même chemin que nous étions venus de cette belle plaine maritime, où les vaisseaux forment un Port, & nous nous rendîmes à notre hôtel pour y prendre un peu de repos. Le lendemain nous sortîmes encor de la Ville, & fûmes voir un autre Hôpital, qui étoit rempli de chèvres, de chèvresaux, de brébis & de moutons, tous malades ou estropiez. Nous y trouvâmes aussi des coqs, des paons, & d'autres animaux, que quelque semblable accident y captivoit, que l'on gardoit dans une grande cour, dont des hommes & des femmes qui étoient logez en de certains petits réduits de ce même Hôpital, avoient beaucoup de soin. En un autre endroit, un peu éloigné, nous vîmes un autre Hôpital pour des vaches & des veaux, dont il y avoit quantité, les unes avec les jambes rompuës, les autres malades, les autres vieilles ou maigres, qui y étoient pour se refaire, & recouvrer leur guérison. Parmi tous ces animaux, nous vîmes un pauvre misérable Mahométan, auquel on avoit coupé les deux mains, après avoir été convaincu de larcin, & que les Idolâtres, qui compatissent assez à de semblables disgrâces, voians qu'il n'étoit pas en état de gagner sa vie, l'avoient retiré, de peur qu'il ne périt de faim, desorte qu'ils le tenoient parmi ces animaux estropiez, sans qu'il lui

Hôpital  
pour des  
chèvres  
& autres  
animaux

manquât quoi que ce soit de leur part. On nous fit voir encor depuis hors de l'une des portes de la ville, un gros troupeau de vaches, de veaux & de chèvres, auxquelles on faisoit prendre l'air, comme à des gens qui sortiroient de maladie, & qui seroient convalescens, ou que l'on y avoit retirées de divers endroits, comme abandonnées, & sans aveu, ou que l'on avoit rachetées des Mahométans, qui les vouloient tuer pour les manger. Je ne parle que des chèvres & des autres animaux, mais non pas des vaches & des veaux. On les envoioit ainsi aux champs, sous la conduite de quelques pastres, entretenus aux dépens du public, & là on les'gardoit, jusqu'à ce qu'étans rétablies en parfaite santé, on leur trouvât un abri plus avantageux, entre les mains de quelque Citoïen charitable qui en eût compassion & tout le soin nécessaire. De tous les animaux rachetez de la mort, j'ai excepté les vaches & les veaux; parce qu'il n'est permis à qui que ce soit dans *Cambaïe*, de tuer ni vaches, ni veaux, ni bœufs, & la défense en est très-expressé, à l'instance des Idolâtres, qui en rendent tous les ans une somme très-considérable au Prince. De manière que si quelqu'un, ou Mahométan, ou quelqu'autre que ce soit, avoit été convaincu d'en avoir tué, il seroit puni avec beaucoup de sévérité, & même jusqu'à perdre la vie. Vers le soir, pendant nôtre souper, nous eûmes la Musique de quelques danseuses Mahométanes, parce que parmi les Idolâtres il ne s'en trouve point qui se mêle de cét exercice, lesquelles nous donnèrent tout le divertissement

Ils puni  
roient  
de mort  
quel-  
qu'un qui  
auroit  
tué une  
vache.

ima-

imaginable avec leurs instrumens du païs, qui sont les tambours, de petites clochettes qu'elles attachent aux bras; d'autres semblables, qui font grand bruit, qu'elles battent en dansant & chantant tout ensemble. Mais je vous assure que leur Musique est plus capable de me donner de l'ennui que du plaisir, parce que le bruit en est trop violent. Le lendemain nous nous rendîmes le matin dans un Temple d'Idoles qui est dans la ville, & qui passe pour le plus beau & le mieux bâti que les Idolâtres aient dans *Cambaie*. La forme en est quarrée, avec des murailles tout à l'entour qui portent un toit en plate-forme, qui est soutenu par le milieu de quatre pilastres disposez en quarré, du milieu desquels sur le peu d'espace qui reste, s'élève un petit dôme un peu plus haut que le toit. On entre de plein pié dans le Temple, mais par l'un de ses côtez; de manière qu'en y entrant à main gauche, on y voit trois grandes niches fort égales, en chacune desquelles il y a une Idole. Ce sont des figures de marbre blanc toutes nuës, selon la coûtume des Indiens, qui les representent toujours de la façon, & assises à la mode néanmoins des Lévantins, comme on s'asseoit à terre avec les jambes croisées; mais elles sont un peu élevées de terre, presque comme sur un pié-destal fort large. Ces niches sont fermées avec des jalousies, afin que sans les ouvrir, on puisse voir les Idoles par-dehors: mais on les ouvre sans difficulté lorsque quelqu'un y veut entrer. On nous les ouvrit, mais nous ne voulûmes pas y entrer; parce que les niches sont si petites,

que de la porte, sans s'en aprocher davantage, on voïoit parfaitement bien tout ce qui y étoit. La principale Idole de ce Temple, est celle qui paroît dans la niche du milieu, qui se nomme *Mahamir*, de laquelle le Temple porte le nom. Je ne sai ce que signifie *Mahamir* parmi les Indiens, si ce n'est pas la même chose que *Mahadet*, comme il y a bien de l'aparence; parce que les Indiens, avec lesquels nous nous entretenions, qui se faisoient entendre en Portugais ou en Persan, qui n'étoient que Courtiers ou Marchands, & ignorants, ne pûrent jamais nous en rendre raison; outre qu'ils s'expliquoient fort mal en ces Langues, & qu'à l'exception du commerce qu'ils exercent, de vendre & d'acheter, ils ont bien de la peine à se faire entendre, faute d'intelligence en leur Langue. Nous ne pouvions pas nous entretenir avec d'autres savants Idolâtres, ausquels leur idiôme Indien seul est familier; desorte que je difere à m'informer plus parfaitement de toutes ces curiositez, & de toutes les autres particularitez de leur secte, lorsque je serai à *Goa*, où j'aurai sans doute plus de tems & de commodité. Je ne doute pas même d'y trouver quelque docte *Brachmane*, & peut-être Chrétien, qui parlera assez bien, ou Portugais ou Latin, pour m'en pouvoir détailler toutes les circonstances. S'il est Chrétien, j'espère qu'il n'en fera pas de difficulté & qu'il m'en dira plutôt la vérité que les Idolâtres, qui sont je croi assez dissimulez, pour ne nous pas vouloir entretenir volontiers & sincèrement des choses qui les regardent, & qui

con-

Les Indiens ne sont guères intelligens que dans le commerce.

concernent leur Politique & leur Religion, ni si bien. Dans l'espérance dont je me flâte d'aquérir dans *Goa* de plus parfaites connoissances & de plus belles lumières sur toutes ces curiositez, je vous dirai simplement ce que j'ai vû de mes propres yeux, & quelque chose de plus, que l'on m'a raconté sans déguisement, & que vous devez croire comme une vérité constante & indubitable.

On avoit suspendu une petite sonnette devant l'Idole hors de la niche, selon leur coutume, dans leur Temple, que ceux qui s'y rendent pour y faire leurs prières sonnent d'abord. Il y avoit deux ou trois lampes allumées dans la niche, de même que dans les deux autres. Dans les trois autres angles des murailles du Temple, on avoit fait, à quelque distance de terre, de certaines petites niches, en chacune desquelles il y avoit une petite Idole, qui ressembloient, les unes à des hommes, & les autres à des femmes. On en voïoit une qui portoit plusieurs bras d'un côté, & plusieurs visages, qui se nommoit *Brahma*, à ce qu'ils disoient, un de leurs faux-Dieux. Une autre avoit une tête d'éléphant, qui s'appelle *Ganesco*, qu'ils disent être le fils de *Mahadeu*, qui le tua un jour par jalousie sans le connoître, & lui coupa la tête pour l'avoir trouvé seule avec *Parveti* sa femme & mere de ce malheureux fils: mais depuis s'étant aperçu que c'étoit son propre fils qu'il avoit si maltraité, & avouant son crime, le voulut ressusciter; desorte qu'ayant rencontré un éléphant, conformément à ce qu'il

avoit résolu de faire à qui que ce soit qui se fut présenté à lui, il lui coupa la tête, l'apliqua à son fils qui étoit déjà mort, & incontinent *Ganescio* ressuscita, qui a vécu depuis immortel avec une tête d'éléphant. Voiez je vous prie quelle extravagance. J'y en vis une autre avec une tête, je ne sai si c'étoit de Lion ou de Tigre, qui sera peut-être ce *Narofinha*, dont je vous ai entretenu autrefois, & que je remarquai dans *Combru* sur les côtes de la Perse.

Descri-  
ption de  
quelques  
Idoles.

Quelques-unes de ces petites Idoles étoient assises sur divers animaux, comme Tigres, & d'autres semblables, & même sur des souris, dont les Indiens extravagants & ignorants, racontent des histoires ridicules. Mais je ne doute point que leurs Docteurs anciens, jaloux des lumières & des connoissances qu'ils avoient, comme l'ont toujours été tous ces barbares, ils n'aient caché au peuple sous ces fables plusieurs beaux secrets, ou de la Philosophie naturelle ou morale, ou peut-être même de l'histoire. Je crois même que toutes ces figures, si extravagantes & si monstrueuses signifioient précisément quelque chose de plus conforme à la raison, quoique sous des expressions si impertinentes, comme nous savons qu'anciennement les Idolâtres de nôtre país en ont usé à l'égard des figures de *Janus*, qu'ils représentoient avec quatre visages; de *Jupiter Ammon*, avec une tête de bellier; d'*Anubis*, avec celle d'un chien, & d'autres extravagances; non-seulement des Grecs & des Egyptiens, mais encor de nos Italiens. La voute du Temple, de même que ses pilas-

pilastres & ses murailles, étoit ornée de quelque peinture, & sur-tout de couleur rouge, que les Indiens aiment sur toutes les autres, comme je vous ai déjà dit. Ils en barboüillent même les portes des maisons, les jambages, les architraves, & appliquent quelquefois sur ce rouge pour la diversité, plusieurs lignes blanches; parce qu'ils sont tellement amateurs du blanc, que tous les hommes s'en font faire ordinairement des vestes. Coutume peut-être que leurs anciens leur ont transmis d'Égypte, où on s'en servoit aussi, selon Hérodote, d'où il étoit croïable, comme ont remarqué *Elien*, & plusieurs autres, que *Pithagore*, qui étoit ordinairement vé-

Liv. 26

tu de blanc, l'a tirée. Et je remarque, après quelques réflexions que j'ai faites, que la conduite des Indiens d'aujourd'hui a beaucoup de rapport, presque dans toutes ses circonstances, à celle des anciens Indiens. Mais je croi néanmoins que comme les Egyptiens qui sont descendus de *Cham* fils de Noé, étoient des peuples très-anciens, les Indiens ont en cela imité plutôt les Egyptiens, qu'il ne seroit vrai de dire que les Egyptiens l'auroient tirée des Indiens, vû principalement que l'on ne peut douter qu'il n'y ait toujours eu grand commerce de l'Inde dans l'Égypte, par l'Océan méridional.

Outre les femmes, il se trouve encor chez les Indiens une certaine espèce de Religieux, qu'ils nomment *Sam*, qui vont vêtus de rouge. Les *Gioghi*, qui vivent en Hermites & en qualité de Mendians, se teignent quelquefois aussi le corps de rou-

ge, au moins en plusieurs endroits, de même que presque tous les Indiens Idolâtres, qui se couvrent le front de rouge, & qu'ils chargent après de jaune, les uns avec du sandal, & les autres avec du safran, sans en excepter même leurs habits, qui sont quelquefois peints & bigarrez de la sorte. *Strabon* assure que les Indiens le faisoient ainsi du tems d'*Alexandre le Grand*, au raport d'*Onesicrite*, que ce Prince avoit envoié chez eux. Enfin il est certain que plusieurs portent le Turban rouge, & que leurs ceintures sont plus souvent rouges, que de quelqu'autre couleur que ce soit.

Livres  
en ca-  
ractères  
Indiens.

Après avoir vû le Temple de *Mahamir*, nous allâmes visiter un ancien *Brahmin* fort estimé parmi eux pour sa science, avec lequel nous demeurâmes quelque-tems en conversation par le moïen d'un Truchement, parce qu'il ne parloit ni n'entendoit d'autre Langue que l'Indienne. Nous le trouvâmes au milieu d'un grand nombre d'écoliers, à qui il faisoit leçon. Il nous montra ses Livres en caractères anciens que le peuple ignore, qui ne sont connus que des savans, & dont les *Brahmins* se servent, différens de quantité d'autres caractères communs & ordinaires, dont on se sert diversement en plusieurs Provinces de l'*Inde*. Ils les appellent *Nagheri*, j'en porterai deux petits Livres avec moi, que j'ai achetez à *Lar*. Ce *Brahmin* se nomme *Beca Azarg*; mais *Beca* est son nom propre, & *Azarg* est un titre d'honneur, que l'on prononce doucement avec le Z, à la façon des Grecs, & avec la

der 7

derniere lettre G, de la même façon que nous le prononçons devant les deux voyelles E, & I.

Entre plusieurs Livres que ce Brahman nous montra, il nous fit voir celui qui traite de leur secte, dans lequel, quoiqu'il qu'il fût relié de long, comme les Livres le sont ordinairement, les vers étoient écrits de travers, à la façon de quelques-uns de nos Livres de Musique. Il nous assura, comme d'une vérité incontestable, que c'étoit un ouvrage de *Pithagore*, ce qui est fort conforme à ce que *Philostate* nous a laissé par écrit, que *Jarchas* avoit dit à *Apollonius*: savoir, que les Indiens croïoient ce que *Pithagore* leur avoit enseigné de l'ame & eux-mêmes aux Egyptiens. Ce qui détruiroit ouvertement mon sentiment, que je vous ai marqué ci-dessus, sur l'antiquité de ces deux peuples, & lequel des deux est le plus ancien. Mais *Diogène Laërce*, qui a fort amplement écrit la vie de *Pithagore*, spécifiant le voyage qu'il fit en Egypte, son séjour & ses conférences avec les Chaldéens & les Mages, ne dit en aucun endroit qu'il ait jamais passé dans l'Inde, ni qu'il ait jamais eu de communication avec les Brahmins: de manière que si *Pithagore* a enseigné quelque chose aux Indiens, comme *Jarchas* assuroit, il faut croire qu'il ne s'en est pas acquité en personne, mais par le moïen de ses Livres qui pourroient y avoir été transportez.

*Beca Azarg* ajoûtoit que leur Brahman, l'un des plus estimez d'entre leurs faux-Dieux, de qui ils portent le nom de

Con-  
testation  
tou-  
chant  
*Pithagore*  
re.

Brahmins, étoit le même que *Pithagore*, chose fort curieuse assurément, & qui surprendroit par sa nouveauté nos savans de l'Europe, que de dire que *Pithagore* auroit été adoré dans l'*Inde* comme un Dieu. Mais n'en déplaise au bon *Beca Azarg*, je n'en croi rien absolument. Il se peut faire aussi qu'il ne débitoit pas simplement cela de la sorte, & que par un défaut de Truchement nous ne nous entendions pas bien; ou bien s'il le disoit, il se trompoit peut-être, parce qu'il avoit entendu dire de quelqu'un de nos Européens, que *Pithagore* étoit l'Auteur de cette opinion ridicule de la transmigration des ames. Quoiqu'il en soit, je ne puis croire que *Pithagore* & *Brahma* soient une même personne, parce qu'encor que *Pithagore* soit fort ancien, & qu'il fût en grande réputation, selon Gilles Solin, du tems du Consulat de *Brutus* qui chassa les Rois de Rome, il est certain néanmoins que les *Brahmins* l'ont précédé, puisque *Diodore*, lorsqu'il raconte la querelle de ces deux femmes de *Cetée*, Capitaine Indien dans l'armée d'*Eumènes*, qui vouloient se brûler toutes deux après la mort de leur mari qui avoit été tué dans la bataille, parlant des loix, de la façon de vivre, & de la Religion des Indiens, les appelle depuis ce tems-là des choses très-anciennes. Et quoique *Pithagore* & le Consulat de *Brutus* précèdent de quelques siècles, non-seulement *Eumènes*, qui fut un des Successeurs d'*Alexandre le grand*, mais *Alexandre même*, conformément à la Chronologie de *Bellarmin*, qui est aujourd'hui la plus sui-

Ignorance de ce peuple touchant *Pithagore*.

suivie, l'espace néanmoins de deux cens ans & un peu davantage n'est pas si considérable, que l'on puisse appeler des choses anciennes, ce que l'on a vû naître en si peu de tems, comme il le seroit assurément si Pithagore avoit été le premier auteur de la doctrine des Indiens, & par conséquent de leur Religion, de leurs coutumes & de leurs loix, dont ils croient être redevables à *Brahma*. Mais puisque j'ai déjà parlé plusieurs fois des *Brahmins*, & que désormais j'aurai peut-être occasion de vous en entretenir : pour en donner une parfaite intelligence, je vous décrirai ici, le plus succinctement qu'il me sera possible, ce que j'ai pû apprendre de leur conduite jusqu'à présent, & de celle de tous les autres Indiens.

Tout le peuple Idolâtre de l'Inde se divise en plusieurs branches ou lignées distinctes & connuës pour les descendans, comme l'étoient autrefois les *Tribus* des Hébreux. Ils demeurent tous ensemble dans le païs, desorte que dans toutes les Villes, il s'en trouve plusieurs familles différentes, où ils vivent en bonne intelligence les uns avec les autres. On y en compte de 84. sortes, & peut-être davantage, dont chacune a un nom, une charge, & un emploi particulier dans la République ; que ceux de cette même race exercent toute leur vie, sans jamais changer de condition, desorte qu'ils ne peuvent pas espérer de s'élever, ni craindre d'être abaissés ; enfin ils demeurent toujours en même état. Ainsi les uns sont Laboureurs, les autres Artisans, comme

Lib. 2;  
Lib. 1.<sup>o</sup>

548 VOYAGES DE  
Cordonniers, Tailleurs; & d'autres Courtiers, & Marchands, tels que sont ceux que nous apellons *Baniens*; mais qu'ils nomment plus correctement en leur Langue, *Vaniens*. D'autres soldats, comme les *Ragiapuri*. Ainsi chacun s'occupe dans la condition particulière à laquelle sa naissance l'engage, sans s'en écarter jamais, ni pouvoir même espérer de s'allier aucunement avec ceux d'une autre race. Diodore & Strabon disent presque en mêmes termes, comme s'ils s'étoient copiez l'un l'autre, qu'anciennement il n'y avoit que sept familles chez les Indiens, dont chacune s'appliquoit à un exercice particulier, & ils nomment pour la première celle des Philosophes, qui sont sans doute les Brachmanes. Conformément à Diodore, Hérodote nous a aussi laissé par écrit, qu'en ces tems-là les Egyptiens étoient divisez en sept différentes lignées de gens, avec leurs particuliers & perpétuels emplois qu'ils exerçoient de pere en fils, d'où on peut voir le grand raport qu'il y avoit entre les Egyptiens & les Indiens en toute leur conduite.

Je ne m'étonne pas non plus de cette division en sept familles seulement, parce qu'alors on en usoit pas autrement que l'on fait encor aujourd'hui. Je veux dire que toutes ces familles, dont ils tiennent registres, se réduisent seulement à quatre principales, qui sont, si je ne me trompe, les *Brahmins*, les Soldats, les Marchands, & les Artisans; d'où, en les subdivisant plus particulièrement, toutes les autres dépendent, & sont en aussi grand nombre que les

les Professions sont différentes parmi eux.

Ils conviennent tous dans les choses essentielles de leur Religion. Ils croient tous la transmigration des ames, & que Dieu, selon les vertus qu'elles ont pratiquées en cette vie, ou les crimes qu'elles ont commis, les destinent après la mort du corps, à en habiter d'autres, ou d'animaux, plus ou moins laids & méprisables, & dont la vie est plus ou moins courte; ou d'hommes, plus ou moins nobles & riches, & de famille plus ou moins défectueuse. Ils sont en ce sujet très-superstitieux, vû même qu'ils se persuadent que toutes les autres Nations & Religions, à l'exception de la leur, sont immondes; & les unes plus que les autres, selon qu'elles sont plus ou moins différente de leur pratique. Ils croient tous encor qu'il y a un Paradis dans le Ciel où Dieu préside; mais que cette demeure n'est destinée que pour les ames les plus pures de leur Nation, qui sont sans péché, & qui ont saintement vécu dans le monde; ou que si elles ont commis quelques crimes, elles se sont purifiées avec le tems par les peines qu'elles ont souffertes en retournant plusieurs fois au monde, lorsque pour y satisfaire à la justice de Dieu, elles ont été contraintes d'animer de différens corps, ou d'hommes, ou d'animaux; & qu'enfin elles ont cessé d'informer le corps de quelque homme de race Indienne & noble, comme les *Brahmins*, qu'ils tiennent parmi eux pour les plus saints & les plus religieux; parce que leur exercice & leur emploi regarde immédiatement le culte de Dieu, & le service des Temples; & qu'il n'y

Créations  
des  
Indiens.

L'emploi  
des  
*Brahmins*.

n'y en a point qui étudient comme eux ni qui soient plus grands observateurs de leur Loi.

Il est vrai que les *Brahmins*, dont l'emploi parmi les Indiens a beaucoup de rapport à celui des Lévites des Hébreux, se divisent encor en plusieurs espèces, l'une plus noble que l'autre; & selon la noblesse, plus sévère dans le manger, & dans la pratique de leurs superstitieuses cérémonies; parce qu'il y en a qui font profession d'Astrologie, d'autres de Médecine, d'autres qui sont Secrétaires des Princes, & ainsi des autres qui excellent en doctrine, qui me sont pourtant inconnus: mais les plus estimés & les plus considérables parmi les *Brahmins*, & par conséquent les plus sévères dans leur manger, & les plus grands observateurs, sont ceux qui font l'office de Prêtre, qu'ils appellent *Boti*. Pour l'ordinaire ils n'admètent jamais dans leur secte qui que se soit d'une autre Religion. En cela ils ne croient pas qu'il y ait de péché, ni qu'ils manquent de zèle pour le salut des ames; parce que comme ils sont persuadés de la transmigration, ils n'estiment pas que le changement de Religion soit nécessaire à salut, quoiqu'un particulier en suive une fausse. Mais ils croient, que si cette ame est prédestinée, & qu'un jour elle doit jouir de la béatitude après la mort, & s'être purifiée de diverses façons par des moïens convenables, Dieu le fera enfin renaître dans le corps de quelqu'un de leurs Indiens tout religieux, dont la vie sera irréprochable, qu'ainsi elle parviendra par ce détour au lieu de son repos éternel

nel dans le Paradis ; quoique dès le commencement elle ait animé dans le monde le corps de quelqu'infidèle & de quelque infame pécheur.

Ils ne mangent jamais avec qui que ce soit d'une autre Religion, & en abhorrent la communication : ils tâchent même, autant qu'il leur est possible, de ne le point toucher, prévenus qu'ils seroient souillés s'ils s'en aprochoient. Ils sont si scrupuleux en cela, qu'un Indien d'une condition relevée & extraordinaire, non-seulement ne mange pas avec un autre Indien, qui lui seroit inférieur en dignité, & ne voudroit pas se servir ni de ses habits, ni de ses meubles, ni avoir aucune communication avec lui ; mais encor il ne peut souffrir d'être touché : & si par hazard il s'en apercevoit, il ne manqueroit pas incontinent, de peur de demeurer souillé, de se purifier avec des herbes & une infinité d'autres cérémonies très-incommodes. Mais le respect que les roturiers portent aux Gentilshommes & à ceux qui sont d'une autre condition que la leur, est quelque chose de fort plaisant à voir. Car quand ils se

Leur  
superstition  
touchant  
leur boire  
& leur  
manger.

rencontrent dans une rue, non-seulement les roturiers cèdent la place, mais ils se retirent de côté & d'autre, comme des possédez, de peur de toucher les Gentilshommes, & de les salir de quelque façon que ce soit : & ils y sont si bien acoutumés, que s'ils en usoient autrement, les nobles, & principalement les soldats, les y contraindroient à grands coups de poing.

Cette superstition de ne se vouloir pas prêter les uns aux autres les vases, dont ils

ils se servent pour boire & manger, en quoi ils sont principalement scrupuleux, a donné lieu à une coutume extraordinaire, que je n'ai pas voulu seulement apprendre, mais encore pratiquer quelquefois en compagnie par galanterie. Il arrive souvent que dans un tems chaud, à la campagne & dans les villes, on a besoin de se rafraîchir & de boire un peu d'eau. Mais parce que chacun ne porte pas toujours sa tasse pour boire, ils ont trouvé l'invention, pour ne se pas souiller avec le vase de son compagnon, de boire sans scrupule dans le verre de qui que ce soit, & sans danger de souilleure active ou passive. Cela se fait en buvant de telle façon, que le vase ne touche point les lèvres ni la bouche de celui qui boit. On tient donc le verre d'une main, à quelque hauteur sur la bouche, & celui qui l'élève davantage, & qui l'éloigne le plus de la bouche est estimé le plus civil & le plus adroit. Ainsi ce vase étant élevé de la sorte, & versant la liqueur de la bouche, on boit à son aise & autant que l'on veut.

Les Indiens sont tellement acoutumez à boire de cette façon, qu'ils s'en servent presque toujours par sensualité dans leurs propres verres, & sans aucun sujet de craindre la communication des autres. Ils y sont si adroits, qu'il me souvient d'avoir vû un des leurs qui prit un vase à deux mains, grand comme une de nos petites terrines, & qui l'ayant élevé de plus de la hauteur d'une palme, fit couler dans sa bouche toute l'eau dont le vase étoit rempli, comme si ç'eût été une cascade, sans en répandre  
une

une goutte, qui fut une chose assez remarquable. Afin que les Indiens ne fassent pas difficulté de me présenter un verre d'eau en quelque endroit de leur païs que je me rencontre, comme quelquefois je m'y suis trouvé fort empêché, j'ai voulu apprendre cette manière de boire, que j'appelle boire en l'air. En éfet, je m'y suis tant de fois exercé, qu'à présent de cent coups je n'en manquerois pas un; non pas avec ces grands vases qui sont faits comme de petites terrines, dont je vous ai entretenu, mais avec une de ces petites carafes, dont nous nous servons ordinairement, ou avec une éguie-re, ou un verre commun. Desorte que quand nous nous trouvons quelquefois en conversation avec nos amis, nous nous portons des santéz à la façon des Indiens, sans qu'il soit permis de faire raison autrement. Mais ceux qui n'en ont pas l'usage, ne peuvent pas se dispenser de répandre sur eux, & de se donner le demi bain, ou d'avoir le hoquet en buvant, & de cette façon nous nous divertissons agréablement.

Mais pour retourner à la créance des Indiens, d'où je me suis un peu écarté, il est évident que leurs opinions, touchant les bonnes & mauvaises actions, ont tout-à-fait du rapport aux sentimens que la nature & la grace ont impriméez dans nos cœurs, de la vertu & du vice. En éfet, ils sont persuadé que non-seulement l'adultère est un grand péché, mais encor la simple fornication; & ne croient pas, comme les Mahométans, qu'il soit permis d'avoir commerce avec des esclaves, ni avec qui que ce soit, qu'avec sa propre femme. Ils n'ont pas.

Le sieste  
della  
Vallé  
s'exerce  
à la fa-  
çon des  
Indiens

pas même d'esclaves parmi eux, & ils en feroient un cas de conscience. Ils ont simplement des serviteurs à gages, comme nous en Europe, & la coutume en est très-ancienne parmi eux, selon Strabon, après *Liv. 15.* Megasthène, & d'autres Historiens de ce tems-là, qu'il cite expressément. Ils détestent souverainement ce péché qui deshonne la nature, & abhorrent les Mahométans, parce qu'ils savent qu'ils s'y abandonnent & qu'ils y ont beaucoup de penchant. Ils ont une seule femme, & ne la répudient jamais, s'ils ne la convainquent d'adultère. J'avoué néanmoins qu'il y en a quelques-uns, ou pour être trop éloignés de leurs femmes, ou pour avoir des enfans, si par malheur leur première femme étoit stérile, ou parce qu'ils sont riches & puissans, & qu'ils le veulent absolument, vû que personne ne les en peut empêcher, prenne quelquefois plusieurs femmes. Mais cette conduite n'est pas approuvée parmi eux, à moins que ceux qui se donnent cette liberté ne soient Princes & Souverains, que toutes les Nations ont toujours privilégiées en beaucoup d'ocasions. Quand la femme meurt la première, le mari en prend une autre, s'il veut; mais si le mari meurt, la femme ne peut jamais se marier. Il ne se trouveroit même personne de sa famille qui la voulût épouser; parce que si elle passoit à de secondes noces, elle seroit réputée infame. Mais j'avoué que cette loi est fort sévère, trop rigoureuse, & qu'elle occasionne beaucoup d'autres desordres, puisqu'il est peu de ces jeunesveuves, qui ne pouvant se remarier, pour conserver leur ré-

puta.

Leurs  
veuves  
ne peu-  
vent pas  
se rema-  
rier.

putation ni vivre chaftement, ni furmonter la concupifcence qui les perfecute inceffamment, ne vivent dans le defordre, & ne s'abandonnent fecrettement, principalement à des gens de Nation & de Religion diférente, & à tous ceux qui en veulent, pourvû que leur jeu foit couvert. Il s'en trouve auffi d'autres, qui étans veuves fe font brûlées toutes vives par ocation avec les corps de leurs maris : chofe que non-feulement les Indiennes pratiquoient anciennement, au raport de Strabon, qui dit l'avoir appris d'Onéficrite, mais encor les femmes chaftes & pudiques de Thrace, felon Gilles Solin. Chap. 15.

Les femmes Indiennes ont cependant la liberté de furvivre à leurs maris, fi elles le veulent; & leur loi ne les oblige point de fe précipiter dans les flâmes fi inconfidérément, qu'elles ne s'en difpensent très-volontier. En éfet, il y en a très-peu qui vivent long-tems dans de femblables réfolutions. Cette cérémonie ne fe pratique guéres que parmi les perfonnes de grande condition, qui ont plus de foin que les autres d'établir & de conferver leur réputation; & à la mort des Grands, dont les femmes croient ne pouvoir donner à la famille de plus belles marques de l'amour & de la fidélité qu'elles avoient voüées à leurs maris, qu'en fe faifant brûler toutes vives pour ne leur pas furvivre. On m'a raconté que depuis peu un *Ragia*, comme ils difent ici; c'est-à-dire, un Prince Indien, de ceux qui font fujets & qui relevent du *Mogol*, aiant été tué en une certaine guerre, on brûla de compagnie avec fon corps dix-fept de fes fem-

femmes toutes vives ; l'on regarda dans l'Inde cette action comme un grand honneur, & une magnificence extraordinaire. J'ai entendu dire aussi, parce que je n'ai point assisté à de semblables spectacles, que quand le jour est pris pour procéder à ces sortes d'exécutions, la femme, ou celles qui se sont destinées à un si horrible sacrifice, sont renfermées dans le bûcher, que l'on dispose de telle façon, qu'il se trouve un vide dans le milieu, comme une cellule, dont on ferme l'entrée avec de grosses pièces de bois, afin que celles qui s'y sont volontairement engagées, n'en puissent sortir, si par hazard elles se repentent d'avoir eu tant de complaisance pour leur mari, lorsqu'elles commenceroient à sentir la violence du feu. C'est aussi pour se précautionner contre de semblables indiscretions de femmes, que plusieurs hommes environnent le bucher, comme autant de bouteaux, avec de gros bâtons à la main pour atiser le feu & verser des liqueurs dessus pour avancer son action, & le faire brûler plus promptement ; mais principalement pour s'oposer à la sortie de celle, qui par lâcheté s'efforceroit de se soustraire à la violence de ces flâmes dévorantes ; parce qu'en cette occasion ils déchargeroient de leurs bâtons sur cette malheureuse victime, & l'affommeroient en la repoussant toujours dans le feu ; car ce seroit une grande confusion à la femme & à toute la famille, si après s'être engagée dans le bûcher pour y être brûlée, la crainte du feu & de la mort prochaine, la faisoit repentir de son entreprise & en sortir à même-tems. Je

Je me suis laissé dire encor qu'on a brûlé autrefois quelque femme contre sa volonté, parce que les parens le desiroient pour l'honneur du mari; qu'elle fut menée au bûcher comme par force, & malgré qu'elle en eût, avec je ne sai quoi qu'on lui donna pour boire & pour manger, afin qu'elle se laissât plus facilement jeter dans le feu: mais les Indiens n'en conviennent pas; au contraire, ils le nient, & soutiennent que l'on n'en a jamais forcé aucune sur ce sujet. On ne peut pas nier néanmoins que cela ne se puisse faire dans les païs de la dépendance des Mahométans, où il n'est pas permis de brûler aucune femme sans le consentement du Gouverneur du lieu, à qui il appartient de droit de pressentir premièrement la volonté de la femme, dont les parens sont encor obligez de lui donner une bonne somme d'argent pour la permission qu'il leur fait expédier de la pouvoir brûler. Il se peut faire que plusieurs de ces indiscrettes, dans les premières ferveurs de leur veuvage, aïans donné leur parole à leurs parents qui les en sollicitent, s'y rendent enfin contre leur gré, sans oser le dire à ceux qui s'informent de leurs dernières résolutions ni découvrir librement leurs sentimens au Gouverneur, principalement après qu'elles s'y sont engagées de parole, conduite dont elles sont redevables à leur modestie & à leur timidité naturelle. Plût à Dieu qu'en nos quartiers, sur de diférens sujets, comme de mariages & choses semblables, il ne nous restât aucune marque de la dissimulation de quantité de femmes & de filles, qui ne  
sont

On en a  
quelque-  
fois con-  
duit au  
bûcher  
contre  
leur gré.

Les Portugais ne le permettent pas dans les lieux de leur dépendance.

font pas forcées en aparence, mais qui le sont éfectivement, d'épouser des gens pour qui elles ont une averfion mortelle. En d'autres endroits, d'où les Portugais se font rendus les matres, on ne permet pas aux femmes Indiennes de se laisser brûler, ni même aucun exercice de leur Religion.

Les Indiens Idolâtres croient auffi qu'il y a un Diable dans le monde, dont ils ont prefque les mêmes idées que nous. Mais ils se perfuadent de plus, fi je ne me trompe, que plusieurs ames qui ont vécu dans le defordre, indignes à jamais de paroître devant Dieu, pour le dernier des plus grands châtimens qu'elles méritent, font encor transformées en Diabes, ce qu'ils eftiment être le plus grand de tous les maux. Ils difent que le plus grand péché qui fe commet dans le monde, eft de répandre le fang, principalement des hommes; & fur-tout de manger de la chair humaine, comme font plusieurs peuples barbares, dont ils déteftent fi fort la conduite, qu'ils les abhorrent plus que tous les autres. Enforte que les plus fcrupuleux d'entr'eux, tels que font les *Brahmins*, & particulièrement les *Boti*, non-feulement ne tuent pas, mais encor ne mangent jamais d'aucune chofe qui ait eu vie. Ils s'abftiennent même des herbes, qui tirent un peu fur le rouge, parce que cette couleur represente le fang. Les autres qui font moins fcrupuleux, mangent feulemment du poiffon. D'autres de moindre condition, comme des Artifans, qui font nullement fcrupuleux, vivent de toutes fortes d'animaux bons à manger, à l'ex-  
ception

ception de la vache, quoiqu'ils ne les tuent pas, & qu'en général ils aient tous de l'horreur d'en tuer & d'en manger. Parce qu'ils disent que la vache est leur mere, à cause du lait qu'elle leur fournit, des bœufs qui en naissent, qui labourent la terre, & qui leur rendent mille autres services, spécialement dans l'Inde, ou parce que les autres animaux sont extrêmement chers, ils s'en servent plus volontiers dans leurs besoins, que de quelqu'autre animal que ce soit. C'est donc pour ce sujet qu'ils croient avoir raison de dire, que les vaches sont l'apui & le soutien du monde, pour autoriser leur fable, qui a lieu aussi parmi les Mahométans, qui disent, comme je vous l'ai écrit autrefois, que le monde est apuié sur les cornes d'une vache. Ils ont ces animaux en grande vénération; parce que comme dans l'Inde on a grand soin des vaches, qu'elles y vivent paisiblement, & sans beaucoup de peine, ils croient que les ames les plus saintes, qui ont le moins péché, & que Dieu ne veut pas tourmenter en ce monde, se rendent en leurs corps pour les animer.

L'usage du bain est fort commun parmi les Indiens: il s'en trouve qui ne mangent jamais, sans s'être auparavant lavez depuis les piez jusqu'à la tête; d'autres qui ne veulent pas que personne les voie manger, qui nétoient le lieu où ils mangent, en le lavant & le frotant avec de l'eau & de la fiente de vache. Mais outre que cette mixtion superstitieuse les entretient dans la propreté, elle est aussi une cérémonie de leur Religion, qui a la vertu, à ce qu'ils disent,

Il se  
lavent  
devant  
que de  
manger

de tout purifier. Après en avoir vû l'efet en de certaines maisons de Chrétiens, je ne fai rien qui n'étoie mieux ni qui rendent les planchers des chambres plus beaux, ni plus pôlis ni plus éclatans. Si la vache ou le bœuf, de la fiente duquel on se sert, se nourrissoit simplement d'herbe, le plancher seroit d'un ver gai; & s'il mangeoit de la paille, cette mixtion communiqueroit une couleur qui tireroit sur le jaune. Mais ordinairement les planchers sont rouges, comme ceux de Venise; & je ne fai pas au vrai de quoi ils se servent pour donner cette couleur. Mais je passe volontiers toutes ces cérémonies, parce que je ne les ai pas vuës, & que je n'en fai que ce que l'on m'en a appris. Je conclurai donc en disant, autant que je puis comprendre de tout ce que j'ai marqué ci-dessus, que tous les Indiens en général conviennent ensemble de toutes les maximes de leur Religion, & qu'ils ne sont diférens entr'eux qu'autant que la diversité de la condition humaine le peut permettre en de certaines cérémonies, principalement du manger, avec plus ou moins de scrupule. Mais il n'y en a point qui se donne plus de liberté que les *Ragiaputi* soldats, sans craindre de préjudicier à la qualité de nobles, dont ils se piquent en toutes les occasions. Ceux qui sont parmi eux, qui y vivent dans les plus vils emplois, qui fatiguent davantage, parce qu'ils ont besoin de plus grande nourriture, sont les plus libertins dans l'usage qu'ils font des viandes. Il s'en trouve même quelques-uns qui ne font pas difficulté de boire du vin, dont d'autres plus

Ils ne  
boivent  
point de  
vin.

plus scrupuleux s'abstiennent très-volontiers, comme de toute autre boisson, dont les vapeurs peuvent monter au cerveau, de peur de s'enivrer. Mais ceux des autres races, dont les emplois sont moins violens & plus paisibles, sont plus retenus & plus sévères dans leur manger, principalement les *Brahmins*, qui ne sont dédiés, comme je vous ai dit, qu'à l'étude & au service des Temples, & qui sont entre les autres estimez les plus nobles. C'est pourquoi ils ont seuls le privilège de porter une certaine marque de noblesse, par laquelle ils sont distinguez des autres. Ce n'est qu'un cordonnet composé de trois fils, qu'ils se mettent au col sur la chair nuë; c'est-à-dire, sur l'épaule gauche, & qui va rendre sous le bras droit, comme si c'étoit une écharpe, ou une chaîne. Ce petit cordon est mystérieux, & tous ceux de cette race le portent; mais on ne le donne qu'à très-peu de gens d'une autre famille, par faveur, & avec plusieurs superstitieuses cérémonies, dont je ne parle point, parce que je n'en suis pas encor parfaitement informé.

Il y a eu dans l'Inde une grande dispute entre les Jésuites & d'autres Religieux, pour savoir si ce petit cordon, que les Portugais appellent *Linha*, qui signifie fil, étoit une marque de Religion, ou simplement une preuve de noblesse; & si on en devoit permettre l'usage aux Indiens qui se convertissoient & qui se faisoient Chrétiens, lesquels avoient beaucoup de peine à s'en défaire. La contestation a duré long-tems,

Contestation  
curieuse,  
entre les  
Peres  
Jésuites  
de Goa  
& d'autres  
Religieux.

& a fort exercé l'esprit des uns & des autres. Les deux Partis néanmoins convinrent que Rome en connoîtroit, & qu'ils en demeureroient à sa décision. Je vous avoué à present, que j'en fus informé dès le tems que je demeuroidans dans la Perse il y a deux ou trois ans; parce que le Sieur *Matteau Galvano Gudigno* Chanoine, si je ne me trompe, & parent de l'Archevêque, pour lors de *Goa*, passa par *Hispahan*, où il séjourna quelques jours, & où il me fit la grace de me communiquer plusieurs écrits qu'il portoit pour l'instruction de cette affaire, pour delà se rendre incessamment vers Sa Sainteté en qualité de Député de la part du susdit Archevêque de *Goa*, qui favorisoit le parti contraire aux Jésuites. Mais je ne sai pas encor si on en a reçu quelque nouvelle, quoique quelques-uns m'aient assuré que ce différend avoit été terminé en faveur des Jésuites. Quoiqu'il en soit, je ne serai pas plutôt arrivé à *Goa*, que je m'en informerai particulièrement. Les Jésuites prouvent d'un côté, que la permission de porter ce cordon a été accordée, non-seulement aux Indiens, mais encore à des étrangers de Nations & de Religions différentes, comme à des Mahométans, lesquels par une grace particulière de ce Roi, qui a pouvoir de le faire parmi les Indiens, comme Chef de leur Religion dans le spirituel, en récompense de leurs grands & fidèles services, ont joui de ce même privilège, sans pour cela se faire Idolâtres ni changer de Religion; mais demeurans toujours dans le Mahométisme; ce qui est assurément

rément un puissant argument. D'un autre côté, ils prouvent que plusieurs *Brahmins*, & quantité d'autres de ceux qui ont droit de le porter, par un privilège annexé à leur famille, lorsqu'ils veulent mener une vie plus retirée, abandonner le monde, & vivre comme des Hermites, quittent premièrement ce cordon, qui est une marque de noblesse, pour donner des preuves de leur vertu & du mépris qu'ils font des grandeurs du monde; ce qu'ils ne feroient pas assurément, si c'étoit une marque de Religion: puisqu'au contraire ils seroient d'autant plus obligez de le porter, qu'ils voudroient embrasser un genre de vie tout-à-fait exemplaire.

Mais ce second argument n'est pas fort convainquant ce me semble; parce que même parmi nous autres Chrétiens, si un Chevalier de Malthe ou de Calatrava, & autres semblables, par un principe de dévotion, pour vâquer plus sérieusement aux affaires de son salut, & mener une vie plus retirée, entroit en quelque Monastère de Religieux; il est évident qu'en prenant l'habit de cette Religion, il quitteroit en même-tems la marque de l'Ordre dont il est Chevalier, quoique ce fût la Croix qui est le symbole du Christianisme & le fondement de toute nôtre Religion Chrétienne; & qu'il la portât aussi comme une preuve de noblesse. Enfin voilà de quoi les Jésuites apuièrent leur opinion, pour prouver que ce petit cordon étoit plutôt une marque d'honneur que de Religion. Ils ne jugèrent pas même à propos de supprimer plusieurs cérémonies superstitieuses,

La Croix que portent les Chevaliers, est une marque de noblesse & de religion.

qui acompagnent nécessairement la communication du susdit cordon, parce que nos Chevaliers ne reçoivent leurs Croix qu'avec beaucoup de cérémonies que notre sainte Religion prescrit, pour les autoriser davantage, quoiqu'elles soient des preuves de noblesse; d'où ils infèrent que l'on pourra acorder sans scrupule aux Indiens convertis l'usage de ce petit cordon, pourvû qu'on en retranche les cérémonies superstitieuses; & sur-tout le motif qui fait seul le péché, en le changeant de la même façon que les premiers Chrétiens changèrent plusieurs fêtes & superstitions des Idolâtres, en des fêtes de Martyrs & d'autres pieuses cérémonies, & apliquer, par exemple, la signification des trois filets qui composent ce cordon, à la Très-Sainte-Trinité, ou enfin le réduire d'une autre semblable manière, à quelque pratique pieuse & permise.

Contest-  
ation  
assez cu-  
rieuse.

Néanmoins ceux du parti contraire combattent cette opinion, avec de très-fortes & de très-puissantes raisons, & disent que la chose d'elle-même & de sa nature, est absolument défenduë aux Chrétiens, comme toutes les autres superstitions des Idolâtres; ce qui se prouve par les cérémonies qu'ils font, les termes dont ils se servent en donnant ce cordon, que l'on fait très-bien qu'ils ne conservent & qu'ils ne portent ce cordon composé de trois fils qu'à l'honneur de trois de leurs faux Dieux, qu'ils révèrent sur tous les autres. Et qu'encor que par ce cordon le noble soit distingué du roturier, qu'à même-tems néanmoins, & principalement il est un signe évident de

la

la secte & de la Religion qu'il professe ; de même que la Croix que portent nos Chevaliers , leur est non-seulement une marque d'honneur , & une preuve de Noblesse , mais encor de la Profession qu'ils font , de prendre & défendre les intérêts de la foi Chrétienne aux dépens de leur propre vie. Qu'on ne peut rien conclure de la permission que des Rois Idolâtres ont acordée à quelque Mahométan leur vassal , de porter cette marque d'honneur sans quitter pour cela le Mahométisme. Parce qu'il en est de même comme si en nos quartiers on permétoit à un Juif , par un privilège spécial & particulier , de porter le chapeau noir , sans se faire Chrétien ; ce qui se pourroit bien faire par forme de dispense ; mais on ne peut pas nier que de le porter noir ou jaune , outre qu'il seroit une marque d'honneur , il ne fut aussi en même-tems une preuve de la Religion ou de la secte qu'il professeroit. Ils avancent beaucoup d'autres raisons , dont il ne me souvient pas fort bien , & qui auront été sans doute examinées à Rome : mais je saurai dans *Goa* ce qui en aura été résolu. Voilà ce que j'avois à vous apprendre pour le present des opinions & des cérémonies des Indiens.

Mais sans m'écarter davantage , vous saurez qu'après avoir vû le Temple & visité le *Bramin* dont je vous ai parlé ci-dessus , nous nous résolûmes de partir le même jour 25. de Février après-dîner & de nous servir de l'ocasion d'une *Casila* , qui parloit de *Cambaie* pour *Ahmedabad* , qui est la capitale du Roïaume de *Guzarat*.

Le fleur  
Della  
Vallé  
part  
pour  
Ahmed  
dabad.

Desorte que sans diférer davantage, le Sieur *Albert de Scilling* & moi qui avions une passion extrême de voir cette ville, vû que nous ne pouvions pas espérer d'y aller seuls à cause du danger qu'il y a sur les chemins, nous nous engageâmes avec tous nos gens: & parce qu'en même-tems une autre *Casila* partoît pour *Surat*, où quelques-uns des Hollandois qui résident à *Cambaie* & qui s'étoient joints à cette Caravane, conduisoient des marchandises pour les embarquer ensuite dans les vaisseaux; nous sortîmes tous ensemble de la ville, & demeurâmes quelque-tems en conversation avec quelques-uns de ces Messieurs les Hollandois en un certain endroit hors de la porte & des faubourgs, où le chemin se divise, & à l'ombre de certains grands arbres de Tamarindes qui portent des dates, que les Indiens apellent *Hambele*. En ce lieu l'on voit encor de certaines sépultures, une Mosquée de Mahomérans découverte, qui n'est point fermée de murailles, & sur le devant de laquelle il y a une mazure, qui marque le lieu vers lequel on doit faire la prière: mais cette Mosquée n'est pas seule de la façon, il s'en trouve une infinité d'autres dans l'Inde, principalement à la campagne. A la fin, après nous être embrasés & avoir pris congé les uns des autres, les Hollandois prirent le chemin de *Surat*, & le Sieur *Albert* & moi, avec nôtre brigade, celui d'*Ahmedabad*, d'où, sans nous écarter beaucoup, nous fûmes voir un peu au-delà de *Cambaie* un Temple de *Mahadeu* qui y est fort célèbre. La structure en est

Des-  
cription  
d'un  
Temple  
d'idoles.

est petite, nullement considérable, & dans lequel il n'y a point d'autre Idole que celle de *Mahadeu*, qui n'est qu'une petite colonne de pierre, comme je vous en ai écrit de *Combru* de Perse, où je la remarquai la première fois, plus grosse par bas qu'en haut, toujours en diminuant, & qui se termine enfin en rond. Cependant quelque chose que ce soit qu'ils veulent représenter par cette colonne, il est certain que le nom de *Mahadeu* signifie proprement en leur langue, *grand Dieu*. Mais certains Païsans que nous trouvâmes là auprès nous mirent de belle humeur, sur le récit qu'ils nous firent des vertus de cette Idole qu'ils croient miraculeuse. Ils nous racontèrent d'elle qu'entre ses autres miracles, elle croissoit de jour en jour, & qu'incessamment elle devenoit plus grande, assurant qu'elle n'avoit pas plus d'une palme de hauteur il y a plusieurs années, qu'à présent elle en avoit plus de deux & peut-être trois, qu'ainsi elle augmente tous les jours; impertinence qu'on ne peut croire à moins d'être fols comme eux. Après avoir donc vû ce Temple, nous joignîmes nôtre *Casila* ou caravane, laquelle s'étant mise sur la route avant nous, se rendit en un village qu'ils appellent *Saïma*, à trois *Cos* de *Cambaïe*, où nous passâmes aussi la nuit.

Le lendemain, qui étoit un Dimanche, nous continuâmes notre chemin, sur les deux ou trois heures du matin, avec la *Casila*, qui étoit composée de plus de cent carosses, sans compter les Cavaliers, les gens de pié, les grands chariots de бага-

Extra-  
vagance  
des In-  
diens  
touchant  
une Idole.

Ecureuils  
blonds  
dans  
l'Inde.

ge, & conformément à la coutume de l'Orient, où la journée se fait tout d'une traite, nous ne nous reposâmes en aucun endroit; desorte qu'après avoir fait quinze *Cos* de chemin vers le midi, ou un peu davantage, nous logeâmes dans un village qui se nomme *Mater*, où nous vîmes une infinité d'Ecureuils, qui alloient d'arbres en arbres, fort petits, de couleur blonde, avec autant de queuë, & aussi belle que celle de ceux de nos quartiers. Le lundi sur les deux heures devant le jour, nous continuâmes notre voiage, & avant que le soleil fut levé nous guéâmes un petit ruisseau d'eau courante; à la pointe du jour nous vîmes sur le chemin que nous tenions, quantité de Singes sauvages, dont tous les arbres étoient presque chargez. Ils me firent souvenir de cette armée de singes que les soldats d'Alexandre le grand aians vuë de loin sur de certaines montagnes, & les prenans pour autant de soldats, vouloient attaquer, si *Taxilo* ne les eût désabusez, comme dit Strabon, & ne les eût informez de la vérité du fait. Nous trouvâmes sur la route une quantité de gens qui demandoient l'aumône au son de la trompette, dont ils en avoient presque tous chacun une de laquelle ils sonnoient de tems en tems. Ils étoient aussi armez d'arcs & de flèches, choses cependant extraordinaires pour des gens de cette sorte, & que les Gouverneurs des lieux ne dévoient pas souffrir; parce que de semblables canailles, sous prétexte de demander la charité, volent souvent sur les grands chemins, lorsqu'ils y rencontrent des personnes seules & sans dé-

On y  
voit au-  
si des  
gens ar-  
mez,  
qui de-  
mandent  
l'aumô-  
ne.

défenses, & avec l'avantage qui leur est nécessaire. Ce pais n'est presque qu'une forêt, dont le chemin est extrêmement poudreux, & très-incommode à ceux qui le parcourent. Les grands chemins sont bordés de haies vives fort hautes, d'une certaine plante toujours verte, infertile & inconnuë dans l'Europe, & qui n'a point de feüilles, mais qui pousse beaucoup de certaines petites branches, longues à peu près de même que nos asperges, mais plus dures & plus-épaisses, d'un verd fort vif, & d'où il sort un lait en les rompant, comme celui des figues qui ne sont pas meures, qui est fort dangereux sur quelque-endroit du corps qu'on l'applique. La campagne au-delà des grands chemins est remplie d'arbres, qu'ils appellent *Ambe*, qui portent du fruit, comme de grosses olives de Tamarinds, & d'autres semblables, qui sont fort communs dans l'Inde.

Vers le midi, après avoir fait douze ou quatorze *Cos* de chemin, nous arrivâmes à *Ahmedabad*; & nôtre voïage depuis *Cambaïe* jusques-là fut toujours du côté du Nord-est, que nous appellons *Greco* en Italie. Etant entrez dans la ville, qui est de grande étenduë, avec de grands faubourgs, nous allâmes descendre, en attendant qu'on nous eut préparé un autre logement à l'Hôtel des Anglois, où nous dînâmes avec quelques-uns de ces Messieurs, qui y font ordinairement leur demeure, & d'où nous nous retirâmes ensuite dans une des maisons qui sont dans le quartier, qu'ils appellent *Terzi Carvanferaci*; c'est-à-dire, *Carvanferai du Tailleur*; parce que les *Carvan-*

Le fleur  
della  
Vallé ar-  
rive à  
Ahme-  
dabada

*serai d'Ahmedabad* & des autres villes considérables de l'Inde, ne sont pas comme dans la Perse & dans la Turquie; une seule maison faite en forme d'un grand Cloître, avec quantité de chambres tout à l'entour, séparées les unes des autres, pour y loger les voyageurs; mais ce sont de simples ruës, des quartiers de la ville fort étendus, qui sont destinez pour les étrangers, où un chacun peut choisir sa demeure; parce que pour la sûreté des personnes & des Marchands qui y sont, on ferme les quartiers avec des portes qui y sont exprès; on les appelle *Carvanserai*.

Lieux  
destinez  
pour re-  
tirer les  
étran-  
gers.

Nonobstant la fatigue du chemin, parce que nous n'avions pas dessein de faire grand séjour dans *Ahmedabad*, le même jour après nous être un peu reposez, nous nous allâmes promener sur le soir au *Bazar* de la ville, où nous achetâmes différentes choses dont nous avions besoin. Les ruës me semblèrent fort incommodes; parce que comme elles ne sont pas pavées, & que la sécheresse y est extrême, quoique d'ailleurs elles soient fort larges, fort belles & fort droites, la poussière y est si grande, qu'on n'y peut presque pas aller à pié, ni même à cheval, non plus qu'en carosse, à cause de la quantité de poussière qui rend le chemin très-incommode, & qui me seroit plus suportable par tout ailleurs que dans une si belle ville telle qu'*Amedabad*. J'y vis des roses, des fleurs de jasmin, de plusieurs autres sortes, & quantité de ces fruits qui se trouvent l'été en nos quartiers; d'où je me persuadai que nous avions repassé le Tropicque du Cancer, & que nous étions

étions rentrez dans la Zône tempérée, dont néanmoins il me fut impossible de me rendre certain, à cause que je n'avois pas alors mon Astrolabe, que j'avois laissé dans mes caisses avec mes autres hardes au Port de *Surat*. Le mardi suivant, qui étoit parmi nous le jour de Carnaval, en me promenant le matin par la ville d'*Ahmedabad*, je remarquai une fort belle ruë, droite, longue, très-large, ornée des deux côtez de boutiques de différentes marchandises, qu'ils appellent *Bazari Kelan*; c'est-à-dire, le Bazar, ou le grand Marché, à la différence des autres, dont celui-ci est le plus grand. On y a fait au milieu un bâtiment de pierre qui traverse la ruë comme un Pont, avec trois arcades presque de même façon que les arcs triomphaux de Rome. Un peu plus avant au-delà de l'arcade, l'on voit au milieu de la même ruë un grand Puits, autour duquel on a élevé de terre une petite place quarée, & dont l'eau est d'une grande commodité aux habitans de la ville, qui s'y rendent incessamment en foule pour en puiser: & avançant toujours vers le bout du *Bazar*, on trouve un grand portail orné de coquillages, qui fait face à la ruë entre deux belles tours, & qui sert de porte à un petit Château, qu'ils nomment *Cut* en Persan. Vous ne devez pas trouver étrange que dans l'Inde & sur les terres de la dépendance du *Mogol*, la Langue Persane soit peut-être plus en usage que l'Indienne même, puisque les Princes *Mogols*, qui sont originaires de *Tartarie* & de *Samarcand*, où la Langue Persane est la naturelle du País, l'ont voulu conserver

aussi dans l'Inde; enfin l'idiôme Persan parmi les Mogolins est le plus usité à la Cour, celui qu'on y parle ordinairement, dont on se sert dans tous les Contrats & dans toutes les écritures publiques. Tout auprès du Château, au bout de la rue, on voit aussi deux Portiques, ou deux loges fort bien bâties de pierres, l'une d'un côté & l'autre de l'autre, un peu élevées de terre, dans lesquelles on a acoutumé de lire publiquement les ordres & les commandemens du Roi, quand l'ocasion s'en presente; de-là tournant à main droite, après avoir passé une autre grande porte qui y est, on trouve à quelque distance, à main gauche, le Palais du Roi. Parce qu'*Ahmedabad* est une des quatre villes, entre toutes les autres de son Roïaume, où le grand *Mogol*, par un privilège particulier, a un Palais & sa Cour; & en éfet, il y fait quelquefois sa résidence.

Descri-  
ption du  
Palais  
d'*Ahmi-  
abad.*

Ce Palais a une grande cour, quarée, fermée de belles murailles, bien blanches & bien propres, au milieu de laquelle on a planté une pièce de bois fort haute, pour s'exercer à tirer au *Papegai* avec l'arc, de la même façon que je vous ai mandé autrefois qu'on en usoit dans la place publique de la Perse. L'appartement du Roi paroît à main gauche de la Cour en entrant; mais je vous avoué que ce bâtiment n'est ni fort considérable ni fort élevé. Je ne puis pas vous dire ce qu'il y a dedans, parce que je n'y entrai point; mais par-dehors on y voit premièrement un grand retranchement de la cour en quaré, au-dessous des fenêtres de l'appartement du Roi, fermé d'une barrière de bois peint, dont le plancher sur lequel on  
mar-

marche est un peu élevé de terre, & dans lequel, lorsque le Roi est en son Palais, de certains Officiers de la milice, qu'ils appellent *Mansubdar*, qui sont à peu près comme nos Colonels, ont acoutumé de se rendre: mais ils ne commandent ordinairement que mille chevaux chacun. Ils ne sont pourtant pas égaux, mais les uns en ont plus & les autres moins, toujours au-dessous de mille néanmoins. Au-dedans de cette lice des *Mansubdari*, au-dessous des balcons du Roi, on voit deux Eléphans tout de relief, peints de leurs couleurs naturelles; mais qui ne sont pas fort grands; & vis-à-vis les chambres du Roi, ils ont fait plusieurs autres semblables ornemens à la mode du païs, que je n'estime aucunement.

Quelques-uns m'assurèrent que dans un balcon du Roi, qui subsiste encor aujourd'hui, on y voïoit autrefois, par dehors & publiquement, une *Image de Nôtre-Dame*, que *Sciah Selim* y avoit mise, à laquelle il étoit très-dévoit, à ce que l'on dit, & dont quelqu'un de nos Religieux qui fréquent la Cour dans l'espérance de le convertir à la Foi de JESUS-CHRIST, lui avoit peut-être fait présent: mais cette *Sainte Image* n'y étoit plus, lorsque je vis les balcons & la cour. Il se peut faire que *Sultan Chorrôm* son fils, ennemi juré des Chrétiens & de leurs cérémonies, l'avoit ôtée depuis sa prise de possession de ces contrées de *Guzarat*. Les Chefs de la milice, & ceux qui de tous les *Mansubdari* en possèdent les premières charges, comme sont les *Chams*, & les autres de cette condition se tiennent dans les balcons même

Sciah  
Selim a  
conser-  
vé par  
par dévotion  
une Image  
de  
Nôtre-Dame.

me du Roi ou là auprès dans les chambres : & les autres soldats , qui ne sont pas de leur volée , je veux dire qui n'ont seulement que deux ou trois chevaux , demeurent & se promènent indifféramment dans la cour , hors de ces barrières dont je vous ai parlé ci-dessus. Vis-à-vis de la cour , il y a un autre bâtiment , avec une autre barrière au-devant , mais sans ornement , où se rend la garde du Roi avec tous ses Capitaines ; & je croi qu'en quelque endroit & en quelque ville que le *Mogol* se trouve , ce même ordre s'observe à la Cour. En sortant de cette Cour on voit un appartement par une autre porte , que nous appellerions la Cour des Cuisines , parce que c'est là même qu'on a bâti les offices tout à l'entour ; mais elle n'est pas si propre ni si bien prise que l'autre.

Après avoir contenté nôtre curiosité de ce qui se pouvoit voir du Palais Roïal du *Mogol* , nous retournâmes sur nos pas , par le même chemin que nous étions allez dans la ruë du grand *Bazar* , & sortîmes du Château par cette grande porte , qui termine cette ruë & qui est au milieu de deux Tours , comme je vous l'ai déjà marqué. Nous y fûmes voir un fameux Temple de *Mahadeu* que l'on y a bâti , auquel il y a le long du jour un concours de peuple extraordinaire ; la ruë qui y conduit est toujours remplie , non-seulement de peuple , qui va faire sa prière au Temple ou qui en revient , mais encor d'une infinité de pauvres misérables , qui se rangent des deux côtez de la ruë , & qui demandent importunément l'aumône à ceux qui passent. La  
struc.

structure du Temple est médiocre, avec une entrée fort petite & fort basse, presque sous terre, où l'on descend par plusieurs degrez; desorte qu'il semble que l'on prenne plutôt le chemin d'une grotte que d'un Temple: tellement qu'à cause du grand concours de ce peuple, & que le lieu est fort serré, la foule y est toujours prodigieuse. L'on y a suspendu quantité de grosses *clochettes*, que tous ceux qui y vont faire leurs prières sonnent en entrant, de manière qu'à chaque moment du jour on entend quelque son de cloche. On voit dans le Temple plusieurs *Gioghi*, qui y sont continuellement, mais tous nus, à l'exception de leurs parties nobles, qu'ils couvrent de quelque petit morceau de toile. Ils portent leurs cheveux fort longs, florans à la négligence, conformément à de certaines cérémonies superstitieuses qu'ils ont; ils s'appliquent quelquefois sur le front du sandal, du safran, & d'autres semblables couleurs; mais ils sont fort propres au reste du corps; ce que je dis à la différence de quelques autres *Gioghi*, qui ne paroissent que sous la cendre & une infinité de couleurs différentes & plus sales que de mauvais Peintres, tels qu'ils sont, comme je dirai plus bas.

Il est indubitable que ceux-ci sont les anciens *Gymnosophistes* si célèbres dans le monde; c'est-à-dire, ces Philosophes, qui dès ce tems-là alloient tous nus, qui s'exerçoient à souffrir sans murmurer, & avec patience, la privation même des choses nécessaires & vers lesquels *Alexandre le Grand* députa *Onésicrite* pour conférer  
avec

Supers  
flition  
de ceux  
qui ser-  
vent au  
Temple

Liv. 15. avec eux, comme *Strabon* en fait mention après ledit *Onésicrite*. Plusieurs donc de ces *Gioghi* paroissent dans ce Temple auprès des Idoles, autour desquelles, au moins de celles qui étoient nichées au fond du Temple, on avoit allumé plusieurs cierges & quantité de lampes. Ces Idoles n'étoient que deux pierres d'une hauteur fort médiocre, comme deux petits termes, peints de leurs couleurs ordinaires. A la droite de ces Idoles, il y avoit une pierre sur laquelle on avoit taillé une figure en bosse; à leur gauche, une autre pierre, de cette forme ordinaire de colonne, sous laquelle ils ont accoutumé, comme je vous l'ai dit plusieurs fois, de représenter *Mahadeu*: mais il y avoit au-devant de toutes, une autre figure de *Mahadeu* faite de cristal, au pié de laquelle ils mettent leurs ofrandes, qui ne consistent qu'en du lait, de l'huile, du ris, & autres choses semblables. Les *Gioghi*, qui sont de semaine dans le Temple, faisoient présent à ceux qui y entroient, de ces fleurs qui sont répandues aux environs des Idoles, dont ils tiroient de grandes sommes d'argent, que ceux qui y avoient de la dévotion leur distribuient volontiers. Etans sortis du Temple, pour monter là auprès sur les murailles de la ville, nous vîmes de-là un petit fleuve qui s'appelle *Sabermati*, & qui coule de ce côté-là au-dessous des murailles. Sur le bord de cette rivière plusieurs *Gioghi*, dont là vie est plus austère, étoient assis au soleil; je veux dire de ceux qui non-seulement vont nus comme les autres dont je vous ai entretenu, mais encor tous couverts de cendre,

L'Idole  
de Ma-  
hadeu  
est de  
cristal.

dre, dont le corps & le visage sont barbouillez d'une couleur blanchâtre sur du noir, avec une certaine pierre qui blanchit de même que de la chaux. Ils portent la barbe & les cheveux fort longs, dans une grande négligence, toujours mêlez, quelquefois si hérisséz, qu'on les prendroit pour des cornes, & très-souvent chargez de diverses couleurs, qui sont assurément des figures fort horribles à voir, & qui ont beaucoup de rapport à ces Diabes, que nous representons en nos Comédies & en nos autres divertissemens. Mais ce qui est de plus remarquable, c'est que la cendre dont ils se couvrent le corps, n'est autre que celle qui reste des cadavres qu'ils brûlent de tems en tems, afin de ne s'écarter jamais des pensées de la mort. Plusieurs donc de ces sortes de gens, sous la conduite de leur Chef, auquel ils obéissent tous fort religieusement, étoient assis en rond selon leur coutume, sur le bord de la rivière, avec une banière de plusieurs pièces de différentes couleurs: & là même plusieurs autres personnes se rendoient aussi; les unes pour passer la rivière, & les autres pour se baigner; parce que les *Indiens Idolâtres* ont beaucoup de vénération pour leurs fleuves, dans lesquels ils se baignent avec des superstitions inconcevables. Je vis au même endroit, sur les murailles de la ville, un petit dôme que l'on a élevé sur deux petites figures de *Mahadeu*, non pas droites ou relevées, mais taillées de relief sur une pierre située sur le terrain, où il y avoit aussi des lampes allumées & des gens qui y faisoient leurs ofrandes, ou

un de ces *Gioghi* demeure incessamment comme un reclus sans en sortir presque jamais, quoiqu'il y fut incommodé, à cause de la chaleur & de la fumée des lampes & autres luminaires, & que ce réduit étoit si petit, qu'à peine il pouvoit y demeurer tout seul, quoiqu'il fut assis tout courbé sur le plancher, qui est un peu élevé de terre, avec les jambes croisées. Je remarquai aussi en retournant au logis par le même chemin du grand *Bazar*, quelques *Carvanserai* faits comme des Cloîtres, de la même façon que ceux de Perse, dont les uns sont plus grands que les autres, avec plusieurs autres ruës, dont je ne parle point, parce qu'il n'y a rien ce me semble qui mérite votre curiosité.

Le fleur  
della  
Vallé  
prend  
congé de  
ses amis  
pour re-  
tourner  
à Cam-  
baïc.

Le même jour, après dîner, nous fûmes prendre congé de certains Chrétiens Arméniens & Syriens, qui vivent dans *Ahmedabad* avec leurs femmes & leurs familles, & prîmes le chemin de *Cambaië* avec la même *Casila*, dont nous étions servis en venant; parce que toutes les semaines, à jour donné, elle prend toujours cette route. Nous eûmes un peu d'embaras en sortant, parce qu'à l'occasion de la mésintelligence qui étoit entre le grand *Mogol*, & son fils *Sultan Chorrorm*, qui s'étoit mis en possession de ces Contrées de *Guzarat*, on avoit nouvellement fait des défenses dans *Ahmedabad*, de laisser sortir de la ville des femmes de soldats, ni d'autres personnes de qualité, par terre seulement, à ce que je croi. Ce qui avoit donné lieu à cette défense, étoit la crainte que ceux de la ville, pour se mettre à couvert  
de

de tous ces bruits, ne s'allassent établir ailleurs, & n'abandonnassent le parti de *Sultan Chorróm* qui s'étoit révolté, dans la pensée qu'ils avoient que ceux qui seroient mariez ne se retireroient pas si on arrêtoit leurs femmes; parce qu'enfin il est certain que les hommes ne quittent pas si facilement leurs femmes & leurs maisons. Comme cette défense subsistoit encor, il me fut impossible de sortir, à cause de la petite Demoiselle qui étoit avec moi, sans en avoir premièrement une permission du Gouverneur, auquel il fallut prouver que nous étions étrangers, nullement du país, paier encor je ne sai combien d'argent, & aller plusieurs fois de côté & d'autre, en quoi nous perdîmes beaucoup de tems. A la fin néanmoins on nous acorda la permission que nous demandions. Etans donc sortis de la ville, nous allâmes voir un peu au-delà des murailles de la ville un grand Réservoir, que l'on y a bâti de pierre, avec des degrez tout à l'entour à plusieurs angles, & dont le diamètre est je croi de plus de la moitié d'un mille. Il ya une Isle, avec un jardin presque dans le milieu, où l'on se peut rendre facilement par un beau Pont, qui a plusieurs arcades fort bien bâties, & sur lequel les carosses du país peuvent aller sans rien craindre. En éfet, ces grands Réservoirs de l'*Inde* sont quelque chose de fort beau, & assurément on les peut mettre au rang des édifices les plus considérables qui soient au monde. Après avoir donc vû ce Réservoir, nous continuâmes notre chemin, & joignîmes la *Casila* dans un village où elle étoit logée, éloigné de sept *Cos d'Ahmedabad*.

Il n'en  
peut sortir  
sans  
la permission  
du Gouverneur.

Réservoirs  
fort considérables.



380 VOYAGES DE  
*dabad*, qui se nomme *Barigia*, ou *Bari-  
za*, parce que les *Indiens* confondent, en  
parlant, ces deux lettres G, & Z; & com-  
me je ne sai parler leur Langue, non pas  
même la lire ni l'écrire, je ne puis pas aussi  
vous informer de leur propre & véritable  
prononciation. Nous arrivâmes fort tard  
à ce village, à cause des petits embarras  
que nous eûmes en quittant *Ahmedabad*;  
desorte que de certains Cavaliers qui sont  
destinez comme je croi à la sûreté des che-  
mins, nous aïans rencontrés à ces heures  
indues, voulurent bien nous escorter jus-  
qu'au lieu où étoit notre *Casila*, & où nous  
reconnûmes leur civilité, de quelqu'ar-  
gent que nous leur donnâmes.

Le premier de *Mars*, jout des *Cendres*,  
nous continuâmes nôtre chemin dès la  
pointe du jour; passâmes ce même ruis-  
seau, que nous avions déjà traversé en ve-  
nant à *Ahmedabad*, & après avoir fait  
quinze *Cos* de chemin, nous nous rendî-  
mes sur le soir dans un Bourg fort con-  
sidérable, qui s'appelle *Sozitra*, où nous  
logeâmes, & où je vis de Chauvesouris  
grosses comme des Corbeaux. Le len-  
demain nous remontâmes en nos caros-  
ses devant le jour, & après dix *Cos* de che-  
min, nous arrivâmes à *Cambaie* un peu  
après-midi. Messieurs les Hollandois, qui  
furent avertis que nous nous étions servis  
de la commodité de la *Casila* qu'ils aten-  
doient, vinrent au-devant de nous à quel-  
que distance de la ville, & nous acom-  
pagnèrent chez eux, avec toute l'amitié  
& toutes les caresses imaginables. Le troi-  
sième de *Mars*, nous sortîmes de la ville,  
allâ-

allâmes nous promener sur le bord de la Mer; & par curiosité nous nous rendîmes sur le haut de la tour de cette sépulture, que j'avois vuë, comme je vous ai déjà dit, auprès du Jardin des *Rois de Guzarat*, pour voir de-là la *marée*, qui vient avec impétuosité, qui est assurément quelque chose de très-curieux, joint que de ce même endroit on découvre la Mer de fort loin. Nous avions eu ce même jour-là nouvelle lune, & par conséquent la marée devoit être plus haute que les autres jours; c'est pourquoi nous nous y rendîmes exprès pour l'observer, au moment qu'elle s'étoit entièrement retirée, & que la Mer ne pouvoit pas être plus basse: & c'est dont ceux du pais sont parfaitement instruits; parce qu'en ce moment, en moins d'un quart-d'heure, elle prend presque toute la hauteur qu'elle doit avoir, mais avec une furie & une précipitation qui n'est pas concevable, ce qui ne se remarque pas ailleurs sur les autres Mers. Nous vîmes donc de loin en ce moment la marée qui avançoit, comme si ç'eût été un fleuve très-rapide, qui inonda tout-d'un-coup un grand espace de terre, avec tant de précipitation & de furie, qu'elle auroit emporté bien loin tout ce qui s'y seroit présenté; je croi même qu'il n'y a point de cheval si vîte qu'il fût, & qu'on poussât à toute bride, que la marée ne l'eût atteint & submergé en même-tems; cet éfet assurément est fort surprenant, & tout-à-fait extraordinaire; parce qu'aux autres endroits le flux & reflux se fait fort doucement de six heures en six heures, & avec si peu de mouvement,

qu'on

Le flux  
& reflux  
se fait  
autre-  
ment  
dans  
l'inde  
que sur  
nos  
Mers;

qu'on ne s'en aperçoit presque pas.

Après cela nous fûmes voir , toujours hors de la ville , mais d'un autre côté , un autre beau Réservoir que nous n'avions pas encor vû , qui est de forme quarée , & revêtu de marbre , avec des degrez tout à l'entour , semblables aux autres que j'ai remarquez ailleurs , & dont je vous ai déjà entretenu. Nous vîmes aussi dans un bourg ou village , qui n'est pas éloigné de la ville , & qui s'apelle *Cansari* , un Temple d'Idoles , le plus beau peut-être & le mieux bâti qu'on puisse s'imaginer , avec de certaines voutes , & des balcons élèvez par-dhors d'une forme bizarre & galante tout ensemble ; mais sur-tout fort bien conduit , quoique d'une étenduë très-médiocre. Ce Temple appartient à cette sorte d'Indiens qui se rasent la tête , à l'exclusion de tous les autres , qui portent les cheveux longs comme les femmes , & s'apellent *Vertia*. On ne voit en ce Temple qu'une Idole qui est assise sur un Autel en un lieu élevé comme une petite tribune , à l'endroit le plus honorable du Temple , où l'on monte par je ne sai combien de degrez , & où il y a toujours des lampes allumées. J'y trouvai aussi un homme , lorsque j'y entrâi , lequel en priant à sa mode , brûloit des parfums devant l'Idole. Là auprès il y a encor un autre Temple dont la forme est quarée , mais plus simple , dans lequel on voit une infinité d'Idoles de différentes sortes , dont je n'ai pû apprendre ni les noms ni les histoires , faute de loisir & d'intelligence en leur Langue. Hors de la porte de ces Temples , je vis une autre trou-

troupe de ces *Gioghi* tous nuds, assis en rond, & dont les corps étoient couverts de cendre, de terre de différentes couleurs, de même que ceux dont je vous ai déjà entretenu, & étoient sur le bord de la rivière d'*Ahmedabad*. Ils environnoient donc leur Supérieur, qui s'étoit rendu si recommandable, non-seulement parmi eux, qui font profession de vivre religieusement dans leur secte; mais encor parmi les autres Indiens séculiers. J'ai vû des personnes d'importance qui alloient lui faire de très-profondes révérences, lui baiser la main, & demeurer en sa présence dans une posture humiliée, pour entendre de sa bouche quelque sentence, comme s'il eut été un Oracle; pendant qu'avec une gravité Espagnolle, ou, pour mieux dire, avec un mépris extraordinaire de toutes les choses du monde, il témoignoit en aparence & par hypocrisie, une indifférence de parler & de répondre à ceux-mêmes qui lui faisoient cet honneur.

Ces *Gioghi* ne sont pas tels de pere en fils, mais par un choix qu'ils font de ce genre de vie, comme les Religieux parmi nous. Ils vont nuds, avec le corps barbouillé & sali, de la même façon que je vous ai dit ci-dessus que plusieurs d'entr'eux en usoient. Il y en a quelques-uns néanmoins qui se contentent d'aller nuds, qui ont le reste du corps fort propre, où dont le front seulement est teint avec du sandal, & quelque couleur rouge, jaune ou blanche. Mais quoique cela semble étrange, il n'est pourtant pas de mauvaise grace; au contraire, ces choses-là sont propres, odoriférentes,

Les *Gioghi* forment une secte différente des autres.

&

Leurs  
austé-  
ritez.

& en usage même parmi des Séculars, au-  
rant par superstition que par sensualité.  
Ils vivent d'aumône, dans un mépris de  
toutes les choses du monde. Ils n'ont point  
de femmes, & font profession de chaste-  
té, très-sévère & très-rigoureuse, au moins  
en aparence, parce que l'on fait que plu-  
sieurs d'entr'eux commettent dans le parti-  
culier mille méchancetez. Ils vivent en  
communauté, sous l'obéissance de leurs  
Chefs, & vont comme des vagabonds par  
le monde, sans avoir presque de demeure  
arrêtée. Ils n'en ont point d'autres que les  
places publiques, les ruës, les porches des  
Temples, les arbres, principalement sous  
ceux où il y a quelque superstitions qui  
leur soit en vénération. Ils souffrent, avec  
une patience inconcevable, le jour & la  
nuit, sans murmurer, toute la rigueur  
de l'air, de même que les ardeurs excessi-  
ves du soleil, dont je m'étonnai extraor-  
dinairement; parce que la chaleur est ex-  
trême & presque insupportable en ces quar-  
tiers. Ils ont des conférences spirituelles  
à leur mode, & quelque exercice aussi  
pour les sciences: mais je pense, par ce que  
j'en puis juger d'un de leurs Livres que  
j'ai traduit en Persan, qui s'appelle, si je  
ne me trompe, *Damerdbigiaska* ou *Ka-  
merdbisgiaka*, l'un & l'autre; je veux dire,  
tant les exercices spirituels, que l'étude  
des *Gioghi*, ne consistent ordinairement  
qu'en l'art de deviner, en de certains se-  
crets de simples, & d'autres choses natu-  
relles, même dans la *Magie*, en des en-  
chantemens & des charmes, à quoi ils s'a-  
pliquent fort volontiers, & en vertu des-  
quels

Ils s'a-  
donnent  
à la Ma-  
gie.

quels ils se vantent de faire des merveilles. J'y comprends leurs exercices spirituels; parce que selon la lecture que j'ai faite de ce Livre, ils disent que par le moyen de ces exercices, des prières, des jeûnes & d'autres semblables superstitions, ils ont des révélations, qui ne sont en effet que des commerces infames avec le Démon, qui leur paroît, & les trompe, sous diverses formes qu'il emprunte, pour leur prédire quelquefois les choses futures. Par un aveuglement épouvantable, ils lui servent d'incubes, quoiqu'ils ne se persuadent pas d'avoir affaire à lui, au moins ils ne s'en vantent point; mais à de certaines femmes immortelles, spirituelles, & invisibles, jusqu'au nombre de quarante, qui ne leur sont pas inconnuës, qu'ils distinguent par leurs différents états, par les formes, les noms différents qu'elles empruntent, & qu'ils révèrent comme des Divinitez, auxquelles ils rendent des adorations surprenantes, & si extraordinaires, que même il se trouve dans l'Inde des Princes Mores, comme l'un de ces trois petits Souverains qui commandent en *Dacan Tellengane & Mellestapaton*, qui se nomme *Cubsciah*, si je ne trompe, lequel quoique More, célèbre néanmoins de grandes fêtes pour conserver la mémoire de l'ancienne Gentilité, & offre tous les ans des sacrifices à l'une de ces Dames en de certaines grottes, qui sont en son pais sous de très-hautes montagnes, où l'on croit que cette Nymphe immortelle prend plaisir de faire sa retraite. De manière que si quelqu'un de ces *Gioghi*, après tant de jeûnes & de prières, peut

Le Démon leur  
aparoit  
sous diverses  
formes.

jouir de la présence de l'une de ces rares intelligences, qui lui prédise des choses futures & qui l'instruise des moïens de faire d'autres merveilles, il se met sans doute en grande réputation parmi eux; & bien davantage, s'il peut parvenir à la qualité de fils adoptif de cette belle immortelle, ou de frère, ou à quelqu'autre degré d'alliance; mais sur-tout s'il peut devenir son mari, & qu'il ait communication charnelle avec elle, sans qu'il en puisse jamais espérer avec quelqu'autres femmes du monde que ce soit, alors on dit qu'il est spiritualisé, & qu'il a aquis une nature plus qu'humaine, avec promesse de mille choses miraculeuses, que je passe sous silence de peur de vous ennuyer.

Cependant voiez je vous prie de quelle façon le Démon se jouë de ces pauvres misérables, & en quel état il les réduit. Je supprime encor plusieurs autres circonstances de la vie & de la conduite de ces *Gioghi*, que j'ai remarquées en quelque'autre endroit de ce journal, particulièrement lorsque le *Bender de Combru* fit mention d'eux & des *Sami*, qui sont une autre espèce de Religieux Indiens qui vont vêtus, que j'y vis & que je pratiquai par curiosité. Je ne vous dis rien non plus des sciences que possèdent les *Gioghi*, ni de leur morale, de leurs exercices spirituels, & principalement d'une façon curieuse, selon moi, plutôt naturelle que superstitieuse, de deviner par la respiration de l'homme, sur laquelle en éfet ils ont fait de très-curieuses & de très-particulières observations, que j'ai éprouvées, & qui se sont trouvées véritables.

Mais

Mais ceux qui en voudront être plus parfaitement instruits, trouveront de quoi se satisfaire dans le Livre que j'ai cité ci-dessus, que je porte avec moi pour le faire voir en Italie, comme une pièce très-curieuse; & si l'occasion s'en présente, je le ferai imprimer quelque jour en notre langue, pour contenter les curieux.

Le 4. de Mars je sortis de *Cambaie*, & fus me promener à deux *Cos* de la ville dans un certain village, qu'ils nomment *Hagra*, pour y voir un fameux Temple, que la secte des Banians firent bâtir autrefois, & qui leur appartient en éfet; mais dont les Bramins ont la direction, & qu'ils desservent comme gens destinez à de semblables emplois. Ce Temple est dédié à *Brahma*, qui est le même que *Pithagore*, comme je l'ai déjà remarqué, & que quelques-uns dès leurs me l'ont confirmé. Ils débitent de grandes histoires de l'origine de *Brahma*; comment il fut produit de la première cause, ou plutôt de la matière première; comment ils le font passer pour un des éléments, & plusieurs autres semblables extravagances, qui ne conviennent nullement à *Pithagore*, qui a paru en son siècle comme un autre homme; mais néanmoins ils confondent en éfet ces deux noms, que, selon moi, on pourroit concilier en cette occasion, sans beaucoup de difficulté, de même que nos anciens Idolâtres convenoient ensemble à l'égard de leur *Jupiter*, le considérant tantôt pour un des éléments, & tantôt historiquement pour l'un de ces Rois, anciens fils de *Saturne*; & ainsi sous plusieurs autres sem-

Temple  
dédié à  
*Brahma*

blables noms, qui sont de la Philosophie & de l'Histoire, ils en parloient bien souvent diversement; tantôt dans un sens allégorique, & tantôt dans un mystique ou moral. Les lecteurs, curieux de la généalogie de *Brahma*, de l'Histoire des autres faux-Dieux des Indiens, & de tout ce qui regarde leur vaine & superstitieuse Théologie, en seront parfaitement instruits, s'ils se donnent la peine de parcourir les Livres du R B F *Negrone* ou *Negraore*, comme disent les Portugais, lequel en écrit fort amplement dans l'Histoire qu'il a fait imprimer du progrès de son Ordre dans l'Inde, en sa Langue Portugaise. Et je crois qu'il sera le premier, & peut-être le seul de ces Historiens modernes, qui aura informé l'Europe de ces curiositez. Et si un homme qui ne fait pas la langue, parce que sans cette connoissance il est impossible de juger à fonds des choses que très-imparfaitement, & par le moïen & le secours des autres, & de consulter les Livres qui instruisent particulièrement, ni même les savans sur ces matières, qui seuls peuvent résoudre toutes les difficultez; si quelqu'un, dis-je, sans savoir la Langue Indienne peut écrire & parler à fonds de leur conduite & de leur politique, le susdit bon Pere ne le cédera à personne, parce qu'il a supléé à ce défaut de connoissance en leur Langue, comme lui-même l'a avoué plusieurs fois par des Peres de son Ordre, grands Théologiens, très-savans en la Langue Indienne, qu'il a consultez comme très-éclairés sur toutes ces matières, qui se sont donné la peine de lui interpréter ces mêmes livres

Histoire  
de l'Inde  
imprimée en  
Portu-  
gais,

vres des Indiens & qui lui ont servi de Truchemens dans les conférences qu'il a eues plusieurs fois avec les plus doctes des Indiens sur toutes les choses qui les concernent. De plus, il n'a pas manqué de mémoires sur ce sujet; parce que comme Historien de son Ordre, de la part de ses Supérieurs, on lui a fourni emplement tout ce qui pouvoit contribuer à la perfection de son entreprise. Il s'est particulièrement étendu sur le Roïaume de *Bisnaga*, où la Religion & les sciences des Indiens sont comme dans leur Trône; de même aussi sur l'Isle de *Zeilan*, que plusieurs font passer pour l'ancienne *Taprobane*, & sur d'autres pais conformes à son sujet. Il a fait exprès plusieurs voïages, pour juger des lieux & des circonstances qui faisoient à son dessein. Les Vice-Rois mêmes, & les Gouverneurs des Provinces de la dépendance des Portugais, l'ont aidé en cette occasion de leur crédit, lui ont bien souvent donné des compagnies entières de soldats, pour l'escorter dans ces lieux où il vouloit passer & sur les chemins qui étoient dangereux. Ils ont enfin favorisé son entreprise de toutes les manières dont ils ont été requis. Tellement que sans avoir égard à la dépense qu'il faisoit, ni aux fatigues qu'il a essuïées avec des soins inconcevables, l'espace de plusieurs années, il s'est appliqué à cette Histoire avec tout le succès imaginable.

Enfin, il y a quelques années que son Général lui permit de retourner en Europe, seulement afin de faire imprimer ses ouvrages qu'il avoit mis au net; de sorte qu'en l'année 1619. il passa par la Perse, séjourna

même quelque-tems à *Ispahan*, où j'eus l'honneur de le voir & de faire connoissance avec lui : mais parce que ses affaires l'appelloient ailleurs, je n'eus pas le loisir de me faire lire ses écrits comme je souhaitois. Delà il s'en alla droit à Rome, où je le priai de me faire tenir quelques lettres, pour mes parens & amis auxquels je le recommandois, & qui lui ont rendu de bons services : d'où j'ai appris étant arrivé à *Bendar de Combru*, que le Pere Négrone revenoit, après avoir demeuré quelques années à Rome, & qu'il passoit par la Turquie pour se rendre dans l'Inde, où j'ai espérance de le revoir & de lire ses Livres imprimez, s'il en apporte quelques-uns, comme je l'espère ; & si j'y trouve quelque chose de remarquable qui puisse servir à mes Relations, je ne la déguiserai point & en ferai mention en son lieu.

Un Pere  
Jésuite a  
écrit sur  
le même  
sujet.

Le Pere Jean de Lucena Jésuite, en son Histoire qu'il a composée en Portugais de la Vie de S. François Xavier, fait aussi mention de la Religion & des superstitions des Indiens Idolâtres, dont il témoigne être fort instruit. Cependant il y a quelque chose à redire sur quelques circonstances particulières qu'il avance. Mais ce que je n'y puis souffrir, c'est que l'on voit clairement qu'il a eu beaucoup de plus belles lumières de la conduite & de la morale des Indiens qu'il ne nous en a communiquées, & dont peut-être il ne nous a pas voulu informer, ou parce qu'elle est honteuse, impie, & injurieuse à l'honneur de Dieu, ou parce qu'elle ne faisoit rien à son sujet. Enfin le P. Négrone est retourné dans l'Inde,

de, & je l'ai vû à *Goa*, sans qu'il se soit chargé d'aucun de ses livres imprimez, soit que ses Supérieurs ne lui aient pas voulu acorder la permission de les faire imprimer à Rome, comme on me l'a assuré, ou que quelqu'autres s'y soient oposés. Il me dit néanmoins qu'on l'imprimoit en Portugal, & qu'il l'atendoit par la premiere flotte qui arriveroit. Ainsi je ne doute point qu'il ne me le communique très-volontiers, s'il n'est pas frustré de ses espérances. Mais après quelques conférences que j'ai eues avec lui dans *Goa*, j'ai reconnu qu'en matière d'Histoire & de Géographie, conformément à tous les Religieux d'Espagne, & principalement de Portugal, qui ne s'appliquent qu'à la Prédication, il n'étoit pas fort habile homme. De manière qu'il est impossible, ce me semble, que sans avoir une connoissance parfaite de l'Histoire ancienne, de la Géographie, & des autres lettres humaines, un homme devienne grand Historien, & qu'il n'y ait beaucoup à redire sur ce qu'il nous a laissé de la Religion & de la morale des Indiens, dont il n'a pû même être informé que par des Truchemens, qui ne sont pas toujours si éclairés, que l'on ne s'égare souvent avec eux, & que l'on ne tombe dans des absurditez. Nous verrons néanmoins ce que le Pere Lucena, quoiqu'il en traite fort succinctement, nous en communiquera dans son Livre.

Mais sans m'écarter davantage, & pour retourner à mon sujet, je dis que dans le village d'*Hagra*, il y a un Temple dédié à *Brahma*, rempli de quantité d'Idoles de

Il est difficile d'entreprendre l'Histoire d'un pays sans en savoir la Langue,

marbre blanc , dont la structure est plus considérable pour son antiquité, que pour ce qu'elle contient. La statuë de *Brahma*, ou de *Pithagore*, est au milieu du Temple, comme la plus vénérable, avec plusieurs bras & plusieurs visages, de la même façon qu'ils le representent ordinairement; je veux dire avec trois visages, au moins je n'en vis pas davantage; parce qu'il me fut impossible de remarquer si par derrière il y en avoit un quatrième, ou plusieurs autres. Cette statuë est toute nuë, avec une barbe longue & pointuë, mais mal faite, comme tout le reste de la figure, qui a trop de ventre pour sa hauteur. Je ne sai pas néanmoins si on doit attribuer ce défaut à l'ignorance de l'ouvrier, qui en cette occasion passeroit pour un fort mauvais sculpteur, ou au caprice des Indiens, qui sont dans les sentimens des habitans de *Sumatra*, chez lesquels les hommes sont d'autant plus beaux & proportionnez, qu'ils ont le ventre gros. Cette figure de *Brahma* est debout, à ses piez on en a taillé deux autres petites, qui representent deux de ses enfans, dont l'un s'appelloit *Swinet*, l'autre *Sonnah*. Aux deux côtez de *Brahma*, l'on voit aussi de bout deux autres statuës de femmes, un peu plus petites que celle de *Brahma*; l'une à droit, & l'autre à gauche, qui representent deux femmes de *Brahma*, dont l'une se nommoit *Savetri*, & l'autre *Gavetri*. Dans un autre angle de ce petit Temple, à la gauche de *Brahma*, on a situé deux autres figures d'hommes barbus, tous nuds, presque de la même hauteur & de la

mê-

même manière, qui représente deux Religieux, qui ont autrefois passé parmi eux pour Docteurs, ou Disciples de *Brahma*, ou de *Pithagore*, dont l'un s'appelle de *Chefcuer*, & l'autre *Ciavan de Chefcuer*, auprès desquelles, & un peu plus bas, il y avoit quantité d'autres Idoles, mais plus petites, comme celle qui a une tête d'éléphant; & plusieurs autres, dont je vous ai fait mention ailleurs ce me semble. Et parce que les Brahmins ont acoutumé de se laver souvent, conformément à la superstition de tous les Indiens, qui y mettent leur satisfaction, ils servent ces Idoles, les adorent, les encensent, leur présentent à manger, & les lavent tous les jours, avec des soins extraordinaires.

Jene veux pas passer sous silence ce que les *Banians* m'ont dit sur ce sujet, que ce village de *Naghra* étoit anciennement la ville Roïale & la principale du Roïaume de *Cambaïe*; que la ville qui porte proprement aujourd'hui le nom de *Cambaïe*, qui s'est renduë considérable, peut-être par la ruine de quelqu'autre ancienne, est moderne; & de-là j'ai pensé quelquefois que c'étoit à cette ville de *Naghra*, qui doit avoir été anciennement très-fameuse, que l'on attribuoit peut-être l'invention de certains caractères usitez parmi les savans Indiens, dont je vous ai entretenu ailleurs, & qu'on appelle *Naghra*, parce qu'anciennement on s'en servoit dans cette ville de *Naghra*. Cependant, comme je vous ai dit, je ne vous dis ceci que comme un simple préjugé; vû que je sai, après mes longues expériences, que quand il est question

Cambaïe  
est un  
nom  
moderè  
ne.

de l'interprétation & de l'étimologie des noms, principalement des villes du monde, il ne s'en faut pas rapporter à la conformité des termes; parce que par la diversité des langues, & de certaines conformitez de noms, que l'on attribüë bien souvent par hazard à des sujets fort différents, selon la diversité des lieux, on peut très-facilement se tromper, *Nagher* signifie en Indien, grosse ville.

En sortant de *Naghra*, je vis quelques hommes tous nus & mal propres, de la taille à peu près de ces *Gioghi* couverts de cendres, lesquels étoient d'une race d'Indiens qu'ils méprisent parmi eux, comme très-immonde, la plus abjecte & la plus vile qu'il soit dans l'Inde; parce qu'ils mangent de tout sans scrupule, jusqu'à des animaux même dont on a le plus d'horreur, comme des souris, & autres semblables, d'où ils se sont aquis le nom, que ceux qui parlent Persan, comme tous les sujets du *Mogol*, & plusieurs autres habitans de l'Inde, leur ont donné d'*Halal-chor*; c'est-à-dire, mange tout; comme s'ils vouloient dire, un homme qui se donne la liberté de manger indifférament de toute sorte de viande. Mais les Indiens les appellent en leur Langue *Der*, & tous en général en détestent la compagnie, la conversation & les aproches même, à ce que l'on m'a dit, comme des choses impures & immondes. Je n'ai rien appris de particulier touchant leur Religion; mais je croi qu'ils sont Idolâtres aussi comme les autres, ou peut être encor Athées, & qui ne sont pas plus scrupuleux en leur créance qu'en leur man-

Il s'ont  
idolâtres  
comme  
les au-  
tres.

manger. Ils sont tous fort pauvres, vivent ordinairement d'aumônes, ou de leur petit travail, dans les plus sales & les plus vils emplois de la République, que les autres méprisent, & auxquels ces pauvres misérables s'engagent volontiers, soit qu'en cela ils suivent les loix de leur Religion, qui leur prescrivent ce genre de vie, ou que la nécessité de la vie les y contraigne.

Le cinquième de Mars, nous retournâmes à la promenade au jardin du Roi, & en plusieurs autres de divers particuliers, où nous mangeâmes de plusieurs sortes de fruits, & où nous vîmes quantité de fleurs du País, inconnuës en Europe; une entre autres fort odoriférente, que je conserve dans un papier, qu'ils nomment *Ciompia*. Nous vîmes hors de la ville les marais salans qui sont sur le bord de la Mer; & cette plaine où les Indiens ont acoutumé de brûler les corps de leurs morts, dont les marques paroissent de tous les côtez, avec des restes de cendre, du bois; & en plusieurs endroits aussi des ossemens que le feu n'a pas consommés; mais parce que nous ne nous étions pas encor trouvez à voir brûler leurs morts, & que nous savions positivement que cette cérémonie se faisoit ordinairement de bon matin, nous résolûmes d'y retourner le lendemain à une heure plus favorable. Nous nous rendîmes donc le sixième de Mars à la pointe du jour au milieu de cette plaine sur le bord de la Mer, où les Idolâtres ont acoutumé de brûler les corps, & où effectivement nous en vîmes brûler plusieurs, en-

tr'autres celui d'une femme, aux funérailles de laquelle nous assistâmes depuis le commencement jusqu'à la fin. Ils portent les corps morts enveloppez dans un drap de ces *Cit*, qui est ordinairement rouge, & dont les Indiens se servent en beaucoup d'autres occasions, comme je l'ai déjà remarqué ci-dessus. Ils ne les portent pas comme nous sur des civières; mais ils les lient & les mettent de travers sur un bâton, comme si c'étoit autant de sacs, que deux ou trois hommes, selon la pesanteur du fardeau, portent sur leurs épaules. Ils dressent un bûcher, avec du bois qu'ils font charrier, en forme de lit fort uni, de la longueur & de la largeur du corps qu'ils veulent brûler, & sur lequel, pendant qu'ils remplissent l'air de leurs gémissemens, ils couchent le cadavre tout nud sur le dos, avec le visage & les pieds tournez vers la Mer: ce qui s'observe aussi, à ce que je croi, vers les fleuves ou les lacs, & les étangs, dans les autres contrées qui sont éloignées de la Mer; parce que l'eau est l'objet particulier de la dévotion des Indiens, sans avoir égard de quel côté du monde ils les tournent. Ils couvrent les parties nobles du cadavre avec un morceau de bois du bûcher, ils lui frottent les piez & les mains d'une certaine huile, lui mettent un charbon de feu dans la bouche; & après avoir préparé les choses nécessaires pour l'allumer, ils mettent le feu la première fois dans la bouche, & puis ensuite à l'entour du bûcher, commençant premièrement au-dessous de la tête, mais dont le visage est de l'autre côté, de la même

Charité  
des In-  
diens  
envers  
les pau-  
vres.

me façon que Virgile assure que nos anciens en usoient ; ils répandent après de l'eau tout à l'entour du bûcher, qu'ils atisent incessamment avec des bâtons qu'ils ont entre les mains, empêchant même autant qu'ils peuvent que le vent ne porte la flâme ailleurs, afin qu'il brûle plutôt : à mesure que le corps se consume, ils réduisent le feu en rond ; après qu'il a tout consumé, ils abandonnent les cendres, qui restent au même endroit où la cérémonie a été faite, & quelquefois même des ossemens qui n'ont été brûlez qu'à demi : & ils sont si charitables, qu'auparavant d'étendre le cadavre sur le bûcher, ils donnent par aumône à quelque pauvre qui s'y rencontre, le drap dans lequel le défunt a été envelopé. Ceux qui en ont le moien se font brûler avec du bois précieux & odoriférant, en quoi les riches font de grandes dépenses ; mais ceux qui n'en sont pas capables, se servent du bois commun & ordinaire.

Ils ne brûlent pas les enfans qui ont moins de deux ans, mais ils les enterrent ; comme nous leur en vîmes faire la cérémonie en cette même plaine. Il ne faut pas néanmoins que celui qui se donnera la peine de lire ceci, s'étonne qu'en un même jour & dans l'espace d'une heure, nous aïons vu tant de morts ; parce qu'outre que *Cambaïe* est une ville fort spacieuse & très-peuplée, comme le sont toutes les villes & les contrées de l'Inde, les Idolâtres, comme je l'ai remarqué ci-dessus, ne font aussi cette cérémonie de brûler & d'enterrer leurs morts, que le matin à cette heure-là, & en cet

Ils enterrent les enfans au-dessous de deux ans.

en-

endroit seulement ; tellement qu'autant qu'il en meurt des leurs , dans l'espace des vingt-quatre heures du jour , on les porte tous en cet endroit , & à cette heure-là seulement. On nous donna avis le même jour qu'un Pere Jésuite étoit arrivé à *Cambaïe* , avec une *Casila* de frégates Portugaises fort nombreuse , qui venoit de *Goa* , lequel alloit par terre à *Agra*. Sur le soir , le Sieur *Albert Scilling* & moi , avec un Marchand Vénitien , nous lui fûmes rendre visite dans la maison où il étoit logé ; & sur l'aveu que je lui fis de la résolution que nous avions prise de partir le lendemain pour *Surat* , je le priai de me donner quelques Lettres de créance pour les Peres Jésuites de *Daman* & de *Bassaim* , d'où j'espérois d'entreprendre le voyage de *Goa* ; ce qu'il me promit de fort bonne grace & avec beaucoup de civilité. Ainsi nous demeurâmes d'accord que nous le verrions le lendemain avant de partir.

Le septième de Mars nous visitâmes encore une fois dès le matin ce Frère Jésuite ; en éfet , il n'étoit pas Prêtre. Il me donna des Lettres pour le P. Antoine Albertin qui étoit Italien , Recteur de leur Collège qu'ils ont en *Daman* , & pour le P. Recteur de leur Collège de *Bassaim* , par lesquelles il les prioit , puisqu'il m'étoit impossible de m'embarquer à *Cambaïe* avec la *Casila* des Portugais , à cause que je ne pouvois pas me dispenser de retourner à *Surat* , pour y prendre mon équipage que j'avois laissé dans les vaisseaux qui m'y avoient porté , qu'au moins ils me fissent la grace , étant arrivé à *Daman* ou à *Bassaim* , où je  
ne

ne manquerois pas de me rendre pour y trouver la *Casila* (parce que j'y devois passer en m'en retournant) de me procurer une commodité pour aller à *Goa*, & les moïens de vaincre toutes les dificultez qui se pourroient rencontrer en ces quartiers-là, qui m'étoient inconnus. Je chargeai aussi le F. Jésuite de quelques Lettres, que je lui donnai pour leurs Peres, qui demeurent à *Agra*. Je leur avois autrefois écrit de Perse, pour les prier de m'envoïer quelque copie correcte des Livres Persans, que leurs Peres avoient faits en cette Cour, & que je voulois faire imprimer à Rome. Comme le Sieur *Albert Scilling* m'avoit assuré que cette Lettre y avoit été fidèlement renduë, que lesdits Peres d'*Agra* me connoissoient de réputation, sur le recit que plusieurs qui m'avoient vû dans la Perse leur avoient fait de moi, & particulièrement le Sieur *Albert*, je leur écrivis une seconde Lettre, & leur fis civilité de *Cambaïe*. Je les priai que, comme j'étois sur le point de partir pour *Goa*, ils eussent la bonté de m'y donner de leurs nouvelles, & de se souvenir de m'envoïer les Livres que je leur demandois.

Ayant donc pris congé du F. Jésuite, nous retournâmes à l'Hôtel de Messieurs les Hollandois pour y faire collation, pendant laquelle on me procura un divertissement de Musique fort agréable, dont nous fûmes tous redevables à un Indien qui chantoit fort bien, & qui touchoit agréablement un certain instrument d'une forme extraordinaire, dont on se sert dans l'Inde.

Je

Je vous avouë que j'y pris grand plaisir ; parce que cette Musique n'étoit pas inopportune, comme celles des Indiens communs & ordinaires, laquelle ne consiste qu'à faire un bruit étrange que je ne puis souffrir. Au contraire celle-ci, dont l'harmonie n'étoit pas fort éclatante, est très-douce & très-agréable. Il est vrai que le Musicien étoit savant en son art, à la mode du païs, aiant demeuré plusieurs années à la Cour de *Vissapor*, au service d'*Aldilciah*. Son Instrument étoit composé de deux citrouilles rondes, teintes d'un noir que le vernis rendoit éclatant, avec quelque ouverture qui formoit le corps de cet instrument pour en tirer le son. Ces deux citrouilles étoient entées sur les deux bouts d'une petite planche de bois, de la longueur de trois palmes; sur cette petite planche on avoit tendu plusieurs cordes de laiton ou d'acier, que plusieurs petites tablettes portoient, comme autant de cillets ou de chevalets, qui marquoient les touches qu'il parcourroit de la main gauche pour varier les acords, pendant que de la main droite il pinçoit les cordes, non pas avec les doigts ni avec les ongles, mais avec de certains fils de fer qui s'ajustent à de petits aneaux faits comme des dez à coudre qu'il avoit au bout de ses doigts, dont il touchoit les cordes fort doucement, en battant seulement du haut en bas; & de cette façon l'harmonie en étoit très-agréable. Pour jouer plus facilement de cet instrument, il l'avoit suspendu au col, & le tenoit devant lui, de la même façon que nous tenons le lut. Une de ces citrouilles pendoit par der-

Descri-  
tion d'un  
instru-  
ment de  
musique  
dont se  
servent  
les In-  
diens.

PIETRO DELLA VALLE. 401  
rière sur l'épaule gauche, & l'autre sur le  
côté au-dessous du bras droit, ce qui n'a-  
voit pas mauvaise grace.

Cette Musique étant finie, & notre col-  
lation achevée, nous partîmes de *Cam-  
baïe*, escortez de tous ces MM. Hollan-  
dois, qui nous acompagnèrent l'espace de  
deux *Cos* hors de la ville, presque jusqu'au  
passage que je vous ai décrit ci-dessus;  
parce que nous devions retourner sur nos  
pas & tenir la même route que nous avions  
parcourü en venant. Nous atendîmes  
quelque-tems que l'heure de faire ce trajet  
fut commode. Nous traversâmes ensuite  
avec la *Casila*, qui étoit composée de  
quantité de carosses, de chariots, de gens  
de cheval & de pié, cet espace de cinq  
*Cos*, dont le terrain est humide, de même  
que les quatre autres qui sont couverts  
d'eau, & dont la seconde fut la plus dange-  
reuse, comme la plus profonde, & passâ-  
mes même, avec cette différence néanmoins  
que l'eau se trouva beaucoup plus haute  
en retournant, qu'elle n'étoit lorsque nous  
la passâmes la première fois; de manière  
qu'elle entra dans tous les carosses, & avec  
tant de violence, que pour s'en défendre,  
nous fûmes contraints de nous déchauf-  
fer, de nous tenir debout, & d'avoir re-  
cours à l'impériale des carosses, que nous  
n'abandonnâmes jamais, parce que les pla-  
fonds même les plus élevez de ces carosses  
furent inondez de la hauteur d'un pié &  
davantage. Les bœufs & les chevaux n'y  
étoient pas moins empêchez; car à peine  
pouvoient-ils tenir la bouche hors de  
l'eau, & si quelques hommes que nous  
avons

avions menez exprès avec nous, qui environnoient à pié nos carosses, qui sont extrêmement legers, ne s'en fussent rendus les maîtres contre la rapidité de l'eau, & que nous n'en eussions pas rompu le cours par une foule de gens de pié, qui s'étoient unis ensemble, & qui se tenoient par la main à la droite des carosses, pour s'oposer à la violence de la Mer, qui commençoit à s'enfler avec la marée, l'eau nous auroit infailliblement emportez.

En ce même endroit du côté de la terre, à main gauche, mais dans ces espaces dont le terrain est humide, vers les Barques du Fleuve qui entre dans la Mer, nous aperçûmes de loin de certains oiseaux aussi grands que des coqs d'Inde, & peut-être plus gros, qui alloient plutôt en courant qu'en volant. Je m'en informai particulièrement, & l'on me dit que ces oiseaux étoient ceux-là même que les Portugais nomment, à cause de la beauté & de la diversité de leur plumage, *Paxaros flamencos*. Mais je crois que ce sont de ces oiseaux, du bec desquels *Mir Mahamed* fait des bagues en *Hispahan* pour le Roi, qui se persuade, comme je crois, que ce bec est celui du *Coenos*, ou Phénix, qui n'est pas néanmoins un oiseau de rivière, selon les Auteurs qui en ont traité à fonds, & qui avoient tous que cette sorte d'oiseau n'abandonne jamais le sommet des Montagnes.

Nous sortîmes à la fin de ce dangereux passage, & continuans nôtre chemin, nous nous rendîmes le soir au même village de *Giambuser*, où en venant la première fois  
nous

nous avions logé. Le 8. de Mars, nous continuâmes notre marche à la pointe du jour, & traversâmes l'eau salée du petit fleuve *Dilavel*, & sur les six ou sept heures du soir, nous arrivâmes à *Barocci*, & descendîmes dans un fort beau logis, qui appartient aussi à Messieurs les Hollandois. Mais avant d'entrer dans *Barocci*, nous vîmes, du chemin que nous tenions & à quelque distance de la ville, un fort beau bâtiment, que l'on a élevé sur une fameuse sépulture, sans avoir pû savoir de qui elle étoit. Mais à la voir on jugea facilement qu'elle est d'une personne de grande condition, outre que les Mores la considèrent comme une chose sainte & sacrée. Ce mausolée est situé fort agréablement parmi de certains arbres, sur le bord d'un petit lac ou réservoir. Outre la principale sépulture, qui est seule au lieu le plus éminent & le plus honorable, l'on voit encor dans une des principales parties de cet édifice, plusieurs autres sépulchres tous de marbre enrichis de sculptures, & d'autres fort beaux ornemens, qui renferment sans doute, ou les femmes & les enfans, ou d'autres parents de celui à la mémoire duquel ce Mausolée a été érigé; parce qu'ils sont tous d'une même manière, & peut-être d'un même tems. On y voit aussi tout à l'entour plusieurs autres sépultures de Mores, qui se font enterrer-là par une dévotion particulière qu'ils ont pour ce petit détroit, ce qui me fait croire que la principale sépulture n'est pas seulement d'une personne de qualité & d'un Prince, comme elle le montre assez par sa magnificence, mais

Descrip-  
tion d'un  
Mauso-  
lée.

Le Sieur  
della  
Vallé y  
remar-  
que plu-  
sieurs sé-  
pultures  
fort con-  
sidéra-  
bles.

en-

encore d'une personne morte en quelque opinion de sainteté parmi les Mores. Quelqu'un me dit que tout cet édifice avoit été fait à la mémoire d'un Roi Tartare, qui avoit commandé en ces quartiers-là, & qui s'y étoit rendu très-fameux ; mais j'ai peine à croire cette circonstance d'histoire ; & je ne vous la raconte pas aussi comme véritable, parce qu'en éfet elle vient d'un lieu qui m'est tout-à-fait suspect.

Le neuvième de Mars nous partâmes de Barocci, & passant au sortir de la ville le fleuve dans une barque, nous fûmes loger le soir au même village de *Périal*, où nous avions déjà couché en venant. Le dixième de Mars, après avoir fait le peu de chemin qui restoit, & traversé le fleuve de *Surat* dans une barque au passage ordinaire, nous arrivâmes enfin sur le midi à *Surat*, où j'allai descendre à la même maison que j'ocupois auparavant, de la part de M. le Commandeur des Hollandois, où je trouvai aussi la fille d'un de ces Marchands Arméniens ou Syriens que j'avois vûs à *Ahmedabad*, qui y avoit pris son logement avec un de ses frères, en la compagnie duquel elle s'étoit renduë à *Surat*, pour épouser dans peu un certain Hollandois nommé Guillaume, auquel elle avoit été promise en mariage dans *Ahmedabad*. Par cette raison elle logeoit avec nous en cette même maison, dans laquelle il se trouvoit encor beaucoup d'autres apartemens qui n'étoient pas ocupez. On m'assûra, en arrivant à *Surat*, que *Sultan Chorrom* étoit venu à la tête de son armée devant *Agra*, qu'il avoit pris & saccagé cette ville, mais qu'il

qu'il n'avoit pû se rendre maître du Château, que ses gens & lui-même y avoient exercé de grandes cruautéz envers les habitans, pour les obliger à leur fournir ce qu'ils demandoient, & sur-tout qu'ils avoient fort maltraité plusieurs Dames de condition, & commis d'autres semblables actions indignes de gens d'honneur, qui le rendoient odieux & insupportable à tout le monde. Le bruit couroit aussi que le Roi s'étoit assuré de la personne d'*Asaf Cham*, comme suspect dans les affaires d'Etat & de la présente rebellion. Néanmoins on ne parloit plus de ses affaires avec beaucoup de certitude, ni que le Roi se hâtât fort d'aller contre son fils, mais qu'il étoit encor fort éloigné, & qu'il ne venoit qu'à petites journées.

Le treizième de Mars, dans la pensée que j'eus que le retour de la *Casila* Portugaise de *Cambaie* pour *Goa* s'aprochoit; comme je desirois fort de me joindre à elle pour faire mon voiage, vû que je ne pouvois pas espérer d'aller par terre, à cause de la pesanteur de mon bagage, de la longueur du chemin, & qu'il n'y avoit point de sûreté par mer, à cause des incursions continuelles des Corsaires *Malabares*.

J'envoiai un Courrier à *Daman*, ville de la dépendance des Portugais, & qui n'est pas éloignée de *Surat*. Je lui recommandai de porter de ma part au P. H. Albertino Recteur du Collège des Peres Jésuites, la lettre que leur Frère m'avoit donnée dans *Cambaie*, & que j'accompagnai d'une autre pour le même Pere, par laquelle je l'informois du dessein que j'avois. Je le priai en

Le Sieur  
della  
Vallé en-  
voie un  
courrier  
en Da-  
man.

mê-

même-tems de m'envoier de *Daman* une de ces barbes légères, qu'ils apellent *Almadie*, qui n'appréhendent pas tant les Corsaires à cause de leur vîtesse, pour me faire passer plus facilement de *Surat* à *Daman*, où je desirois de me rendre pour joindre la *Casila*; puisque je ne pouvois y aller dans une barque de *Surat*; car les Mariniers de *Surat* n'avoient pas voulu embarquer mon équipage, qui étoit dans les vaisseaux Anglois, à moins que jé ne la fisse auparavant porter à la ville, pour la faire contrôler à la Doïiane & obtenir une permission de l'enlever. Je prévoïois qu'outre l'incommodité du chemin, on m'auroit fait sans doute quelque difficulté, à cause de quelques Livres Mores que j'emportois, des funestes dépouilles de ma chère *Manni*, & de plusieurs autres curiositez. Ainsi pour m'affranchir de tous ces embarras, je priois le Pere de m'envoier exprès une barque de *Daman*, pour me prendre au Port de *Sohali*, où les Navires sont à l'ancre, & où je ne manquerois pas de me rendre avec tout mon équipage. Mais afin que la barque Portugaise que je desirois vint avec plus de sûreté & sans rien craindre, quoique cette précaution fût inutile, parce que plusieurs barques de *Daman* s'y rendoient souvent secrettement sans eicorte pour debiter leurs denrées dans les vaisseaux Anglois, je lui envoiai deux passeports; l'un de MM. les Hollandois, & l'autre de Messieurs les Anglois, que les uns & les autres m'accordèrent très-volontiers, & avec beaucoup de civilité.

Le quinzième de Mars fut le premier jour

jour de la fête que les Indiens Idolâtres célèbrent au commencement du Printems, avec ces danses dans les ruës & ces épanchements d'eau de nase qu'ils font par la bouche les uns sur les autres, & d'autres couleurs jaunâtres, qu'ils se jettent réciproquement en jouiant pour se divertir, & avec toutes ces autres circonstances de ballets, de chansons, & de quantité d'autres divertissemens dont je vous ai entretenu ailleurs, après en avoir été spectateur dans *Ispahan*, où il y a toujours quantité de Banians & d'Indiens Idolâtres, dont je ne prétens pas vous en faire ici de nouvelle description. J'ajoute seulement que la fête fut plus grande & que le concours du peuple y fut plus considérable que dans la Perse, à cause qu'elle se solemnisa en leur pais, & dans une ville qui n'est presque remplie que d'Indiens Idolâtres, qui y sont les plus puissans & qui font le plus de dépense. Je ne vis rien pendant les trois jours que cette fête dura dans *Surat*, que ce que j'avois déjà observé dans *Ispahan* & marqué dans mes écrits. Le dix-huitième de Mars nous fûmes tous invitez de nous rendre à l'Hôtel de Messieurs les Hollandois, pour y assister à la cérémonie des épousailles qui s'y fit de la Demoiselle *Marian*, fille, comme je vous ai dit, de ce Marchand Arménien ou Sirien, qui demeure en *Ahmedabad*, avec le Sieur Guillaume Hollandois, & au superbe festin dont on y régala la compagnie, auquel toutes les Dames Chrétiennes d'Europe, qui étoient alors dans *Surat*, se trouvèrent avec la mariée; savoir, une Portugaise que l'on prit

Fête  
que les  
Indiens  
célé-  
brent au  
commen-  
cement du  
Print-  
tems.

prit dans ces Navires que l'on ataquâ il y a quelque-tems, dont on se rendit les maîtres, & qui a épousé aussi un Hollandois, *Mariana* Babilonienne, femme d'un autre Hollandois, avec elle ma petite Demoiselle *Mariana Tinatin* & une autre Damoiselle indienne de naissance, qui étoit aussi fiancée à un Hollandois. Il faut remarquer ici que plusieurs de ces Hollandois, après avoir pris femme dans l'Inde, en quelqu'endroit qu'ils en trouvent, ou blanches ou noires, telles qu'elles sont, se rendent dans leur nouvelle *Batavia*, qu'ils ont bâtie dans l'Isle ou *Java* la grande, vers un lieu qu'ils apellent *Giagatora*, à la faveur de plusieurs beaux privilèges que leur République acorde à ceux qui veulent y aller pour la peupler, jusques-là même que ceux qui ne peuvent avoir de femmes libres en mariage, en achètent d'esclaves, qu'ils afranchissent, pour s'en faire des femmes légitimes & aller de compagnie habiter cette contrée. Il n'y eut d'hommes à ce festin que M. le President des Anglois, avec tous ceux de sa Nation; tous les Messieurs les Hollandois, le frère de la mariée, le Sieur Albert Scilling, & moi, & enfin tous les Chrétiens Européens qui se rencontrèrent alors dans *Surat*.

Il re-  
çoit ré-  
ponse à  
la lettre  
qu'il  
avoit en-  
voïée.

Le vingt-unième de Mars, un Courrier d'*Agra* se rendit à *Surat* chez Messieurs les Hollandois, les assûra que Sultan *Chorrom* avoit nouvellement saccagé & mis au pillage une seconde fois la ville d'*Agra*, où les soldats avoient encor exercé de plus grandes cruaucez qu'auparavant, pour se vanger peut-être, lorsqu'ils en ataquèrent

in-

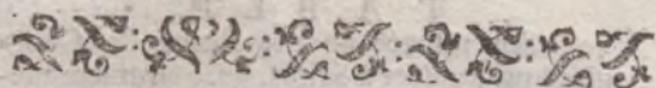
inutilement la Citadelle, de l'afront qu'ils y reçurent & de la perte qu'ils firent de plusieurs des leurs, par la généreuse résistance des assiégés, qui les repoussèrent vigoureusement & en gens de cœur. Enfin mon Courrier vient d'arriver en cette ville de *Surat*, où je l'atendois, avec des Lettres, qu'il m'a aportées dès le matin de la part du Pere Antoine, qui me mandoit qu'il n'y a plus qu'une de ces barques subtiles à *Daman*, qu'elle doit être arrivée depuis peu au Port de *Surat*, & qu'un certain *Sebastien Louïs* en étoit le Patron; que je le voie sur ce sujet, assurément il me prendroit, après que je serois convenu avec lui de ce que je voudrai lui donner; que si par hazard il ne s'y trouve plus, & qu'il soit parti, je lui fasse savoir à *Daman*, qu'il le renvoieroit incontinent, & que pour cet éfet il retient les passeports que mon Courrier lui a portez de ma part pour la sûreté de la barque. Desorte que sans perdre de tems je fus à la riviére, où je trouvai d'abord ledit *Sebastien Louïs*, avec lequel je suis tombé d'accord qu'il me viendroit prendre avec sa barque, qui est à l'ancre au-dessous de la ville; non pas en cet endroit-là, mais un peu plus loin au Port de *Sohali*, au-delà de l'embouchûre du fleuve, pendant que j'irai par terre vers le Port, pour partir infailliblement demain. Il ne me reste plus à présent qu'à prendre congé de M. le Commandeur des Hollandois, & de M. le President des Anglois, auxquels je suis infiniment obligé des témoignages d'affection qu'ils m'ont rendus pendant tout le tems que j'ai demeuré en cette

410 VOY. DE PIETRO DELLA VALLE.  
ville, mais particulièrement à M. le Com-  
mandeur, duquel je conserverai un souve-  
venir très-particulier tant que je vivrai.  
Je ne manquerai pas, avec la grace de  
Dieu, de vous écrire de Goa, aussi tôt que  
j'y serai arrivé. Cependant je vous baise  
très-humblement les mains.

*De Surat le 22. de Mars 1623.*

*Fin du Tome VI.*

TABLE



# T A B L E D E S M A T I E R E S

*Contenuës dans le sixième Volume des  
Voyages de Pietro della Vallé.*

## A.

- A** B O R D D E S G R A N D S , difficile. 30.  
*Acommodement des affaires d'Ormuz*, dépend absolument de celui des différends de l'Europe. 260. & 261.  
*Adresse d'un Cadet de famille.* 312. De l'Auteur. 285.  
*Ahmedabad.* 369. L'Auteur n'en peut partir sans congé du Gouverneur. 379.  
*Almadie*, barque subtile. 406.  
*Ame de l'homme ( L' )* est d'une nature de feu, selon certains Philosophes. 12.  
*Amis* que l'Auteur se fit dans la Ville de Lar. 3. & suiv. Lui donnent la connoissance de plusieurs choses, qu'il n'eût pû savoir que par leur moïen. 6.  
*Anglois*; leur infidélité. 31. Fort expérimentez sur la mer. 264. & 266. S'y comportent généreusement & civilement. 244.  
*Arbres* que les Indiens ont en vénération. 294.  
*Arbres très-curieux* dans l'Inde. 300.  
*Arvifices des Mahométans* pour pervertir les Chrétiens. 63.  
*Avantures très-funestes* des Princes Géorgiens. 74. D'un Gentilhomme Ecoissois. 175.  
*Auteur ( L' )* est sur son départ de la Perse.

T A B L E

208. Son respect pour la Reine des Géorgiens prisonnière à Sciras. 77. Son embarquement. 241. & 248. Envoïe un Courrier à Daman. 405. Réponse qu'il reçoit. 409.

B.

- B** *Abusciah*, Roi d'Ormuz, mené captif en la Ville de Lar. 32. Sa description. 33.
- Bain*; son usage fort commun parmi les Indiens. 359.
- Baleines* d'une grosseur prodigieuse. 253.
- Barocci*, ou *Behrug*, Ville de l'Inde; sa description. 325. Description d'un Mausolée qui en est proche. 403. L'Auteur y remarque plusieurs Sépultures considérables. *ibid.*
- Bâtême des Chrétiens*, & sa vertu. 167.
- Bazars*, ou ruës du Marché public par toutes les Villes de l'Orient. 15.
- Bibi Nur*, Idole des Indiens: que veulent dire ces deux mots. 200.
- Boire* chaud & froid; remarque. 235.
- Boutiques*; plusieurs demeurent fermées à la fête du Neuruz quelques jours, & même celles où l'on vendoit des vivres; la raison. 20.
- Bramins*; quel est leur emploi. 349.
- Butin trouvé dans Ormuz*, montant à six ou sept millions. 35.

C.

- C** *Ambaïe*; sa description. 332. Est un nom moderne. 393.
- Candahar*, pris par le Roi de Perse. 124. Réjouissances à cette occasion. *ibid.*
- Canons* gagnés à Ormuz; leur nombre. 141.
- Cartes Géographiques*; d'où provient leur défaut. 250.

*Céré-*

DES MATIÈRES.

- Cérémonies funèbres.* 119.  
*Cérémonies des Prêtres Indiens.* 159. La raison.  
 160. Celle qu'ils observent en leurs nûces.  
 237.  
*Chaleurs excessives de l'Isle d'Ormuz.* 226.  
*Chrétiens de S. Jean en Asie ; pourquoi ainsi  
 nommez.* 64.  
*Chrétien Syrien , perfide à Dieu & à sa Reli-  
 gion.* 68.  
*Chauve-souvis , grosse comme des Corbeaux.*  
 381.  
*Circonstance d'histoire fort remarquable.* 310.  
*Citernes aux environs de Lar , en grand nom-  
 bre , très-grandes.* 19.  
*Civilité des Hollandois & de l'Auteur.* 280. &  
 281. D'une Hollandoise avec Mariuccia.  
*ibid.*  
*Cloches ( Deux ) enlevées d'Ormuz , portées  
 en triomphe au Roi de Perse , avec le reste  
 du butin.* 40. Paroles écrites autour de l'une  
 & de l'autre. *ibid.*  
*Combru ; sa description.* 138.  
*Commerce ( Le ) avec la Perse , facile par la  
 Moscovie.* 211.  
*Commerce infame d'impureté qui se fait à Com-  
 bru.* 233.  
*Contestation touchant Pithagore.* 345.  
*Contestation curieuse entre les Jésuites & d'au-  
 tres Religieux.* 361. & *suiv.*  
*Corne de Licorne ; ses vertus contre le venin.*  
 252. A combien estimée. 254.  
*Coutume des Mahométans de pleurer les dé-  
 funts , & particulièrement les personnes qui  
 leur sont les plus chères.* 119. Les Géorgiens  
 font la même chose , quoique Chrétiens. 121.  
 Faire cuire des animaux entiers dans le four ,  
 & en certaines solennitez , les uns dans les  
 autres. 20.

T A B L E

*Criminels enterrez vifs.* 24.  
*Croix des Chevaliers, (La) marque de Nobleſſe.* 363.

D.

**D** *Aman ; ſa ſituation.* 268.  
*Danger de voguer dans le Golfe de Cambaïe.* 269.  
*Darahghierd , Ville qui retient le nom de Darius ſon Fondateur.* 130.  
*Dépense du Roi de Perſe pour la conſervation d'Ormuz.* 214.  
*Dervize , cheval de l'Auteur, & ſes qualitez.* 174.  
*Description de la Ville de Lar.* 15. La choſe la plus remarquable dans cette Ville. *ibid.* D'un Palais à Ahmedabad. 372.  
*Description d'un instrument, pour prendre les hauteurs du ſoleil ſur la mer.* 262. D'une Pompe nuptiale. 288.  
*Description des Chrétiens en Perſe.* 23.  
*Dessein de l'Auteur pour ſon retour en Italie.* 105. D'aller en Cambaïe. 307.  
*Différence entre un peuple gouverné par ſon Prince, & un autre qui vit ſous la puiffance d'un Maître ſubordonné.* 134.  
*Dispute par écrit, entre les Chrétiens & les Mahométans, à ſouhaiter.* 185. Réponſe de ces derniers. *ibid.*  
*Dispute de la Religion entre deux Demoifelles.* 111.  
*Douane fort ſévère à Surat.* 278.  
*Droits de la Douane païez fort exactement à Surat.* 278.

E.

**E** *Au douce manque à Ormuz.* 228. Il n'y en a ni de fontaine, ni de rivière à Lar. 19.  
 On

DES MATIERES.

- On n'y boit que de l'eau de pluie ; comment on l'a conserve. *ibid.*  
*Ecrevins blonds*, dans l'Inde. 368.  
*Ehl el tab quid*, mot Arabe ; sa signification. 7.  
*Élévation du Pôle* de la Ville de Lar. 147. De Combru. *ibid.*  
*Elie*, Jardinier, Chrétien, fait mourir par le Chan de Sciraz. 23. Embarquement de l'Auteur. 241. & 248.  
*Enfans Indiens*, changent souvent de nom. 313.  
*Erreur de Géographie* qu'il faut corriger. 328.  
*Erreur des Idolâtres*. 194.  
*Etat de la Province* de Haveiza. 22.  
*Excremens de la mer*, semblables à des Poissons. 256.  
*Extravagance des Indiens* touchant une Idole. 367.

F.

- F** Açon dont les Sorciers ont acoutumé d'exercer leur maléfice, ne se fait que par les yeux & par la bouche. 165.  
 Façon de porter les corps morts chez les Indiens. 396.  
 Faute notable des Portugais en la défense d'Ormuz. 34.  
 Femmes Indiennes, vêtues comme les hommes. 305. Ont la liberté de survivre à leurs maris.  
 Femmes pleureuses aux obseques des défunts. 121. L'usage de ces Pleureuses dans les Pompes funèbres est marqué dans l'écriture-Sainte. *ibid.*  
 Femmes d'usage pour un tems. 123.  
 Fête du *Neuruz*, ou du commencement de la nouvelle année, célébrée le 21. Mars. Des Indiens, à l'honneur du Dieu Ramo. 191.

T A B L E

- Sa description. *ibid.* Du Curban, célébrée par les Mahométans le 16. Octobre. 164.  
 Des Indiens, au commencement du Printems. 407.  
*Fleurs d'Orangers* au mois de Mars à Lar. 18.  
*Flux & reflux (Le)* différent dans l'Inde de ceux de nos mers. 381.  
*Fontaines & Rivières*, très-rares dans l'Inde. 290.  
*Fortifications des Persans* à Combru. 236.  
*Froid*; le plus grand que l'on sent à Lar est au mois de Mars. 18.

G.

- G** *Ens armez* demandent l'aumône dans l'Inde. 368.  
*Gens doctes*, contractent une étroite amitié avec l'Auteur en la Ville de Lar. 28.  
*Gentilshommes Géorgiens*, nommés Afnaures. 76.  
*Géorgiens principaux*, pervertis au Mahométisme. 110. Jeûne extraordinaire des Géorgiens. 73.  
*Gioghi (Les)* Religieux Persans. 163. Font une Secte différente des autres. 383. Leurs austérités. 384. S'adonnent à la magie. *ibid.* Le Démon leur aparoit. 385.  
*Gouvernement des Chrétiens*, plus doux que celui des Barbares. 154.  
*Gouvernemens, & autres Charges*, ne sont point héréditaires dans l'Inde. 293.  
*Groenland*, Isle découverte par un Capitaine Anglois. 251. Sa situation. 254.  
*Guzarat*, fort beau país. 277. Cambaïe en est la capitale. 293.

H. Ha;

DES MATIÈRES.

H.

- H** *Abitans de Lar*, fort savans. 3. Description de la Ville. 15.
- Halahor*; ce qu'il signifie en Indien. 394.
- Histoire de l'Inde* en Portugais. 388. Autre, par un Jésuite. 390. Pour entreprendre l'histoire d'un païs, il en faut savoir la langue. 391.
- Histoires prodigieuses* des Sorciers & Sorcières. 164. De quelle manière ils enforcellent. 165.
- Hollandois* mariez à des Indiennes. 278. Demeurent tous ensemble dans un même Palais. 280. L'Auteur ne veut point s'engager avec eux. 282. Est contraint d'y demeurer. 283. Il en fait ses excuses au Président des Anglois. 284.
- Hôpital de la Miséricorde* à Ormuz. 216. & suiv.
- Hôpital* pour des Chèvres & autres animaux en Cambaïe. 334. & 337.
- Hostilitez* cruelles des Persans, exercées à Ormuz. 230.

I.

- J** *Aloufie extrême* du Persan sur le Mogol, sur quoi fondée. 125.
- Jasmin* (*Fleurs de*) en quantité à Lar, au mois de Mars. 18.
- Idole des Indiens*, composée de deux formes; savoir, d'un homme & d'un lion. 193. Description de quelques Idoles. 342.
- Jeûne de neuf jours*, & d'autant de nuits, chez les Infidèles. 160. Celui de Jonas, parmi les Chrétiens Orientaux. 162. Circonspection dont on use quand le jeûne est achevé, pour don-

T A B L E

donner de la nourriture peu à peu à ceux qui ont jeûné. 161.

*Impôts excessifs* pour afoiblir les peuples de Lar. 21.

*Inde (L')* est un país d'une vaste étenduë. 196.

*Indiens*, enterrent leurs enfans au-dessous de deux ans. 397. Marient leurs enfans de bonne heure. 289. Fort superstitieux. 297. Leur extravagance touchant une Idole. 367. Leur charité. 396. Ne sont guères intelligens que dans le commerce. 340. Leur créance. 349. Leur superstition touchant le boire & le manger. 351. Se lavent avant que de manger. 359. Ne boivent point de vin. 360. Indiens particuliers de Cambaïe. 394.

*Isauli*, Officiers de Perse, & hommes de Cour. 171.

*Ile de Larek*, dangereuse pour les Pirates qui s'y retirent. 249.

*Iles aux Vaches*. 269.

K.

**K** *Esem*, Isle. 230. & 231.

*Kesem*, Forteresse: sa reddition; les conditions. 203. Mal observées. 204.

L.

**L** *Acrates*, Thébain; sa générosité. 31.

*Langue Persane*, corrompuë par les Sarrazins. 180.

*Langues & caractères* propres aux doctes Indiens. 196. Leur façon d'écrire. 197. Vivent long-tems. *ibid.*

*Lar*; sa monnoïe a cours par tout l'Orient. 170.

Ses habitans fort doctes. 3. Manque d'eau. 19.

*Larek*, Isle. 232. & 249.

*Lar-*

DES MATIERES.

- Larkin*, breuvage délicieux. 234.  
*Lettres circulaires du Roi de Perse*, se lisent dans les Mosquées. 144. Leur contenu. *ibid.*  
*Lezars* d'une grandeur extraordinaire. 48.  
*Lieux* destinez à retirer les étrangers à Ah-medabad. 370.  
*Livres des Sarrazins*, sont tous écrits à la main. 184.  
*Livres en caractères Indiens*. 344.  
*Loix injustes des Mahométans*. 91.  
*Luli*, arbre merveilleux. 135. & 199. Le plus bel arbre du monde. 137.

M.

- M** *Acram*, contrée; sa situation. 255.  
*Mahadeu*, & son Idole, representant Adam. 192. Son Idole est de cristal. 376.  
*Mahomet*, tenu par ses Sectateurs pour le *Paraclet*. 189.  
*Mahométans Sonni*, ou *Traditionaires*, ne violentent personne pour se faire Chrétien. 60. Leur artifice pour pervertir les Chrétiens. 63.  
*Manes*, Hérésiarque, apellé des Perles Modernes, *Manes l'Avare* ou le *Saducéen*. 10.  
*Mansubdari*, Officiers du Mogol. 373.  
*Marées dans l'Inde*, ne sont pas réglées comme dans le grand Océan. 330.  
*Mariuccia*, vêtué en homme pour s'embarquer. 242.  
*Marque de Noblesse & de Religion*, est en la Croix que portent les Chevaliers. 363.  
*Mascat*, Ville; sa description. 414.  
*Médailles de dévotion* chez les Turcs. 131.  
*Mines de Calcédoine & d'Agathes blanches*, en une petite Ville de l'Inde. 326.

*Mira-*

T A B L E

- Miracles fabuleux*, attribuez à la vertu des Idoles Indiens. 299.
- Mir Muhammed Bagiv*, Chef Souverain de la Secte des Mahométans dans les matières de la Religion, vêtu de blanc depuis la tête jusqu'aux piés. 185.
- Mogol (Le Grand)* d'aujourd'hui a plusieurs enfans. 315. Histoire de sa femme. *ibid.* & *suiv.*
- Mois d'Avril*, rempli de nouvelles, en quoi consistent. 22. & *suiv.*
- Mois de Mai* desavantageux aux Chrétiens. 25.
- Mort funeste* du Prince des Géorgiens. 19. De plusieurs parens de l'Auteur. 38.
- Mosquée* à Cambaïe pour les Mahométans. 335.
- Mouches* en quantité au mois de Mars dans la Ville de Lar. 18.
- Moulla Zein eddin*, Mathématicien & Astronôme excellent, affectionne l'Auteur. 11. Discours sur ses belles qualitez. *ibid.* Portoit une dévotion particulière au soleil. 11.
- Musique des Indiens* fort importune, faisant un bruit étrange. 276. Autre d'Avicenne. 101. Celle d'un Indien fort agréable. 400.

N.

- N**avigation de l'Auteur sur l'Océan Méridional. 261. Il passe le Tropique du Cancer. *ibid.*
- Noutek*, Nôces des voleurs Arabes. 256.
- Nouvelles* reçues à Lar, touchant l'Isle d'Ormuz. 1. 257. Nouvelles Fortifications des Persans à Combru. 236.
- Nurmahal*, Reine de l'Inde; son histoire. 315.

## DES MATIÈRES.

### O.

- O** *Lleg*, Chan, Prince très-savant en l'Astronomie. 148.
- Opinion d'Avicenne* touchant les Astres. 10.
- Oranges extraordinaires*, inconnues en Asie & en Europe. 29.
- Ordre admirable* de la nature, en la production des êtres. 201.
- Orge* en épi au mois de Mars à Lar. 18.
- Ormuz & Candahar*, pris par le Roi de Perse: 209. Description d'Ormuz, après sa prise. 215. De son Hôpital de la Miséricorde, admirable. 216. De sa Citadelle. 219. & 257. Désolation d'Ormuz, & ses ruines. 218. Défauts de ses Fortifications. 220. La Citadelle ne se rendit qu'à l'extrémité. 223. La terre d'Ormuz n'est que sel. 227. Changement d'Ormuz. 229.

### P.

- P** *Assage par l'Arabie*, très-dangereux. 180.
- Paufecal*; signification de ce mot indien. 190.
- Perfidie (La)* est en horreur à ceux qui la commettent. 153.
- Perfidie* des Persans contre les Anglois. 204.
- Persans*, n'ont ni Pilotes, ni bois pour la construction des Vaisseaux. 259.
- Persecution* en Perse, contre les Religieux & les Chrétiens. 86. Celle. 107.
- Perte de l'Auteur* à son embarquement. 243.
- Peuples (Les)* suivent la fortune des Princes. 152.
- Pilotes Portugais*, ne sont pas fidèles. 265.
- Pir*, en langue Persane; ce qu'il signifie. 9.
- Pluies (Les)* rendent l'Inde fertile & habitable. 291.
- Poissons*, qui ont une vie imparfaite, sans forme

T A B L E

- me d'animal & sans mouvement. 201. Le manger n'en vaut rien, & le seul atouchement est vénimeux. *ibid.*
- Porte*, prise par les Mahométans pour la Cour & le Palais. 79.
- Portugais prisonnier*, fugitif de peur d'être contraint de se rendre Mahométan. 50. Sa constance en la foi. 51. Ses tristes aventures. 53. & *suiv.*
- Portugais (Les)* n'enseignent pas volontiers ce qu'ils savent. 264.
- Pilotes (Leurs)* ne sont pas fidèles. 265. Dangereux de naviguer avec eux. 266. Ne permettent pas aux femmes Indiennes de se laisser brûler. 358. Grands vanteurs de ce qui les touche. 221.
- Prêtre Géorgien*. 66.
- Prise de la Citadelle d'Ormuz*, par un Persan. 26.
- Prise d'Ormuz & Candahar*. 209. Particularitez de cette prise. 210.
- Procès de l'Auteur*, contre un Chrétien Syrien. 97.

R.

- R** *Emede* pour fortifier les dents, chez les Indiens. 295. Pour faciliter l'accouchement des femmes. 129.
- Roi de Perse (Le)* reçoit avec beaucoup de respect les Evangiles & les Pseaumes, que le Pere Vicaire des Carmes-Déchauffez lui presente.
- Roi d'Ormuz (Le)* captif. 32.
- Rosiers (Fleurs de)* à Lar au mois de Mars. 18.
- Réservoirs*, fort considérables dans l'Inde. 289. 292. 335. & 379.

S.

- S** *Ami*, Religieux Persans. 163.
- Sang des Martyrs*, est la semence des Chrétiens. 88. *Sciah*

DES MATIERES.

- Sciah Selim*, Grand Mogol, conservoit une Image de la Sainte Vierge. 373.  
*Scander*; que veut dire ce mot. 68.  
*Sectes des hommes de Vérité*, 7. Des Avars. 9.  
*Sépulture d'un Poëte Persan*, fort célèbre. 81.  
 Sa description. *ibid.* Autre, d'un autre Poëte. 83. Autres, à Cambaïe. 336.  
*Serviteurs Indiens*, ne quittent jamais leurs armes, que quand ils vont coucher. 302. Servent à bon marché. 303. Leurs vétemens. 304.  
*Simple admirable dans l'Inde*. 296. Il s'y en trouve une infinité de curieux. 300.  
*Sorciers*, mangent le cœur d'un homme sans ouvrir son corps. 168.  
*Sorcier (Un)* mange le dedans d'un concombre sans l'entamer. 166.  
*Spectacle divertissant*. 332.  
*Sultan Chofrou*, se révolte contre le Grand Mogol son Pere. 318. Se rend à discrétion entre ses mains. 319. Sa punition. 320. Elargi. 321. Sa mort. 322.  
*Sultan Chorrom*, autre fils du Grand Mogol. 314. & 323.  
*Superstitions* de ceux qui servent au Temple de Mahadeu. 375. De Brahma. 392.  
*Superstitions* des Indiens envers une de leurs Idoles. 297.  
*Suplice* très-cruel des nouveaux Chrétiens. 86.  
*Surat*; sa description. 287.

T.

- T** *Arie Zena Deca*; ce que ces mots Arabes signifient. 9.  
*Temple dédié à Brahma*; sa description. 387.  
 De Mahadeu. 366.  
*Temple d'Idoles*; sa description. 339. & 366.  
*Tems de pluie* aux Indes; sa durée. 290.  
Toiles

TABLE DES MATIERES.

- Toiles de coton (Trafic de)* à Barocci, 09  
Behrug. 325.  
*Traité de Mariage*, entre le Prince de Galle  
& l'Infante d'Espagne. 239.  
*Tremblement de Terre* à Combru & en l'Isle  
d'Ormuz. 158.

V.

- V** *Aches, Veaux, Bœufs*, défendu d'et  
tuer dans le Roïaume de Cambaïe. 338.  
Sous peine de mort. *ibid.*  
*Vallé (Le Sieur della)* aborde à Surat. 271.  
& 273. Le Président des Anglois lui fait ci-  
vilité. *ibid.* Un de ses amis le vient voir. 275.  
Il gagne l'amitié de tout le monde. 285. Son  
adresse. *ibid.* Se louë fort de l'amitié des  
Hollandois. 280. & *surv.* Va en Cambaïe.  
327. Conduit en carrosse par le Comman-  
deur des Hollandois. 309. Prend congé de  
lui. 324. S'exerce à boire à la façon des In-  
diens. 353. Part pour Ahmedabad. 365. Y  
arrive. 369. Retourne à Cambaïe. 378. En-  
voïe un Courrier à Daman. 405.  
*Vent ventimeux*, commençant vers le mois de  
Juin. 45.  
*Veuves Indiennes*, ne peuvent se remarier.  
354. On en a quelquefois conduit au bù-  
cher contre leur gré. 357.  
*Villes de Perse*, ne sont point entourées de  
murailles. 24.  
*Vin brûlé des Anglois*. 272.  
*Voleurs de chemins*, enterrez vifs dans la Jus-  
tice de Lar. 24.  
*Usage des Pille-vents*, dans toutes les Provinces  
les plus Méridionales & les plus chaudes de  
la Perse, & même dans les Indes. 15. & 16.

Fin de la Table du Tome VI.

S.  
i, ou

Galle

l'Isle

d'et  
338

271,

it ci-

275,

Sor

é de

baïe.

man-

é de

s In-

s. Y

En-

is de

rier.

bû-

s de

Juf-

nces

s de

16.





MCD 2022-L5